XVII

F. W 1234

[Par Antoine de Brinel
et transporté ici par
Aertem]

V. Revue Hispanique
t. III, p. 66.



D. ORANCE

MONASTERIUM DE PARISIS

A CODICE ANTIQUO

Dom

CERTIS MONACHIS CONFECTUM

Regan ' COLLEGE & SINGULIERS' ETC

Emit ex Typis Ludov. Regis

HISTORIONE ET BOFFILIONE

CRUSIUS

DESBOIS

ADAM

VOYAGE D'ESPAGNE,

Curieux,

HISTORIQUE ET POLITIQUE.

Fait en l'Année 1655.

Reveu, corrigé & augmenté, en cette nouvelle edition.

Dedié

A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE PRINCE

D'ORANGE.



CIↃ IↃC LXVI.

[La Haye 1666]

DE FRANCE.

A

SON ALTESSE

MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE.

Monseigneur,

En vous presentant la description d'un Pays, & des Mœurs de ces Peuples, qui ont esté les plus grands, & les plus dangereux Ennemis de vostre Famille, je ne penſe pas de manquer au respect que je dois a *Vostre Alteſſe*, puis que ces mesme Peuples ont esté, tant de fois la matiere des Victoires de vos Peres, & de cette gloire qu'ils vous ont laiſſée avec tant d'esclat, qu'elle

fait admirer voſtre Maiſon comme une ſource des Liberateurs de voſtre Patrie, & des Souverains Protecteurs de ſa Liberté. Je parois pluſtoſt imiter en quelque maniere l'exemple des anciens Triomphes, où l'on avoit de couſtumé d'attacher aux Chars des Triomphateurs les portraits des Roys vaincus, & des Nations ſubjugées. Auſſi *Monſeigneur*, ce *Voyage d'Eſpagne*, que je prens la liberté d'offrir à *V. A.* eſt un effect du repos & de la tranquillité que vos Anceſtres ont fondée par leurs travaux, & par leurs actions Heroyques. Cet Illuſtre Inconnu qui en eſt l'*Autheur*, l'entreprit aprés la Paix, & ce Grand Homme, qui vous à donné

né la Naiſſance, l'obligea à le faire en compagnie de quelque Perſonnes qu'il conſideroit. Il eut meſme la bonté de luy promettre qu'il ſe ſouviendroit de luy pendant ſon abſence, & il luy en donna des aſſeurances par Eſcrit, qui ne luy auroient pas eſté inutiles, ſi ſon malheur joinct au publicq n'euſt voulu qu'avant ſon retour en *Hollande*, cet Incomparable *Prince* fut enlevé à ces Peuples qu'il rendoit heureux par cette ſage Conduite, & par cet admirable Art de les gouverner, qu'il n'avoit point appris, qui luy eſtoit venu avec le ſang de ſes Peres, & qu'on conte parmy les qualités nées & inſeparables, de ceux de la Maiſon de *Voſtre Alteſſe*. Aprés cela, il

ne faut pas douter, que cet Ouvrage ne fut destiné à *V. A.* par le dessein mesme de l'*Autheur*. Il en a couru tant de Copies, qu'il à apparammant esté publié, pendant qu'il à esté retenu de le mettre luy mesme au jour, par la crainte qu'il n'eust pas donné à sa matiere une forme assez excellente pour en faire un offrande digne de *V. A.* Mais puis qu'il a eu l'agreément d'une des plus grandes, & des plus esclairées Princesses de la terre, à la qu'elle on l'avoit offert à son insceü, j'ay creu que l'ayant purgé d'un grand nombre de fautes, avec lesquelles il avoit paru, & n'avoit pas laissé de plaire, je devois acquitter sa debte, & me rendre l'interprette de son

dessein;

deſſein. Cependant j'ay dans cette penſée plus de ſoing de ſa reputation que de la mienne. Il faudroit qu'en parlant pour luy, j'euſſé quelque portion de ſon Eſprit, & de ſes Lumieres, & qu'il m'euſt communiqué ſon ſçavoir & ſon Eloquence. Je ne laiſſerai pas, *Monſeigneur*, dózer dire à ſa gloire que la Grandeur de voſtre Maiſon, & de voſtre Patrie ont de tous temps eſté les plus chers objects de ſa paſſion & de ſon Zele, & que l'hommage qu'il vous rend aujourdhuy par mon miniſtere, eſt un effect de ce meſme Zele qui luy a tousjours fait conſiderer *V. A.* avec ce profonds reſpect qu'il vous doibt comme au digne Succeſſeur du merite & de la gloire de ces He-

Herós, par qui vos Provinces Unies ont fait voir l'avantage de leur Union, contre le plus vaſte, & le plus eſtendu de tous les Empires. C'eſt par la vertu de ces Peres de voſtre Patrie, que le Ciel à forcé ces Tyrans de reconnoiſtre pour Souverains des Peuples qu'ils vouloient traitter d'Eſclaves. C'eſt par eux comme par des Moyſes & des Joſués, que le Ciel à fait voir le Peuple de Dieu habitant au milieu de la Mer, pendant que ſes flots ont enſeveli les Armées & inmondé les Terres de ſes Pharaons : que l'on à veu ce nouveau Iſraël, triompher d'un nombre infiny d'Ennemis, & multiplier dans ſa petite Canaam, comme les Eſtoilles du Ciel. Il eſt vray

que

que ces grands Ouvriers de tant de merveilles, ont esté la recompense du Zele, & de la Pieté de ces fameux Estats, qui font encor aujourdhuy regner le veritable Oulte, sur ces precieuses despoüilles de l'Idolatrie. Mais, *Monseigneur*, quelques miraculeuses que soyent les vertus & les actions de vos Predecesseurs, nous en attendons la perfection & le Couronnement de la Personne de *V. A.* Vous ne vous contentés pas de briller de la gloire & de la splendeur de ces Illustres Mars, qui par la perte d'une Vie, ont acquis une double d'Immortalité. Vos vertus ont triomphé du nombre de vos Années, & vostre merite vous rend plus Illustre que vostre

EPISTRE.

Naiſſance, quoy que vous contiés des Roys, & des Empereurs dans voſtre Famille. On vous a veu ſurpaſſer vos Maiſtres dans les plus nobles exercices du Corps & de l'Eſprit. Vous avéz ſçeu parler les Langues Eſtrangeres, en une âge ou les autres ſçavent à peine celle de leur Pays. Vous eſtes ſçavant dans un temps, ou l'on eſtudie encor les principes. Il ſemble, *Monſeigneur*, que le Ciel ayt deſſein de montrer au monde en la Perſonne de *V. A.* un modelle achevé de toutes les excellentes qualitéz du Corps & de l'Ame, & un prix des vertus de cette incomparable Heroyine, qui voit par ſes ſoings maternels rem-

remplir tous les jours les glorieuſes eſperances que toute la terre à conceües de *Voſtre Alteſſe*; Et qui vous font conſiderer comme le Threſor animé des vertus de vos Ayeulx, & de ces Richeſſes immortelles, dont vous n'eſtes pas moins l'Heritier & le Succeſſeur, que de leurs Noms & de leurs Fortunes. Mais, *Monſeigneur*, je ne m'apperçois pas, que je m'engage inſenſiblement dans le Champ de voſtre gloire, & que je dois craindre d'y rencontrer ma confuſion. Il eſt plus juſte de renfermer mon Zele dans les formes de l'admiration, & du ſilence, & au lieu d'aſpirer à l'honneur d'eſtre voſtre Panegiriſte, je dois

me

me contenter de l'avantage de me dire, avec toutes sortes de respects.

MONSEIGNEUR

De Vostre Altesse,

Le tres-humble & tres-obeissant Serviteur

P.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

Cette Relation n'avoit pas eſté faite pour eſtre imprimée : Et l'Autheur n'en ayant jamais receu ny l'Original ny les Copies, qui en ont couru, il ne faut pas s'eſtonner, qu'on l'ait donnée au Publicq avec ce grand nombre de fautes, dont eſt remplie l'Edition de Paris. Celuy qui en à eu le ſoin, & qui a apparemment rendu un ſi mauvais office à l'Autheur, qu'on peut croire que la ſeule reſolution dans laquelle il eſt de ne pas paroiſtre, l'empeſche de s'en plaindre, en a changé & alte-

alteré le ſens en beaucoup d'endroits. Quoy qu'il ayt proteſté en ſa Preface, qu'il ne pouvoit honneſtement aſpirer qu'à la gloire d'un ſimple Correcteur, il en a paſſé les bornes ; & ne s'eſtant pas contenté d'oſter les fautes des Copies qu'il avoit en main, il à porté juſques à l'Original, qu'il n'a jamais veu, celles qui n'y ont jamais eſté, & que peut eſtre il n'a pas meſme trouvées dans ſon Manuſcript. Auſſi puis je vous aſſeurer, Amy Lecteur, que cét Ouvrage ayant eſté tiré de diverſes Lettres que l'Autheur avoit eſcriptes en ce Pays, des Perſonnes intelligentes ayant pris la peyne de les conferer avec un Exemplaire de l'Edition de Paris, ont trouvé qu'il y manquoit des Periodes entie-

entieres, qu'il y en avoit dont la construction estoit corrompuë, les termes changés, & l'expression tirée de sa proprieté naturelle. On à restably tout ce desordre le mieux qu'on a pû. Mais ne vous attendez pas a n'y rien trouver, qui ne soit aussi chastié, que si je vous donnois une piéce de Cabinet. C'est l'Ouvrage d'un Voyageur qui n'escrivoit qu'à la haste & qu'en courant. Si de tout ce qu'il a veu aux Pays où il a estè, de tout ce qu'il a appris en la Cour des Grands Princes qu'il a eu l'honneur d'approcher, de tout ce qu'il a remarquè parmy des Peuples differents en Mœurs, en Coustumes & en Loix qu'il a visitès, & de tout ce qu'il a puisè dans

la

la frequentation des Grands-Hommes, dont il a eu la Connoissance & l'Amitiè, il se pouvoit rencontrer quelque Piéce de sa façon, qu'il eust composée à loisir & qu'il mît luy mesme au jour, combien plairoit elle au Publicq? Puis que celle-cy que le pur hazard luy a donnée, & sur laquelle ny la Plume ny l'Esprit de l'Autheur n'ont jamais reposé, y a esté receuë avec autant d'empressement, que dans le Particulier les Curieux en avoyent tesmoigné pour de mauvaises Copies qui en ont couru assez longtemps. S'il faut juger de ce qu'il auroit reveu avec soin, par ce qu'il à mis sur le Papier avec precipitation, & abandonné avec tant d'indifference,

qu'on

qu'on eſt encore à chercher qui eſt cèt Illuſtre Inconnu, on peut aſſeurer qu'en ce genre de Remarques, il ne s'en verroit point, qui fuſſent une ſi ſaine & ſi veritable Eſchole de la Vie civile & domeſtique des Nations, que ſeroient celles qui nous viendroient de ſa part. Car qui eſt ce qui nous ait encore fait voir avec tant de jugement, tant de netteté, & tant d'Eſprit ce qu'il à apris de rare & de particulier dans les Pays Eſtrangers? La plus part de ceux qui y vont, n'en reviennent chargés que de Remarques communes ou frivoles. Ils n'en ſçavent & ne nous en apprennent que le materiel; Une Ville eſt par tout composée de Ruës & de Maiſons; & châque Pays a ſes Pro-

LE LIBRAIRE

Provinces, ſes Bailliages, ſes Dioceſes, & un certain Exterieur de Gouvernement qui paroît toûjours le meſme. Dreſſer des Memoires de ces Choſes là, s'il n'y eſt arrivè quelque changement, c'eſt faire ce que tant de Perſonnes ont fait, qu'il n'y à qu'à copier des Livres entiers & qu'à les conferer avec ce que l'on en voit. Un habile Voyageur doit penetrer dans les ſecrets mouvements & dans le fin du Genie, de la Politique & des Mœurs des Nations qu'il viſite. Il en apprendra beaucoup en peu de temps s'il approche ceux qui ont le maniement des Affaires aux endroits où il ſe trouve, & s'il à de l'acces auprès des Miniſtres des Princes Eſtrangers qui y reſident, & qu'il

qu'il puisse faire quelque Amitiè avec eux, il profitera d'une partie de leur estude à connoistre le Peuple parmy lequel ils vivent, & la Cour avec la quelle ils ont à negotier. Les entrèes aupres de ces Personnes lá ne sont jamais fermèes à des Gens de merite de quelque Pays qu'ils soyent. Il faut seulement avoir quelque acquis, un peu d'Esprit, & beaucoup de desir de faire par tout figure d'une autre maniere que le commun des Voyageurs. On ne doit point tant chercher à satisfaire les yeux, qu'à instruire l'Esprit. On ne les peut mieux qu'en approchant les Personnes Publiques, & qu'en raisonnant avec elles de ce qui est le sujet ordinaire de leurs

leurs conversations. Comme on croit qu'un Estranger ne prend qu'un interest de Curiositè en tout ce qui se passe, & que quelque fois ses lumieres ne sont pas inutiles a ceux qui y en ont un Réel, on s'ouvre à luy sans scrupule de beaucoup de Particularités, qu'on ne diroit pas à un du Pays; On en trouvera en cette Relation qui n'ont point encore esté sçeuës. Et il y auroit de quoy s'estonner que ces demy-Sçavants, qui avoient entrepris la Critique de tous les Ouvrages du temps, en eussent assez mal à propos cotté dans leur Journal trois ou quatre des plus mediocres, que l'Autheur n'avoit remarquées qu'en passant, n'estoit qu'ils ont eu

en

en veuë un desadvantageux Paralelle de cette Relation avec celle que Billayne avoit imprimèe quelque temps auparavant. Je laiſſe aux habiles Gens à juger, laqu'elle des deux vaut mieux, & je croy qu'ils ne trouveront rien de conſiderable en celle lá qui n'ait eſté tirè des Copies de celle-cy, qui couroyent parmy les Curieux dès l'Annèe 1655. *Et qu'ils reconnoiſtront qu'hors le Catalogue de quelques Grands d'Eſpagne, que cèt Autheur à adjouſtè, il ny a rien au Chapitre de ces* Grandeſſes, *dont ce Journal fait tant de cas, qui n'ait eſtè pris de l'Ouvrage que l'on vous donne aujourdhuy plus ample &*

LE LIB. AU LECT.

& plus correct qu'il n'a encore paru.

VOYA-

VOYAGE D'ESPAGNE,

CURIEUX,

HISTORIQUE,

ET

POLITIQUE.

CHAPITRE I.

DEPART DE L'AUTHEUR.

Son dessein, & sa maniere d'écrire. Description de S. Iean de Luz, & de la Riviere de Bidasso. Misere du Pays de Basques, & de la Langue qu'on y parle.

A Noſtre ſortie d'*Italie*, l'An mille ſix cents cinquante quatre, nous avions faict deſſein d'aller en *Eſpagne*. Mais la rigueur de la ſaiſon nous fit reſoudre à paſſer l'Hyver à *Montpellier*, & à remettre noſtre Voyage au commencement du printemps. Les premiers jours du Mois de Mars furent ſi beaux, que pour en profiter, nous en partimes le ſixième. Je ne m'amuſeray pas à d'é-

crire tout ce que nous viſmes en *Languedoc*, ny à raconter tout ce que nous en apprimes de conſiderable, en-traverſant cette agreable Province preſque d'un bout à l'autre ; non plus qu'à parler de la *Guyenne*. par où nous paſſaſmes, ny de *Bayonne*, où nous priſmes nos meſures, pour ſortir de *France*. Comme nous ne fiſmes cette traite, que pour aller en *Eſpagne*, je luy reſervay toute ma Curioſité, & je ne commençay à charger mes Tablettes de remarques, que lors que je fus ſur la Frontiere de ce Royaume. Pour ne pas oublier quantité de particularitez, que j'y ay appriſes, du Pays, des Mœurs, du Gouvernement, & de l'eſtat preſent de cette imperieuſe Nation, qui l'habite ; je veux faire icy un extrait, de tout ce que j'ay couché, ſur divers Broüillons, pendant noſtre ſejour à *Madrid*. Il faudroit, que je démêlaſſe la confuſion meſme, ſi je voulois y apporter quelque ordre. Tout y paroiſtra de la façon, que je l'ay veu, & que je l'ay appris ; & s'il y a ſouvent des repetitions, c'eſt que je n'entreprens pas un Ouvrage lié, & que je veux laiſſer courir ma Relation, ſelon les objets, les lieux, les temps, les perſonnes, les compagnies, les entretiens, & les reflexions, qui ſe ſont preſentées à mon Eſprit.

Rou-

Roulant ſur tant de matieres, & non ſeulement ſur ce que j'ay veu, & qui nous eſt arrivé, mais auſſi ſur tout ce que j'ay oüy, & dont j'ay taſché, de m'informer le mieux, qu'il m'a eſté poſſible; ce ne ſera pas merveille, s'il y a des Endroits, où je diray peut-eſtre des Menſonges, ſans mentir, & d'autres, où j'erreray, ſans croire de faillir. Mais ne deſtinant cét Eſcrit, qu'à ceux, qui en ont veu jetter les Fondemens, & aſſembler les Materiaux, & qu'à nous ſervir de Memoires, d'une partie de cette Vie, que nous employons depuis ſix Ans, à étudier le Monde, en la vraye & grande Eſcole, qui eſt le Voyage; les mépriſes, & les beveües, qui s'y trouveront, & que j'ay commiſes, ou qui m'ont eſté données, ſeront des taſches, qui ne paroiſtront pas, & dont nous pourrons nous défaire à meſme temps, que nous les reconnoiſtrons. Que ſi par hazard il tomboit entre les mains de quelques autres, ils en pourront prendre le certain & le fort, & laiſſer le douteux & le foible, ſans ſe prendre à moy, de ce qui n'eſt pas eſcrit pour eux. Cependant, j'ay taſché de ne pecher par moy-meſme, ou par autruy, que le moins qu'il ſe pouvoit, & ce que je marquois le ſoir, ſelon les divers objets, & les diffe-

rentes compagnies, que j'avois veuës le jour, je le repaſſois le lendemain, pour m'en enquerir des perſonnes, que je croyois me pouvoir détromper, ſi j'avois eſté mal informé, & me donner de meilleures lumieres, ſi celles, que j'avoir euës, n'eſtoient pas legitimes. Suivant cette Methode, j'ay ſatisfait bien ou mal, à la Curioſité, que j'avois, de connoiſtre chez ſoy, cette altiere & prudente Nation, qui n'en ſort gueres, que pour commander aux autres, & en aſſeurer l'Obeiſſance à ſon Roy, par des Garniſons & des Colonies, qu'il envoye aux Places, qu'il tient au *Vieux* & *Nouveau Monde*, & par le moyen des Gouvernemens, & des Magiſtratures, qu'il luy donne, excluſivement à tous ceux des Pays, où il les diſtribuë.

Eſtans reſolus d'y entrer, du coſté de *S. Sebaſtien*, qui eſt le plus aiſé, & pour le faire avec plus de ſeureté, nous fûmes coucher au dernier Bourg de *France*, qui ſe nomme *S. Iean de Luz*. Comme il fait tout le Commerce d'entre ces deux Frontieres, il vaut une bonne Ville, car il eſt grand, vaſte, riche & bien baſty. On eſtime fort les Matelots, qu'on en tire, pour la peſche des Moruës, & des Baleines. Nous y trouvaſmes des *Flamans*, qui en avoient loüé une cin-

S. Iean de Luz.

quan-

quantaine, pour les employer aux *Terres Neuves*. On commence à s'appercevoir dés *Bayonne*, que l'humeur de ces Peuples, tient un peu de celle de ſes Voiſins, & qu'ils ſont rogues, & peu communicatifs avec l'Eſtranger. Les Femmes y marchent couvertes de leurs Cotillons, qu'elles ſe jettent ſur la teſté, & découvrent leurs feſſes, pour cacher leurs joües. Nous n'avions le lendemain à faire, que deux lieuës, pour eſtre dans les Terres du Roy d'*Eſpagne*, & nous découvriſmes d'aſſez loin, *Fontarabie*, qui eſt une Fortereſſe, ſur l'embouchure du *Bidaſſo*. C'eſt un Fleuve, ou pluſtoſt un Torrent, qui ſepare les deux Royaumes. Il eſt aſſez large à l'endroit, où on le paſſe, qui eſt marécageux, & qui ſe groſſit & ſe diminuë par le flux & le reflux. Quand il eſt bas, il eſt guayable en beaucoup d'endroits. Sur ſon bord, eſt *Andaye*, petit Bourg, ou Village, qui eſt vis à vis de *Fontarabie*, & n'en eſt ſeparé, que par l'Eau du *Bidaſſo*. Il faut aller chercher la Barque plus haut. Nous euſmes de la peine à la trouver, n'ayant pas pris le Chemin droit par la Poſte, à cauſe que le Maiſtre, fait ce qu'il peut, pour joüer quelque mauvais tour à ceux, qui voyagent ſur leurs Chevaux. Les Droits de la Barque ſont à moitié

Bidaſſo.

Andaye.

aux *François*, & à moitié aux *Eſpagnols*. Ceux-là, tirent le payement, quand on paſſe en *Eſpagne*, & ceux-cy le touchent de ceux, qui vont en *France*; mais de tous les deux coſtez, on rançonne également le Paſſager. Il y a autant de communication ſur cette Frontiere, que s'il n'y avoit point de Guerre entre les deux Nations; auſſi n'a-t'elle pas beſoin, qu'elle s'y fiſt, car la deſolation y ſeroit auſſi-toſt univerſelle. C'eſt un Pays pauvre, & montagneux, où il ne croiſt que du Fer, tant ce qu'en tient la *France*, que ce que l'*Eſpagnol* en poſſede, & qui en eſt la plus grande partie. Il ſe nomme *Biſcaye*. On y parle une Langue, qui n'eſt entenduë, que de ceux du Pays; auſſi eſt elle ſi pauvre, qu'un meſme Mot, ſignifie pluſieurs Choſes. On ne l'écrit point, & les petits Enfans apprennent à lire en *Caſtillan*, ou en *François*, ſelon le Roy, auquel ils ſont Sujets.

CHAP.

CHAP. II.

Passage de l'Autheur à Irum. Description de S. Sebastien, de son Port & de sa Rade. Cause de l'Exil du Marquis de Sainte Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en l'An 1652. Qualitez, Charges & Inclinations du Baron de Batteville.

C'Est une surprise bien grande, que dés qu'on est au de lá du *Bidasso*, on n'est plus entendu, si l'on ne parle *Espagnol*; au lieu qu'un moment auparavant, on s'aydoit du *François*. Apres avoir fait un demy quart de lieuë, on trouve *Irum*, premier Bourg, appartenant au Roy d'*Espagne*: on ne demande, ny Passeport, ny raison, de ce qu'on y vient faire, & on eust dit, qu'il n'y avoit aucune Guerre, ny défiance. L'*Alcalde*, vient seulement, demander deux Reaux, comme un Droit, qui luy est deub; mais au retour, & lors que l'on veut passer en *France*, on n'en use pas, avec cette mesme retenuë. On nous traita au Logis de la Poste, de mesme, que nous l'avions esté, en *Italie*, sur le Chemin de *Naples*, & encore plus maigrement. De petits plats, remplis de petits morceaux, nous faisoient desesperer, *Irum.*

perer, de pouvoir nous raſſaſier ; mais il en vint aſſez, pour nous contenter, car on ſert plat apres plat. Quand il fallut payer, on nous écorcha, & nous fuſmes contraints, de donner quatre Eſcus, pour un repas, qui n'en valoit pas un. Au travers de beaucoup de Montagnes, qui font un Chemin aſſez incommode, & pierreux, nous allaſmes ce meſme ſoir, coucher à *S. Sebaſtien*. On en eſt auprés ſans le voir, y ayant une grande Butte de ſable, qui le couvre ; quand on l'a paſſée, on voit cette Villette au pied d'une Montagne, qui la defend de la Mer, bien que preſque des deux coſtez, elle l'embraſſe de ſes Ondes, qu'elle pouſſe aſſez avant, pour y former un Port. Mais pour y aſſeurer les Vaiſſeaux, on y a fait un Reduit, ou forme de Baſſin, où ils viennent à coſté de la Ville, & au pied de la Montagne, qui les couvre du Vent, & de la Tempeſte. Bien qu'il n'y ait aucune apparence, qu'iis y puiſſent eſtre maltraitez par l'Orage, on nous dit, qu'il s'eſtoit neantmoins veu des temps ſi eſtranges, qu'ils avoient fracaſſé juſques aux Navires, qui eſtoient, à l'ancre dans le Port. Il eſt vray, que ceux, qui y entrent, ne ſont pas des plus grands, car il n'y a de l'eau, que pour les Barques, & les Chaloupes. Les

S. Sebaſtien.

Vaiſ-

Vaiſſeaux de Guerre, ſe tiennent au Paſſage, qui eſt un autre Port, ou Plage, à un quart de lieuë de cette Ville, tirant vers *Fontarabie*. C'eſt où le Roy d'*Eſpagne*, tient ſon Eſquadre de Vaiſſeaux, dans la Mer Oceanne. Elle n'eſt pas à preſent, en fort bon eſtat, car elle revint de *Bourdeaux*, aſſez delabrée, & on ne travaille point à la racommoder, faute d'Argent.

Au devant de *S. Sebaſtien*, on voit ſur le ſable, un grand Vaiſſeau commencé, & qui devoit ſervir d'Admiral; ce ſeroit un beau baſtiment, s'il eſtoit achevé. On nous apprit, qu'il eſt en cét eſtat depuis long-temps, & qu'on y a dépenſé plus de Millions, qu'il n'en falloit, pour une douzaine de telles fabriques; mais que ceux, qui les ont dépenſez, ont profité de la meilleure partie.

Bilbao, & *Sainct Sebaſtien*, ſont les *Bilbao.*
principaux Ports, que le Roy d'*Eſpagne* occupe, en la Mer Oceanne. On parle encore d'*Ortugna*, qui eſt celuy, où ſe tint trop long-temps, le Marquis de *Sainte Croix*, pendant que *Bourdeaux*, eſtoit ſur le point de ſe remettre, ſous l'Obeiſſance de ſon Roy, s'il ne le ſecouroit. Il ne pouvoit choiſir un Lieu plus propre, pour le rafraiſchiſſement de ſa Flotte, puis qu'il n'y a point d'endroit,

Le Marquis de Sainte Croix General de l'Armée Navale d'Eſpagne.

en toute cette Coſte, où il croiſſe plus de Citrons, & d'Oranges. Auſſi s'en fait il un grand Trafic en *France*, aux *Pays-bas*, & en *Angleterre*. S'il y euſt plus de contentement, qu'il n'en euſt eu, à combattre Monſieur de *Vandoſme*, il le paye cherement, car il eſt en Priſon, depuis ſon retour d'un ſi bel Exploit. *Saint Sebaſtien* eſt ſitué, dans un Pays fort petit, qu'on nomme *Guipuſcoa*. Le Commerce y attire beaucoup de monde, bien que ce ne ſoit qu'une petite Ville. Elle eſt fort ramaſſée, & extremement peuplée : pluſieurs familles demeurent en une meſme Maiſon, & un Marchand Eſtranger eſt contraint d'y loger chèz un Bourgeois, ne pouvant tenir Maiſon entiere. Il y a quantité de *Flamans*, qui ſont obligez d'y vivre de cette façon. Ce qui à introduit cette coûtume, c'eſt qu'au commencement, qu'ils y ont trafiqué, ils ont donné par liberalité & pure gratification, un pour Cent à leur Hoſte, de toutes les Marchandiſes, qu'ils vendoient. Et pour ſe conſerver ce profit, ils ont fait cét ordre, qui à cauſé un Procez à quelques-uns d'eux, qui ne le veulent pas obſerver. Ce qui me plaît d'avantage de cette Ville, eſt que les Ruës y ſont larges, fort droitez & tres-bien pavées

Droit des Borgeois de S. Sebaſtien, ſur les Marchands Eſtrangers.

pavées d'une pierre, qui eſt comme celle de *Florence*. Le principal Revenu de tout ce Pays, ſe tire de quelques Mines de Fer. Il y en a de ſi riches, & d'un Metal ſi pur, qu'elles en peuvent fournir toute l'*Europe*. Les Laines de la *Vieille Caſtille* s'y embarquent auſſi en bon nombre de Sacs & de Balles, qu'en envoyent les Marchands de divers Lieux.

Le Baron de Batteville.

Le Baron *de Batteville*, Gentilhomme *Franccomtois*, en eſt Gouverneur, & de tout le *Guipuſcoa*. Il s'y tient à preſent; & bien qu'il ait rendu de bons Services à l'*Eſpagne*, & particulierement dans les Troubles de *Guyenne*, & qu'il ait ſi bien pris l'humeur *Eſpagnole*, qu'il en a comme oublié ſa Langue & ſon Pays, on ne laiſſe pas de luy envier beaucoup cét Employ, auquel eſt joint celuy, de General des Vaiſſeaux. Nous le fûmes voir, & il nous receut aſſez bien; mais il ne nous rendit point la viſite, & nous en partîmes ſans luy dire adieu. Nous y reſtaſmes prés de trois jours, & y paſſâmes les Feſtes de *Paſques*. Nous avions eſté recommandez, à un fort honneſte Marchand, qui l'apresdînée nous mena, á un Convent de Religieuſes, où nous oüiſmes une pitoyable Muſique. Un *Bourdelois*, qui eſt au Baron de *Battevil-le*, connoiſſant quelques-unes de ces Cha-

Aes renfermées, leur fut parler apres la Muſique, & elles le prierent de nous mener à leur Parloir, ſouhaitant de nous voir & de nous entretenir: mais comme nous n'entendions point encore la Langue, nous nous en excuſaſmes. Leur Convent eſt ſur une hauteur, d'où l'on peut fort bien battre la Ville, qui eſt vis à vis; & le Chaſteau ou Citadelle, qui eſt ſur le haut de la Montagne, au pied de la quelle eſt la Ville, ſert plûtoſt de guerite, pour la découverte, que de défenſe à cette Place.

CHAP. III.

Incommodité des Voyageurs en Eſpagne. Miſere des Hoſtelleries, & leur Saleté agreablement décrite. Mauvais giſte de l'Autheur & de ſa Compagnie. Paſſage du Mont S. Adrien. Situation de Vitoria.

LE Mardy apres *Paſques*, ayant eſté traitez par noſtre Marchand, nous nous mîmes en chemin, pour nous rendre à *Madrid*, & faire quatre-vingt-quatre lieuës d'une traite. Nous ne paſſaſmes qu'un Pays ſec, & montueux, & nous nous apperçeûmes, que nous traverſions le ſommet des *Pyrenées*, de ce coſté-là, qui

qui fendent preſque l'*Eſpagne*, comme l'*Apenin*, l'*Italie*. Il nous fallut bien-toſt apprendre, à voyager à la mode du Pays, qui eſt d'aller acheter en divers lieux, ce que l'on veut manger. Nous avions ſejourné à *S. Sebaſtien*, en partie, pour nous y pourvoir, d'un *Moço de Mulas*, c'eſt à dire, d'un valet de Voiturin, pour nous guider juſques à *Madrid*, & qui eut ſoin d'acheter nos Vivres, & d'en porter la Proviſion. On nous demanda quarante Eſcus pour le Voyage d'un de ces Faquins; & comme nous vîmes, qu'ils eſtoient ſi chers, nous nous reſolûmes à n'en point prendre, & à nous guider nous meſmes par noſtre induſtrie. Tellement que ce fut moy, qui fis par tout le *Moço de Mulas*. Voicy en quoy conſiſte ſa Charge, & de la façon, que l'on vit en *Eſpagne*. Dés qu'on eſt arrivé à l'Hoſtellerie, on demande, s'il y à des Lits, & apres s'en eſtre pourveu, il faut, ou donner la Viande cruë, que l'on porte, à cuire, ou bien en aller acheter à la Boucherie. Si l'on trouve quelque Chapon, Poule, ou Perdrix, on taſche de s'en accommoder. On nous diſoit, que de ces derniers animaux, nous en mangerions quantité, & de bien plus gras, & grands, & de meilleur goût, que ceux de *France*; mais nous n'en avons jamais trouvé

Perdrix d'Eſpagne.

trouvé qu'un, qui de plus n'avoit pas tous ces avantages. Le meilleur eſt, de porter de la Viande, dans ſes Beſaces, & d'acheter, & faire proviſion, de ce que l'on trouve au Lieu, où l'on eſt, pour le lendemain. Lorſque l'on eſt à la Taverne, il faut aller acheter, Pain, Vin, & Oeufs, car tout cela eſt en Party; & il n'eſt permis qu'à ceux, qui en ont affermé le Droït, d'en vendre. L'Impoſt y eſt ſi grand, que l'on paye au Roy pour un Oeuf, un *Quarto*, qui vaut deux Liards, tellement que, preſque dans toute la *Caſtille*, un Oeuf couſte un Sol. C'eſt une pitié, de voir ces Tavernes; on à aſſez diſné, quand on en à veu la ſaleté. La Cuiſine eſt un lieu, où l'on fait le feu au milieu, ſous un grand Tuyau, ou Cheminée, d'où regorge la fumée, avec une telle épaiſſeur, que ſouvent on croit eſtre, dans quelque Renardiere, d'où l'on veut faire ſortir la Beſte, qui s'y retire. Une Femme, ou un Homme, qui reſſemblent à des Gueux poüilleux, & couverts de haillons, vous meſurent le Vin, qu'ils tirent d'une peau de Bouc, ou de Pourceau, dans laquelle ils le tiennent, & qui leur ſert de Cave, & de Tonneau. Souvent il ſent la peau, & la poix à pleine gorge, & le meilleur Vin devient un breuvage deſagreable. Le blanc eſt une liqueur

Miſere des Hoſtelleries.

liqueur ardente, & qui reſſemble à de l'Eau-de-vie, mais il ne porte point ſon eau, & pour peu qu'on y en mette, il devient inſipide, & ſans force. Tout ce que je viens de dire, montre qu'on eſt aſſez mal en *Eſpagne*; mais je puis bien aſſeurer, que nous ne l'avons pas tant eſté, que je l'avois bien crû: ſur tout dans la *Biſcaye*, bien que ce ſoit un Pays plus maigre, & moins fertile, que la *Caſtille*. Il eſt vray, qu'eſtant Frontiere, il n'eſt pas tant chargé de Subſides, & que le Peuple y eſt plus libre. Auſſi trouvet'on quelque choſe dans les Logis, mais on le fait payer au double. A une journée & demie de *S. Sebaſtien*, il nous fallut paſſer une aſſez grande Montagne, qu'on nomme le *Mont S. Adrien*. Elle n'eſt pas des plus rudes, ny des plus af- freuſes, mais ce que j'y trouve de remarquable, eſt, qu'au haut, il y a comme une creſte ou dos de Rocher, qui empeſche abſolument de la paſſer, & que la Nature ſemble y avoir miſe, pour une ſeparation fixe & inſurmontable, entre la *Biſcaye* & la *Vieille Caſtille*. Auſſi a t'il fallu en ouvrir le Paſſage à force de Marteaux, de Ciſeaux, ou de Mines; car on a per cé le Rocher, & on marche trente, ou quarente pas dans l'ouverture, qu'on y a faite. Il y a une Maiſon, qu'on y à baſtie,

Mont S. Adrien.

baſtie,qui ne peut manquer d'eſtre bien couverte, puis qu'elle l'eſt, par une ſi grande & ſi groſſe maſſe. Ayant franchy ce merveilleux Paſſage, on décend dans la *Vieille Caſtille*, où l'on trouve un peu plus de Plaine, bien que la fertilité,n'en ſoit gueres plus grande. Nous eûmes ce jour là, autant de peine, que nous en avions ſouffert au paſſage du *Mont S. Godard*, la nuit nous ayant ſurpris au milieu de la deſcente ; & pour ſurcroît de malheur, nous ne trouvaſmes pas où loger au premier Village. Ce qui nous vint fort mal, car un de nos Cheuaux eſtoit deferré des deux pieds de devant. Il fallut neantmoins, aller chercher gîte, en un autre miſerable Lieu,où nous fûmes conduits par l'Hoſte meſme, qui n'avoit, que du Pain & du Vin à nous donner, & deux Lits,dont les linceuls & les matelas ne nous obligerent point à quitter nos habits. Nous commençaſmes dés lors, à eſtre dans le plus fin de l'*Eſpagne*, puiſque nous nous trouvions dans la *Veille Caſtille*, où eſt *Valladolid*, qui à ſervy long-temps de Siege aux Roys. Tout le Pays n'eſt que ſable, & petits Tertres, peu fertiles, qui ſouvent ſont entrecoupez par des Montagnes, chaperonnées de Rochers. On trouve de temps en temps, de bonnes Plaines, &

des

des Vallées, qui fourniſſent aux Habitans les denrées, neceſſaires pour leur entretien. Mais en nulle part je n'ay veu une Terre moins diverſifiée par des plantages d'arbres fruitiers, & par des jardinages. Je ne ſçay, ſi c'eſt, que le terroir n'y eſt pas propre, ou que les Habitans, ne ſont pas aſſez laborieux pour en prendre le ſoin. En approchant de *Vit-toria*, qui eſt la premiere Ville de *Caſtille*, nous traverſaſmes la plus jolie Plaine, & la mieux cultivée, que nous ayons rencontrée. Cette petite Ville, eſt ſituée au bout de cette Plaine, & à ce que nous vîmes, elle eſt aſſez agreable. Nous nous y repoſaſmes un demy jour, tant pour faire ferrer nos Chevaux, que pour rendre une Lettre, que nous avions au Maiſtre de la Doüanne, de qui nous eſperions, avoir les addreſſes neceſſaires, pour pourſuivre ſeurement noſtre chemin. On parloit de Voleurs; & au delà de *Burgos*, on avoit tout fraîchement commis, un grand Vol. Cette Lettre nous vint fort à propos, car juſqu'icy, on ne nous avoit rien dit, ny pour nos hardes, ny pour nos Cheuaux; mais on nous aſſeura, que ſi nous euſſions ſeulement paſſé la porte, ſans avoir pris un billet de la Doüanne, tout nous auroit eſté confiſqué. Heureuſement pour nous, la

Vittoria.

Lettre

Lettre que nous avions à donner, s'addreſſoit à celuy, qui eſt le Fermier du Roy, pour tous ſes Droits. Dés qu'il l'eut receuë, il nous viſita, & non ſeulement il nous fit avoir un bon Paſſeport, mais de plus, il nous regala de Vin, de Chapons, & de Langues de Bœuf. Ces preſens, nous ſervirent bien en chemin, car en ayant garny nos Beſaces, nous y euſmes recours, en cas de neceſſité. La civilité de cét *Eſpagnol*, nous plût infiniment, & nous fit à tous juger, que ſa Nation, eſt plus genereuſe, que l'*Italienne*, bien qu'elles ſoient également intereſſées, & auſſi peu communicatiues, l'une que l'autre.

CHAP. IV.

Arrivée de l'Autheur à Burgos. Deſcription de cette Ville. Civilité d'un Marchand. Difficulté de l'Autheur à s'oxprimer en Eſpagnol. Titres qui ſe donnent aux Perſonnes en cette Langue. Chaſteau de Lerma.

Le premier d'Auril, nous fûmes diſner à *Miranda*, & coucher à *Pancorbo*. Le lendemain nous en fiſmes autant à *Birbieſca*, & à *Monaſterio de Rodillas*. Le troiſiéme jour du meſme Mois, nous arrivaſ-

rivasmes à *Burgos*, qui est la principale ville de *Castille*, & si considerable dans les *Estats* des *Deux Castilles*, qu'elle y possede le premier Rang, bien que *Tolède*, le luy dispute. Nous n'avions point esté incommodez du chaud, depuis nostre départ, mais je vous asseure, que nous le fûmes beaucoup ce jour là, du froid. Il faisoit une bise si cruelle, qu'elle geloit tout, & mesme nous trouvasmes de la glace en beaucoup d'endroits. Aussi *Burgos*, est la plus froide Ville d'*Espagne*, & est située au pied d'une assez grande Montagne. Elle à esté autrefois fort marchande, mais depuis peu, elle a presque perdu tout son Commerce. Elle n'est pas fort grande, mais ce qu'on y voit de plus beau, est l'Egliſe, & l'Archevesché, qui pour l'*Espagne*, sont des Chefs-d'œuvre, car on y bastit generalement assez mal: en des endoits par pauvreté, en d'autres, faute de pierre & de chaux; ce qui est cause, que par tout, & à *Madrid* mesme, on voit beaucoup de maisons de terre. Et ceux, qui y bastiſſent le mieux, le font avec de la brique, qu'ils lient avec de la terre, au lieu de chaux. Un autre ornement de *Burgos*, est un Pont large, & fort commode, qui va du Fauxbourg à la Ville. On tient, que ſes Habitans, parlent le

Burgos.

meil-

meilleur *Castillan*, de toute l'*Espagne*. Il est certain, que de son Territoire, il sort de tres bons Soldats, & que le Roy n'a gueres d'endroit, d'où il en tire plus.

Civilité d'un Marchand.

Nous y receûmes une civilité, toute extraordinaire, d'un Marchand, pour qui nous avions une Lettere, du Doüannier de *Vittoria*. Il ne se mit pas seulement en peine, de nous faire trouver compagnie pour *Madrid*, à cause du danger des Voleurs, mais de plus, voyant, que nous estions en un Logis, où nous serions maltraitez, il nous mena faire un tour par la Ville, & nous conduisit chéz soy, où il nous donna á disner avec une franchise, qui valoit mieux, que tout ce qu'il mist sur la table.

Ordre du service de la Table.

On ne sert que plat apres plat, & on commence par la soupe, qui est un peu de boüillon, avec deux ou trois petites tranches de Pain. On sert à chacun une petite coupe ou ecuelle de terre, faite en forme de gobelet. Le poivre, & le saffran rehaussent si fort le goust de la *Menestre*, que l'on a peine à la manger. C'estoit un Samedy; & comme l'on mange en ce Pays, ce jour là, les foyes, les cœurs, les poulmons, les pieds, la queuë & la teste des Bestes, nous fûmes servis de quelques-uns de ces mets. Enfin, nous le fûmes beaucoup mieux, que si nous eussions

deu

deu courir les Tavernes, pour nous acheter dequoy manger. De plus, il nous défraya de ſi bonne grace, que nous en fûmes ſurpris, car avec beaucoup de liberté, il nous mena dans la Chambre, où eſtoit mis le couvert, & où ſa Femme eſtoit au Lit, malade de la Fiévre quarte. Ce jour là, je fis treſ-ſuer ma memoire, pour en tirer tous les Mots *Eſpagnols*, qui pouvoient y eſtre cachez, depuis que nous l'eſtudions à *Florence*; & dés que je rencontrois quelque terme de civilité, je le repetois ſi ſouvent, qu'on voyoit bien, que j'eſtois en grande diſette de Complimens. Monſieur de .... diſoit de fois à autre, quelque Mot, & Monſieur de ..... ſe teut touſiours. Tellement que tout le faix de l'entretien tomba ſur moy, qui ne m'en pû gueres bien démêler, ſur tout, quand la Femme commança à parler. Je ne ſçavois, ſi je devois la traiter de *Vueſtra Merced*, ou de *Vueſtra Señoria*; & jeſtois ſi embarraſſé, que ſouvent croyant, que le premier ne convenoit qu'aux Hommes, j'en rougiſſois comme d'un grand peché, & je me reprenois auſſi-toſt, en diſant le ſecond, qui ne ſe donne qu'aux Perſonnes de qualité, car *Vueſtra Merced*, eſt icy de tout genre, & y eſt ſi commun, que les Palfreniers & les Gueux

Difficulté de l'Auteur à s'exprimer en Eſpagnol.

s'en

s'en honnorent l'un autre. Mon refuge fut de boire à ſa ſantè, en diſant *Señora, à la ſaludde*... (J'heſitay en cét endroit, ne ſçachant de quel Mot me ſervir, & je crois que je me ſervis de tous les deux) *qué Dios le dia prompta guariſon.* Je ne ſçay, ſi elle m'entendit, car à preſent, j'ay appris, que ce dernier Mot n'eſt pas *Eſpagnol*: mais je ſçay bien, que je commis une grande incivilité, car je mis la main au Chapeau, ce qu'on ne fait point icy, quand on eſt à table. Apres nous eſtre mieux eſcrimés des dents, que de la langue, il fallut nous retirer; & noſtre Hoſte ne nous retint pas long-temps, & à la façon du Pays, ſortit le premier; car ſi l'on ſe boutonne icy à rebours, on y obſerve *L'introitus Domini, & l'exitus alieni* d'une autre maniere, & on dit, que le Maiſtre ſort le premier, pour en accompagnant l'Eſtranger, le laiſſer derriere ſoy touſiours Patron de la Maiſon. J'oubliay de faire, le Compliment d'adieu à la Femme. A noſtre retour au Logis, où nous avions mis pied à terre, nous trouvaſmes que la Veufve, chéz laquelle nous eſtions logez, eſtoit yvre: ſurquoy je diray, qu'en *Allemagne*, je n'ay pas veu tant de Femmes, qui ſe ſoulaſſent, que j'en ay rencontré au deça des *Pyrenées*. Celle-cy, n'a

Ceremonie contraire à celle de France.

n'a eſté que la ſeconde de celles, qui apres s'eſtre gorgeés de Vin, qu'on envoye prendre à la Taverne, s'en venoient piſſer à l'Eſcurie, devant tous ceux, qui y eſtoient. Nous fûmes voir, avec noſtre Marchand, un Hoſpital, un Convent, & une Egliſe, où il y avoit un Crucifix merveilleux, à ce que l'on dit. Les Moines, y attendent les Paſſans avec un autre d'Argent, auec lequel ils en cherchent, le preſentant à baiſer, & à meſme temps le plat, pour recevoir l'Aumône. Comme nous n'eſtoins gueres accouſtumez, à cette double action, de porter les levres à un endroit, que cent bouches peu nettes avoyent bayſé, & de mettre en meſme temps la main à la Bourſe, chacun de nous s'en excuſa, le mieux qu'il pû; & voyant, que noſtre Marchand s'en ſçandaliſoit, je luy demanday, ſi c'eſtoit, icy la couſtume, de preſenter le Crucifix, à baiſer aux Paſſans & qu'en noſtre Pays, cela ne ſe pratiquoit pas. Ainſi je ſauvay noſtre action, qui ne leur paroiſſoit pas de bons Chreſtiens, car le monde eſt icy encore plus ſcrupuleux, & moins éclairé, qu'en *Italie*; juſques là, qu'en un endroit, où nous ne ſalüions pas les Croix, on nous cria, que nous n'eſtions pas Chreſtiens: mais ſi on vouloit

les

les salüer, on auroit beaucoup à faire, car on n'approche aucun Carrefour, ou il n'y en ait plusieurs : en mesme temps, qu'on en découvre une, on en voit auprés une vingtaine d'autres de diverses tailles. Elles sont presque toutes de bois, & au lieu, qu'en *Allemagne*, en *France*, & en *Italie*, on les voit avec un grand Chapiteau, celles-cy, n'ont point de bout, où repose la teste du Crucifix. Bien que nous fussions presque resolus, de coucher à *Burgos*, nous changeasmes d'avis tout aussi-tost, que nous eûmes quitté nostre Marchand, sur ce qu'on nous dit, que nous trouverions à trois lieuës de cette Ville, un tres-bon Logis. Les valets, s'estans allez promener, penserent nous en empécher l'execution: car comme l'un d'eux, estoit entré dans l'Eglise avec ses Esperons, on luy ferma les portes, pour en avoir de l'Argent, de mesme qu'on nous voulut faire au Palais à *Thoulouse*; mais enfin il s'en tira, & revint. Nous montasmes aussi-tost à Cheval, & dés que nous fûmes hors de la Ville, nous manquasmes le Grand-Chemin. Un Prestre, qui nous en avertit, nous asseurant, que c'estoit le mesme, d'aller au Lieu, d'où il estoit, fit que nous le prismes pour guide : mais nous fusmes tres-mal logez. Le lendemain avec

la pluye, & le froid, nous fûmes dîner à *Lerma*, & y paſſaſmes tout le reſte du jour, y ayant trouvé une aſſez bonne Maiſon. Monſieur P.... coucha au lit, où avoit dormy le Duc de *Lorraine*. Nous fûmes voir celle du Seigneur, qui paſſe pour la plus belle d'*Eſpagne*, apres l'*Eſcurial*. C'eſt un vaſte baſtiment, mais aſſez mal entendu, & qui n'eſt accompagné ny de Jardin, ny de Plantage pour la promenade. Comme c'eſtoit le Dimanche de *Quaſimodo*, nous trouvaſmes tous les Habitans du Bourg, qui y eſtoient aſſemblez, & beuvoient entr'eux, dans une grande ſale. Dés que nous y entraſmes, on vint fort civilement, nous preſenter à boire, & le *Corregidor*, qui eſt l'Officier du lieu, nous vint entretenir, & nous fit voir quelques chambres de ce Palais. *Chaſteau de Lerma.*

CHAP. V.

Arrivée de l'Autheur à Madrid. Pourquoy les Françoys ſont appellez Gavachos. De la Maiſon du Roy. De ſes Hallebardiers, ou Gardes du Corps. Priſons ſuperbes. Les Eſpagnols, mauvais Comédiens.

Eſtans partis, le cinquiéme du courant de *Lerma*, nous arrivaſmes le neufiéme à *Madrid*,

où nous ſouhaitions avec paſſion d'eſtre, tant pour y joüyr de quelque repos, que pour paſſer dans un plus doux climat ; car dans toute cette *Caſtille*, nous n'avions eu que froid, pluye & vent: & le Pays y eſt ſi ſauvage, que quand nous découvrions quelque endroit moins inculte, nous en approchions avec joye. Je ne vous ſçaurois dire, la quantité de Pelerins *François*, qui alloient, ou qui venoient de *Saint Iacques* en *Galice*. Ce ſont eux, qui font, que les *Eſpagnols*, nous nomment *Gavachos*, puiſque c'eſt une marque, qu'en *France* nous avons bien de monde, & bien faineant, de venir ainſi border les chemins d'*Eſpagne*. L'ignorance & la gueuſerie, la ſuperſtition & la piperie en fait de Devotion, ſont cauſe de ce deſordre, & qu'il meurt en *Eſpagne* toutes les Années, je ne ſçay combien de pauvres Pelerins, qui n'y ſont pas receus comme en *Italie*, car icy, ils n'ont dans les Hoſpitaux, que le couvert. Le plus joly Bourg, que nous viſmes en chemin, fut *Aranda del Duero*, où nous nous preparaſmes pour paſſer le ſeptiéme, la Montagne de *Samoſierra*, qui ſepare la *Vieille Caſtille* d'auec la *Nouvelle*, où eſt *Madrid*. On nomme ces paſſages, *Puertos*, tout de meſme, que ſi c'eſtoit quelque Riviere, qu'on

Pourquoy les François ſont appellez Gavachos.

Aranda del Duero.

On appelle Ports, les paſſages des Montagnes.

qu'on deuſt paſſer en bateau, ou à guè; & au commencement, nous y avons eſté trompez, croyant, que ce ſeroit quelque Torrent faſcheux. Ce jour là nous euſmes pluye, grêle, neige, & vent, & ne reconnûmes point, que l'*Eſpagne* fût plus chaude, que les autres Pays, puiſque nous nous ſentions glacez en une ſaiſon ſi avancée, & au milieu des deux *Caſtilles*. On ne quitte les Montagnes, qu'a trois, ou quatre lieuës de *Madrid*, d'où l'on voit encore leurs ſommets blancs. La Plaine, où elle eſt ſituée, n'eſt pas fort égale, & l'on ne trouve qu'enfonceures de demy quart en demy quart de lieüe. Le terroir n'eſt garny d'aucun arbre; du coſté que nous en approchaſmes, il eſt cultivé, mais il ne ſemble pas fort bon, n'eſtant que ſable & terre legere. Aquelques monteés & quelques deſcentes prés, un peu de boüe & beaucoup de pierres, nous avons eu par tout bon chemin: auſſi dit-on, que la mauvaiſe terre le produit, & quand nous demandions celuy de *Madrid*, qui eſt droit & large, on nous diſoit, avec une rodomontade *Eſpagnole*, que nous ne pouvions le manquer, puiſque c'eſtoit *El major camino, que tanga el Mondo*, c'eſt à dire le, plus grand chemin du Monde.

Rodomontade Eſpagnole.

Du coſté, que nous approchaſmes de cette Ville, elle ne paroît pas beaucoup; mais de celuy, où eſt le *Buen Retiro*, la veuë en eſt tout à fait agreable. Elle n'eſt fermée d'aucunes murailles. Les ruës en ſont toutes larges, mais les plus puantes du monde. Ceux, qui calculent bien toutes les immondices, qu'on y jette, diſent, que l'on les parfume tous les jours de ce qui ſort de plus de cent mille Baſſins. Le pavé eſt ſi rompu, qu'il eſt encore pire, que celuy de *Poictiers*; & les Carroſſes y ſont ſi rudes, que de s'en ſervir en des lieux ſi inégaux, c'eſt ſe condamner à la rouë. Elle eſt d'une grandeur, approchante de celle de *Leyden*, ou d'*Utrecht*. Les Maiſons y ſont extraordinairement cheres; auſſi bien que toutes choſes. On ne baſtit que de brique & de terre, à cauſe qu'on n'a que peu de chaux, & que la pierre ſe doit tirer de ſept lieuës loin, c'eſt à dire, d'auprés l'*Eſcurial*. Une Maiſon, qui paſſeroit pour chetive allieurs, ſe vend icy des vingt & vingt cinq mille Eſcus. Quand un Homme bâtiſt, on tient qu'il a beaucoup d'Argent en bourſe. Ceux, qui ont eſté dans les Gouvernemens d'Outremer, à leur retour, abbatent leurs Maiſons, & font des Palais, par où l'on voit, qu'ils ont eſté, ou Vice-Ducx

Les Maiſons exceſſivement cheres à Madrid.

de

de *Milan*, ou Vice-Rois de *Naples*, ou Gouverneurs de *Flandres*. Ainſi cette Ville, qui eſt nouvelle, & dont la plûpart, n'a eſté baſtie qu'à la legere, & ſelon les moyens de ceux, qui y vouloient habiter, s'embellit aujourd'huy, à meſure, que la meilleure partie du Revenu du Roy, vient à ſe repartir entre les mains de ceux, qui l'adminiſtrent. *La Plaça Major*, eſt fort belle. Elle eſt un peu plus longue, que large; & à tous ſes coſtez, on voit des Maiſons uniformes, qui ſont les plus hautes de *Madrid*. Elles ſont toutes entournées, de deux, ou trois rangs de Balcons, pour ſervir aux ſpectacles des Feſtes des Taureaux, qui ſont les plus celebres Ceremonies d'*Eſpagne*.

La grande Plaçe de Madrid.

Feſtes ou courſes de Taureaux.

C'eſt, à ce que l'on dit, un divertiſſement, qui eſt reſté des *Maures*, & qui tient beaucoup de la Barbarie ancienne. Il eſt tellement au gouſt de la Nation, que toutes les Villes, ont leur Feſte de cette nature, & ne croiroient pas avoir aucun bon-heur, ſi elles manquoient à la ſolemniſer. Le Roy n'oſeroit s'abſenter de celles de *Madrid*, ſans que le Peuple en murmuraſt. Son Palais, eſt à un bout de la Ville, ſur une hauteur preſque imperceptible, à l'endroict par où l'on y va. Il à la veuë ſur une petite Riviere, qui paſſe du coſté, où il n'y à point de Mai-

fons,& partage une petite Vallée,où l'on voit quelques Plantages, par où il peut aller à la *Casa del Campo*,qui est un chetif bastiment de plaisance, où il n'y à rien, que quelques Allées dans un Bois. Sur ce Ruisseau plûtost que Riviere, *Philippe* II. fit bastir un grand & large Pont ; mais qui n'est moüillé d'eau, qu'en quelques arcades : aussi crois je, qu'il à esté plûtost fait, pour passer plus commodement l'enfonceure de cette Vallée, que pour servir de grand Pont à un petit Ruisseau. Il n'y a rien de magnifique en la Maison du Roy ; mais elle n'est pas non plus si chetive, qu'on nous l'avoit representée. Elle a au devant une tres-belle place, où elle ne feroit pas une laide façade, si le bastiment en estoit un peu plus haut, & si une Tour, qui y manque, estoit achevée. On y voit deux Courts quarrées & asses grandes. Tous les Conseils se tiennent dans le Palais, & le Roy peut aller,en chacun des lieux,où ils s'assemblent, par des Galeries secrettes. Cela fait, qu'il y a tousiours grand monde, & grand bruit aux heures, que lesdits Conseils sont assemblez. Au quartier du Roy, tout est tranquille, & personne ne remuë jusques à l'heure, qu'il va à la Messe, qui est le temps, auquel il le faut voir : alors on dispose ses

Casa del Campo.

De la Maison du Roy.

Hal-

Hallebardiers tout le long de la Galerie, où il doit paſſer, qui ſont compoſez d'*Allemans*, de *Bourguignons*, & d'*Eſpagnols*; il y en peut avoir deux ou trois cens, qui portent tous la livrée jaune, avec des bandes de velours rouge. Il n'y a point d'autres Gardes. Le Roy ſortant de ſon appartement, a devant ſoy, le Capitaine deſdits Gardes, & eſt ſuivy d'une ou deux perſonnes. En paſſant au milieu de ces Hallebardiers, il reçoit les Requeſtes, qu'on luy preſente de part & d'autre. Un jour, qu'il alloit à ſa Chappelle, nous y volûmes entrer devant luy, afin de le mieux voir; mais l'Huiſſier qui eſtoit à la porte, fit, comme un autre nous avoit fait à *Ratiſbone*, en pareille occaſion, diſant, que les habillez de couleur n'y pouvoient eſtre receus. Il n'y a point de Maiſon en cette Ville, que je trouve plus belle, que les Priſons; mais il n'y en a point, où je vouluſſe moins habiter. C'eſt un baſtiment maſſif, long & large, dont les feneſtres ſont bien treilliſſées de bons barreaux de Fer, qui ſemblent y eſtre mis, autant par ornement, que pour la ſeureté; en effet, outre qu'ils ne ſont point à petits quarreaux, & qu'ils ſont beaucoup plus larges, que ceux des grilles des Religieuſes, ils ſont dorez & façonnez avec Art: tellement, qu'on ne

Hallebardiers du Roy veſtus de jaune.

Priſons ſuperbes.

trouvera pas étrange, que je m'y ſois mépris, & que j'aye crû au commencement cette Maiſon, l'habitation de quelque Grand d'*Eſpagne*.

Madrid bien peuplé.

Tous conviennent, qu'il n'y a point de Ville en *Eſpagne*, où il y ait tant de monde, qu'en celle-cy ; & il eſt aiſé à le croire, puiſque pour ſa grandeur, elle eſt fort bien peuplée : apres *Paris* je n'en ay veu aucune, où il y ait tant de Carroſſes ; on ne les voit attelez, que de Mules, & il n'y a que le Roy & ſon grand Eſcuyer, qui en faſſent mettre plus de quatre. On n'y remarque autre magnificence, qu'un peu de dorures aux Ferrures, & au dedans de l'Imperiale, la plûpart de ces Maiſons-roulantes eſtant couvertes de toille cirée. D'un coſté de la Ville, il y a le *Prado*, qui eſt une grande Allée, où l'on va au Cours, & auprés duquel eſt un grand baſtiment, mais aſſez bas, qui eſt une Maiſon du Roy, nommée le *Büen Retiro*. Le Comte d'*Olivarez*, pendant ſon Miniſtere, dépenſa beaucoup de Millions, pour une piece, qui n'eſt pas grand' choſe. Je n'en ay veu qu'une partie, & un endroit, où l'on prepare une Comedie en machines, qui coûtera beaucoup. Un *Florentin* en eſt l'entrepreneur. Pour celles d'ordinaire, nous avons icy deux Theatres, où l'on joüe

Le Prado.

Le Büen Retiro.

tous

tous les jours. Les Comediens ne prennent pour eux, qu'environ un Sol & demy pour perſonne : autant en donne-t'on pour l'Hoſpital, & apres pour monter aux Bancs, on paye environ deux autres, qui ſont pour la Ville, à qui appartiennent ces lieux ; pour s'aſſeoir, il en couſte ſept Sols de *France*, tellement qu'en tout, la Comedie revient prés à un quart d'Eſcu. Quant à la compoſition, & aux ſentimens, qu'on y touche, je n'en ſçaurois rien dire de certain, ma connoiſſance en la Langue n'allant pas encore ſi avant, que j'entende la Poëſie, où ſont tousjours les façons de parler les plus figurées. La repreſentation n'en vaut preſque rien, car excepté quelques perſonnages, qui y reüſſiſſent, tout le reſte n'a l'air, ny le genie de vray Comedien. Ils ne joüent pas aux flambeaux, mais en plein jour, ce qui empeſche, que leurs Scenes ne paroiſſent avec eclat. Les habits des Hommes ne ſont, ny riches, ny proportionnez aux ſujets. Une Scene *Romaine*, & *Grecque*, ſe repreſente avec des habits *Eſpagnols*. Toutes celles, que j'ay veuës, ne ſont compoſées, que de trois Actes, qu'ils nomment *Iornadas*. On les commence, par quelque Prologue en Muſique, mais on chante ſi mal, que leur harmonie ſem-

Les Eſpagnols mauvais Comediens

ble aux cris de petits Enfans. Aux Entr'actes, il y a quelque peu de Farce, quelque Ballet, où quelque intrigue particuliere, ce qui eſt ſouvent le plus divertiſſant de toute la piece. Au reſte, le Peuple ſe frappe ſi fort de ce divertiſſement, qu'à peine y peut on avoir place. Les plus honorables, ſont tousjours priſes par avance, & c'eſt une marque que l'oiſiveté eſt exceſſive en ce Pays, puiſque dans *Paris* meſme, où l'on ne jouë pas tous les jours, on ne voit point tant d'empreſſement, d'aller à la Comedie.

CHAP. VI.

De l'humeur des Eſpagnols. Qu'ils ſont moins fiers, que leur mine le monſtre. En quelle eſtime ſont les Comtes de Caſtriglio, Peñoranda & d'Ognate. Avantages des Grands. Inſolence des Artiſans. Occupations du Roy, & la maniere dont il paſſe la vie. Auſterité Eſpagnole. Suite des Occupations du Roy. De quelle façon on preſente les Requeſtes & Memoires à ſa Majeſté, & de quelle ſorte elle y repond.

AYant rapporté aſſez exactement, ce qui concerne le particulier des lieux, que nous avons veus, je veux dire, ce que

que j'ay remarqué en general de l'humeur des *Eſpagnols*, & de leur Gouvernement. On eſtime cette Nation fort rogue & fort fiere, mais au fonds, elle ne l'eſt pas tant, qu'elle le ſemble: ſa mine trompe ſans doute, & quand on la frequente, on n'y trouve point tant de gloire, qu'on ſe l'imagine, & l'on reconnoiſt, que c'eſt un vice, qui luy vient plûtoſt d'une fauſſe Morale, que d'un temperamment inſolent. Elle croit que c'eſt grandeur d'ame, que de paroître fanfaronne, en ſes geſtes & en ſes paroles; & le mal eſt, que voyant fort peu les autres Nations, elle n'a pas moyen, de s'appercevoir de ce défaut, qui luy vient avec le laict, qu'elle ſucce, & le Soleil, qui l'éclaire.

Les Eſpagnols moins fiers qu'ils le paroiſſent.

Cauſes de la fierté Eſpagnole.

Il ſe trouve des *Eſpagnols*, ſi ignorans, qu'ils ne croyent pas, qu'il y ait d'autres terres, que l'*Eſpagne*, d'autre Ville, que *Madrid*, & d'autre Roy, que le leur. Quand je parle d'*Eſpagnols* ignorans, j'entens parler de ces bons & purs *Caſtillans*, qui n'ayant point quitté leur foyer, ne ſçavent ſi *Amſterdam*, eſt aux *Indes*, ou dans l'*Europe*. La Nobleſſe & les Grands, ne ſortent gueres de *Madrid*. Ils ne vont ny à la Guerre, ny aux Pays Eſtrangers, ſi on ne leur donne des Charges, ou ſi on ne les y envoye. On ne ſçait

icy ce que c'eſt d'avis, de Gazettes, de nouvelles imprimées, ou écrites ; & je n'ay jamais eſté ſi étonné, que d'apprendre, que cette Nation, que nous croyons ſi raffinée, que nous eſtimons ſi imprieuſe, & que nous publions poſſeder le ſecret de la Monarchie univerſelle, & de mettre aux ceps tout le reſte de la Chreſtienté, n'ait que peu de perſonnes, qui puiſſent paſſer pour grandes teſtes, dont on tient, que le Comte de *Caſtriglio*, ViceRoy de *Naples*, n'eſt pas le moindre. *Peñoranda*, *Dom Luis de Haro*, & un autre, ſont ceux, qui gouvernent tout. Le Comte d'*Ognate* eſt un grand Eſprit, mais ſuſpect au Favory, qui le tient, le plus qu'il peut éloigné des Affaires. Les Grands d'*Eſpagne* ne le paroiſſent que de loin. Je les trouve icy fort petits, & je crois, que tout leur avantage conſiſte, à ſe pouvoir, couvrir & aſſeoir, en preſence du Roy, n'y ayant au reſte point de Republique, ou je voye plus d'ègalité qu'icy. Un Cordonnier, quand il aura quitté ſa forme & ſon aleſne, & qu'il aura mis ſon Epée & ſon Poignard à ſon coſté, à peine oſtera le premier ſon chapeau à celuy, pour qui il travailloit un moment auparavant, dans ſa boutique. On ne peut parler, au moindre de la Populace, ſans luy

Cét autre eſt D. Fernando de Contreras.

Avantages des Grands d'Eſpagne.

Inſolence des Artiſans.

luy bailler tous les titres d'Honneur, & entr'eux ils ſe traitent, de *Señores Cavalleros*. Quand un Gueux, demande l'aumône, en la luy refuſant, il faut luy faire le Compliment de *Perdone Vueſtra Merced no tengo dineros*, c'eſt à dire, *pardonnez moy, Monſieur, je n'ay pas de monnoye*. Il n'y a point de Prince, qui vive comme le Roy d'*Eſpagne*; toutes ſes actions, & toutes ſes occupations ſont toûjours les meſmes, & marchent d'un pas ſi égal, que jour par jour, il ſçait ce qu'il fera toute ſa vie. On diroit, qu'il y a quelque Loy, qui l'oblige à ne jamais manquer, à ce à quoy il eſt accoûtumé. Ainſi les Semaines, les Mois, les Années, & toutes les parties du jour, n'apportent aucun changement, dans ſon train de vie, & ne luy font rien voir de nouveau: car à ſon lever, ſelon le jour qu'il eſt, il ſçait, quelles Affaires, il doit traiter, ou quels plaiſirs, il doit gouſter. Il a ſes heures pour l'Audience Etrangere, & du Pays, & pour ſigner tout, ce qui regarde l'expedition de ſes Affaires, & l'employ de ſes Deniers, pour oüyr Meſſe, & prendre ſes repas; & l'on m'a aſſeuré, que quoy qu'il arrive, il demeure fixe ſur cette façon d'agir. Tous les Samedys, il s'en va à une Egliſe, qui eſt au bout du vieux *Prado*, nommée *l'Atocha*, où il

Occupations du Roy & la maniere dont il paſſe la vie.

il a une Devotion particuliere à la *Sainte Vierge*, disant, que c'est d'elle, qu'il a receu des Faveurs puissantes, & des secours merveilleux en ses plus grandes adversitez. La *France* rapporte aussi à ses Prieres toutes ses prosperitez; & comme celles de ces deux Grands-Estats, sont depuis si long-temps diametralement opposées, il semble un peu incompatible, que n'arrivant gueres de bonheur à l'un qui ne soit le malheur de l'autre, tous deux se vantent de l'avoir propice. Toutes les Années il va au mesme temps, à ses Maisons de plaisance. On dit, qu'il n'y a qu'une maladie, qui le puisse empécher de se retirer à *Aranjuez*, au *Pardo*, ou à *l'Escurial*, aux Mois, qu'il est accoûtumé, de joüyr de l'Air de la campagne. Enfin, ceux qui m'ont depeint son Humeur, m'ont dit, qu'elle répond à sa mine & à son port, & d'autres qui l'ont approché, asseurent, que quand ils luy ont parlé, ils ne luy ont jamais veu changer d'assiette, ny de posture, qu'il les recevoit, les écoutoit, & leur répondoit avec un mesme Visage, n'ayant rien de mobile, en tout son Corps, que les Levres, & la Langue. Cette Gravité naturelle, ou affectée, est une partie si essentielle à la Royauté en ce Pays, qu'on nous a dit, qu'un jour

la Reyne, s'eſtant emportée à rire un peu trop à Table, pour les geſtes & les diſcours ridicules d'un Bouffon, on l'avertit, que cela n'eſtoit pas ſeant à une Reyne d'*Eſpagne*, & qu'il falloit eſtre plus ſerieuſe ; dequoy ſe trouvant ſurpriſe, eſtant jeune, & nouvellement arrivée d'*Allemagne*, elle leur reſpondit, qu'elle ne s'en pouvoit empeſcher, ſi on ne luy oſtoit cét Homme, & qu'on avoit tort de le luy faire voir, ſi on ne vouloit pas qu'elle en rit.

Auſterité Eſpagnole exercée contre la Reyne meſme.

Le Roy donne Audience Publique, deux jours de la Semaine ; mais elle va principalement a recevoir les Requeſtes, & les Memoires de ceux, qui ont à luy demander quelque Grace. Chacun peut luy parler de ſon Affaire, en luy preſentant ſa Requeſte : mais il ne luy reſpond rien de poſitif. Il met ou faict porter ces Requeſtes en un endroict, où élles ſont veuës & leües par un Secretaire d'Eſtat, qui les diſtribuë aux Conſeils, qui ont le ſoin de reſoudre les Affaires, dont élles traitent. C'eſt aux ſuppliants d'aller enſuite aux Secretairies, voir ce qu'on leur a accordé : mais bien loin de l'apprendre, ils n'y treuvent ſouvent ny Requeſte ny Memoire ; ſur tout, s'il s'agit de payement ou de recompenſe. Ainſi incertains, de ce que l'on

Suite des Occupations du Roy.

De quelle façon on preſente les Requeſtes & les Memoires au Roy, & de quelle ſorte il y répond.

l'on veut faire à leur égard, ils ſont des Annees entieres à ſolliciter & a preſenter des Requeſtes: & ſouvent apres bien de l'ancre & de papier gaſté, ils ſont contraints, de ſe retirer avec ce regret, que le temps, n'eſt pas la moindre perte, qu'ils ayent faite. Il y a dans *Madrid*-tel Officier Reformé, qui pour obtenir cent Eſcus de paye, en a mangé deux cens, & qui au moment, qu'il recoit, ce qu'il a ſi long-temps ſollicité, ſe treuve obligé, de faire une autre Demande, & de preſenter d'autres Requeſtes, pour ce que luy a couſté, ce qu'on luy a donné & pour la deſpenſe, qu'il a faite dans *Madrid*, dont il ne ſe peut tirer ſans une nouvelle Aſſiſtance.

Le Roy a auſſi des heures, auxquelles il ſigne toutes les Expeditions d'Eſtat, de Guerre & de Finance. Tellement, qu'il ne ſe faict rien, & il ne ſe donne pas un Sol, ſans des ordres ſignés de ſa Main: aulieu qu'en *France*, les Secretaires d'Eſtat tiennent le Cachet, & la ſignature du Roy en leur pouvoir: ce qui leur ſeroit un moyen de faire beaucoup de choſes de leur Chef, s'ils en vouloient abuſer. Il eſt vray qu'icy, auſſi bien que là, les Secretaires ne ſignent, & ne preſentent rien à ſigner, qui ne ſoit au gré dú Favory, ou dú premier

mier Miniſtre. Et *Dom Ferdinando de Contreras*, Secretaire General, & qui avec *Peñoranda*, & *Dom Luis de Haro*, gouverne tout, ne fait rien ſigner, que celuy-cy ne l'ait approuvé; & le Roy, qui s'en repoſe ſur luy, ſigne tout ce qu'on luy preſente, ſans le lire, car il n'y eut jamais de Prince plus débonnaire, & qui euſt plus de confiance en ſes Miniſtres, que celuy-cy, qui apres s'eſtre délivré du *Comte Duc*, ne vécut ſans Favory, qu'autant de temps, qu'il s'en paſſa depuis la diſgrace de ce premier Miniſtre, juſques à la mort de la Reyne, qui arriva bien toſt apres.

CHAP. VII.

Dom Luis de Haro, heritier des biens & de la Faveur de ſon Oncle. Eſtats des Deux Caſtilles. Demandes du Roy à ces Eſtats. Grandes dépenſes qu'il fait, au dedans de ſon Royaume. Confiſcation à ſon profit ſur des Religieux. Dépenſe exceſſive pour un Pont. Raillerie ſur ce Pont. Inclinations du Prince d'Eſpagne. Sa maladie & ſa mort, imputée à la negligence de Dom Pedro d'Arragon.

Peu de temps apres le decez de la Reyne, le Roy fit entrer dans ſa *Privança*, comme l'on parle icy, *C'eſt à dire Faveur.*

icy, le Neveu du disgracié, qui aujourd'huy est le tout-Puissant en cette Cour. Il en est aussi un des plus riches; & comme il a receueilly toute la succession du Duc d'*Olivarez*, il semble, qu'estant possesseur de tant de biens, il se contente de joüiyr de son Credit, sans se servir de ses Maximes, & se rendre a mesme temps heritier de la haine, qu'on luy portoit, à cause que sa Politique estoit tout à fait intereſſée. On croit donc, que ce Favory, ne met pas les mains dans les coffres de son Maistre; aussi a t'il besoin d'en user de la sorte, car ils n'ont jamais esté tant épuisez. Outre l'Argent, qu'il faut tous les Mois au Prince de *Condé*, & à ceux qui l'ont suivy, & dont ils sont tres-mal payez, cette Cour est encore obligée de faire des frais extraordinaires, pour la *Catalogne*. Elle n'y a que fort peu de monde, & elle fait un Traité pour y faire venir trois ou quatre mille *Valons*, & *Allemans*, dont le moindre Fantassin luy couste six vingts Escus. Pour y maintenir l'Armeé, & resister aux *Francois*, elle en a promis au Marquis *Serra* cent mille par Mois, qui à cette condition est retourné à *Barcelonne*. On attend la Flotte des *Indes*; mais comme l'Année passée, elle n'apporta pour le compte du Roy,

Dom Luis de Haro Heritier des biens & de la Faveur d'Olivarez son Oncle.

C'est un Noble Genois.

Roy, que huit cens mille Escus, on ne sçait, ce que fournira celle-cy, bien qu'on publie, qu'elle sera fort riche, & qu'elle sera chargée du Revenu de deux Ans. Avant que le Roy partit pour *Aranjuez*, il assembla les Estats des *Deux Castilles*, qui sont composez des Députez, de vingt-deux Villes. Chaque Ville y en a deux. On appelle cela tenir *Las Cortes*. Le Roy les harangua, & leur dit, que de dix Millions d'Or, que ses Royaumes luy donnoient, il ne luy en revenoit que trois au plus; & que veu les necessitez de l'Estat, il vouloit, qu'ils aviſassent aux moyens, de les luy faire toucher tous entiers. Que pour cét effet, chaque Ville prist le soin, de faire porter sa taxe dans ses coffres, & qu'on supprimast beaucoup d'Officiers, établis pour l'administration de ses Finances, & qui luy en mangeoient la meilleure partie. Il leur demanda aussi, quelque augmentation. Les *Cours* s'assemblent, & travaillent encore sur cette Affaire, mais on doute fort, qu'elles consentent cette suppression, parceque ce seroit rüiner beaucoup de monde, & quantité de leurs Parens: quant à l'augmentation, on croit, qu'elles ne jugeront pas, que le Peuple puisse payer plus qu'il fait, veu la misere, & la pauvreté

Estats des Deux Castilles.

Demandes du Roy.

vreté du Pays. Cependant ce Prince, ne tire preſque rien de ſes Peuples au de là de ces dix Millions ; car de la *Navarre*, de l'*Arragon*, & du Royaume de *Valence*, qu'on ne joint pas aux *Caſtilles*, on ne croit pas, qu'il en tire plus de deux.

Grandes dépenſes qui le Roy eſt obligé de faire au dedans de ſon Eſtat.

Tout le monde connoiſt les dépenſes, auſquelles l'obligent les grandes Guerres, qu'il ſouſtient : mais outre cela, il en fait au dedans, qui luy conſument le plus clair de ſes Deniers. Ce ſont diverſes penſions, n'y ayant preſque aucun Grand d'*Eſpagne*, Duc, Comte, Marquis, ny Chevalier, qui ne ſoit couché ſur l'Eſtat. Ce n'eſt pas pour les Services, qu'ils ont rendus à la Guerre, mais pour ce que la plû-part d'entre eux, ſont dans une neceſſité tres grande : juſques-là, qu'on m'a aſſeuré, qu'il y en a beaucoup, qui ont traité avec leurs Creanciers, & qui leur laiſſent toucher leur penſion, moyennant une petite ſomme, qu'ils en tirent, pour s'aider à vivoter. Auſſi ne compte-on pour riches, outre les trois Favoris, nommez cy-deſſus, que le Duc d'*Albe*, le Marquis de *Leganez*, le Comte d'*Ognate*, & deux ou trois, dont j'ay oublié le Nom, tout le reſte de la Nobleſſe, n'ayant pas dequoy fournir à la dépenſe, qu'elle fait. Je ne rapporte, que ce qu'on m'en a dit, puiſque

que je n'ay pas eſté aſſez long-temps à *Madrid*, pour m'en eſtre bien éclaircy. Mais quoy qu'il en ſoit, quand le Roy n'auroit pas, à leur payer ces penſions, il en a beaucoup d'autres, qui luy couſtent une bonne partie de ſon Revenu. On compte en toutes ſes Armées, je ne ſçay combien d'Officiers Reformez, à qui l'on donne des apointements, comme s'ils eſtoient dans le Service actuel. Il eſt vray, qu'on les paye le moins, que l'on peut, & je ne ſçay comme ils peuvent vivre, ayant parlé icy à un *Alfier* qui venoit de *Portugal*, & dont la paye eſt de douze Eſcus par Mois, qui proteſtoit, n'en avoir pas receu ſix, en dix Années.

Il y a quelque-temps, que les *Ieſuites* furent obligez de mettre dans les coffres du Roy ſoixante mille Eſcus; ce qui les a fort faſchez, & a refroidy le zele, qu'ils avoient pour la Maiſon d'*Auſtriche*, en ces Quartiers. Ils avoient embarqué cét Argent, ſur la Flotte, ſans l'enregiſtrer, & l'affaire ayant eſté découverte, on le leur confiſqua ſelon les Loix. Le Pere, qui avoit eſté mis à la conduite de la ſomme, fit, que le sGens du Roy, ne purent la trouver; mais comme on ſaiſit les Revenus de divers Convens de l'Ordre, ils la repreſente-

Confiſcation faite ſur des Ieſuites au profit du Roy.

rent,

rent,& on l'appliqua au profit de ſa Majeſtè, quoy que ces bons Peres allegaſſent, qu'ils ne l'avoient fait venir, que pour baſtir une Egliſe au Lieu, d'ou eſt leur Saint Fondateur.

Ce Prince ne dépenſe rien, ny en baſtimens, ny en Jardinages. Son Palais pourroit eſtre orné en beaucoup de façons;& la hauteur,où il eſt,auroit grand beſoin d'une muraille, qui en forme de Terraſſe, relevaſt toute cette pente, qui ſemble tous les jours s'affaiſſer. Au bas, on pourroit faire un beau Jardin, d'un Bois, qui ne ſert que de repaire à quelques Lapins, & de nid à des Corneilles, que *Charles* V. y fit apporter des *Pays-Bas*. La Riviere,qui paſſe au pied, ſe nomme *Mançanares*; elle eſt ſi petite, que le Nom, qu'elle porte, eſt plus long, qu'elle n'eſt large. Son lit eſt ſablonneux,& en Eſté elle eſt ſi baſſe, qu'au Mois de Juin & de Juillet, on y fait le Cours des Carroſſes. Le Pont,ou la Chauſſée,ſur laquelle on la traverſe,eſt longue & large, & a couſté je ne ſçay combien de cens mille Ducats;& celuy-là,n'eſtoit pas ſot, qui dit, lors qu'on luy racontoit, que *Philippe* II. avoit fait une telle dépenſe, pour une ſi chetive Riviere, qu'il falloit vendre le Pont ou acheter de l'Eau. *Menos Puente, o mas Agua.*

Dépenſée exceſſive pour un Pont.

Raillerie ſur la Riviere & ſur ſon Pont.

On

On me contoit ces jours passez, que le Roy a eu plusieurs Fils Naturels, de diverses personnes; mais que pour en couvrir l'Honneur, il ne paroît que *D. Iuan d'Austriche*. Des legitimes qu'il eust, il ne luy resta, que le *Prince* & l'*Infante*; tous les autres sont morts, assez jeunes. Le *Prince*, estoit d'un Esprit hardy, mais sanguinaire & cruël, selon les marques, qu'il en avoit données. On tient, que ce qui l'enleua à tant d'Estats, dont il estoit regardé comme l'unique Heritier, fut, que *Dom Pedro d'Arragon*, premier Gentilhomme de sa Chambre, ayant souffert, qu'une nuit, il couchast avec une Fille-de-joye, il s'échauffa tant avec elle, que le lendemain, il tomba malade d'une grosse Fiévre. Les Medecins, n'ayant pas sceu ce qui c'estoit passé, le saignerent, & ainsi affoiblissant ses forces, dont la diminution causoit son mal, avancerent sa fin. *Dom Pedro*, pour n'avoir pas empesché cét excez, ou pour ne l'avoir pas découvert aux Medecins, en a esté long-temps disgracié, & bien qu'il soit Beaufrere du Favory, ne peut encore retourner à la Cour; il luy est seulement permis, de demeurer en une Maison, à un bout de la Ville, où il ne reçoit point de visites & n'en rend non plus avec èclat.

Inclinations du Prince d'Espagne.

Maladie de ce Prince.

Et sa mort imputée à la negligence de D. Pedro.

CHAP.

CHAP. VIII.

Disgrace du Comte d'Olivarez. Ses addresses, & ses artifices. La Reyne le détruit dans l'Esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoy Dom Luis se contente du Rang de Favory. Traits d'Esprit du Duc de Villa Medina. Son Amour indiscrete. Effets de cette Amour. Sa mort.

Disgrace du Comte d'Olivarez.

La cheute du Comte d'*Olivarez*, a fait du bruit par toute l'*Europe*, & a montré que la Faveur, qui n'est fondée, que sur la bien-veillance du Prince, & qui ne se maintient, que par l'artifice de celuy qui la possede, n'est pas de durée, comme celle, qui s'appuyant sur de bons Services, rend la personne necessaire à celuy, à qui elle est agreable. Aussi raconte-t'on, que celuy cy, s'est conservé un temps, l'Esprit & l'Affection du Roy, par de petites addresses, qui l'ont enfin perdu. Entr'autres, on m'a parlé d'une, dont il se servit, pour abuser son Maistre, sur une plainte, qu'on luy avoit faite ; c'est que le pain estoit enchery, & avoit presque manqué à *Madrid*, à cause, qu'il avoit pris une somme d'Argent des Villages circonvoisins,

Ses addresses pour tromper le Roy.

pour

pour les exempter de l'obligation, qu'ils ont, d'apporter tous les jours, une certaine quantité de pain au marché, quelque temps qu'il faſſe. La diſette, que cauſa l'avarice de ce Favory, vint aux oreilles du Roy : mais en ayant eſté averty, il donna ordre, que tout le pain, qui eſtoit en divers quartiers de la Ville, fuſt porté, & étalé en la Ruë, où devoit paſſer le Roy, pour ſe rendre à Noſtre-Dame d'*Atocha*. Ceux, qu'il chargea de cette commiſſion, s'en acquiterent ſi bien, que les Boutiques, & les Bancs, en parurent tous couverts Le Roy, voyant cette abondance, dit, qu'il connoiſſoit bien par là, que ceux, qui luy avoient faict entendre, que le pain manquoit, eſtoient des Menteurs, & des Calomniateurs. Pour empeſcher, qu'il n'euſt plus de tels avis, il ordonna, que nonobſtant toute exemption, les Villages apportaſſent tous les jours en la Place publique le pain, qu'ils eſtoient obligez d'y voiturer ; ainſi, on n'oüit plus de telles plaintes, & le Roy creut longtemps, que ce qu'on luy en avoit rapporté, eſtoit une impoſture de ſes ennemis, & de ſes envieux. Mais la Reyne vint enfin à bout, par ſa ſageſſe, & par ſa patience, d'une ſi grande Affaire, qu'eſtoit celle, de le ruiner dans l'Eſprit,

La Reyne détruit Olivarez dans l'Eſprit du

Roy, & le fait chaſſer de la Cour.

du Roy. Elle prit peu à peu la part au Gouvernement de l'Eſtat, que ce Jaloux ambitieux, luy avoit ſi long-temps diſputée. S'y eſtant acreditée, elle fit comprendre à ſon Mary, en quel déſordre étoient ſes Affaires, & en quel danger ſe trouvoit ſa Couronne, par la mauvaiſe conduite de ſon Favory. Elle s'y prit ſi adroitement, qu'il fut chaſſé de la Cour, & qu'on commença en ſuite, à luy faire ſon Procez. Celuy, qui en cette rencontre, étoit le plus grand Conſeiller de cette Princeſſe, étoit le Comte de *Caſtriglio*, proche Parent de celuy, qu'elle entreprenoit de perdre. On eut beaucoup de peine, à y faire condeſcendre le Roy : mais enfin, l'*Inquiſition* s'en meſlant, & le recherchant ſur la maudite Doctrine des *Alumbrados*, dont il avoit meſme imbù le Roy, peu s'en fallut, qu'il n'y fuſt abandonné.

Mort d'Olivarez.

Mais il abregea le Procez par ſa mort, qu'on croit meſme avoir eſté avancée par Poiſon ; & que ſes Parens furent ceux, qui luy rendirent ce bon office, pour en poſſeder plûtoſt les biens. *Dom Luis de Haro* en recueillit la meilleure partie, & en a eſté ſi bien accommodé, qu'un Homme m'a dit, tenir de ſa bouche, qu'il avoit cent trente mille Eſcus de Revenu ; & il ne faut pas s'étonner, qu'a-

qu'apres cela, il se contente du Rang de Favory, ou premier Ministre, sans en chercher, avec avarice, tous les avantages, qu'il en pourroit recevoir. Mais si par là, il ne fait pas crier contre soy, comme son Oncle, il est d'autre part appuyé, de peu de Creatures, ne travaillant pas à s'en faire; & c'est ce, qu'a voulu dire le Pasquin, le comparant avec son Predecesseur, *Dos Hombres perdieron à España, uno por ser malo à Todos, el otro por ser bueno à Nadie.*

D. Luis de Haro se contente du Rang de Favory & pourquoy.

Avant qu'il fust en Faveur, il estoit dans le Carrosse avec *Villa Medina*, lors qu'on l'y tua à coups de Stillet. Ce Gentil-homme, estoit le plus galant, & le plus spirituel Courtisan, de toute l'*Espagne*. Les Curieux racontent quantité de ses traits d'Esprit; & celuy-cy ne fut pas le moindre, lors qu'entrant dans une Eglise, on luy presenta un Bassin, où l'on donnoit de l'Argent, pour tirer des Ames du *Purgatoire*; car ayant demandé, combien il falloit, pour en délivrer une, & l'autre luy respondant, ce qu'il voudroit, il y mit deux Pistoles, & à mesme temps voulut sçavoir, si elle estoit dehors; l'autre l'en asseurant, il reprit ses deux Pistoles, & repartit, qu'il luy suffisoit, parce qu'elle n'estoit plus en danger d'y retourner, mais que ses

Traits d'Esprit du Duc de Villa Medina.

deux Piſtoles le couroient grand de ne rentrer plus dans ſa Bourſe, s'il ne les y mettoit ; & ainſi les y remit. De toutes ces gentilleſſes & galanteries, il n'y en a point eu, qui luy ait couſté plus, que celle, d'une Maſquarade. Il eſtoit devenu amoureux de la Reyne *Elizabeth*, & euſt ſi peu de retenuë, qu'il en donna des marques, qui éclaterent, & le firent juger pour temeraire & indiſcret. La bonté de cette Princeſſe, qui aimoit les Hommes d'Eſprit, ne ſçachant rien de ſa folie, faiſoit, qu'elle le voyoit d'aſſez bon œil. Cela aida à le perdre; car outre, qu'il ne pût s'empeſcher de parler en Galant de ſa Maiſtreſſe, plûtoſt qu'en Sujet, il parut un Jour maſqué d'un habit, tout chargé de *Pieces de Huit*, avec une Deviſe, qui fit parler tout le monde, bien qu'elle fuſt équivoque, & qu'elle diſt : *Mis Amores ſon Reales*. On vit bien, qu'elle marquoit plûtoſt le haut lieu, où il aimoit, que l'avarice, dont il s'accuſoit. La force de ſa Paſſion, le porta à faire preparer une Comedie en Machines, & d'y dépenſer vingt mille Eſcus ; & apres, pour pouvoir embraſſer la Reyne, en l'enlevant au feu, il le fit mettre au Theatre, & brûler preſque toute la Maiſon. Un Sujet, qui donne de la jalouſie à ſon Mai-

Amours de Villa Medina.

Ce ſont des Reales, ou Pieces de Cinquante-huit Sols.

Effets de ſa violente Paſſion.

Reflexion ſur les amours de Villa Me-

Maiſtre, eſt ſur le penchant de ſa ruyne. *dina Sæ*
Et celuy-cy, en plein jour, fut poignar- *mort.*
dé dans ſon Carroſſe, où il eſtoit avec
Dom Luis de Haro.

CHAP. IX.

Les Eſpagnols ne dépenſent que pour leurs Maiſtreſſes. Profuſion de l'Admiral de Caſtille. Effronterie des Courtiſanes. Les Femmes d'Honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une Fille-de-joye. Hiſtoriette laſcive d'une autre Courtiſane. Maniere, dont ces Vertueuſes vont au Cours. Effets de la jalouſie exceſſive des Eſpagnols. Traitement cruel des Maris à leurs Femmes en Andalouſie. Du Cours, & de la façon que les Gens de Qualité y paroiſſent. Plaiſante conſommation, qui ſe fait chaque ſoir, dans les Grands-Logis.

Quand on parle des grandes dépenſes des *Eſpagnols*, & qu'on s'enquiert, comment ils ſe ruïnent, puiſqu'on ne voit point trop de pompe, ny trop de luxe parmy eux, & qu'ils ne vont point aux Armées; tous ceux, qui ont vécu à *Madrid*, aſſeurent, que ce ſont les Femmes, qui perdent la plûpart des Maiſons. Il n'y a perſonne, qui n'entretienne ſa *Les Eſpagnols ne*

que pour leurs Maistresses.

Dame, & qui ne donne dans l'Amour de quelque Courtisane. Et comme il n'y en a point, de plus spirituelles dans l'*Europe*, ny de plus effrontées, & qui entendent mieux ce maudit metier: dés qu'il y a quelqu'un, qui tombe dans leurs rets, elles le plument d'une belle façon. Il faut des Juppes de trente Pistoles (qu'on nomme des *Gardes-Pieds*) des habits de prix, des Pierreries, des Carrosses & des meubles. Et c'est un défaut de Generosité parmy cette Nation, de rien épargner pour le Sexe. On publie, que l'Admiral de *Castille*, qui n'est pas des plus accommodez, a fait donner à une seule fois, à une de ces Débauchées quatre-vingt mille Escus. Un *Pallavicini* de *Gennes*, dit qu'une Inclination luy en cousta aussy, il n'y a pas long-temps, deux mille, & que voyant, que la Carogne, à qui il avoit affaire, estoit pour le mener de longue, il l'abandonna, sans en avoir rien obtenu. On a quatre Festes icy, ou Processions hors de la Ville, qui sont comme autant de Rendez-vous solemnels, où elles essayent de paroître. Alors il faut que tous les Galants, leur fassent des presens, & s'ils s'y oublient, tout est perdu, & ils ne sont pas Gens d'Honneur; aussi se piquent-ils entr'eux de la parade de ces in-

Profusion de l'Admiral de Castille.

infames, & en tirent gloire. Il n'y a Ville dans l'*Europe*, où l'on en voye plus à toutes les heures du jour. Les Ruës, & les Promenades, en ſont pleines. Elles vont avec des voiles noirs, & les replient ſur le viſage, ne ſe laiſſant qu'un œil découvert. Elles parlent aux paſſans hardiment, & on les trouve autant impudentes, que diſſolües. En *Italie*, elles ne le font pas tant, car elles ne vont pas chercher le monde, comme icy. Mais ſi la corruption eſt univerſelle, les maux, qu'elles cauſent, ſont preſque infaillibles. Cependant ces pechereſſes, ſe ſont entierement acquiſes toute la liberté de *Madrid*, car les Grandes Dames & les Femmes-de-bien, ne ſortent preſque point, & ne vont ny à la Promenade ny au Cours. La plûpart d'elles, ont la Meſſe au Logis, & hors quelques viſites, qu'elles ſe rendent, elles ne ſe voyent point en Public, & quand elles y vont, c'eſt preſque toûjours en Siege. Sans doute, tout ce Sexe, a l'Eſprit joly, en ces quartiers, car il ne s'exerce, qu'à des Douceurs, qu'on nomme *Requiebros*, & ne s'étudie, qu'à dire de bons mots, & à trouver dés pointes d'Eſprit. Elles n'en ont gueres d'honneſtes, & l'on dit, qu'il y en eut une, qui voyant peinte, ſur un mur, leur Partie Honteuſe,

Effronterie des Courtiſanes.

Les Femmes d'Honneur ont peu de liberté, à cauſe de celles qui ne le ſont pas.

Bon mot d'une Fille de joye.

avec cette inſcription ; *Sin bundo*, prit auſſi-toſt du Charbon & mit, *Falta de cuerda.*

Hiſtoriette laſcive d'une autre Courtiſane.

On raconte qu'une autre, qui eſtoit aimée d'un des plus Grands, & des plus Riches Seigneurs, de toute l'*Eſpagne*, n'ayant eu de luy, que quatre Piſtoles pour une joüyſſance, fut tellement indignée de l'avarice de ſon Galant, que quelque temps apres, elle l'alla voir en habit d'Homme, & luy dit, que comme il l'eſtoit venuë trouver autrefois, pour joüyr d'elle, elle venoit à ſon tour pour joüyr de luy : ayant pris le deſſus, dans la chaleur des embraſſemens, & des careſſes amoureuſes, d'une feinte paſſion, elle ſe leva bruſquement, & luy jetta une Bourſe, avec deux cens Piſtoles, diſant, *Aſſi pago mis Putas*, & jamais ne le revit, ny ne voulut reprendre l'Argent. Il n'y a rien de ſi frequent, que les changemens, que l'Amour ſe plaiſt à faire dans les inclinations de ceux, qu'il échauffe ; il fait le plus ſouvent un diſſipateur d'un liberal, & un prodigue d'un avare. On peut aſſeurer, que s'il n'inſpire pas à un Homme, de ne rien épargner pour les Dames, il court grand' riſque, de n'eſtre qu'un vilain le reſte de ſes jours ; & ſi de tous ceux, qui brûlent de ſon beau feu, il y en a quelqu'un,

qu'un, qui conſerve encore un Eſprit de leſine & d'œconomie ſordide, on peut dire, quelque grande que ſoit ſa Naiſſance, qu'il eſt nay baſſement, que ce défaut ne le quittera point, & que ſon infamie durera juſques au tombeau. Cette Avanture, eſt d'autant plus ſingu-liere, qu'on y remarque l'avarice d'un Homme, punie par la liberalité d'une Femme, & ſon Sexe faire honte au nôtre, par une action, qui montre aſſez, en la conſiderant ſeparement de la débauche, qu'il faut eſtre pourveu de quelque Grandeur d'ame, pour ſe vanger de la ſorte.

Maniere dont ces Veritueſes vont au Cours.

Quand elles vont au Cours, d'ordinaire, elles ont les rideaux des Carroſſes tirez, & quand elles ont un Homme avec elles, on ne leur parle point; autrement, on leur dit, tout ce que l'on veut. Le Fard y eſt ſi commun, qu'on n'en voit pas une, qui n'ait le viſage peint; & elles appliquent ſi mal le Vermillon & la Ceruſe, que l'un & l'autre rebutent ceux, qui les voyent. Enfin elles ſont generalement laides, & gaſtées, & ſe plaſtrent autant, pour couvrir leur viſage à Verole, que pour l'embellir.

Les Eſpagnoles ſe fardent exceſſivement.

Au reſte, les Maris, qui veulent, que leurs Femmes vivent bien, s'en rendent d'abord ſi abſolus, qu'ils les traitent preſ-

Effets de la jalouſie exceſſive des Eſpagnols.

preſque en Eſclaves, de peur qu'ils ont, qu'une honneſte liberté, ne les faſſe emanciper au delà des Loix de la pudicité, qui ſont fort peu connuës, & mal obſervées parmy elles. On m'a aſſeuré, qu'en *Andalouſie*, où les Maris ſont encore plus violens, ils les gouvernent comme des Enfans, ou comme des Servantes. Car quand ils prennent leur repas, s'ils les font approcher de la table, ce n'eſt pas pour y manger avec eux, mais pour les ſervir; & s'ils ne leur donnent pas cette permiſſion, & qu'ils veuillent les tenir dans un degré de ſujetion plus honneſte, ils leur preſentent à manger, de leur table en terre, où elles ſont aſſiſes ſur des Tapis, ou ſur des Carreaux, à la mode des *Turcs*. Auſſi eſt-ce une couſtume, que tant dans les Egliſes, qu'aux Promenades, elles ſont ainſi ſur leurs feſſes, comme des Garçons-tailleurs; par où j'apris enfin, pourquoy en quantité de Maiſons, au lieu de ſieges, je ne voyois autour des Sales, que deux, où trois Carreaux, l'un ſur l'autre, le long des murailles.

Traitemens cruels des Maris à leurs Femmes en Andalouſie.

On fait le Cours, ou à la *Calle-mayor*, dans la Ville, ou au *Prado*, prés *del Retiro*, où *al Rio*, au deſſous du *Palais*. Un Grand-Seigneur, n'y paroiſt gueres plus, que les autres: il y vient ſeulement avec

Du Cours & de la façon que les Gens de Qualité paroiſſent.

avec quatre Mules à ſon Carroſſe, & un peu plus d'Eſtafiers; les Pages ſe mettent dans le meſme, à la portiere. Ils ne ſont pas vêtus de livrées, mais le plus ſouvent de noir. On ne voit gueres de Valet-de-pied, qui ait de galon de couleur, que ſur les manches, & s'il y en a, en quelqu'autre endroit, c'eſt en fort peu de trains. Ceux du Roy, ſont toûjours les plus mal couverts, & les plus mal payez, à ce que l'on m'a dit. Le ſoir, chez quelque Seigneur que ce ſoit, l'on mange tout ce qu'il y a, & on brûle toutes les Chandelles, & l'on conſume toute l'Huile, & tout le Sel, qui y eſt, ou bien les Valets le prennent.

Plaiſante conſommation, qui ſe fait chaque ſoir dans les grandes Logis.

CHAP. X

Des Grands d'Eſpagne. Petits Avantages de leur Grandeur. Il y a trois ſortes de Grands. Maniere, dont leurs Femmes ſont receuës chez la Reyne. Du Droit de Mayorazgo. Que c'eſt un moyen aux Gentils-hommes, pour ſe mocquer de leurs Creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conſeils du Roy. Du Tribunal de l'Inquiſition & de ſon abſolu Pouvoir. Les Traitans en Eſpagne, entreprennent les Levées des Gens de Guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les Chevaux du Roy.

Des Grands d'Eſpagne.

Petits Avantages de leur Grandeur.

LEs Grands d'*Eſpagne*, ſont de deux ſortes, ou à Vie ou à Race. A ceux-là, le Roy dit, qu'ils ſe couvrent pour leurs Perſonnes, & aux autres, pour eux, & tous les leurs. Et c'eſt la ſeule ceremonie, & difference, qu'on y apporte, pour faire un Grand d'*Eſpagne*, qui n'eſt qu'une Grandeur chimerique, & un peu de fumée; car un Homme, n'en a pas plus de biens. Ceux, qui épouſent des Heritieres, des Maiſons des Grands d'*Eſpagne*, qui l'ont eſté faits à Race, le deviennent par leurs Femmes.

C'eſt

C'eſt ce que j'ay appris, touchant ceux de ce Rang; mais je trouve dans les Livres *Eſpagnols*, qu'il y en a de trois ſortes; les uns, auſquels le Roy commande de mettre le chappeau, avant qu'ils luy parlent; les autres, aprés luy avoir parlé, & auant qu'il leur réponde; & les derniers, qui ne ſe couvrent, qu'apres luy avoir parlé, & qu'il leur a répondu. Quand le Roy fait un Duc, il eſt Grand: tellement que la conſequence eſt bonne, il eſt Duc, doncques, il eſt Grand; mais non pas, il eſt Grand, doncques il eſt Duc, parce qu'il y a quantité de Grands, qui ne ſont que Comtes, ou Marquis. A leurs Femmes, *ſe les da el Almohada en el Eſtrado de la Reina, y las recibe levantada.* C'eſt à dire, que la Reine, les reçoit debout, & qu'elle leur donne le Carreau. Le Roy les traite de Princes, *en las Cartas, Cedulas y Proviſiones Reales.* En la Chapelle du Roy, ils s'aſſient ſur un Banc, que l'on nomme, *El Vanco de los Grandes: no por antiguedad ſino como cadauno llega, y halla el lugar deſocupado.* On les qualifie de *Señoria*, par la Pragmatique de *Philippe* II. C'eſt preſque tout l'avantage, qu'ils ont par deſſus le reſte des Gentils-hommes, qui ſont exempts, auſſi bien qu'eux, de toute Impoſition, & de tout Tribut, horſmis quand il s'agit

Trois ſortes de Grands.

Maniere dont les Femmes des Grands ſont recuës chez la Reyne.

git du bien commun: mais en ces Guerres, par cette raiſon, on les a ſi fort chargez, qu'ils payent preſque, la moitié de leurs Revenus Feodaux. Ils ne ſont obligez à aucun logement, que quand la Cour marche; mais à parler en general, de toute la Nobleſſe d'*Eſpagne*, elle a un beau Droit, ſi au moins il luy eſt bien conſervé; c'eſt que pour endetée, qu'elle ſoit, on ne peut luy ſaiſir, que le Revenu de ſon bien, parce qu'il eſt tout en *Mayorazgo*, c'eſt à dire, comme je croy, en *Fideicommis*. Mais avec cet avantage de plus, qu'aux Creanciers, arreſtans les Revenus, les Juges ordonnent que le Gentil-homme, ayant tant de Valets, de Chevaux, de Carroſſes, & de Train, jouyra d'une penſion, capable de le nourrir, & l'entretenir, ſelon ſon Rang; & quand il deuroit cinquante mille Eſcus de Rente, & qu'il n'en auroit que trente, ils ne peuvent pretendre, que ce qui reſte, aprés qu'on a levé ce qu'on luy laiſſe, pour ſon Entretien. On trouve icy peu de Chevaliers de l'Ordre de la *Toiſon*; la plûpart ne recherchant pas cét Honneur, parce qu'il eſt difficile de l'acquerir, & qu'il eſt ſans profit. On l'a envoyé, depuis peu, à l'Archiduc *Leopold*. Les plus communs, ſont *Calatrava*, qui porte une Roſe rouge,

Droit de Mayorazgo.

Bon Moyen aux Gentils-hommes, pour ſe mocquer de leurs Creanciers.

Ordres de Chevalerie.

Celuy de la Toiſon difficile à obtenir.

Ordre, de Calatra-

rouge, ſur le manteau; *Alcantara*, une verte, & *Santiago* une Epée rouge, ou une Fléche: tous ſont preſque de meſme Dignité, & Rang. Les Chevaliers, n'en ont autre advantage, que quelques Commanderies, qu'ils peuvent obtenir de temps en temps, par la Faveur du Roy. Depuis que devant *Lerida*, il perit bon nombre de ces Chevaliers, on n'en conte, que dix-huit cens, en tous les trois Ordres, au lieu qu'on dit, qu'auparavant, il s'en trouvoit plus de quatre mille. Celuy d'*Alcantara*, eſt le plus eſtimé; auſſi pour y eſtre reçeu, il faut prouver devant le *Conſeil* des *Ordres*, qu'on eſt Noble de quatre Races; aux autres, il ne le faut eſtre, que de deux.

va, d'Alcantara, & de Santiago.

Dans la ſeconde Cour du *Palais*, on aſſemble en pluſieurs Chambres, divers *Conſeils*. Celuy d'*Eſtat*, ſe tient ſous l'appartement du Roy, où l'on traite du bien general de tous ſes Eſtats; celuy de *Guerre*, y eſt auſſi convoquè, où l'on delibere des moyens, de la bien executer, apres que dans celuy d'*Eſtat*, elle a eſté reſoluë. A coſté, eſt le *Conſeil* de *Caſtille*, qu'ils nomment *Real*, & qui eſt de haute importance, y ayant dix-ſept Conſeillers, & un Preſident; beaucoup d'Affaires des autres *Conſeils*, luy paſſent par les mains, & ſur tout de celuy

Divers Conſeils du Roy.

des

des *Indes*, à cauſe des grands intereſts, qu'y ont les Peuples des *Deux Caſtilles*. Il y en a pour l'*Arragon* : l'*Italie* y a le ſien, & la *Flandre* de meſme. Celuy des *Indes*, ſe tient en un autre endroit, auſſi bien que celuy des *Finances*, qu'ils nomment *de la Hazienda* ; un autre, *de las Ordenes*, qui traite des Affaires des Ordres de Chevalerie, & juge des preuves de Nobleſſe de ceux, qui les pretendent, ſont au meſme Lieu, que ces deux derniers. De tous ceux cy, il n'y en a pas un, qui ne ſoit dans l'enceinte du *Palais*. Celuy de l'*Inquiſition*, a ſon Tribunal dans la Maiſon du Preſident du *Saint Office*. Celuy de la *Cruzada*, qui traite des diſpenſes, pour manger de la Viande le Samedy, & de ſemblables Revenus, que le Roy touche par l'Octroy des *Papes*, ſe tient chez le Preſident. Il n'y en a point, qui pretende eſtre ſi abſolu, que celuy de l'*Inquiſition*. On m'a aſſeuré, qu'il n'eſt pas toûjours au pouvoir des Roys, d'en tirer ceux, qui y ſont deferez ; & bien que cette Juriſdiction, ſoit emanée du *Pape*, il s'eſt trouvé des conjonctures, où elle n'a point eu d'égard à ſes commendements. Elle ne s'étend pas ſeulement ſur ceux, qui en la Religion, choquent les ſentimens de l'Egliſe, mais de plus, c'eſt une rude

Tribunal de l'Inquiſition.

Pouvoir abſolu de l'Inquiſition.

Me-

Medecine, pour d'autres, de qui le temperament, ne plaiſt pas à l'Eſtat ; & on les fait dépeſcher, ſans qu'ils s'en faſſe bruit, comme on le vouloit faire reſſentir à *Antonio Perés* ; & que le Duc d'*Olivarez*, eſtoit en danger de l'experimenter, s'il ne fuſt mort. Tout ce, qui ſe reſout en ces divers *Conſeils*, avant qu'il s'execute, paſſe par celuy d'*Eſtat*, pour voir, s'il n'y a rien, qui ſoit contraire au bien general, de tous les Membres de la Couronne.

Le matin, à cauſe que tous les *Conſeils*, s'aſſemblent au *Palais*, on y voit beaucoup de monde ; mais ce n'eſt qu'aux deux Baſſe-Cours. Les perſonnes d'Affaires, & ceux, qui ont des pretentions, ou comme l'on parle icy, qui y ſont *para Pretenſiones*, s'y rendent, pour les y pourſuivre. On y voit entr'autres, quantité de *Traitans*, pour les levées de Soldats, qui y ſollicitent leur payement. Quand on veut monter de la Cavalerie, on mene tous les Chevaux à la Grande Place, qui eſt au devant du *Palais*, & on leur coupe à chacun, une oreille. Par là, ils ſont marquez, comme Chevaux appartenans au Roy ; & ſi le Cavalier, à qui on donne un de ceux la, le vend, ou qu'autrement, on le trouve entre les mains de quelqu'autre, qui

Les Traitans font les levées des Gens de Guerre.

qui ne ſerve point le Roy, on peut le luy faire ſaiſir, & enlever, ſans aucune forme de Procez : il eſt vray que le Cavalier luy en coupe encore une autre, & que l'ayant rendu parfait Courtaut, il s'en accommode avec ſon Capitaine, qui, pour quelques *Piaſtres*, luy fait depoſer devant le Commiſſaire, qu'il eſt mort ; apres quoy l'Officier, qui l'a dans ſon Eſcurie, le vend : & c'eſt, en ce temps, l'un des plus grands profits, que font les Capitaines de Cavalerie en *Catalogne*, à ce que m'en a dit un, qui venoit d'y ſervir.

Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les Chevaux du Roy.

CHAP.

CHAP. XI.

Qu'il eſt difficile aux Eſpagnols, de conſerver des Troupes en Catalogne. La Guerre leur eſt tres-ſenſible dans cette Province. La découverte des Indes, & l'expulſion des Maures, ruineuſes à l'Eſpagne. Philippe II. détruiſit l'Authorité des Nobles. Coup de Politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre leur Puiſſance. Emplois éloignez, & manimens des Finances recherchez, par les Gens de Qualité. Richeſſes craintives. Threſors hardis. Taxe d'aiſez à Madrid, levée avec rigueur. Le Comte de Peñoranda, Puiſſant en biens. Cherté du Vin aux Indes. Pourquoy il eſt defendu d'y planter des Vignes. Deperiſſement du Commerce des Indes. Raiſon de ce deperiſſement. Moyen, dont les Marchands ſe ſervent pour fruſtrer le Roy de ſes Droits, ſur l'Or & l'Argent qui en vient.

On a beaucoup de peine, non ſeulement d'aſſembler du monde, pour la *Catalogne*, mais encore de l'y conſerver, quand on l'y a mené. Comme c'eſt un Pays, où les Soldats pâtiſſent beaucoup, deux inconveniens ſont, qu'ils n'y ſubſiſtent

Qu'il eſt difficile aux Eſpagnols de

conſerver des Troups en Catalogne.

ſiſtent gueres ; l'un, qu'ils y periſſent bien-toſt, & ſur tout, les *Valons*, *Flamans*, & *Allemans* ; l'autre, qu'ils n'y ſont pas, qu'ils ſe débandent, & taſchent de ſe ſauver, ſur tout, les *Caſtillans* & les *Napolitains* : ceux cy, paſſant par la *France*, ſe rendent à l'Armée, où ils ont encore quelque Eſcu du General, & retournent en leur Pays: ceux là, en font autant, & coſtoyant les *Pirenées*, le long du *Languedoc*, rentrent dans la *Caſtille*, par la *Navarre*, ou par la *Biſcaye*. Si l'on prend de vieux Soldats, de quelque Nation qu'ils ſoient, on eſt aſſeuré, qu'ils connoiſſent le Pays, & qu'ils joüeront le tour: & ſi l'on en prend de nouveaux, outre qu'ils ne valent gueres, ils n'y durent pas long temps, n'eſtans pas accouſtumez au Pays. Tellement que le Roy d'*Eſpagne*, ne fait en aucun endroit la Guerre, qui l'embarraſſe plus, qu'en celuy-cy, où elle luy eſt d'une telle importance, eſtant en une partie de ſon Eſtat, ſi jalouſe, qu'il n'y fait point de perte, qu'il ne vouluſt racheter par une autre, deux-fois auſſi grande, en *Flandre*, ou en *Italie*. En effet ceux, qui connoiſſent à fond, cette Cour, aſſeurent, qu'on s'y moque, pour ainſi dire, de celles, que le Roy fait áilleurs; mais que les autres, qu'il ſouffre en

Cata-

Catalogne, touchent au vif, & ſont autant de bleſſures, qu'il ſemble, que l'*Eſtat* reçoit au Cœur. De la on juge, que ceux, qui ont établi pour un moyen infaillible, d'ébranler la Monarchie d'*Eſpagne*, par la Guerre, qu'on luy feroit en ſon Pays, en ont ſans doute bien compris le foible. Si elle y veut reſiſter, il faut, que pour y aſſembler tres peu de forces, elle y conſume des ſommes immenſes; puis qu'outre la neceſſité, de toute ſorte de denrées & de munitions, elle en a une ſi grande de monde. C'eſt un mal, qui luy eſt arrivé de nos jours; car on peut remarquer, par le dire de *Ciceron*, qu'elle en eſtoit bien pourveuë au temps des *Romains*; veu que donnant aux *Eſpagnols* le nombre du Monde, aux *Gaulois*, le Courage, il ne reſerve, pour le *Peuple Romain*, que la Pieté. Mais qui ſçait les conſecutives depeuplations de l'*Eſpagne*, connoît bien, d'où luy vient cette diſette. L'entrée des *Gots*, & des *Vandales* dans cette Province, & l'irruption des *Maures*, qui la ſuivit, diſſiperent la meilleure partie de ſes Peuples; lors que ces Eſtrangers, y avoient ſi bien pris racine, que les Villes regorgeoient d'Habitans, *Ferdinand d'Arragon*, qui conquit toute l'*Eſpagne*, en fit beau-

La Guerre de Catologne tres ſenſible aux Eſpagnols

beaucoup perir, & en chaſſa une bonne partie.

La découverte, qui ſe fit peu apres, des *Indes*, en tira de grandes Colonies, & a continué de peupler d'*Eſpagnols*, le *Nouveau-Monde*, tant par le grand concours de ceux, qui y alloient s'établir, le trouvant un meilleur Pays, que celuy, qu'ils abandonnoient, que pour la neceſſité, qu'on y a eu d'y en tranſporter, pour y faire la Guerre, pour l'equipement des Flottes, & pour les Garniſons des Forts, qu'on y a baſtis, & des Villes qu'on y a fortifiées. Tellement que la meilleure partie de l'*Eſpagne*, eſt aux *Indes*, & que les Roys, ayans beſoin d'Argent, y ſont allez troquer leurs Sujets, pour de l'Or; & à preſent il n'y a Mine ſi fertile au *Potoſſi*, & dans tout le *Peru*, qui puiſſe fournir à toutes les dépenſes, qu'il leur eſt neceſſaire de faire, faute d'Hommes. De façon, que lors que les *Galions* arrivent, ils ne ſçauroient apporter tant de Richeſſes, qu'il n'en fuſt encore beſoin de plus grandes, pour acquitter les debtes de l'*Eſtat*, & outre que la plus grande part, eſt a des Particuliers de *Flandres*, de *Hollande*, de *Gennes*, & de *France*, ce qui eſt pour le Roy, eſt deu à diverſes perſonnes, qui y ont des aſſignations pour leur payement.

La découverte des Indes, ruineuſe à l'Eſpagne.

ment. S'il vient donc de l'Or des *Indes*, l'*Eſpagne*, n'eſt que le Canal, par où il paſſe, & qui va tout droit ſe décharger, dans la Mer de l'abondance, des autres Pays. Auſſi dans la ſimilitude du Monde à un Corps, on la compare, pour cét égard, à la Bouche, qui reçoit toutes les Viandes, les maſche & les prepare, mais les envoye auſſi toſt, aux autres Parties, & n'en retient pour ſoy, que le ſimple gouſt, ou ce qui par hazard, s'attache aux Dents. Celuy-là, n'a donc pas eu mauvaiſe raiſon, qui, conſiderant qu'en *Eſpagne*, on ne voit pas beaucoup d'Or, & qu'ailleurs, on ne trouve que de ſes Piſtoles; & que s'il y a d'autres eſpeces, elles en ſont le plus ſouvent tirées, a jugé, que les *Eſpagnols*, ſervoient aux autres Nations, comme les *Damnati ad Metalla*, aux Anciens Empereurs: ou bien, qu'elle eſtoit, comme l'Aſne d'*Arcadie*, qui bien que chargé d'Or, broutoit les Chardons. Mais ce qui acheva ſa deſolation, fut l'expulſion generale des *Maures*. On a eu diverſes raiſons, pour ſe défaire d'une ſi méchante Canaille; & puis qu'on leur a imputé l'empoiſonnement des eaux, pour faire mourir les *Chreſtiens*, & qu'on a reconnu, qu'ils avoient de continuelles intelligences avec les *Afriquains*, *les Turcs*, &

L'expulſion des Maures, ruineuſe à l'Eſpagne.

& autres Ennemis du Royaume, *Philippe III.* ne pouvoit entrer, dans une meilleure resolution, que de se délivrer, pour une fois, de cette continuelle apprehension. Ce n'est pas, qu'il n'ait laissé à dire contre cette action, qu'un bon Politique, ne doit que le moins qu'il peut, passer à des chastimens si universels, que tout l'Estat s'en ressente plus affoibly, que corrigé ; que lors qu'on se porte le Cousteau au Sein, pour se délivrer d'un mal, qu'on apprehende, on montre, que l'on sçache plûtost agir en desesperé, qu'en resolu, & en prudent ; que c'est ignorer la force, & l'usage des Lenitifs, que de recourir aussi tost, à *l'Ure* & au *Seca* : que c'est une plus grande Vertu, de convertir le méchant, & d'instruire le vicieux, que de le chasser de sa Maison, & luy en defendre l'entrée ; & enfin, qu'on peut combattre l'Erreur, & en conserver les personnes. Aussi est-il certain, que cét Edit, priva le Roy d'*Espagne*, de bons & riches Sujets, qui n'avoient point l'Esprit turbulent, & qu'on pouvoit, avec le temps, amener à la connoissance, & à la profession du *Christianisme*. Mais le moyen leur en fut tout à fait osté; car s'ils l'embrassoient, on disoit que c'estoit feinte, & seulement pour se soustraire

ſtraire à la rigueur de cét Edit. Par là, l'avarice des Executeurs joüa ſon jeu, & il n'en reſta que ceux, qui leur graiſſoient ſi bien les mains, qu'ils paſſoient leurs Maiſons ſans les toucher, ſans les reconnoiſtre, & ſans les en faire ſortir.

Quoy qu'il en ſoit des divers diſcours, que cauſa cette rigueur extraordinaire, & que les uns y ayent admiré des traits d'une Politique tout à fait genereuſe ; & les autres des taches d'une Cruauté dénaturée, puis qu'elle enlevoit à un Roy tant de Sujets, & à tout un Peuple ſon Pays natal ; il eſt certain, que depuis ce temps-là, l'*Eſpagne* eſt demeurée comme deſerte, & n'a pû ſe remettre d'une ſi grande perte, qu'on a fait monter à quelques Millions de perſonnes : car outre, qu'elle ſe dépeuploit ainſi de gayeté de cœur, les *Indes* par neceſſité, ou par l'inclination de ſes Sujets, l'éclairciſſoient encore, y attirant de temps en temps de grandes Colonies, qui font, qu'aujourdhuy on y compte preſque autant de monde ſorty d'*Eſpagne*, qu'il y en eſt demeuré.

Apres ces malheurs, qui au commencement ſembloient des bonheurs nompareils à ceux, qui faiſoient parade de la poſſeſſion des *Indes* & de l'expul-

ſion des *Maures*, ſont nées les Guerres, qui ont ſi fort embrazé cette Province, qu'on ſuppute, qu'en vingt Ans, elle y a conſumé plus d'un Million & demy de perſonnes; & la Peſte, qui l'a ſouvent affligée, en a emporté prés d'un autre: ce qui fait juger, que depuis le Regne de *Philippe* IV. les *Eſpagnols* n'ont fait que s'épuiſer d'Or & de monde. Auſſi le ſont-ils d'une façon ſi extraordinaire, que ſi leurs Ennemis s'eſtoient bien entendus, & ſi apres leur deſunion ou ſeparation, ceux, qui leur reſtoient ſur les rangs, ne s'eſtoient pas broüillez chez eux, il ne ſe pouvoit, qu'ils ne ſe trouvaſſent dans une abſoluë impuiſſance, de leur reſiſter.

Outre cét ambigu de bien & de mal, que ceux, qui en jugent ſelon l'*evenement*, ou ſelon leur ſens, remarquent en la découverte des *Indes*, & en l'expulſion des *Maures*, on parle d'un autre trait de Politique, qui ne donnant pas ſur le general de tout le Royaume, en attaqua la partie la plus noble & la plus illuſtre. C'eſt que *Philippe* II. qu'on a nommé le *Salomon* de ſon Siecle, apprehendant, que les Grands & la Nobleſſe d'*Eſpagne*, ſe ſerviſſent un jour de leurs Richeſſes, & de leurs forces, contre ſon Authorité, & celle de ſes Succeſ-

Philippe. II. détruiſit l'Authorité des Nobles.

ceſſeurs, & conſiderant que ſous *Charles* V. ils avoient fait paroître leur humeur turbulente, qui penſa luy donner de la peine, crût, ne ſe pouvoir mieux aſſeurer des Mal-intentionnez, que par la foibleſſe, & l'impuiſſance de tout le Corps. Pour cét effet, il commença à jetter de la vanité & de l'envie parmy eux, multipliant le nombre des Grands, des Ducs, des Marquis, & des Comtes. Cette fumée, chaſſa de leurs Maiſons, le ſoin de l'utilité, & la dépenſe s'y redoubla avec éclat, chacun s'efforçant de paroître plus, que ſon Compagnon. Quand il les vit engagez de toutes parts, il permit qu'on ſe pût attaquer à leurs Fiefs, & ainſi oſta le Privilege de *Mayorazgo*, qui eſtoit le plus beau qu'euſt la Nobleſſe d'*Eſpagne*. De plus, pour empeſcher qu'ils n'euſſent des Places fortes, & des Maiſons où ils puſſent ſe retirer, quand ils voudroient broüiller, il fit un Edit, par lequel il eſtoit défendu aux Seigneurs & Gentilhommes, de refaire & rebaſtir leurs Chaſteaux, aux endroits, où ils tomberoient; & ceux, qui ont fait le chemin de *Valence* à *Madrid*, aſſeurent, qu'on y en voit beaucoup de vieux, bien ſituez, pour commander au Pays, qui tombent en ruine ſans qu'on

La Nobleſſe privée du Droit de Mayorazgo.

Coup de politique raffinée de ce Roy, pour ache-

ver d'abattre la Puissance des Gentilshommes.

qu'on les releve. Ainsi, en comblant les Nobles d'Honneur, il leur osta le credit, & les obligea à plus de frais; & en leur épargnant ceux d'entretenir leurs Fortresses, il leur enleva la crainte, & le respect, que leur portoient leurs Vassaux. Depuis, ils n'ont fait qu'aller en diminuant, & aujourd'huy on leur entend encore dire, que ce Prince, ne se contenta pas de rogner les aisles à leurs Predecesseurs, mais qu'il les coupa tout à fait, & les reduisit dans l'impuissance, où ils sont à present, & qui est un peché originel, qui les talonne de si prés, que s'ils n'ont quelque resource, il les accable. La plus certaine est, d'estre employé à quelque Gouvernement éloigné de la Cour, où les Deniers Publics leur passent par les mains. Alors ils ne s'oublient point, & taschent de se garnir si bien la Bourse, qu'ils en ayent, pour s'accommoder eux, & leur Posterité. On observe, qu'outre ceux, qui cherchent d'ameliorer leur Fortune en *Italie*, ou en *Flandres*, par quelque Charge de cinq ou six Ans, proportionnée à leur Naissance, il en va plus d'une cinquantaine aux *Indes*, qui y font si bien valoir leurs Employs, qu'ils en retournent riches. Je ne parle pas des Vice-Roys, qui s'y changent de

Employs éloignez, & maniemens de Finances, recherchez par les Gens de Qualité.

trois

trois Ans en trois Ans, & qui y amaſſent des Millions ; on ſçait que deſſous eux, il y a une grande quantité d'Officiers, qui y font bien leurs Affaires. Mais auſſi perſonne n'ignore dans *Madrid*, qu'ils cachent au Soleil meſme, qui les a fait naiſtre, les Threſors, qu'ils en ont apportez, & craignent, que s'ils en faiſoient monſtre, on leur demanderoit raiſon de leur adminiſtration ; ou que par maniere de preſt, à ne jamais rendre, on les obligeroit, à en fournir au Roy, une bonne partie : par là, ils n'oſent faire valoir leur Argent, ny l'employer à l'achapt de quelque bonne terre, & aiment mieux le manger en capital, que de s'expoſer à la riſque, de ne s'en pas trouver tout à fait les Maiſtres. Auſſi remarque't on, qu'à petit feu ils conſument, ce qu'ils ont amaſſé avec grand' ardeur, & que ſouvent leur Maiſon ne joüyt que d'une Fortune, qui ne s'étend pas juſques à la ſeconde Generation. *Richeſſes craintives.*

Ceux-là ſans doute, qui ſont dans les *Finances*, & dans les *Conſeils* du Roy, ont un plus ſeur moyen de s'enrichir. Comme ils ſe trouvent aſſis au timon des Affaires, ils font les leurs ſans craindre qu'on les choque ; & comme c'eſt à eux, de faire rendre compte à autruy,

ne voyant perſonne, qui les y puiſſe contraindre, ils employent avec eclat le bien, qu'ils ont acquis. Ainſi, on les voit baſtir des Palais, d'une dépenſe extraordinaire en un Pays, ou le bois, la pierre & la chaux ſont hors de prix. C'eſt donc, parmy ces Meſſieurs, que ſe trouve une abondance, qui oſe ſe monſtrer en Public; ailleurs, elle eſt cachée, & ſi honteuſe, qu'elle fait ſouvent la neceſſiteuſe, de peur, qu'on ne la reduiſe à l'eſtre: & ſur ce ſujet, il y a des *Flamans*, habituez à *Madrid*, qui nous ont raconté, qu'on les taxa, il y a quelques Années, à cauſe qu'on les croyoit aiſez, & riches. La façon, avec laquelle l'on y proceda, eſtoit un peu rude. On appelloit un riche Banquier, ou autre, devant un Commiſſaire du *Conſeil*; quand il y eſtoit, on luy diſoit, qu'il y avoit un Edit du Roy, par lequel il étoit obligé, de mettre dans ſes coffres deux ou trois mille Eſcus; s'il s'en defendoit ſur ſon impuiſſance, ou ſur ce, que le Roy luy eſtoit redevable d'autre part, on ne l'écoutoit point, & on le renvoyoit, en luy notifiant, que s'il ne payoit dans trois jours, il devoit ſortir à ſix lieuës de *Madrid*, accompagné de Gens de Juſtice, qui luy feroient des frais: & quelques jours apres, s'il ne les y portoit, il

Threſors tardis.

Taxe d'aiſez, levée avec rigueur.

feroit contraint, de s'eloigner de vingt autres de la Cour. Ceux, qui fournirent la somme, se redimerent de cette vexation, & de toute cette dépense; ceux, qui s'opiniâtrerent contre une taxe, qui leur sembloit si injuste, souffrirent l'un & l'autre, & furent de plus necessitéz à donner leur Cotte toute entiere, à la Recepte generale, pour retourner en leurs Maisons.

Les Gens de Robe & de Plume sont les plus accommodez.

Les Gens de Robe & de Plume, sont icy les plus pecunieux; & on ne parle, que de Conseillers, de Senateurs, & de Secretaires, qui sont entrez dans les Affaires, extrémement pauvres, & qui en peu de temps, s'y sont fait riches, & opulents. Ceux, qu'on croit avoir le plus de moyens, sont ceux, qui manient celles des *Indes*; aussi le Comte de *Peñoranda*, qui a si bien servy aux Negotiations de *Munster*, & du *Pays-bas*, & qui est du Secret du Favory, au lieu de choisir la Presidence du *Conseil* de *Flandres*, à laquelle sans doute il estoit plus propre qu'à aucune autre, a mieux aimé à son retour, avoir celle du *Conseil* des *Indes*. Chacun sçait le profit, qu'il y a à faire sur les Charges, qu'on y donne, & sur les Marchandises qui en viennent, & qu'on y envoye. On dit, qu'il n'y en a point en toutes ces Regions, d'un

Le Comte Peñoranda Puissant en biens.

Cherté du Vin aux Indes.

debit plus prompt, ny plus lucratif, que le Vin ; auſſi ne permet on pas, qu'on y en porte d'autre, que de celuy d'*Eſpagne*, & on l'y vend ſi bien, que celuy, qui couſte un Eſcu dans l'*Andalouſie*, ou aux autres lieux, où on le charge, y en vaut ſix ou ſept. Pour y entretenir cette cherté, & empécher, qu'on ne vienne pas à en perdre ce gain, il eſt defendu ſur peine de la Vie, d'y planter des Vignes, bien qu'on aſſeure, que le terroir y eſt auſſi bon, qu'en aucun endroit d'*Eſpagne*. Le trafic en general, n'y a plus un ſi grand cours qu'autrefois, comme je l'ay marqué cy-deſſus ; & outre beaucoup de raiſons qu'on en allegue en ce Pays là, on en trouve une en celuy-cy, qui, pour un peu de bien, que le Roy & ſes Miniſtres en ont receu, a oſté le Courage à tous les Trafiquans, & leur a fait chercher des remedes à l'oppreſſion, qu'ils craignoient : ce qui prive le Roy d'un grand Revenu. Voicy le grief des Marchands : tout ce qui s'embarquoit aux *Indes* s'y devoit enregiſtrer, & payer le dixieſme Denier ; & s'il ne l'eſtoit pas, on le confiſquoit auſſi-toſt. Par là on ſçavoit juſques à un Sol, de combien la Flotte eſtoit riche, ce qu'elle apportoit pour le Roy, & ce qui eſtoit

Pourquoy il eſt defendu d'y planter des Vignes.

Deperiſſement du Commerce des Indes.

Raiſon de ce deperiſſement.

pour

pour les Particuliers. Il y a quelques Années, que ſa Majeſté Catholique, ayant faute d'Argent, fit mettre la main ſur celuy, qui eſtoit aux Marchands. On le prit bien par forme de preſt, mais outre, que les Affaires de ces Gens là, ne ſouffrent pas le plus ſouvent ces emprunts forcez, on ne le leur a point rendu. Tellement, qu'afin qu'on ne leur jouë plus de pareils traits, ils aiment mieux s'expoſer à perdre tout, qu'à ſe le voir ſaiſir, lors qu'ils ont fait eſtat, de l'avoir au débarqué. Ainſi, il y en a beaucoup, qui ne font point faire d'enregîtrement, de l'Or ny de l'Argent, qui leur vient, & fruſtrent le Roy du Revenu qui luy eſt deu, aimant mieux s'entendre avec les Commandants, bien qu'il leur en couſte d'avantage, que de courir riſque, de ne rien recevoir que de belles paroles. Avant que la Flotte arrive à *Cadis*, des Vaiſſeaux *Hollandois*, ou *Anglois*, l'attendent au Port de cette Ville, ou à *S. Lucar*; & dés qu'ils en ont des nouvelles, ou qu'elle paroiſt, ils luy vont à la rencontre, & de bord à bord prennent des Capitaines affidez, ce qui eſt pour le compte de ceux, qui les y envoyent, & le portent, ou en *Angleterre*, ou en *Hollande*, ou autre part, ſans qu'il entre dans ceux d'*Eſpagne*.

Moyens dont les Marchands ſe ſervent, pour fruſtrer le Roy de ſes Droits ſur l'Or & l'Argent des Indes.

Les Marchands meſme de *Seville*, & d'autres Villes du Royaume, font tranſporter ſur ces Vaiſſeaux tout leur Argent liquide en ces Pays-là, où ils peuvent en diſpoſer librement, & ſans crainte, qu'on mette la main deſſus. On a avis, que cette Année, la Flotte vient plus riche qu'à l'ordinaire, mais que le Vaiſſeau, dont la charge eſtoit la plus conſiderable, eſt échoüé: on doute encore, ſi l'on aura tout ſauvé. Mais ceux qui veulent, qu'il n'y ait rien de perdu, ajouſtent, qu'on y a trouvé beaucoup plus d'Or & d'Argent, qu'il n'y en avoit de couçhé, ſur les Regîtres. *Si* cela eſt, le Roy en profitera, par le Droit de confiſcation.

CHAP.

CHAP. XII.

De la Politique & de l'humeur Espagnole. Du Sequestre des biens des Gennois, fait par les Espagnols en l'Année 1654. Maniere, dont ce different fut accommodé. Les Espagnols ne se fient qu'aux Naturels de leurs Pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Necessité d'estre vestu de Noir, pour parler au Roy. De l'Habillement Espagnol. Particularitez de la Taille & de l'Ajustement des Personnes. Raison, pour laquelle les Espagnols se boutonnent à rebours.

A considerer en gros le Gouvernement de cet Estat, il semble, qu'il marche d'un pas si égal, qu'on n'y sçauroit rien remarquer, qui se dementе de cette hardie Politique, qui n'est jamais embarrassée, & qui passe sur les plus piquantes Epines, avec autant de resolution, que si elle ne cheminoit que sur des Roses. Mais à le bien examiner en détail, on trouve que les *Espagnols*, qui donnent par tout beaucoup à l'exterieur & à l'apparence, payent autant de mine & de contenance, en ce qui est de leurs Affaires Publiques, qu'en tout le

De la Politique & de l'humeur Espagnole.

reſte de leurs actions. Dans les Ruës, à la Promenade, à la Comedie, & par tout, où ils ſont éclairez de pluſieurs perſonnes, ils ſont extrémement gra-ves, poſez, & tout à fait retenus. En particulier, quand on eſt familier avec eux, ils agiſſent d'un air ſi different du premier, qu'on ne croiroit pas, que ce fuſſent les meſmes Hommes. On en rencontre d'auſſi evaporez, d'auſſi badins, & d'auſſi gaillards, que de ceux des autres Nations. La Politique de chaque Eſtat, eſt preſque du meſme genie, & de la meſme trempe, que les Peuples, qui le compoſent. A regarder celle *d'Eſpagne* d'un œil deſintereſſé, on y trouvera ce rapport. Elle paroiſt d'abord ferme, conſtante, hardie, & entierement confite dans la raiſon & dans le jugement; mais quand on l'enviſage de prés, & qu'on la recherche piece à piece, on la voit ſujette à des foibleſſes, dont on ne l'auroit jamais creuë capable. Elle eſt quelquefois ſi chancellante, qu'elle trébuche au plus beau chemin; quelquefois, elle eſt ſi opiniaſtre, & ſi fort ſur ſa reputation, & ſur ſon intereſt, qu'elle perd tout par ſes vetilles; & elle eſt touſjours ſi lente, que de mille traits de ſoupleſſe, qu'elle veut joüer, il ne luy en

en reüssit pas un par ſes longueurs. De cette verité, qu'on m'a fait toucher au doigt, je n'apporteray pas des Exemples, tirés du temps paſſé, comme des revolutions de *Flandres* ſous *Philippe* II. & de ce qui arriva en *France*, du temps de la *Ligue*, ſous le meſme Roy. Il y en a de plus frais, & de ce Regne, au ſoulevement des *Catalans*, & à la ſeparation du *Portugal*, qui furent tous deux des maux preveus; mais auſquels, on n'appliqua point le remede neceſſaire, tant par opiniâtreté, que par irreſolution & lenteur. Je ne veux parler que de ce, dont on s'entretient à preſent à *Madrid*. Les opinions y ſont fort partagées ſur le Sequeſtre des biens des *Gennois*, & les uns aſſeurent, qu'il a eſté fort juſte, & fait tres à propos, les autres ne ſont pas de ce ſentiment. Mais tous donnent dans celuy-cy, que le Miniſtere, l'ayant entrepris avec tant de vigueur, devoit le pourſuivre de meſme, & que, puiſque c'eſtoit une Affaire de reputation & d'intereſt, il ne falloit pas, qu'un ſi grand Monarque heſitaſt, à la pouſſer à bout; ou bien, que s'il en deſiroit l'accommodement, voyant le dommage que cette meſintelligence apporteroit aux ſiennes, il ne devoit pas l'avoir tant traiſné, puiſque cepen-

Du Sequeſtre des biens des Gennois.

cependant elles periſſoient, tant faute des Remiſes des *Gennois*, que par ce qu'en la tenant en ſuſpends, on ne pouvoit y ſuppléer, en ſe ſervant des Deniers, qu'on leur avoit faiſi. Ceux, qui ont negotié de la part de cette Republique, ont taſché de faire comprendre en cette Cour, que le Siege *d'Arras* échoüa l'Année paſſée, parce que les Marchands, revoquerent les Lettres de Change, qu'ils avoient données pour *Anvers*. Les Miniſtres ne le veulent point avoüer, bien qu'on s'apperçoive, qu'ils commencent à le reconnoiſtre. Cependant par leurs pointilles, on a eſté preſque un An à s'ajuſter, bien qu'ils le ſouhaitaſſent autant que les autres. Et quoy que toute cette longueur, n'ait eſté que pour y ſauver leur reputation, peut eſtre n'en ſera-t'elle pas plus à couvert : tout le paſſé eſt annulé par la convention, & on donne Main-levée de la ſaiſie ; & la diſpute, touchant *Final*, qui l'avoit cauſée, doit eſtre decidée par des Arbitres.

On a eſté long-temps d'accord de ce principal ; mais un acceſſoire de point-d'Honneur, en a arreſté l'Execution, qui eſtoit, que la Republique ne vouloit point rendre les Priſonniers, qu'elle avoit faits devant *Final*, ſi le Roy ne les luy

luy demandoit, & ſa Majeſté vouloit, qu'on les luy remiſt, avant qu'on executaſt rien. Comme on eſtoit ſur le point de tout rompre, par l'entremiſe du Marquis *Serra*, Frere de celuy, qui commande en *Catalogne*, on s'eſt adviſé d'un milieu, qui eſt, que l'Ambaſſadeur verroit le Comte *d'Ognate*, & luy diroit, s'il ne croyoit pas, que ſes Maiſtres obligeroyent le Roy, en luy renvoyant leſdits Priſonniers, & que l'autre reſpondroit oüy; & qu'ainſi tout ſeroit pacifié. Mais on ajouſte, que ce Comte, qui eſt fier & adroit, & qui a eſté le premier moteur de cette meſintelligence à ſon retour de *Naples*, lava aſſez bîen la teſte à l'Ambaſſadeur. En tout ce Procedé, il me ſemble, qu'on voit dans les Miniſtres *d'Eſpagne* une grande chaleur, à ſe reſſentir de l'affront, que la Republique leur avoit fait: mais elle ne continua pas, & l'on en ternit la Gloire par un delay, qui n'a de rien profité, puis qu'enfin on s'eſt accommodé, à des conditions, aux qu'elles on avoit pû d'abord ſouſcrire.

La bonne correſpondance, qui eſt depuis beaucoup d'Années, entre les *Françoys* & les *Gennois*, fit que les premiers offrirent à ceux cy leur Aſſiſtan-

ce, pour tirer raiſon de la violence des *Eſpagnols*. La Republique ſe ſentit tellement obligée au Roy tres-Chreſtien, qu'elle envoya vers luy *Lazaro Spinola*, Noble Citoyen, en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire, pour témoigner à ſa Majeſté la reconnoiſſance, qu'elle avoit de ſes offres, & de ſa protection, dont il avoit bien voulu l'aſſeurer en cette occaſion. Il ſemble, que ce differend, n'ait ſeruy qu'à dégoûter les *Gennois*, de la communication des *Eſpagnols*, pour les faire rapprocher de ceux, qu'ils ont regardé autrefois, comme les plus fiers Ennemis de leur liberté. Si on excepte dans *Gennes* quelques perſonnes, que l'intereſt & le ſang, ne peuvent détacher du party *d'Eſpagne*, tous les autres ſont dans une diſpoſition fort contraire à celle, ou eſtoient leurs Peres, ſous le Regne de *François* I. & l'on peut dire, que les *Gennois*, n'ont pour les *Eſpagnols* qu'autant d'amitié, qu'un Creancier en a pour ſon Debiteur, des mains duquel il voudroit bien avoir retiré ſon fait, & que s'ils eſtoient rembourſez, de ce qui leur eſt deub, les *Eſpagnols* ne leur feroient de rien. Mais les *Gennois* ont beau faire; leur patience n'inſpirera point à leurs Debiteurs le deſir, de les

Les Gennois ſont Creantiers des Eſpagnols pour des ſommes conſiderables.

les satisfaire : ce leur sera beaucoup, s'ils en tirent les Arrerages, car pour le Principal, ils ne le doivent plus compter parmy leurs debtes actives. Les *Espagnols* ne sont pas fâchez, d'avoir la reputation d'estre insolvables, soit, afin qu'on ne leur demande pas le payement, ou que la necessité de leurs Affaires les engage, d'en user de la sorte.

Cependant, c'est un advertissement aux *Gennois*, de se retirer, s'ils peuvent peu à peu, de dessous la patte des *Espagnols*.

Il n'y a point d'Estranger, qui ne la doive craindre, pour bons que soient les Services, qu'il leur a rendu. Car ils ne considerent que leurs interests & eux-mesmes ; tellement que les *Flamans* & les *Italiens*, qui sont Sujets du Roy, n'y sont gueres mieux traitez, que s'ils estoient nays sous un autre Prince. S'ils veulent se pousser aux Charges, & faire leur Fortune à la Cour, ou aux Armées, on leur oppose, qu'ils ne sont pas *Espagnols* naturels ; ainsi les Peuples, qui sont sous ce Gouvernement, n'ont quasi le moyen de s'advancer ; car en leur Pays, on donne tous les principaulx Employs à des *Espagnols*, tant pour y maintenir la Majesté de la Nation, que par ce qu'on ne

Les Espagnols ne sefient qu'aux Naturels de leur Pays.

se

ſe fie pas à eux, & on les declare preſque inhabiles, à toutes ſortes de Charges, d'autant qu'ils ne ſont pas nays en *Eſpagne*. Ce n'eſt pas, qu'elle ne ſoit pleine d'Eſtrangers, qui y viennent pour travailler dans les Villes aux meſtiers, & aux champs à la terre: mais ce ne ſont qu'Artiſans, & *M*ercenaires, qui y ſont attirez par le profit, & qui ne ſe meſlent, que de leur petit Trafic. On compte dans *Madrid*, plus de quarante mille *François*, qui ſous un habit *Eſpagnol*, & en ſe diſant *Bourguignons*, *Vallons*, ou *Lorrains*, y font fleurir le Commerce & la Manufacture. Ils ont beſoin de cacher leur Naiſſance; car ſi elle eſt connuë, ils ſont obligez de payer par jour à la Ville, un ou deux Quarts par teſte, qui ſont environ un Sol de noſtre Monnoye: & quand il arrive quelque adverſité à l'Eſtat, s'il ne ſe tiennent clos & couverts, ils ſont expoſez à mille inſultes, & meſme à eſtre batus. Ceux, qui connoiſſent bien le nombre d'Eſtrangers, *qu'il* y a en cette Ville, aſſeurent, que quand ils voudront l'entreprendre, ils pourront s'en rendre Maiſtres, & en chaſſer les *Eſpagnols*.

Nombre prodigieux de François à Madrid.

Ceux qui y viennent pour quelques Affaires, ou pour y eſtre long-temps, s'habil-

s'habillent auſſi toſt à la mode du Pays. Nous avons toûjours paru dans nos habits-de-Voyage ; mais ſi nous y euſſions eſté *para Pretenſiones*, comme ils parlent, il nous euſt fallu charger la *Gonille* & tout le Harnois *Caſtillan*, ſans lequel on n'eſt pas bien veu à la Cour. A la campagne, on peut approcher le Roy, avec des habits de Couleur ; mais à la Ville, il faut eſtre habillé de Noir: jusques là, que j'ay veu refuſer l'entrée de la Capelle du *Palais*, où ſa Majeſté entendoit la Meſſe, à une perſonne de Qualité, parce qu'elle eſtoit en Juſtaucorps d'Eſcarlate couvert de galons d'Or. Et j'ay ſceu d'un Envoyé du Prince de *Condé*, que, bien qu'il euſt à entretenir le Roy, d'Affaires d'importance, il n'en peut avoir Audience, qu'il ne fut habillé de Noir. Les Femmes meſmes, pour abandonnées qu'elles ſoyent, ſirant de le paroître moins, ſollicitent d'abord l'Eſtranger qui les voit, à quitter l'habit extraordinaire, & de ſon Pays, afin qu'en allant chez elles, il ſoit moins remarqué. L'Habillement *Eſpagnol*, eſt une Roupille à grandes baſques, qui joint tres bien au corps depuis le col juſques aux hanches : une ceinture de Marroquin, qu'on porte ſur l'eſtomac, ou un peu plus bas que le nom-

Neceſſité d'eſtre veſtu de Noir pour parler au Roy.

Habillement Eſpagnol.

nombril ; des Chauſſes ſi eſtroites, que pour les mettre & les oſter, il y a des Boutons aux coſtés, au moyen deſquels, on s'y enſerre le matin, & on s'en delivre le ſoir. Leurs Souliers, ſont de la forme du pied ; & pour les Mignons, ils ſont étroits de ſemelle & d'ampeigne ; un gros Gras-de-jambe, & un petit pied ſont ſi fort eſtiméz, que les Galants ſe le lient avec des rubans, pour le faire paroiſtre pouppin, & en ſouffrent beaucoup de martyre, à meſme temps, que par quelque faux Gras-de-jambe, ils affectent de ſe mettre tout à fait à la mode. Les Bas de Soye, dont ils ſe ſervent, ſont à Mailles lâches, & qui reſſemblent à du Rézeau ; ils les portent fort tendus deſſus un Bas blanc, qu'on voit au travers. Ils ne portent plus de Chapeaux à larges bords, ils en ont d'aſſez petits, qu'ils doublent de Taffetas noir. C'eſt un grand ornement, & d'une magnificence extraordinaire, que d'y avoir pour Cordon, quantité de grandes Denteles noires, qui coutent ſans doute autant, qu'un beau Bouquet de Plumes, puis qu'elles leur viennent de *Flandres* ou de *France*. Ils ne ſont pas ſomptueux en linge, & on n'y void gueres de Denteles ; la plus part du monde ſe ſert de la *Genille*, dont deux ou trois ſuffi-

Particularitez de la Taille & de l'Adjuſtement des Perſonnes.

suffisent pour un An. La raison, pour laquelle ils commencent tousiours, à s'habiller par le haut, & à se boutonner par le bas, n'est pas, parce qu'ils font tout à rebours des autres Nations, mais à cause de l'Air, qui est icy si penetrant, que si l'on ne prend bien garde, de n'en estre point frappé à l'estomac le matin, on court risque d'en estre malade, c'est pourquoy ils couvrent bien cette partie; & on a veu des personnes, qui pour l'avoir negligée, en ont souffert de grands Accidents, & en sont devenus perclus de leurs membres, aussi bien que, pour avoir dormy la nuit, à fenestres ouvertes. La Bayette & la Ratine noires sont les Estoffes, dont ils s'habillent l'Hyver; en Esté, ils ont des habits de Taffetas, mais ils gardent toûjours le Manteau, & la Roupille de Bayette.

Raison pour laquelle les Espagnols se boutonnent à rebours.

CHAP.

CHAP. XIII.

De la Feſte du Cours du Mois de May. Train des Gens de Qualité, lors qu'ils s'y promenent. La raiſon, que les Cochers ne s'aſſient plus ſur le devant du Carroſſe. La raiſon, que tous les Carroſſes ſont attelez de Mules. Le grand uſage des Mules, dommageable à l'Eſpagne. Détail des Galanteries de cette Feſte du Cours. Maniere, dont les Courtiſanes & leurs Amants y paroiſſent, & pluſieurs Particularitez curieuſes de cette Rejoüyſſance Publique. Couſtume ſurprenante, pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des Carroſſes, & de ſe cacher quand le Roy paſſe.

Feſte du Cours du Mois de May.

Le premier de May, nous fuſmes au Cours, qui ſe fait hors de la Porte de *Tolede*. C'eſt un des plus celebres, & on y void quantité de Carroſſes de toutes ſortes; les uns y ſont tirez par quatre Mules, & s'ils appartiennent à des *Titulados*, c'eſt à dire, à des perſonnes qualifiées, celles de devant, ſont attachées à de longues Cordes, & il y a un Poſtillon.

Train des Gens de Qualité.

Les autres, en ont ſix, & alors on juge, que ce ſont de grands & de puiſſans Seigneurs, bien qu'il ne ſoit permis d'uſer de cette magnificence, que hors de la Ville,

Ville, à cauſe, que s'eſtant un jour introduite dans *Madrid*, on repreſenta au Roy, qui trouvoit peu de monde au Cours, que la vanité eſtoit telle, que ceux, qui n'avoient pas moyen d'y venir à ſix Mules, s'en abſtenoient, pour n'y paroiſtre avec moins de Train, que les autres, auſquels ils vouloient s'égaler. Cela fit qu'on defendit les Carroſſes à ſix Mules. Aucun Cocher, ne s'aſſied ſur le devant du Carroſſe, mais ſur un des Chevaux du Timon, depuis que le *Comte Duc*, ayant dit un Secret, qui fut revelé par le Cocher, leur ordonna de ne s'y plus remettre. Tous les Attelages ſont preſque de Mules, depuis que pour envoyer de la Cavalerie en *Catalogne*, on prit, ou l'on menaça de prendre, les Chevaux de Carroſſe. Cependant les Haras de bonne race, ſe perdent de telle façon, que ſi l'on n'y apporte remede, l'*Eſpagne*, ſe trouvera ſans Chevaux; on employe la pluſpart des Cavalles à porter des Mulets, parce que le profit en eſt plus grand, pour le prompt & bon debit, qu'on en trouve. En *Portugal*, le Roy a obuié à cét inconvenient, en faiſant interdiction, qu'on ſe ſerviſt des Mules; & ſur ce que les Eccleſiaſtiques, ne voulurent pas eſtre ſujets à ſon Edit, à cauſe de leurs Pri-

Pourquoy les Cochers ne s'aſſient plus ſur le devant des Carroſſes.

Pourquoy tous les Carroſſes ſont attelez de Mules.

Le grand uſage des Mules, dommageable à l'Eſpagne.

Eccleſiaſtiques moquez.

Privileges, il les en exempta, mais defendit aux Mareſchaux, ſur peine de la Vie, de ferrer aucune Mule, par où il les ramena aiſément, à l'obſervation de ſon Commandement.

Détail des Galanteries de la Feſte des Cours.

La Galanterie de cette Feſte, conſiſte principalement en l'ajuſtement des Femmes, qui s'eſtudient de s'y faire voir avec éclat : auſſi mettent elles leurs plus beaux habits, & n'oublient ny leur Vermillion, ny leur Ceruſe, dont alors elles empruntent tous les attraits. Elles

Manieres dont les Courtiſannes & leurs Amants y paroiſſent.

paroiſſent en diverſes façons dans les Carroſſes de leurs Amants ; les unes ne s'y monſtrent qu'à demy, & y ſont ou à moitié voileés ou à rideaux tirez ; les autres y vont à découvert, & font parade de leurs habits, & de leurs beautez ; celles qui ont des Galants, qui ne peuvent, ou ne veulent pas leur donner des Carroſſes, ſe tiennent ſur les Ruës, ou les chemins, qui y menent.

Particularitez de cette Promenade.

On ne parle point à celles qui ont des Hommes avec elles ; aux autres, on peut dire tout, ce que l'on veut de doux, de hardy, & de libre, ſans qu'elles s'en offencent. C'eſt icy une partie de leur liberté, ou libertinage, de demander indifferemment à ceux, qu'il leur plaiſt, qu'ils leur payent des Limons, des Oublies, des Paſtilles de bouche, ou autres

tres friandises, que l'on porte par le Cours. Elles les en envoyent advertir par celles qui les vendent, & c'eſt une incivilité de ne leur pas dire, qu'elles leur en donnent, & qu'on les payera; apres il en couſte ſouvent pour cinq Sols de Marchandiſe, plus d'un Eſcu. On voit auſſy en cette Feſte, quantité de beaux Chevaux, qui font montre de leurs Selles, & des Rubans, dont ce jour là, on leur a paré le dos & le crin. Ceux qui les montent, font ou les Galants des Dames, à qui ils ont preſté leurs Carroſſes, ou perſonnes, qui viennent à Cheval joüir du Cours, n'en ayant point. Apres qu'on a fait divers tours, & qu'on a parcouru toutes les files des Carroſſes, comme la nuit s'approche, on commence à s'arreſter, & à y manger, qui pour la plûpart ont quelque Proviſion. Ce n'eſt pas ſeulement en cette Feſte, qu'on le pratique, mais preſque tous les jours; & ſur tout les Dimanches, on ne voit que Collations & Goûtez, qu'ils nomment *Merendas*, au Lieu où l'on ſe promene: tant les *Eſpagnols* ſe plaiſent à feſtiner à la campagne, quand ce ne ſeroit que d'un Oignon, d'une Salade, d'un Jambon, ou de quelques Oeufs durs, car ils font par tout tres mauvaiſe Chere.

On y trouve auſſi quelques Femmes d'Honneur, qui y viennent avec leurs Maris, ou quelques Galantes, qui s'y promenent avec leurs Amoureux ; mais eſtant ainſi ſous leurs yeux, elles s'y comportent ſi modeſtement, qu'à peine ne ozent-elles regarder le monde, & rendre le ſalut. Le petit Bourgeois, paroiſt épars par le champs d'alentour ; où ſur le bord de la Riviere, ou en quelque recoin de pré, ou de bled verd, il collationne de fort peu de choſe, avec beaucoup de Majeſté & de joye, en compagnie de ſa Femme, & de ſa Famille, ou de quelque Amie. On m'a aſſeuré, que hors ces maigres débauches champêtres, les *Eſpagnols* n'en font gueres dans leurs Maiſons à ſe traiter les uns les autres. Et ceux, qui ſe ſont rencontrez dans leurs Feſtins, ajouſtent, que dans un moment les plats, qui ſont ſur la Table, diſparoiſſent ; chacun des Invitez en ſaiſit d'abord un, & à la faveur d'un *Con Licencia*, l'envoye à ſa Maiſtreſſe : ce qui fait, qu'on demeure ſouvent ſans Viande, & preſque tousjours ſans goûter les meilleures.

Au temps de cette Feſte, le Roy eſt d'ordinaire à *Aranjuez*, & pour la pluſpart il y vient en relais ; & apres avoir fait un tour, il s'en retourne de meſme, ſans

ſans entrer dans la Ville. Ce qui me ſembla d'abord un plaiſir bien mediocre, puis qu'il y a ſept bonnes lieuës de *Madrid* à *Aranjuez*. Mais ayant reconnû la viteſſe, avec la quelle il les fait à ſix Mules, qu'on pouſſe preſque toûjours à pleine carriere, juſques à ce qu'à my chemin, on en rencontre ſix autres, qui le menent à *Madrid*, je ne l'ay plus jugé ny incommode ny ennuyant, veu-qu'à les faire, il ne met gueres plus de trois Heures. Mais je ne puis comprendre la ſatisfaction qu'il trouve au Cours, ſi ce que l'on m'a dit, eſt vray, qui eſt, que par Reſpect, quand il paſſé, chacun tire ſes rideaux; ce qui fait, qu'il ne voit que les Carroſſes, au lieu qu'on n'a inventé cette ſorte de Promenade, que pour ſe montrer avec éclat, & pour s'entretenir, en ſe divertiſſant par la veuë de tout ce beau monde roulant: & on ne peut nier, que ce ne ſoit une Coûtume, qui détruit le plaiſir, qu'on voit s'augmenter autre part, au meſme temps, que le Prince s'y trouvant, tout le monde arreſte devant luy, & les Femmes ſe demaſquent.

Coûtume ſurprenante.

CHAP. XIV.

Description de la Maison Royale d'Aranjuez, des Jardins, Statuës, Fontaines, & autres Embellissemens de ce Lieu. Asnes d'une Grandeur excessive, & d'un Prix considerable.

LE cinquiéme de May, nous fusmes à *Aranjuez*, pour y voir la Cour & cét agreable sejour, où le Roy passe toutes les Années, un Mois de Printemps. C'est sans doute un agreable Lieu, & les *Espagnols*, qui n'en ont point veu de semblables, le comparent aux *Champs Elisées*. Les Poëtes, dans leurs Comedies, en citent les Jardins & les fleurs, comme d'un endroit, où *Flore* regne, accompagnée de tous ses Thresors. La situation en est tres-belle, & les avenuës en sont fort divertissantes. Avant que d'en approcher, on passe le *Tage*, sur un Pont de bois, qui a une porte au bout pour le fermer, quand la Cour n'y est pas; car alors on est obligé de passer dans une Barque, & d'y payer les Droits, qui font partie des Rentes *d'Aranjuez*. Au de là de ce Pont, on tourne à la main droite, & en un recoin, que fait le *Tage*, on voit les hauts Ormeaux & les

les magnifiques Plantages, qui entourent la Maiſon du Roy. Ce qu'on rencontre d'abord, eſt un Parc clos de murailles de terre, qu'on nomme *Tapia*: il ſemble aſſez vaſte, & eſt embelly par quelques Allées. Avant que l'on y arrive, on a à droit & à gauche de la Bruyere, où l'on voit quantité de Lapins. Les ayant paſſés à cét endroit, l'on entre à coſté du Parc, dans une grande Allée, à laquelle de tous les coſtez, en aboutiſſent de ſemblables, & on vient à une Porte, qui eſt au bout d'un autre Pont, qu'on a fait ſur un Canal, tiré depuis le *Tage*, juſques à ce Lieu. Par là, on a formé une Iſle, où eſt le Jardin, qui eſt fort net & bien entretenu. Il a ſon entrée du coſté du Palais, & dés qu'on a traverſé un Pont, qui y mene, on voit deux Statuës de Bronze, dont l'une jette de l'eau par ſes Bras coupez, & à un pas de là, on eſt ſur les bords du Baſſin de la Fontaine de *Diane*, qui eſt au milieu ſur une hauteur de pieces rapportées, de pierres, de bois, de mouſſe & de terre, où quantité de Figures de toutes ſortes d'Animaux ſont attachées, qui font reſaillir agreablement de l'eau à meſme temps, qu'elles la recoivent des Tuyaux, qui la leur conduiſent du *Tage*; car en tout ce Jardin, je n'ay pas

veu une Fontaine d'eau-vive. A l'entour du Baſſin, il y a huit Vaiſſeaux de Myrthe, ſi je ne me trompe, dont les branches ſont ſi bien couchées, que la Pouppe, la Prouë, & tout le Corps en eſt tres bien formé. Ils portent chacun une Figure, ou petite Statuë, qui jette de l'eau contre les Beſtes, qui ſont ſur la hauteur du milieu. On trouve en ſuite la Fontaine du *Ganimede*, qui eſt ſur ſon Aigle au haut d'une Colonne, & à coſté dans le Baſſin, un *Mars*, un *Hercule*, & une autre Deité en pierre, ou en bois blanchy & plaſtré. Un peu plus avant ſur la gauche, en une Allée qui coupe celle-cy, on voit la Fontaine *de la Geloſia*, qu'on nomme ainſi, parce qu'il y a au haut un quarré, où l'eau forme comme une de ſes Jalouſies, que l'on met au devant des fenestres. Sur la droite il y en a un autre, nommée *El Viril*, qui a au haut une eſpece de Molette dorée; & rentrant dans l'Allée du milieu, on va à la Fontaine de *las Harpias*, qui eſt la plus mignone de toutes. Le Baſſin en eſt quarré, & les quatre coins compoſent des Colonnes, ſur leſquelles ſont les Figures de ces Animaux infames, qui vomiſſent de l'eau contre celle d'un Homme, qui cherche une Epine à la Plante de ſon

ſon pied, & qui eſt aſſis ſur la Colonne du milieu. En avançant vers le bout du Jardin, on rencontre dans la meſme Allée, la Fontaine de *Dom Juan d'Auſtria*, qu'on nomme ainſi, par ce que la Figure, qui eſt au haut, & qui jette de l'eau par ſes Cheveux, a eſté faite d'une pierre, qu'on trouva dans un Vaiſſeau *Turc*, apres la Bataille de *Lepanthe*. Elle a deux Baſſins, & au bas quatre petites Statuës de *Cupidons*, avec divers Emblêmes. Sans doute ce Jardin eſt poly par ſoy meſme & par les enjoliuémens, qu'on y a faits ; mais ils ne ſont pas tous d'une égale force. Les Allées en ſont preſque toutes trop étroites, & on diroit, qu'on a voulu menager la terre pour les compartimens, qui ne ſont pourtant pas fort grands, ny fort larges. Les Berceaux qui les couvrent, ſont bas & faits de méchantes perches ou lates, au lieu qu'ils deuroient eſtre d'une belle Charpente, qu'on n'épargneroit pas meſme dans çeluy d'un riche Particulier. Tout autour de l'Iſle, le long de la Riviere & du Canal, eſt une aſſez grande Allée, bien baliée & entretenuë, ombragée par de hauts Ormeaux. C'eſt la plus belle Promenade qu'on y voye, & celle où leurs Majeſtez ſe plaiſent le plus. Il y a

quelques Cabinets de Charpente, & entre autres, un, qui regarde sur le grand chemin de *Madrid*, où la Reyne fut le jour de la Feste des Taureaux, pour les voir passer, lors que le Roy & sa Cour, les amenoient du trouppeau, dont on les avoit seperez. Celuy de cette réjoüissance est fort secret, & le Roy ne le publie point que la nuit d'auparavant, qu'il mande les *Herradores*, ou Collecteurs & Marqueurs de Taureaux, & qu'il fait avertir les Bergers, de s'approcher avec leurs trouppeaux. Nous le sceusmes, étant dans la grande Allée, dont je parleray dans ce Chap. Nous y rencontrasmes la Reyne, qui alloit à la Promenade, & comme nous eusmes passé son Carrosse, & celuy de quelques-unes de ses Dames, ou Filles d'Honneur, un Homme à Cheval, qu'on dit estre l'Inspecteur ou Gouverneur de ce Sexe, nous appella, disant, qu'il y avoit une Dame, qui ayant sa Cousine mariée aux *Pays-bas*, nous en vouloit damander des nouvelles. Nous retournasmes sur nos pas, & apres quelques mots d'entretien, elle nous fit entendre, que peut estre le lendemain se feroit la Feste, n'osant l'advoüer ouvertement; mais en ayant esté asseurés sur le soir, nous jugeasmes, que son

ſon peut-eſtre n'avoit eſté, que pour ne pas evanter, ce qu'on tenoit ſecret, de peur que de *Madrid*, & des Lieux d'alentour, le monde n'y accouruſt trop. Ce Garde-Dames, troubla toute cette petite converſation, nous advertiſſant de nous retirer d'aupres du Carroſſe de ces perſonnes, & que nous leur avions aſſez parlé. Ainſi, nous nous en eloignaſmes, ſurpris de ſon incivilité, & de l'impertinence du Bouffon de la Reyne, qui avec un Tuyau de Fer-blanc, s'en vint à M..... pour luy parler de prés, faiſant ſemblant d'eſtre dur-d'oreille. Cette grande Allée, eſt au delà du Village, ou du petit Hameau *d'Aranjuez*, qui eſt ſi chetif, qu'à peine on y trouve à loger: auſſi le ſoir de noſtre Arrivée, il nous fallut aller plus avant, & bien qu'il fiſt clair-de-Lune, & que nous euſſions des guides, nous nous égaraſmes au ſortir *d'Aranjuez*. Nous trouvâmes difficilement au Lieu, où nous fûmes, une Eſcurie pour nos Chevaux & le couvert pour nous, & nous nous eſtimaſmes trop heureux, d'y dormir ſur des Bancs & ſur des Chaiſes. Ce n'eſt pas, que cette Cour ſoit fort groſſe; car la plûpart des Officiers logent en la Maiſon du Roy, bien que tres petite, mais pour peu d'extraordi-

naire, qu'il y arrive, on n'y trouve plus de Logis. Il n'y a qu'une Hoſtellerie, ou *Poſada*, pour me ſervir de leurs termes. Elle eſtoit occupée par les Gens de l'Ambaſſadeur de l'Empereur, & nous n'y pûmes avoir place, que le l'endemain. Ce fut ce jour là, que nous voulûmes achever de voir *Aranjuez*; & apres avoir eſté à l'endroit, où l'on nourrit les Chameaux, où nous ne rencontraſmes qu'une Femelle avec ſon Petit, les autres eſtant à la campagne à paiſtre, ou à charroyer du bois, nous nous en retournâmes par diverſes belles Allées. Noſtre Guide nous raconta, que lorſque ces Femelles avoient porté, elles eſtoient deux Ans ſans faire des Petits. Il y ajouſta auſſi, que ſouvent on faiſoit combattre ces Beſtes contre des Chiens, & que c'eſtoit un agreable divertiſſement de voir, comment un Animal ſi mal fait, ſe défendoit adroitement des Mâtins, qui l'attaquoient; & que quelquefois ſa furie forçoit les Barrieres, & ſe déchargeoit ſur les Spectateurs. Quand nous fûmes revenus auprés de noſtre Logis, il nous parla, de nous faire voir un beau Jet-d'eau, & nous le figura ſi parfait & ſi rare, que nous le ſuiviſmes pour contenter la Curioſité: mais eſtant arrivez ſur les

les Lieux, nous reconnûmes sa simplicité, puisque ce n'estoit qu'une Scie, qui travailloit à faire des Ais, poussée par des eaux, qui faisoient rouler diverses Rouës. Ce qui nous confirma dans la pensée, que ce qui est commun parmy nous, passe icy pour une Merveille. L'apresdinée, nous fûmes voir cette grande & magnifique Allée, qui est au bout du Village, du costé par où l'on va à *Alcala de los Heñares*. On y compte deux rangs de tres beaux Ormeaux de chaque costé; & afin qu'ils deviennent toûjours plus hauts, & qu'ils soient mieux nourris, on fait couler, quand on veut, de l'eau, qui les humecte. Elle est fort large & fort longue; & en deux ou trois endroits, on trouve de grands Ronds, où les Carrosses peuvent tourner, de mesme, qu'au *Cours* de *Paris*. Elle aboutit à un Pont, qui est sur le *Tage*, & qui est fermé par une porte: tellement que le Roy, estant à *Aranjuez* sans Gardes, ou seulement avec dix ou douze Hallebardiers, y demeure comme en un Lieu retranché par ces Ponts, qu'il faut necessairement passer, avant que d'y arriver. A main droite, est une autre Allée, qui mene à une Grange, où l'on entretient trois Asnes, pour couvrir des Cavalles, & avoir de bonnes

Asnes d'une Grandeur excessive, & d'un Prix considerable.

Mules. De ma vie je n'en ay veu de si prodigieux ; le plus jeune estoit d'une hauteur, qui égaloit les plus grandes & les deux autres, n'estoient gueres moins puissants. Le premier a cousté vingt deux mille Reaux de Billon, qui font plus de 6000. livres ; & l'autre 15000. Reaux, qui vont à quatre mille cinq cens livres. Ils n'ont vacance, que deux jours de l'Année, à sçavoir la *Feste Dieu*, & çeluy de *l'Ascension*, que nous y fûmes, autrement, *Cada Dia salta dos vezes el macho sobre la Hembra*, comme on nous le dit. On considere par là, qu'occupant toutes leurs Cavalles, à leur donner de beaux Mulets, ils perdront peu à peu leurs Haras. Et comme l'on ne voit que Mules dans *Madrid*, il y auroit de la peine d'y monter de la Cavalerie dans un besoin. On a parlé de les defendre, mais on y a trouvé de la difficulté ; je ne sçay pas si ç'a esté celle, que les Ecclesiastiques y ont apportée, mais je n'ignore pas, qu'on s'en pouvoit vanger, comme ce Roy, qui disant, qu'il ne vouloit point violer leurs Privileges de se servir de Mules, fit interdiction aux Maréchaux, d'en ferrer aucuns sur peine de la vie: par où il les obligea, de s'en defaire sans bruit & sans murmure.

CHAP-

CHAP. XV.

Maniere, dont la Reyne eſt ſervie à Table par ſes Dames & par Meniños. Qui ſont ces Meniños. Les Femmes fardées avec excès. Particularitez de la Cour & Suite de la Reyne, & de l'Adjuſtement des Dames. Sa Majeſté ſort avec peu d'éclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura, ou Marque des Taureaux.

BIen que nous n'ayons jamais donné dans la foibleſſe de ces Voyageurs, qui ne connoiſſent les Cours des Princes des Pays où ils ſont, que par le ſoin qu'ils ont eu, de les voir manger, & monter à Cheval; le peu de temps, que nous devions à eitre en *Eſpagne*, & le peu d'entrée que nous avions à la Cour, ou parce qu'elle eſt trop reſervée, ou par ce que nous n'avions perſonne, qui nous y introduiſit, nous fit reſoudre de nous ſervir de ce moyen, qui ne contente que les yeux, & ſatisfait fort peu l'éntendement. Le jour de *l'Aſcenſion*, par l'entremiſe du Sieur *Benjamin Rubt*, *Anglois*, on nous permit d'eſtre en un coin de la Chambre, où diſnoit la Reyne. C'eſt une Prin-

Princeſſe de moyenne taille, & plûtoſt petite qu'avantageuſe. Elle a le viſage plat, mais peu grand. Vis à vis eſt une Dame, qui met devant elle tous les plats, qu'on apporte, qui eſt, comme ſon Ecuyer-tranchant. Aux coſtez, elle en a deux autres : celle de la main droite, fait l'eſſay de la boiſſon, & luy donne à genoux la Coupe ; celle de la gauche, luy tient la Sous-coupe, & la Serviette. Elle boit fort peu, mais mange aſſez bien. On luy ſert quantité de mets, mais peu de bons, à ce qu'on en peut juger. Elle a un Bouffon, qui parle preſque tousjours, & qui taſche de la faire rire, & de la divertir par ſon caquet.

Maniere, dont la Reyne eſt ſervie à Table par ſes Dames & par ſes Meniños.

Qui ſont ces Meniños.

Quatre ou cincq jeunes garçons, qui ſont des meilleures Maiſons d'*Eſpagne*, portent les Viandes, qu'ils vont prendre dans la Chambre voiſine. On les nomme *Meniños*, & on ne veut pas, que ce ſoient des Pages, diſant, qu'il n'y a que le Roy, qui en ait, & que ceux-cy ſont les plus eſtimez. Ils ſont habillez à la campagne de diverſes Eſtoffes, & bien qu'ils le fuſſent tous de gris, il y avoit de la difference en la couleur. Nous fûmes ſurpris de voir, que la Majeſté d'*Eſpagne*, qui marche ſi gravement, s'oublie en ces endroits ; car en preſence de la Reyne, ces *Meniños*, ne ſe comportoient

portoient point avec Reſpect : on les entendoit jaſer, & ils ſe partagerent avec le Bouffon, un plat de Pommes; meſme à la porte, il y en euſt, qui ſe pinçant l'un l'autre, y firent du bruit, ſans que perſonne y priſt garde, pour les en chaſtier. Nous remarquaſmes que toutes les Dames ſont fardées avec excez, & qu'elles en mettent tant, qu'elles s'en rendent les Jouës de couleur d'Ecarlate; mais d'une façon ſi groſſiere, qu'on diroit, qu'elles ont plus travaillé à ſe déguiſer, qu'à s'embellir : auſſi ſont-elles ſi laides, que tout le Fard du monde, applicqué le plus adroitement, ne ſçauroit y remedier. Elles montent les premieres en Carroſſe, & apres qu'elles en ont remply trois ou quatre, les *Dueñas*, qui ſont les Vieilles Femmes, habillées de blanc, & preſque voilées, ſe mettent dans le dernier. La Reyne & l'Infante ſe plaçent en ſuitte dans un autre à ſix Chevaux, avec une Vieille à la Portiere. Les grands Vertugadins occupent tout le coſté du Carroſſe, où elles s'aſſiſent. Leurs Mouſtaches, faites en Aiſlerons, longs & larges, ſemblent à des Panneaux de quelque Baſt. Je n'en ay point veu porter à la Reyne, qui n'avoit que ſes Cheveux, retrouſſez un peu vers l'oreille. Leurs Collets ou Crauattes, ſont de grandes

Les Femmes fardées avec excez.

Particularitez de la Cour & Suite de la Reyne, & de l'Ajuſtement des Dames.

grandes pointes, qui ſans doute couſtent beaucoup, bien qu'elles ne paroiſſent pas belles. La mode en eſt preſque de meſme, qu'en *France*, l'ayant priſe de la Princeſſe de *Carignan*, quand elle eſtoit à *Madrid*, dont elles les nomment *Valonas à la Carignana*. Elles ont preſque toutes des Miroirs, des Monſtres, ou de petits Portraits à leur ceinture. Je n'y vis point d'autre Galant, que le Marquis d'*Aytona*, qui alloit à pied au coſté d'un Carroſſe, & en contoit à une qui eſtoit à la Portiere. On m'a dit pourtant, qu'on les cajolle librement dans la Chambre de la Reyne, & que quand on ne les y peut parler, on leur fait l'Amour par les feneſtres, où elles ſe preſentent, & s'entretiennent avec leurs Amans par des ſignes inventez, pour ce beau commerce. Quand elles ſe marient, la Reyne augmente leur Dot, de 5000. Eſcus; mais qui ſont aſſez mal payez. Outre cette Suite de Femmes, & de quelque Eſcuyer, ſa Majeſté n'en a point d'autre, quand elle ſort, que celle de ſon Bouffon, & de quelques bas Officiers, & Valets de pied. Elle n'a point de Gardes, & je fus content de voir le peu d'éclat, avec lequel elle ſe produit en Public. Le Roy meſme n'en a icy que dix ou douze, qui ſont

La Reyne ſort avec peu d'éclat.

ſont au devant du degré; & outre, ce que j'en ay marqué, j'appris, que les Archers, qui ſont *Bourguignons & Flamans*, & dont le Duc *d'Arſchot* eſt le Capitaine, eſtoient les premiers en Rang. Quand le Roy eſt à *Madrid*, il y en a tous les jours dix de Garde, qui ſont obligez d'y paroiſtre avec le Manteau de livrée, qu'ils quittent hors delà. Leur Arme eſt une eſpecé d'Epieu, qu'on nomme icy *Cuchilla*, & ils ſont en tout cent cinquante. Ils montent auſſi des Hallebardiers *Eſpagnols & Allemans*, ſeize Hommes per Nation, & c'eſt celle qui a eſté introduite en *Eſpagne*, par la Maiſon *d'Auſtriche*. On dit qu'il y a de plus, deux Vieilles Compagnies *Eſpagnoles*, qui eſtoient de la Garde des Roys de *Caſtille*, qui ſont encore conſervées, mais qui ne ſont gueres bien payées ny entretenuës, non plus que les autres. Le lendemain de *l'Aſcenſion*, on vit au matin arriver *Dom Luis de Haro*, que le Roy avoit mandé, pour la Feſte de la *Herradura* des Taureaux. Un peu apres ſon Arrivée, ſa Majeſté fut à la pointe de l'Iſle du Jardin, monter à Cheval; & ayant commandé, qu'on fiſt retirer tout le monde derriere les Cloſtures, elle s'en alla avec toute ſa Cour au bout d'une grande Allée,

Petit nombre des Archers, Gardes, & Hallebardiers du Roy.

Ceremonie de la Herradura, ou Marque des Taureaux.

chaſſer

chaſſer dans les Barrieres les Taureaux, qui étoient à la campagne. Pour les y faire venir, il y a des Hommes à Cheval devant eux, qui les agacent avec de grands Baſtons, afin qu'ils les ſuivent; & ainſi courant à leur teſte, ils les attirent dans l'Enclos, pendant que par derriere il y a des Gens, qui par des cris & des coups les y font entrer tous en troupe. LeRoy y accourt en ſuitte avec tout ſon monde, & le badinage ſe finit, quand ils ſont dans l'Allée, qui mene à la Place du Palais. Leurs Majeſtéz furent oüir Meſſe; apres quoy le Gouverneur *d'Aranjuez*, qui eſt le meilleur *Toreador*, c'eſt à dire Combatteur de Taureaux de toute *l'Eſpgane*, vint donner la ſeconde chaſſe à ces Beſtes, pour les pouſſer dans le Reduit d'Ais, qu'on avoit fait tout contre l'endroit de la Place, où l'on devoit les marquer d'un Fer chaud. On les y laiſſa juſques à trois heures de relevée: & alors tous les Balcons, & Eſchaffaux, eſtans chargez de Spectateurs, leurs Majeſtez vinrent en leur Loge, d'ou ayant donné ordre qu'on commançaſt, on vit dans la Place entourée d'une Baluſtrade, une quantité de certains Jeunes Païſans, qu'on nomme *Herradores*, qui y attendent le Taureau pour le colletter, & on leur en laſche

ſche un ou deux. Auſſi toſt le plus vaillant court le ſaiſir à la Queuë, ou aux Cornes; & eſtant ſecouru des autres, ils taſchent de le coucher par terre. A meſme temps un autre vient d'un feu, fait à coſté de la Place, avec un Fer ardant, & il luy donne la Marque ſur la Cuiſſe, pendant que les autres luy fendent les oreilles. Il faut eſtre adroit pour cette Action, tant avant que de la faire, qu'apres l'avoir faite; car le Taureau eſt furieux en l'un & en l'autre temps. Pour le tromper quand il vient à eux, ils luy oppoſent ou un Manteau ou un Chappeau; & comme cette Beſte ferme les jeux en frappant, le plus hardy luy ſaute au Col, & le prend par les Cornes; & tous les autres, par tous les endroits, qu'ils luy peuvent attraper. Mais il en culebutte & maltraite beaucoup; & c'eſt une merveille qu'il n'en tuë une grande partie: car il s'en va ſouvent droit à eux, les renverſe, & leur paſſe par deſſus le corps. Je ne ſçay comment ils font; ceux que l'on croit morts, ſe relevent auſſi-toſt. Il eſt vray qu'ils ſont fort habiles à éviter l'echecq en ſe laiſſant tomber, afin qu'il donne le coup en l'air. C'eſt un aſſez joly jeu, mais auquel il ne feroit pas bon d'eſtre Acteur: & je m'eſtonne comment un

Merveilleuſe Addreſſe.

grand

grand Roy veut ſeulement y aſſiſter. Mais c'eſt plûtoſt par Politique, & pour ſatisfaire à la Couſtume, que par plaiſir qu'il y prenne. Pour luy en faire trouver un peu plus qu'à l'ordinaire, *Dom Luis de Haro*, fit preſenter dans la Lice ſon Fol ou Bouffon, qui veſtu de toutes couleurs, & monté ſur un Cheval blanc y penſa mal paſſer ſon temps, car il fût attaqué à diverſes repriſes par les Taureaux, & ſa Monture en euſt de ſi bons coups de Cornes, qu'une foys il en fût enlevé en l'air, & le pauvre Cavalier jetté par terre. L'on marque ainſi 22. ou 23. de ces Animaulx, qui ſerviront au bout de quelque temps aux Feſtes de *Madrid*, dont nous eſperons de voir celle de S. *Iſidore*, Patron de cette Ville.

Bouffon de Dom Luis de Haro jetté par terre.

CHAP. XVI.

Deſcription de l'Eſcurial, & des Peintures, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres Curioſitez de ce Lieu.

QUelque temps apres, nous fûmes à *l'Eſcurial*, qui à la verité pour *l'Eſpagne* eſt un merveilleux Ouvrage, mais aux endroits où les beaux baſtimens ſont plus communs, il ne paſſeroit pas pour tout

tout à fait extraordinaire. A le conſidérer en general, c'eſt une maſſe de pierre tres-parfaite, mais en le prenant en détail, on n'y trouve rien, qui ne ſoit d'une magnificence moindre, qu'on ne ſe l'eſtoit imaginé. Tellement que ſi *Philippe* II. qui l'a fait conſtuire, & qu'on nomme le *Salomon* de ſon Siecle, n'avoit pas mieux reſſemblé à ce ſage Roy, que cét edifice à ſon Temple, auquel on le compare, la Copie n'auroit jamais valu l'Original. Cependant pour en preſſer d'avantage la Comparaiſon, on veut que *Charles* V. comme un autre *David*, forma le deſſein, d'un ſi Saint Ouvrage; mais qu'ayant eſté un Homme de Sang & de Guerre, Dieu l'avoit reſervé au Regne de ſon Fils. On repaiſt de ce conte l'ignorant Eſtranger. Mais les ſçavans en Hiſtoire nous apprennent, qu'apres la Bataille de *S. Quentin*, *Philippe* II. fit deux vœux, l'un de n'aller jamais à la Guerre; l'autre de baſtir ce Convent, en la Place de celuy, qu'on y avoit brûlé à l'Ordre de *S. Hieroſme*. Il y depenſa prés de ſix Millions d'Or, bien que par ménage & pour la commodité de la pierre, il choiſiſt le plus vilain endroit de la Nature, car il eſt au pied de la Montagne, & auprés d'un miſerable Village, qu'on nom-

me

me *Escurial*, qui à peine a dequoy loger un Honneſte Homme : ce qui eſt étonnant, puiſque la Cour y va trois fois l'Année. Le Lieu, où eſt la Maiſon, ſe nomme *El Sitio* par excellence, pour ce qu'on l'applanit pour l'y mettre. Le baſtiment eſt compoſé d'un tres-beau quarré, qui a quatre Tours aux quatre coins ; quand on y arrive, on ne ſçait de quel coſté eſt l'entrée, car au ſortir de l'Allée, on trouve une eſpece de grande & longue Place, où l'on ne voit que de petites portes, pour en la traverſant paſſer en deux corps de Logis, qui en ſont comme les Offices, & les Logemens des Gens de la Cour. Ayant coſtoyé toute cette façade du Quarré, on vient à celle qui regarde la Montagne, où l'on rencontre un ſuperbe, grand & magnifique Portail, dont les coſtez ſortent en forme de Colonnes. On entre par cette ſi belle porte, dans une Court preſque quarrée ; au bout vis à vis de la porte, eſt l'Egliſe. On y monte par un Perron de cinq ou ſix marches, qui ſont de la longueur du large de la Court, & qui s'eſtendent d'un bout à l'autre. Le Porche ſous lequel eſt l'entrée, eſt ſouſtenu de belles Colonnes ; & au plus haut de la muraille, il y a ſix Statuës, dont les deux du milieu ſont de

de *David* & de *Salomon*, par leſquelles on veut eſtre repreſentez *Charles* V. & *Philippe* II. Au tour de cette Egliſe, il y a pluſieurs corps de Logis, tous compris dans le parfait quarré, qui enferme tout ce bâtiment. On y compte quantité de Baſſecourts, mais par ce que l'on nous y fait voir, il ne ſemble pas qu'il y en ait plus de ſept ou huit. On ne peut nier, que ce ne ſoit un tres-beau Convent pour des Moines; mais on ne ſçauroit avoüer, que ce ſoit un aſſez magnifique Palais pour un Monarque, tel qu'eſtoit *Philippe* II. qui l'ayant fait conſtruire en vingt-un an, & en ayant jouy douze ou treize, ſe vantoit, que du pied d'une Montagne & de ſon Cabinet, il eſtoit obey en l'un & en l'autre Monde, avec deux doigts de Papier.

L'appartement du Roy & de la Reyne, n'a rien de Royal. On n'y voit aucuns Meubles, & on dit que c'eſt icy la Couſtume, que quand le Roy va en quelques-unes de ſes Maiſons de plaiſance, on y porte juſques aux Chalits. Les Chambres y ſont petites & baſſes, & les Plat-fons n'en ſont pas ſi rares que l'on doive lever les yeux, pour les regarder. On fait grand bruit de la quantité de Peintures qu'il y a des meilleurs Maiſtres, & ſur tout du *Titian*,

tian, qui y a excellé par ſon Art ; on y trouve beaucoup de ſes Pieces, mais pas tant, qu'on le publie. Les *Eſpagnols* ſe connoiſſent ſi bien en Tableaux, que les moindres leur ſemblent des Chefs-d'Oeuvres : & le Marquis *Serra* de *Gennes*, qui y eſtoit avec nous, ne pouvoit aſſez ſe moquer de la ſottiſe d'un *Caſtillan*, qui nous voulant tout faire admirer, juſques à de petits & chetifs Paiſages dans une Galerie, où nous eſtions, diſoit, qu'il n'y en avoit point de pareils au monde, puis qu'ils eſtoient dans un Lieu, où ſe promenoit le Roy. On voit à la Sacriſtie quelques bonnes Peintures, & ſur tout un *Chriſt*, & une *Magdelaine*. Il y en a auſſi en l'Egliſe, qu'on eſtime beaucoup. Quant a celles de Freſque, le Chœur peint de la main du *Titian*, où la Trinité paroît avec des Legions d'Anges, & une Armée celeſte, eſt ſans doute un bel Ouvrage ; auſſi bien que la *Bibliotheque*, où je crois que le meſme a travaillé : l'on y fait remarquer entr'autres, l'ancienne forme *d'Avocaſſer* pour les Coupables, qui y ſont repreſentez mains & pieds liez, en un *Ciceron*, qui harangue en Faveur de *Milon*, ou de quelque autre, que je n'ay pas aſſez bien connu à ſa mine, pour en parler ſans crainte de

me

me méprendre. Cette *Bibliotheque* eſt ſans contredit une tres-belle piece, tant pour ſa grandeur, largeur, hauteur, clarté & ornements, qui conſiſtent en de beaux Tableaux, bordez d'Or & d'Azur, & en quelques Tables de Marbre, qui ſont au milieu & où l'on peut lire & écrire, que pour la quantité des bons Livres bien choiſis, s'il en faut croire les Moines, & tres-bien dorez & fort peu leus, à ce qu'on en peut juger. En la *Sacriſtie*, on montre des Ornements Sacerdotaux, ou la Broderie & les Pierries diſputent à l'enuy par l'Art & par la matiere, qui les rendra plus ſomptueux & plus riches. On nous y fit voir une Croix de groſſes Perles, de beaux Diamans & d'Emeraudes, qui eſt un tres joly bijou, & qui n'en vaudroit pas moins s'il eſtoit deſpayſe. Je m'en ſerois tres volontiers chargé, ſi on luy euſt permis de paſſer les *Pyrenées*, ſeulement pour faire avoir la veuë à mes Amis, de cent mille Eſcus en peu d'Eſtoffe. La *Bibliotheque*, dont je viens de parler, l'*Autel Majeur*, & la *Sepulture des Roys*, qu'on nomme *Pantheon*, ſans que je puiſſe en comprendre la raiſon, ſi ce n'eſt à cauſe que c'eſt une ſeule Voûte ronde, comme le *Pantheon* de Rome, ſont veritablement les trois

plus belles pieces de ce ſomptueux baſtiment. On monte à l'*Autel Majeur* par de tres magnifiques degrez de Marbre rouge, & il atteint juſques au haut de la Nef par ſeize Colonnes de Jaſpe, ſi je ne me trompe, qui ont couſté à tailler quelques cinquante ou ſoixante mille Eſcus. Entre deux, on voit des Niches, où il y a des Statuës de Bronze doré, auſſi bien que ſur les coſtez des Tables ou Priez Dieu, avec des Figures de meſme matiere. Le *Pantheon* eſt ſous cét *Autel*, on y deſcend par un degré clair, mais étroit. A l'entrée de cette magnifique Chappelle, on voit reluire un Marbre, qui rehauſſe ſa lumiere ſombre par celle que jette l'Or, dont tout le Fer, qui y eſt, & quelques endroits de cette belle pierre ſont couverts. Au milieu il y a un grand Chandelier de Bronze doré. Vis à vis de *l'Autel*, & en ſix diverſes Niches, il y a vingt quatre *Sepultures* de Marbre noir, pour y loger autant de corps: au deſſus de la porte il y en a deux, & en tout vingt ſix. Ce ſuperbe *Mauſolée* eſt petit, mais bien pratiqué. Il a eſté achevé ſous le Roy, à preſent regnant, qui y fit mettre il y a ſix Mois ceux de *Charles* V. de *Philippe* II. & de *Philippe* III. Celuy du premier, fut trouvé le

plus

plus entier. Aux Niches du costé gauche, sont les Reines, & la derniere est *Elisabeth* de *Bourbon*. Celuy qui prescha le jour, qu'on remplit ces sept *Sepultures* ou *Tombes*, ayant commencé par la confusion qu'il devoit avoir, de parler devant tant de Roys, qui avoient seuls confondu tout le Monde, & ayant tres-bien rangé sa conception, plût tellement au Roy, qu'il l'a faict joüyr d'une pension de mille Escus par An. Comme il n'y a rien de si parfait, où la dent du Critique n'y puisse mordre, elle donne quelque atteinte à ces trois pieces, dont je viens de faire la description. A la *Bibliotheque* on trouve à redire, que l'entrée ne correspond point à sa magnificence, n'y a sa grandeur, puis qu'on diroit qu'elle est dérobée, & qu'on ne l'auroit pas prise en plein drap. Vis à vis de *l'Autel Majeur*, où tout est si proportionné, on ne voudroit pas qu'il y eust une Lampe d'Argent, qui par sa grandeur ne revient point à celle du Lieu où elle est, qui est vaste & large. Au *Pantheon*, c'est à leur avis un grand défaut, que tous les degrez par où on y descend, ne sont pas de Marbre, & que les costez des murailles n'en sont pas incrustés, puisque la Chappelle en est toute, & qu'on deuroit avoir par

tout obſervé la meſme ſomptuoſité. Deplus au Chandelier de Bronze, on voit le dedans, qui n'eſt point doré, & qui paroiſt au travers des Branches dorées, qui en ſortent tout noir & tout faſe. Le Marquis *Serra*, qui l'a fait faire à *Gennes*, ſe ſçandaliza fort qu'on l'y euſt mis de cette façon, diſant, qu'il avoit envoyé l'Or & le moyen de l'y attacher ſur le Lieu, puis qu'on ne le pouvoit faire à *Gennes*, par ce qu'il ſe dédoroit par les bouts, lors qu'on le chauffoit par le milieu. Il a couſté 10000. Eſcus, qui eſt dix fois plus qu'il ne vaut; & c'eſt fort ordinaire en ce Pays, d'y voir des choſes qui ont couſté prodigieuſement, & que par là on veut qu'on admire, comme ſi parce qu'ils ſont mauvais Marchands, ce qu'ils payent cherement en valoit mieux. Voilà ce que je trouve à remarquer en ce fameux *Eſcurial*, qui n'eſt accompagné que de quelques petits Parterres, & de quelques Fontaines. La veuë d'un coſté en eſt aſſez belle, mais ſon terroir n'eſt pour la plûpart que Bruyere & pierre. On y a fait quelques Plantages & quelques Allées; mais comme le Climat y eſt froid & venteux, les arbres n'y croiſſent pas trop bien. On voit quantité de Cerfs dans quelques eſpeces de

de Parcs, mal entendus & arrangez, & dont les murailles, faites de ſimple pierre ſans chaux & ſans ſable ſont ſi baſſes, qu'elles ne viennent pas à hauteur d'appuy. On ne paſſe pas non plus par des endroits fort beaux en y allant, & le Roy, qui y va trois fois l'Année, & meſme en Hyver, n'y doit gueres avoir de divertiſſement; car la Neige y couvre tout trois Mois durant. Et c'eſt ce que j'ay conſideré en ces deux Miracles du Monde; *El Eſcurial del Arte, y el Aranjüez de la Naturaleza, paralelos del Sol de Auſtria, ſegun guſtos y Tiempos*, comme on en parle icy.

CHAP. XVII.

Deſcription de la Feſte ou Courſe des Taureaux, avec toutes les particularitez de cette Réjouyſſance publique. Plaiſante entrée dans la Place d'un Champion, auſſy ridicule que ſa Monture. En quoy conſiſte l'ordinaire de cette Feſte. Hardieſſe du Bouffon de D. Luis de Haro. Bravoure d'un Payſan, monté ſur un Aſne. Que ce divertiſſement eſt ſanguinaire.

LE vingtiéme de ce Mois, on vit tout *Madrid* aſſemblé à la grand' Place, pour la Feſte des

Taureaux, qui eſt une Solemnité, dont on parle avec tant d'avantage, qu'on la compare aux plus beaux Spectacles des Anciens. En toutes les Villes *d'Eſpagne*, elles ſont fort affectées, & à la *S. Jean*, il n'y en a pas une qui ne ſe réjoüyſſe en cette eſpece de divertiſſement. On l'eſtime ſi fort, que c'eſt faire un déplaiſir à cette Nation, égal à celuy qu'elle reſſent, dés qu'on ne la prefere pas à toute autre, & qu'on ne reconnoiſt pas que ſon Roy eſt le plus grand del'Univers, quand on témoigne de n'en pas admirer toutes les circonſtances.

Particularitez de la Feſte & Courſe des Taureaux.

C'eſt ſans doute une tres-bel aſpect, ce jour là, que çeluy de la Place. Elle eſt toute parée du plus beau monde de *Madrid*, qui ſe range aux Balcons, qui ſont taſſez de draps de diverſes couleurs, & accommodez avec le plus de pompe qu'il ſe peut. Châque Conſeil y a ſon tendu de velours, ou de damas, de la couleur qu'il luy plaiſt, & accompagne de l'Ecuſſon de ſon Sceau, ou de ſes Armés. Celuy du Roy eſt doré, & eſt couvert d'un Dais. La Reyne & l'Infante y ſont à ſes coſtez, & ſur le recoin, ſon Favory, ou Premier Miniſtre. A ſa droite eſt un autre grand Balcon, où ſont les Dames de la Cour; en tous les autres il y a de toute ſorte de gens, qui paroiſ-

paroiſſent le plus avantageuſement qu'ils peuvent ſelon leur condition ; auſſi louë-t'on aſſez cherement ces Balcons, & les premiers & ſeconds couſtent des vingt & vingt cinq Eſcus, bien qu'au premier rang on n'y ait place, que pour cinq ou ſix perſonnes. Le Roy en fait arreiter pour celles qu'il conſidere, comme ſont les Ambaſſadeurs & autres Envoyez des Princes Eſtrangers. Au deſſous de ceux çy, il y a des Echaffaux, qui avancent quelques pieds dans l'enclos, & prennent entre les pilliers desGaleries. C'eſt où eſt la grande foule, chacun s'y accommodant des places, pour plus ou moins, ſelon le poſte qu'il choiſit. Bien que ces Feſtes ſoient ordinaires, & qu'à *Madrid*, on en celebre chaque Année trois ou quatre, il n'y a pas un Bourgeois, qui n'y vueille aſſiſter toutes les fois qu'elles ſe font, & qui n'engageaſt ſes Meubles plûtoſt que d'y manquer faute d'Argent. Celle cy ſe nomme la Feſte de *S. Iſidore*, Protecteur de la Ville, & c'eſt elle qui en fait les frais, & partant elle ne paſſe pas pour Feſte Royale. Il en couſte neantmoins au Roy, car on m'a dit, qu'à châque Conſeil, il donné ce jour la de Regal 3000. Eſcus. Celle de la *S. Jean*, & du Mois de Septembre, ſont les plus

eſtimées ; auſſi entre t'il dans la Lice quantité de Cavaliers, ou *Torreadores*, au lieu qu'en celle de *S. Iſidore*, on ne remarque que des gens de pied. Il y a quatre entrées, par où l'on vient ce jour là à la Place, qui eſt toute ſablée, & débarraſſée de ces Boutiques roulantes, qu'on y voit aux autres. On y peut faire quelques tours en Carroſſe & à pied, juſques à ce que le Roy s'y preſente. Avant qu'il y paroiſſe, ſes Gardes y fendent la preſſe, & s'y mettent en haye pour le recevoir. Cependant la foule diminuë peu à peu ; & dés que leurs Majeſtéz ſont arrivées à leur Balcon, on fait ſortir tout le monde de la Place, qui alors devient nette & vuide, & montre à plein ſa beauté. Les Gardes prennent leurs poſtes aux quatre portes, & au deſſous du Balcon du Roy. Quatre ou cinq *Alguazils*, bien montez alors, & mieux que ne devroient eſtre des Sergens, s'y tiennent teſte nuë au devant : & tout auſſi toſt que le Roy leur commande, celuy qui a l'intendance des Chariots, va les faire partir du long du Lieu où ils ſont rangez, & chargez de Tonneaux & d'Oüaires, qui dégorgent de l'eau ſi bien ménagée, qu'elle arroſe également toute la Place ; cela eſtant fait, ils s'écoulent par les quatre

quatre portes, & on introduit ceux qui veulent combattre les Taureaux, & en fuite on les ferme. Il entra d'abord parmy ces braves Champions un Homme de *Valladolid*, monté fur un Taureau, qu'il avoit dreſſé & accouſtumé à la ſelle & à la bride. A ſon coſté il avoit un autre à pied qui portoit ſa Lance ; il alla tout droit où eſtoit le Roy, & apres luy avoir fait une profonde reverence, il voulut montrer ce que ſçavoit faire ſa Monture. Il la fit galoper & tourner a toute main ; mais cét Animal peu ſouple, & enfin ennuyé de la longueur du Manége, ſe mit à ruër avec tant de violence, qu'il étendiſt par terre le pauvre Payſan qui ſans s'étonner de ſon malheur, courut apres ſa Beſte, qui s'enfuyoit. Les riſées & les huées de tous les Aſſiſtans l'accompagnerent, juſques à ce qu'il l'eut repriſe, mais elles furent redoublées apres qu'un *Alguazil*, euſt a maſſé les Clefs du Lieu, où eſtoient réſerrez les autres ſauvages, que *Dom Luis de Haro* luy jetta ſelon la Couſtume, qui porte, que le Roy les donne à ſon Favory, & celuy-cy les jétte du Balcon aux *Alguazils*, car dés qu'on euſt laſché un de ces farouches Animaux, & que furieux il ſe mit à courre contre ſon ſemblable, ainſi apprivoiſé & enharnaché, il s'em-

Plaiſante entrée d'un Champion, auſſi ridicule le que ſa Monture.

porta ſans entendre ny bride ny talon, & rendit impoſſible le Combat à ſon Maiſtre, qui eſtoit ajuſté pour le commencer la Lance à la main. Tellement que n'y ayant jamais pû reüſſir, & n'ayant fait qu'appreſter à rire aux Spectateurs, il ſe retira apres diverſes tentatives ſans coup ferir; bien que ſon Taureau & luy, en euſſent receu quelques-uns des autres, qui ne fuyoient pas le choc, mais alloient le chercher. L'ordi-

En quoy conſiſte l'ordinaire de la Feſte.

naire de la Feſte conſiſte en ce qu'on fait ſortir un Taureau apres l'autre, qui ſelon qu'il eſt plus ou moins farouche, vát avec precipitation au devant de ceux, qui ſont dans la Lice. Auſſi-toſt il donne la chaſſe à tout le monde, & ceux qui ſont moins viſtes que les autres, ſe mettent ſur le ventre, quand ils ne le peuvent eſquiver, ou luy oppoſent leurs manteaux ou chappeaux. Il paſſe par deſſus ceux qui ſont couchés par terre, ſans leur faire aucun mal, parce qu'en portant ſon coup, il ferme les yeux, & n'attrape le plus ſouvent que l'Air. Ceux qui luy preſentent des manteaux ou des chappeaux, évitent ſa colere & arreſtent ſa rage, qu'il croit avoir bien employée pourveu qu'il ſe contre quelque choſe. Tout cecy n'eſt que le badinage; le ſerieux & l'endroit

droit où paroiſt l'addreſſe, s'y fait obſerver par le dardement de quelques Fléches ou petits Javelots, que les plus habiles plantent entre les Cornes du Taureau, avec une agilité admirable; car s'ils n'en avoient beaucoup, cette Beſte en furie les eventroient tous. Un Barbier s'y ſignala, car il n'y en avoit point qui tiraſt mieux ſon coup. A meſme temps qu'elle ſe ſent piquée par ces Javelots, qui pour eſtre ſouſtenus, & mieux portez de l'Air, ſont aiſlez de papier rouge, elle entre en plus de fougue, ſe tourmente, s'efforce, & s'enfonce touſiours plus avant le Fer qui la bleſſe. On dit que ces Animaux ont à cet endroit un autre petit ſi delicat & ſi tendre, que lors qu'on les y atteint, le coup leur eſt mortel; & il s'eſt trouvé de ces Champions, qui l'ont ſi bien choiſi, que d'une venuë ils les ont tué. Quand on les a aſſez harcelez & laſſez, & qu'ils commencent à perdre vigueur, les Trompettes ſonnent, & c'eſt un ſignal qu'on les peut déjarreter. Auſſitoſt on leur darde aux Jambes des Epieux, & on met la main à l'Epée & au Coutelas, & on taſche de les frapper à celles de derriere, & de leur couper les nerfs; dés qu'ils ſont trébuchez ou qu'ils ne vont que de trois Jambes, on

voit pleuvoir de tous coſtez des coups d'éſtoc & de taille, qu'ils nomment *Cuchilladas*, ſur ces pauvres Beſtes. C'eſt où le petit Peuple fait remarquer ſon humeur ſanguinaire ; car ceux qui y peuvent atteindre, ne ſe croiroient pas Fils de bon Pere, s'ils ne plongeoient leurs Dagues dans le ſang de ces Animaux. Châcun s'en retire, *quaſi re benè geſtâ*, & s'épanoüit la ratte dans cette Place, s'il eſt ſur les Rangs ; ou ſur l'Echaffaut, s'il eſt au premier Banc & en un endroit d'où il puiſſe leur pouſſer quelque botte. Auſſi-toſt qu'ils ne remuent plus, des Mulets viennent au galop les traiſner hors de la Lice, & on en laſche d'autres. On en fit perir ce jour là une vingtaine, qui tous eurent la peau ſi déchiquetée, qu'elle ne pouvoit ſervir qu'à faire des Cribles. On detaſche quelquefois des Chiens contre les Taureaux, quand il y a trop de peine & de danger à les joindre : & alors il y auroit du plaiſir, a voir ce nouveau Combat, ſi à meſme temps qu'ils les tiennent ſaiſis, on ne les perçoit & hachoit de coups pardevant & par derriere. Le ſeul Homme à Cheval, qui parut en cette Feſte, fut le Bouffon de *Dom Luis de Haro*, qui ſe montra auſſi à *Aranjuez*. Il donna un coup de Lance aſſez

Hardieſſe du Bouffon de Dom Luis de Haro.

assez juste, mais de peur qu'il ne luy arrivast quelque malheur, le Roy le fit aussi-tost retirer. Pour cette sorte de Combat, il faut estre à Cheval à la *Genette*, à Etriers courts, & non pas à la *Stradiotte*, ou à la *Françoise*; car on courroit risque d'avoir une Jambe emportée par un coup de Corne. Le Cheval ne doit pas estre dressé, mais seulement entendre bien le talon, & avoir bonne bouche. Aux Festes, où il y a des Cavaliers, ceux qui ont des Chevaux, qui ont ces qualitez, ne peuvent s'excuser de les prester, & souvent ils y perissent, sans que par Honneur ils puissent pretendre d'en estre dédommagez.

Bravoure d'un Paysan monté sur un Asne.

A la honte de tous ces Cavaliers en celle cy, qu'on dit n'estre que pour les Payſans, il s'en presenta un monté sur un Asne, qui au commencement fut renversé par un Taureau; mais ayant repris cœur aussy bien que sont sot Animal, il l'attendit si à propos, qu'il luy donna un grand coup entre les Cornes, & le blessa si cruellement, qu'il en saigna à gros boüillons. Apres cette brave Action, il fust demander la Beste au Roy, qui luy en fit present, & il s'en alla avec ce beau prix, plus content, que s'il avoit esté couronné de Lauriers.

Sou-

Souvent les Taureaux se jettent sur les Gardes, qui sont plantez le long de la Place, avec leurs Hallebardes & Gouges dardantes; s'ils les tuent, ils leur appartienent. Ils en furent deux fois renversez; mais ils ne remporterent ny prix ny victoire, s'estant laissé passer sur le ventre par ces Animaux, qu'ils devoient avoir fait mourir à leurs pieds. Les *Alguazils* ou *Sergens*, sont remarquables sur leurs belles selles à piquer en Broderie, montez sur des Chevaux, tous couverts de Rubans & de Houpes. Ils fuyent tous les endroits, où ils viennent, & ce n'auroit point esté un petit plaisir pour toute l'assemblée, s'ils en eussent un peu esté bien attaquez; au moins on le souhaitoit fort, *mais ils* estoient si prompts à gagner le *devant*, qu'ils échappoient toûjours leurs Cornes, bien que peut-estre ils portent celles, qui sont si communes à *Madrid*.

La Solemnité de la Feste ne commence que l'apresdînée; mais le matin on court cinq ou six Taureaux pour *ceux*, qui ne s'y pourroient pas trouver. On n'y observe pas ce mesme ordre; & dans la confusion du monde qu'il y a dans la Place, souvent il y arrive des malheurs. On m'a asseurè, que le matin de cette Feste, il y eust beaucoup de per-

perſonnes bleſſées, & une tuée d'un coup de Corne, qui luy fit ſauter la Cervelle, l'ayant priſe par un œil. On ne la finit, que lors qu'on ne voit plus, & ce jour là châque Galant, donne un Balcon & la Collation à ſa Maiſtreſſe. En tout ce divertiſſement, on remarque une certaine Cruauté inveterée, qui eſt venuë d'*Afrique*, & qui n'y eſt pas retournée avec les *Sarraſins*; car ce n'eſt pas le grand plaiſir du commun des *Eſpagnols*, que de combattre les Taureaux, la canaille n'en a point de pareil à celuy, de répandre leur ſang. A *Alger* & à *Tunis* on celebre de ſemblables Feſtes, mais avec plus de pompe, à ce qu'on m'a raconté. Comme elles ſont d'inſtitution Payenne, le Pape a excommunié tant ceux qui y aſſiſtent, que ceux qui s'y proſtituent. Mais les *Eſpagnols* ne laiſſent pas de faire l'un & l'autre, avec plus d'empreſſement que jamais. Ils ne croyent pas que les *Anathemes* de *Rome*, aillent à ſauver des Taureaux. Ils ſçavent que les foudres du *Vatican*, ne ſe lancent que pour perdre des Hommes; & qu'ayant à leur faveur, faict valoir tant de fois leur rage contre des *Chreſtiens*, il ſeroit ridicule, qu'elles arreſtaſſent celle, qu'ils n'ont que pour des Beſtes.

Que ce divertiſſement eſt ſanguinaire.

CHAP.

CHAP. XVIII.

Procession de la Feste-Dieu. Marche du Roy, de ses Conseils, & autres personnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Tarasca. Terreur panique causée par les Geans de carton, creus Diables par des Muletiers. De la representation des Autos ou Comedies spirituelles.

Si les réjouyssances publiques, que les *Maures* introduisirent en *Sspagne* lors qu'ils la possedoient, y sont restées apres qu'ils ont esté chassez, on a encore retenu dans l'Eglise quelque chose de leur superstition en la *Feste-Dieu*, qu'on nomme *del Corpus*. Le vingt-septiéme May nous en vismes toutes les Ceremonies; & il n'y en a point en ce Royaume, qui en traisnent tant que celle-cy, & qui durent plus long-temps. On la commence par une Procession, dont les premiers rangs sont entremeslez de plusieurs Hauts-bois, de quantité de Tambours de *Basques*, & de Castagnettes. On voit un gros de quelques personnes habillées de diverses couleurs, qui au son de ces instrumens s'en vont dansant, sautant, & gambadant avec autant de badinerie, que

Procession de la Feste-Dieu.

que ſi l'on eſtoit à *Careſme-prenant*. Le Roy ſe rend à l'Egliſe de *Santa Maria*, qui n'eſt pas loin de ſon *Palais*, & apres y avoir oüy la Meſſe, il en ſort le cierge à la main, eſtant precedé d'un Tabernacle d'Argent, où eſt l'Hoſtie, des Grands d'*Eſpagne*, & de tous ſes divers Conſeils. Ce jour là ils marchent tous pèle-mèle pour oſter toute conteſtation; tellement que les Conſeillers *de la Hazienda*, vont avec ceux *de las Indias*, & pour lever la diſpute aux Corps, on les fait filer l'un à couſté de l'autre. Tous ces Conſeillers & quelques autres perſonnes, ſont devancées par les machines de Geants, c'eſt à dire, de certaines Statuës de carton, portées par des Hommes, qui ſont cachez ſous des cotillons. Il y en a de diverſes figures & aſſez affreuſes. Elles repreſentent toutes des Femmes, horſmis la premiere, qui n'eſt qu'une groſſe teſte peinte & figurée, appliquée ſur celle d'un petit Homme, qui luy donne le branle & le mouvement; & ainſi elle ne paroiſt que celle d'un *Coloſſe*, ſur le corps d'un *Pigmée*. Parmy ces Monſtres fantaſtiques, il y en a ſept qui forment troys Geantes *Maures* & quatre Geants. S'il en faut ajouſter foy à ce que le Peuple en dit, & le Nom qu'on leur donne, ils ſont

Marche du Roy, de ſes Conſeils, & autres perſonnes en cette Ceremonie.

Des Geants & Geantes de Carton.

ſont connus ſous celuy des *Hijos de los vezinos* ; ce ſont des inventions des Habitans du Pays, qui ſont ſi amoureux de ces Enfans groteſques, qu'il n'y a point de Bourgade, qui n'ait les ſiens. On les croit nais du temps du Roy *Mammelin*, puis qu'on les appelle autrement *Mamelinas*, du Nom de ce Roy *Goth*, ou *Maure*, qui a regné en *Eſpagne*. On m'a parlé d'une autre machine épouvantable qui roule ce jour là, on la nomme la *Taraſca*, du Nom d'un Bois, qu'on veut avoir eſté autrefois en *Provence*, au Lieu où eſt aujourd'huy, vis à vis de *Beaucaire*, ſur le bord du *Rhoſne*, la Ville de *Taraſcon*. On tient qu'il y euſt autrefois un Serpent, qui eſtoit autant Ennemy du genre humain, que celuy, qui ſeduiſit *nos* premiers Parens au *Paradis* terreſtre, & à qui les Anciens ont baillé celuy de *Behemoth*. On conte que *Sainte Marthe* en triompha avec les liens de ſa ceinture, par les Oraiſons continuelles, qu'elle en adreſſa a Dieu. Quoy qu'il en ſoit de la Fable ou de l'Hiſtoire, cette *Taraſca*, a ce qu'on m'en a rapporté, eſt un Serpent ſur des rouës, en forme de Femme, d'une grandeur enorme, d'un corps plein d'écailles, d'un ventre horrible, d'une large queuë, à pieds courts, à ongles

Du Serpent appellé la Taraſca.

gles crochuës, à yeux épouvantables, & à gueule beante, d'où ſortent trois langues & des dents pointuës. On promene cét Epouvantail de petits Enfans, & ceux qui ſont cachez ſous le carton & le papier, dont il eſt compoſé, le font agir ſi adroitement par quelques reſſorts, qu'il enleve le chappeau à ceux, qui le regardent en niais; & les Payſans ſimples en conçoivent de la peur, & s'ils y ſont attrapez, deviennent la riſée du Peuple. Ceux qui racontent les merveilles de ce ſot badinage, aſſeurent qu'une Ville ou Bourg, ayant mandé de chez ſes Voiſins ſix de ces Geans de papier, deux *Pigmées*, & la *Taraſca*, pour s'en ſervir à la *Feſte-Dieu*, il arriva, que ceux, qui avoient à les faire danſer s'eſtans mis dedans, & les portant comme l'on fait à la Proceſſion, & pour s'entretenir par le chemin, allant deux à deux, furent rencontrez par une compagnie de Muletiers & de Voiturins. Ce fut de nuit & à la lueur de la Lune, qu'ils virent de loin ces Monſtres imaginaires, qui marchoient avec aſſez grand bruit, en riant, raillant, & ſe réjoüiſſant, pour ſe divertir pendant deux ou trois lieuës, qu'ils avoient à faire, pour ſe trouver au point du jour, au Lieu où ſe devoit celebrer la Feſte;

Terreur panique, cauſée par les Geans de carton, creus diables par des Muletiers.

Feſte ; ſans penſer à la folie du jour ſuivant, ils prirent l'épouvante d'une telle façon, que la peur s'augmentant plus ils regardoient ces Fantoſmes, ils ſe mirent à fuïr de toute leur force. Les Hommes qui les amenoient, ayant remarqué, qu'ils la leur avoient donné belle, quitterent leurs maſques, ſortirent de leurs machines pour les r'aſſeurer, & courrurent apres pour les r'appeller à leurs Mulets & à leurs charges : mais ils ne firent que redoubler leur trance, & haſter leurs pas, qui aydez des ailes de la peur, les porterent à travers champs en un Village, où ils firent prendre à tout le monde les armes, pour aller purger le Païs des Voleurs de grands chemins, qui reſſembloient à de vrais *Diables*, tant ils eſtoient affreux. Cependant tous les vrais corps, ſortis de leurs étuis, voyant qu'ils eſtoient demeurez Maiſtres de toute la voiture de ces Muletiers, commencerent à la viſiter, & y ayant trouvé du Vin, ils en mirent en perce quelques Oüaires, & burent ſi bien, qu'ils tomberent étendus ſur leurs grands moules, & y reſterent juſques au matin, *Vino ſomnoque ſepulti.* Les Muletiers ayant armé tout le Village & y amenant la Juſtice, furent perſuadez que ſi leur épouvante n'eſtoit pas venuë

venuë d'une pure illuſion, il y avoit eu une terreur plus que panique; & tous ces Villageois, ſe moquant d'eux, acheverent de boire leur Vin, pour recompenſe de la peine qu'ils leur avoient donnée. Au Lieu, où l'on devoit celebrer la Feſte, on attendit long-temps ces efroyables Marmouſets, qui n'y purent arriver à temps, & qui par l'excuſe qu'ils apporterent, en racontant ce qui leur eſtoit ſurvenu, interrompirent toute la Proceſſion, la changeant en un peloton de monde, qui abandonnoit la Croix & la Banniere, pour leur ouïr faire la relation de leur avanture. La plus agreable poſture de ces *Mamelins*, eſt une reverence & trois ou quatre pas de cadence qu'ils font, quand ils viennent devant le Balcon où eſt la Reyne. Les Danſeurs taſçhent d'y monſtrer auſſy toute leur addreſſe en divers ſauts perileux. Quand le Roy paſſe devant celuy où eſt la Reyne, il luy fait vne ſalut & un ſouris, & ſa Majeſté & l'Infante, qui ſont aſſiſes, ſe levent avant qu'il approche, pour le luy rendre. La Proceſſion file juſques à la Place, & revient par la grand' Ruë ou *Calle Mayor*, qui pour lors eſt tres bien parée, par les divers Tapis qui ondoyent à ces Balcons, qui ſont remplis de Femmes

mes & d'Hommes de toutes conditions. La foule eſt ſi grande dans les Ruës, que difficilement y peut on marcher, & auec peine retourner a *Santa Maria*, où elle ſe finit.

Nous eſtant retirez, nous fuſmes au Palais, où nous viſmes revenir le Roy, la Reyne, l'Infante, & les Dames de leur ſuite. On n'y remarqua rien de plus, que ce que j'ay dit, ſinon que, comme ce jour cy preſque tous les *Eſpagnols* prennent l'habit d'Eſté, de meſme toutes les Dames eſtoient habillées de neuf, aſſez richement, & toutes de diverſe façon & couleur. L'apreſdiſnée ſur les cinq heures, on repreſenta les *Autos*.

De la repreſentation des Autos, ou Comedies ſpirituelles.

Ce ſont des Comedies ſpirituelles, entremeſlées de differens Entremedes aſſez ridicules, pour aſſaiſonner ce que le ſerieux de la piece a d'ennuyant. Les deux bandes de Comediens, qui ſont à *Madrid*, ferment en ce temps les Theatres, & paſſent un Mois à repreſenter de ces pieces ſaintes. Ils le font en Public ſur des autres, qui ſont preparez exprés dans les Ruës. Châque jour ſur le ſoir, ils ſont obligez d'aller jouër devant la Maiſon du Preſident de quelque Conſeil. Ils commencement par celle du Roy le meſme de la Feſte, y ayant pour cét effet un Eſchaffaut dreſſé avec

avec un Daiz, ſous lequel ſe mettent leurs Majeſtez. Le Theatre eſt au pied de ces Eſchaffauts ; & parce que les Acteurs joüent le dos tourné à l'Aſſemblée, qui eſt dans la Place, on y roule des Maiſonnettes peintes, qui l'environnent, où ils peuvent s'habiller, en ſortir, & s'y retirer au bout de châque Scene. On continuë cecy quelques jours, châque Preſident ayant le ſien, & ſon Eſchaffaut & ſon Theatre devant ſa Maiſon. Avant qu'on y repreſente ces *Autos*, toute la badinerie de la Proceſſion y ſaute & danſe, & les manchines gigantines y divertiſſent le Peuple. Ce qui me ſurprit en celuy, que je vis de loin repreſenter au vieux *Prado*, eſt, qu'en la Ruë, & à l'Air on a des flambeaux pour ces pieces, & qu'aux Theatres fermez & journaliers, on ne jouë pas à la clarté des Chandelles, mais à celle du Soleil. Toute cette badine Devotion paroiſt encore plus groteſque à ceux qui la voyent, que je n'en ſçaurois faire la deſcription ; auſſi ſert-elle à confirmer ce que ſouvent j'ay obſervé, que les Nations les plus graves & les plus ſages, comme eſt l'*Eſpagnole*, ſont celles qui ſont les plus folles, quand elles ſe mettent à ſe réjoüir, tout de meſme que les avares deviennent

nent

nent souvent prodigues, quand ils entreprennent de festiner.

CHAP. XIX.

L'Hoste de l'Autheur, fraudant les Fermiers du Roy est surpris par les Alguazils. La Justice fort à craindre en Espagne. Le Procez de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la Maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce Crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indies. Grand profit que tire le Roy de Portugal du Commerce des Negres. Particularitez du Trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Provinces. L'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce defaut des Naturels.

L'Hoste de l'Autheur fraudant les Fermiers du Roy est surpris par les Alguazils.

Le lendemain de la Feste des Taureaux, les *Alguazils* vinrent à nostre Logis y prendre note des provisions de Viande, que nostre Hoste y avoit, & de la quantité de Poulets qu'il y engraissoit. Ils l'interrogerent de ce qu'il en faisoit, & d'où il s'en estoyt pourveu; il leur répondit que nous luy donnions de l'Argent tous les jours, & qu'il nous achetoit nos

nos Vivres. Mais tous ces discours ne luy pouvoient pas servir, puis qu'il est defendu par les Loix de garder tant de gibier, & qu'on soupçonne qu'un Homme qui tient Maison garnie en nourrisse son monde, ce qui n'est pas permis. Outre qu'on avoit des témoins qui déposoient, qu'il envoyoit à manger dehors à quelque, & qu'il alloit prendre les denrées dans les dépenses particulieres de *Don Luis de Haro*, & autres, qui sont toutes choses fort contraires à cet ordre. La raison pour laquelle on ne souffre point d'Auberges ny de Pensions dans *Madrid* & dans toute l'*Espagne*, paroit assez estrange, quand on dit que le Pays estant peu fertile, c'est pour ne le point affamer, & ne voir pas les Halles degarnies par ceux qui traitteroient; car il me semble, qu'estant permis au monde de faire acheter ce qui luy plaira, & autant qu'il voudra, pourveu que ce soit par son Valet, que le mesme inconvenient s'y doit trouver. Cependant c'est une Justice à fuyr que celle d'*Espagne*, sur tout quand les Sergens s'en meslent; car pour un rien & une vetille, ils saisissent & emportent tout, & emprisonnent un Homme, sans qu'il en sorte qu'à force d'Argent, soit qu'il ait

La Justice fort à craindre en Espagne.

droit ou tort, ſur tout ſi l'on ſçait qu'il a du bien. Les témoins apoſtez ne manquent pas, & les Voiſins auroient atteſté contre noſtre Hoſte par envie qu'ils luy portoient. Son bonheur fut, qu'eſtant locataire d'un *Alguazil*, ce Sergent s'entremit auprés de ſes Confreres, & moyennant quatre Piſtoles, les obligea à déchirer le Procez verbal, & à ne le point mener en Priſon, comme ils eſtoient preſts de le faire, en ayant receu le commandement. Par où l'on voit que tout eſt icy venal. Il eſt vray qu'on ajouſte, que ſi ce trait des *Alguazils* eſtoit ſçeu, ils courroient fortune d'aller aux Galeres. C'eſt un chaſtiment, auquel ſe tourne preſque toute ſorte de peine en ce temps, qu'on a grand beſoin de Forçats.

Le Procez de la fraude accommodé.

Un *Aſſentiſte*, c'eſt à dire un de ces Maltotiers ou Partiſans de levées de Gens de Guerre, ou de Deniers pour le Roy, fut dernierement attaqué par des Voleurs dans ſa Chambre. On en prit un qui declara tous les Complices, entre leſquels ſe trouva un Moine *Recolect*: bien qu'ils luy euſſent porté le Poignard à la gorge, & qu'ils l'euſſent fort bleſſé à la teſte, on condamna l'apprehendé aux Galeres, apres avoir eu le foüet, & le Moine à paſſer ſa vie entre quatre

Vol & aſſaſſinat en la Maiſon d'un Aſſentiſte.

quatre murailles au pain & à l'eau. Pour obtenir qu'on les punit, il a eu de la peine, eſtant Eſtranger, peu appuyé, & mal inſtruit des Couſtumes du Pays. Il eſt natif de *S. Omer*, mais il demeure à *Londres*, d'où il a faict tranſporter des *Irlandois* pour ſervir en *Catalogne*. On envoye auſſi aux Galeres les *François* qu'on prend ſur Mer, & ils ne peuvent en ſortir, s'ils ne mettent en leur place un Homme, ce qui couſte beaucoup, car il faut trouver à acheter quelque *Negre* qui ſoit Eſclave. *Punition legere de ce crime.*

Le Commerce des *Indes*, a reſtably en ce Pays le Droit de ſervitude; telle-ment qu'en *Andalouſie* l'on ne voit preſque point d'autres Valets, que des Serfs. Ils ſont la plûpart *Maures*, ou tout à fait Noirs, de là vient le Prover-be, *no aſſi ſe tratan los Hombres blancos.* Par la Loy du *Chriſtianiſme*, ceux qui l'embraſſent devroient eſtre affranchis, mais l'on ne l'obſerve point en *Eſpagne*, & ces pauvres miſerables pour ſe faire *Chreſtiens*, ne deviennent pas libres. *Eſclaves en Andalouſie.*

Aux *Indes*, ils ſont encore plus cruelle-ment traitez, car on y eſt accouſtumé à l'inhumanité depuis un ſi long temps, qu'on y domine avec toute la rigueur imaginable contre ces malheureux, qui le ſont ſeulement par ce qu'ils ont des *Traitement crüel des Eſpagnols aux Indiens.*

Mines d'Or & d'Argent, qui compo-
ſent la grandeur & le bonheur de ceux
qui les ont aſſuiettis. On ne ſçauroit
croire, combien grand eſt le nombre
de ceux qui ſont morts à déterrer ces
Métaux ; il eſt tel, qu'on m'a aſſeuré,
qu'on ne trouve plus de monde pour ce
mortel exercice, & pour la culture des
Vignes qui ſont au *Perou*. Outre que
les Mines en font tant perir, on rappor-
te que le Vin qu'on debite en ce Pays
là, y cauſe tant de maladies, que la
plûpart des *Indiens* en meurent. Ils ai-
ment cette liqueur avec tant de paſſion,
qu'ils n'épargnent rien pour en avoir ;
& les *Eſpagnols* pour tirer l'Or & l'Ar-
gent qu'ils peuvent avoir caché, leur
en portent vendre, par où ils les ruïnent
de biens, de ſanté & de forces pour le
travail : & il me ſouvient d'avoir le-
dans un Livre intitulé *Las Excellen-
cias del Eſpañol*, quatre ou cinq Cha-
pitres, où l'Autheur montre les dom-
mages que reçoit le Roy, & tout le
Trafic des *Indes* par les Vignes qu'on a
plantées au *Perou*, & repete ſouvent,
que le Vice de tous les *Indiens Occiden-
taux*, ſans en excepter aucun, eſtant
de boire juſques à s'enyvrer, il en
perit une grande quantité par la boiſ-
ſon, qui n'eſt point comme la *Chicha*,
qui

qui eſt faite de *Maiz* & mieux proportionnée à leur temperamment. Outre que les *Eſpagnols*, pour y gagner plus, & en le donnant à meilleur marché en avoir plus de debit, le leur falſifient & le leur diſtribuent quelquesfois ſi nouveau, que par ſes mauvaiſes qualitez, il les tuë. Ainſi le nombre des *Indiens* s'eſt diminué de telle façon, que depuis longtemps, on n'en a pas pour travailler aux Vignes, & aux Mines du *Perou*. On ſe ſert de *Negres*, qu'on va prendre à la *Guynée* & au Royaume d'*Angola*. Par où le profit en eſt beaucoup amoindry, car un *Negre* y couſte des 50. ou 60. Eſcus; & depuis que le *Portugal* s'eſt étably un Roy, & que tous les Pays des *Indes*, où il eſtoit le plus fort en Colonies, l'ont auſſi reconnu, on n'a plus la commodité des *Negres* à ſi bon marché; car outre les ſoixante Pieces de Huit d'achapt, le Roy de *Portugal* y a mis un impoſt, auſſi fort que le prix qu'ils ont eſté venduz; tellement qu'un *Negre* n'arrive pas à *Cartagene*, où l'on les débarque, qu'il ne revient aux *Eſpagnols* qu'à plus de 200. Eſcus. On ne ſçauroit croire combien eſt grand le gain qu'en tire le Roy de *Portugal*; & ceux qui en ſçavent le Commerçe, aſſeurent qu'il monte à quelques Millions d'Or par An.

Maiz, eſt le grain qu'on appelle Bled de Turquie.

Grand profit que tire le Roy de Portugal du Commerçe des Negres.

Particularitez du Commerce des Indes, de l'Andalousie, de Biscaye, & autres Provinces.

Cette consideration, & quelques autres que j'ay touchées autre part, me font connoistre ce qu'on m'a souvent dit à *Madrid*, que ce grand Threſor des *Indes* est plûtoſt celuy des Particuliers & des Estrangers, que du Roy d'*Espagne* : & à present qu'on attend les *Galions* plus riches qu'ils ne viendront de long-temps, puisque le Vice-Roy retourne, on tient que les trois quarts dont ils sont chargez, appartiennent aux Marchands Estrangers, & que le Roy & les *Espagnols* naturels n'y auront pas trois Millions d'Or pour leur compte. Ceux qui gouvernent les Affaires de ce Pays là, font fort bien les leurs, & le Comte de *Peñoranda*, qui est President du Conseil, profite de grandes sommes pour les Licences qu'il donne aux Marchands *François*. J'en ay connu un, qui pour en avoir une pour tirer cent Cuirs de l'Isle de *S. Domingo*, de dessus les *Galions* attenduz, luy à faict present de dix Pistoles. Ce n'est pas qu'on ne fraude beaucoup en ce qui est de ces permissions, & que la plûpart des *François*, qui trafiquent en *Espagne*, n'en emportent tout ce qu'ils veulent, & n'y apportent de mesme toutes leurs Marchandises, en se disans *Valons*, *Bourguignons*, *Lorrains*, ou *Flamans*. Pour

Pour cette raiſon on avoit conſeillé au Roy, de leur laiſſer le Trafic libre, & d'oſter le Droit des Licences & l'Impoſt du dixiéme Denier, ſur toutes les hardes qui viennent de *France*; luy remontrant qu'il en auroit plus de profit, par ce que ſans fraude il ſeroit réellement payé de ſes Droits, au lieu que pour éviter ce dixiéme, les Marchands s'entendent, & un qui a de la Marchandiſe de *France*, fait atteſter par d'autres qu'elle eſt *Flamande* ou *Angloiſe*, & ainſi n'acquitte que l'ordinaire; & le plus ſouvent ils ſont ſi adroits qu'ils fraudent & du dixiéme, & de l'ordinaire de l'Impoſt.

Leur Commerce eſt principalement dans l'*Andalouſie*, & ils y ont trouvé un Lieu de franchiſe, qui leur eſt auſſi commode que *Cadis*, à ſçavoir *El Puerto de Santa Maria*, petite Ville appartenante au Duc de *Medina Celi*, qui les y protege, & y attire un grand Trafic, aux dépens des Villes de *Seville* & de *Cadis*.

Du temps que la *France* eſtoit en Paix avec l'*Eſpagne*, le Commerçe y eſtoit plus difficile qu'à preſent, parce qu'il y arrivoit peu de Marchandiſes, qu'on ne confiſquaſt ſous pretexte qu'elles venoient de *Hollande*. On avoit un ou deux témoins *Flamans* apoſtez, qui dé-

poſoient qu'elle n'eſtoit point Marchandiſe de *France*, mais de *Hollande*; & auſſi-toſt le Fiſc ſe l'approprioit. Le temps & l'addreſſe ont remedié à ce mal, & il n'y a plus perſonne qui oſaſt témoigner contr'eux, qui ne s'en trouvaſt pas trop bien; un preſent de quelque Chapeau de Caſtor ou autres nippes eſtimées, les met ſous la Protection de quelque Grand, qui feroit mal paſſer le temps à ces depoſans. Auſſi on peut dire qu'il eſt impoſſible à l'*Eſpagne* de ſe paſſer du Commerçe de *France*, non ſeulement du coſté de la *Biſcaye* & de l'*Arragon*, où il a eſté preſque tousjours permis, mais meſme par tout le Royaume, où on l'a voulu defendre; car la *Provence* a de tous temps entretenu ſes correſpondances en çeluy de *Valence*, par la pure neceſſité qu'on a de ſes denrées: & par la meſme raiſon la *Bretagne*, la *Normandie* & les autres Provinces, qui ſont ſur la Mer *Oceane*, ont tousjours envoyé leurs à *Bilbao* & à *Cadis*. Je ne parle pas des Bleds, & des Etoffes de toutes ſortes qu'on y apporte de ces Pays là. Il en ſort juſques à de la Quincaille, & des Lames d'Epée; par où j'ay appris que c'eſtoit un abus de croire, qu'aujourd'huy les bonnes viennent d'*Eſpagne*. Depuis qu'on n'en travaille plus à *Tolede*,

de, on ne ſe ſert icy que des Eſtrangeres, hors quelques unes qu'on forge dans la *Biſcaye*, mais qui ſont fort cheres.

De plus on ne ſçauroit s'imaginer combien grande eſt la perte que fait l'*Eſpagne* faute de Manufactures. Il y a ſi peu d'Artiſans en toutes les Villes, que les Ouvrages en ſortent pour eſtre travaillés ailleurs ; ainſi les Laines & les Soyes en ſont tranſportées toutes creuës, & l'on en fait des Draps en *Hollande*, en *France*, & en *Angleterre*, qu'on leur vend apres bien cher. La terre meſme n'y eſt pas toute cultivée par des gens du Pays ; au temps du labourage, des ſemailles & de la recolte, il leur vient quantité de Payſans du *Bearn* & d'autres endroits de *France*, qui gagnent beaucoup d'Argent, pour leur mettre leurs bleds en terre & pour les recueillir. Les Architectes & Charpentiers y ſont auſſi pour la plûpart Eſtrangers, qui ſe font payer au triple de ce qu'ils gagneroient en leur Pays. Dans *Madrid*, on ne voit pas un Porteur d'eau qui ſoit né *Eſpagnol*, & la plûpart des Cordonniers & Tailleurs ne le ſont auſſi ; & l'on tient que le tiers de ce monde n'y accourt que pour y amaſſer une piece d'Argent, & puis s'en retourner

L'Eſpagne manque d'Artiſans

Grand nombre d'Ouvriers Eſtrangers pour ſuppléer au defaut des Naturels.

chez ſoy. Mais il n'y en a point qui gagnent tant que le Maſſons, les Architectes, & les Charpentiers: preſque toutes les Maiſons ont des feneſtres de bois, & un Balcon, qui avance ſur la Ruë. Il n'y a non plus de vitres, & je crois qu'en Hyver on ſe ſert de Chaſſis. De cinq en cinq Ans il faut renouveller les baſtimens, dont on ne fait à chaux & à ſable que le devant, les coſtez & le derriere eſtant ordinairement de terre, à cauſe que la brique y eſt ſi chere, qu'elle y couſte deux *Quartos* piece, qui font environ un Sol de noſtre Monnoye.

CHAP.

CHAP. XX

Droit du Roy ſur les Maiſons de Madrid. Subtilité de l'Air de cette Ville. Bonté de ſes eaux. Reglement de Police. Lumiere defenduë dans les Ruës pendant la nuict. Les Grands Seigneurs ſe font ſervir à genoux. Dom Liüis de Haro ſe fait rendre cét Honneur par Chriſtobal, & par Dom Fernando de Contregas. Le Roy monte ſeul ſes Chevaux. Baſtards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raiſon de cette Couſtume. Les Eſpagnols tres jaloux dans les materies d'Honneur, & dans leurs Amours.

LE Roy a un Droit ſur les Maiſons, que l'on baſtit à *Madrid*, qui luy vaut beaucoup. C'eſt que le premier étage de chacune luy appartient, & ſi l'on ne le rachete, il peut le vendre à qui bon luy ſemble : d'ordonaire les proprietaires mémes ſe l'acquierent, ou bien s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne font açhever que l'appartement bas. De là vient qu'en cette Ville on voit tant de petites Maiſons, & qui n'ont point de degré que pour monter au Galetas. L'Architecture la plus eſtimée eſt celle,

Droit du Roy ſur les Maiſons de Madrid.

qui eſt accompagnée de quelque Tours. Il n'eſt pas permis d'en baſtir plus d'une, & ſi l'on en veut faire deux, il faut en ſolliciter la permiſſion. On raconte qu'un Homme, qui croyoit que difficilement il l'obtiendroit, s'aviſa de ne la demander que pour une, qu'on luy accorda ſans peine, la defence n'eſtant que de deux ou de pluſjeurs. Auſſi-toſt il en fit élever deux, & quand on le rechercha, il impoſa ſilence à ceux qui l'en blaſmoient, diſant, qu'il convenoit à tout le monde d'en faire une, & que de l'autre il auoit conceſſion particuliere de la main du Roy, & de ſon Conſeil. C'eſt une choſe connuë que *Madrid*, n'ayant point de ruiſſeau qui amene les immondices, ny d'egout qui les reçoive, on jette tout dans les Ruës; mais c'eſt une merveille de voir, que l'Air y eſt ſi vif & ſi penetrant, qu'il le conſume de meſme dans un moment, ayant cette proprieté auſſi deſſeichante & corroſive, s'il faut ainſi parler, que la chaux qui mange le corps, ſans qu'on en ſente la porriture. En effet j'y ay ſouvent rencontré des Chienss & des Chats morts, qui ne puoient point; on peut juger par là, qu'on a raiſon de choiſir ce Lieu pour la demeure des Rois, puiſque l'Air n'y

Subtilité de l'Air de Madrid.

eſt

eſt pas ſeulement difficile à ſe corompre, mais de plus oſte la cauſe de l'infection meſme, par une reſolution des qualitez elementaires, auſſi prompte qu'imperceptible. Anciennement on y envoyoit les Reynes pour y faire leurs Couches, afin que les Princes en naiſſant y en reſpiraſſent un, qui n'a point de ſemblable pour ſa pureté. On a conferé ſes eaux avec beaucoup d'autres, & l'on n'en a point trouvé de ſi legeres. Le *Cardinal Infant* en faiſoit porter en *Flandres*, & l'on avoit ſoin de luy en embarquer des Tonneaux de celle meſme, que boit le Roy, dont la ſource eſt hors de la Ville. Comme les Ruës ſont les cloaques generalles, on ſeroit ſujet à y eſtre arroſé, s'il eſtoit permis de jetter à tout moment par les feneſtres, ce qu'on ne veut point dans les Maiſons; mais depuis qu'il eſt jour, juſques à dix heures du ſoir, il eſt defendu, ſous peine pecunaire, de rien verſer. Et il me ſouvient d'avoir veu une Femme qui s'en oublia, que les Sergens qui veillent à ces petits profits, allerent auſſi-toſt mettre à l'amande, qui eſt de ſoixante Reaux de Billon, c'eſt à dire de cinq Eſcus. Quand on va de nuit, on ne porte point de flambeau, ny de chandelle; & je n'en ay point veu à per-

Bonté de ſes eaux.

Reglement de Police.

Lumieres defendues

dans les Ruës pendant la nuict.

perſonne, de quelque façon qu'il allaſt, ſoit en Carroſſe, à Cheval ou à pied : il n'y a que les grandes Dames qui s'en ſervent, & principalement celles de la Cour, qui font alors monſtre du nombre de leurs Eſtafiers. Les Femmes ſoutient icy avec plus d'éclat que leurs Maris ; car outre la quantité d'Officiers, qui ſont au tour de leurs Chaiſes, elles ont toûjours un Eſcuyer à Cheval qui les ſuit. En toutes les grandes Maiſons les Valets n'entrent point en la Chambre de leurs Maiſtres, ny meſmes en leur appartement ; ils s'y font ſervir par leurs Pages, Gentils-hommes & autres Suivants. Et lors qu'ils y ſont appellez, & que leur Maiſtre leur veut commander de bouche quelque choſe, ils ſe mettent à genoux devant eux. Cette Couſtume a paſſé plus avant dans celle du Favory, car on m'a aſſeuré, que quand *Dom Luis* donne Audience, où *Criſtobal* ſon Secretaire ſert d'Interprete, il ſe met en cette poſture: & ce qui eſt de plus ſurprenant, eſt que *Fernando de Contregas*, qui n'eſt point ſon Domeſtique, mais Officier du Roy, & le plus conſideré de ſes Secretaires d'Eſtat, comme celuy qui a *el deſpacho univerſal*, luy rend ce meſme Honneur. Il eſt vray, que pour le reſpect, qu'on defere au Roy, & à ceux

Les Grands Seigneurs ſe font ſervir à genoux.

D. Luis ſe fait rendre cét Honneur.

Le Roy monte ſeul

ceux qui l'approchent, on a quantité de petites habitudes toutes extraordinaires, & entr' autres on obſerve celle-là, que perſonne ne monte jamais un Cheval, quand le Roy s'en eſt ſervy. L'on raconte qu'apres la Priſe de *Barcelonne*, en la Cavalcade que ſa Majeſté fit à l'*Atocha*, le Duc de *Medina de las Torres*, luy fit preſenter ſon beau Cheval, qui eſt ſi fameux à *Madrid*; mais le Roy le renvoya, diſant *Seria laſtima*, c'eſt à dire, que ce ſeroit dommage qu'il le montaſt, puiſque par là il deviendroit inutile à tout le monde, & qu'il n'y auroit que quelques Eſcuyers qui le maniaſſent. En effet il n'y en a point, qui ſoient moins montez que ceux de ce Prince; auſſi crevent ils de graiſſe à force d'eſtre à l'Eſcurie. Elle n'eſt pas pourtant fournie de fort beaux: il donne tous les meilleurs, & il en a nouvellement envoyé douze à la Reyne de *Suede*, qui n'eſtoient pas des moins eſtimez. La Guerre en a ſi fort dégarny l'*Eſpagne*, qu'ils y ſont extrémement chers, ſur tout au commencement de l'Hyver, que l'on s'en pourvoit dans *Madrid*, pour pouvoir aller par les Ruës, dont alors la bouë eſt ſi vilaine & ſi incommode, qu'à peine s'en peut on tirer. Au Mois de Juin, ils ſont à meil-

ſes Chevaux.

leur

leur marché, par ce qu'alors chacun va-t à pied pendant la ſerenité, qui dure juſques à la fin de Septembre.

Baſtards des Roys n'entrent jamais dans Madrid.

On nous a appris une Couſtume, qui eſt auſſi aſſez extraordinaire; c'eſt qu'il n'eſt permis à aucun Fils naturel du Roy, reconnu pour tel par ſa Majeſté, d'entrer dans *Madrid*. Partant *Dom Iuan* d'*Auſtriche*, qui commande à preſent en *Catalogne* n'y a jamais eſté, & on l'a eſlevé à *Ocaña*, qui eſt à quelques lieuës de la Cour. Le Roy l'y eſt allé viſiter, & il y a quelque temps, qu'il fut à une lieuë de cette Ville, où ſa Majeſté fut le trouver. Je me ſuis enquis de la raiſon, pour laquelle les Baſtards des Roys ne pouvoient pas ſe tenir dans *Madrid*, & je n'en ay pû decouvrir aucune qui me ſatisfiſt. Car celle qui eſt la plus receuë, à ſçavoir, que c'eſt pour éviter de leur donner le Rang, qu'ils pretendent ſur les Grands d'*Eſpagne*, ne me ſemble plus valable, depuis que j'ay veu une Lettre de *D. Luis de Haro*, à *Dom Iuan* d'*Auſtriche*, où il ne le traite pas ſeulement d'Alteſſe, mais meſme d'Alteſſe Sereniſſime; & il n'y a gueres d'apparence, qu'une ſimple Excellence, ne vouluſt point ceder à une telle Alteſſe. Mais quoy qu'il ſoit de la raiſon, qui ferme ainſi la porte de la

Raiſon de cette Couſtume.

Cour,

Cour aux Baſtards des Rois, & de la jalouſie veritable ou imaginaire qu'ils y cauſeroient, il eſt certain qu'en general cette Nation en a beaucoup pour tout ce qui touche tant ſoit peu ſon Honneur ou ſes Amours, deſquelles on raconte mille petits traits qui ſe paſſent tous les jours à *Madrid*, où l'abandonnement des Femmes produit divers mouvemens dans le Commerce d'une galanterie criminelle, qui a ſon point d'Honneur auſſi bien qu'une ſocieté de Brigands ſa Police. Ceux qui entretiennent des *Amancebadas*, c'eſt à dire, des Maiſtreſſes à gages, en ſont plus jaloux que de leurs Femmes, & celles qui ont un Galand, qui eſt accouſtumé de les voir, le traitent d'Infidelle & de Perfide, au moment qu'il en va viſiter d'autres.

Les Eſpagnols tres jaloux dans les matieres d'Honneur & dans leurs Amours.

CHAP. XXI.

Jalouſies & tranſports amoureux de deux Courtiſanes, contre Meſſieurs de Fieſque & de Mogerou. Caprices, ajuſtemens, & bizareries des Filles de joye. Des Cantoñeras ou Putains de Carrefour.

QUoy que les Courtiſanes exercent un meſtier, qui ne leur laiſſe concevoir que des penſées d'intereſt & d'addreſſe

pour

pour la rapine, elles contrefont souvent les passionnées, & empruntent les transports d'une Amour veritable. Le Comte de *Fiesque*, qui à son arrivée à *Madrid*, donna fort sur le Sexe, racon-

Jalousies & transports amoureux.

te comme une galanterie, un tour que luy joüa une de ces bonnes Pieces, qui en plein Cours luy sauta au poil, se plaignant de son infidelité, & le nommant *Traydor* & *Picaro*, parce qu'elle avoit appris qu'il avoit de nouvelles Amours. Monsieur de *Mogeron* fut aussi fort surpris, se voyant attaqué au soir par une Femme qui le traita de mesme, luy arrachant les cheveux, & le chargeant d'injures & de reproches, par ce qu'il avoit manqué à luy aller rendre visite, comme il luy avoit promis à la Promenade, où il l'avoit rencontrée le jour preçedent. Elles font mille droleries & extravagances de cette nature, & possedent parfaitement ce titre de *Bizarras*, qui se prend en si bon sens en leur Langue. Elles sont ridicules dans leur ajustement, & portent leurs plus beaux habits sous de méchans, qui font cause qu'on ne les juge pas plus braves les unes que les autres, si l'on ne les voit en quelque jour de Feste, où elles se parent, ou si en marchant elles ne font un peu parade du clinquant de leurs Juppes de

Caprices, ajustemens & bizareries des Filles de joye.

de deſſous. Le linge, dont elles ſe ſervent, eſt de Toile claire, qui generalement eſt la plus receuë & la plus eſtimée en *Eſpagne*; elles aiment ſi fort le Fard, que non ſeulement elles s'en couvrent le viſage, mais de plus en changent la couleur des parties qui ne paroiſſent point. Elle ont auſſi des chemiſes bordées de Denteles aux endroits, qui ne ſont veus que de leurs Galands; il eſt vray que ce ſont de ces vilaines Denteles ou Picadilles qu'on leur apporte de L*orraine* & de *Provence*, & qui y ſont l'ornement du linge des Villageois: car celles de *Flandres* leur ſont inconnuës, ſi elles n'en gouſpillent quelques morceaux aux Eſtrangers, en leur arrachant leurs manchettes ou leurs rabats.

Outre ce grand nombre de Femmes abandonnées qu'il y a à *Madrid*, on en compte ſept ou huit eſtablies par Authorité publique en divers Quartiers, pour ſervir de Putains à tous ceux qui veulent les aller trouver. On les nomme C*antoñeras*, comme qui diroit Putains de Carrefour: elles ont quelques gages de la Ville, ce qui fait qu'un employ ſi infame eſt recherché, juſques là que quand il manque quelqu'une de ces Carognes par mort, ou pour eſtre maleficiées,

Des Cantoñeras ou Putains de Carrefour.

leficiées, le poſte eſt brigué auprés du Magiſtrat. Je ne ſçay pas quelle eſt leur penſion ; mais ceux qui m'ont aſſeuré de ce vilain établiſſement, m'ont dit que chacun de ceux qui les voyent, leur doit payer douze Quartos, qui font ſix de nos Sols. Les Medecins ſont obligez de les viſiter de temps en temps, pour voir ſi elles ſont nettes de ces maudits maux, qui ſe gagnent au beau Commerçe qu'elles pratiquent. Elles ont de plus une Vieille aupres d'elles, qui eſt engagée d'avertir le Magiſtrat ou le Medecin, dés qu'elle découvre qu'elles ont du mal. Ceux qui m'ont d'écrit la vie que menent ces miſerables, m'ont dit, qu'on ne les approche point, dés qu'il y a quelqu'un chez elles, où il n'arrive jamais de bruit, parce que ceux qui y vont, quittent à l'entrée de leur Chambre l'Epée & le Poignard, & ceux qui s'y preſentent, les voyant devant la porte, ſe retirent ſans dire mot. Pechant ainſi impunément avec l'aveu de l'Authorité publique, elles ne ſe retirent gueres du Vice qu'elles profeſſent ſi ouvertement, quoy qu'il y ait un jour dedié à leur preſcher la Repentance. C'eſt un Vendredy de *Careſme*, qu'elles ſont conduites par un ou deux *Alguazils* à l'Egliſe de *las Recogidas*, qui

qui ſont les Repenties de nos Quartiers. Là on les met au pied de la Chaire du Predicateur, qui fait ſon mieux pour leur toucher le Cœur ; mais il en vient rarement à bout. Apres les avoir aſſez long-temps exhortées en vain à s'amander, il deſcend de la Chaire, & leur preſente le Crucifix, en diſant, le voicy, le Seigneur, embraſſez-le ; & ſi alors il y en a quelqu'une qui en faict la mine, on la prend & on l'enferme dans ce Convent Mais le plus ſouvent elles ne font que baiſſer la veuë & jetter des larmes, ſans porter la main à ce qu'on leur offre, & avec cette grimace continuent leur vie débordée : & l'Hiſtoire de la *Magdelaine*, qu'on leur proſne tout au long, ne les emeut pas tant qu'elles vueillent l'imiter.

CHAP. XXII.

Entrepriſe du Duc de Lorraine pour ſe ſauver de Tolede. Son deſſein découvert. Raiſonnemens & diſcours politiques ſur ſa detention, & ſur l'humeur, & la conduite de ce Prince.

DAns ce groteſque de remarques que je barboüille de tant de couleurs, je ne veux pas oublier ce qui vient d'arriver tou-

touchant la Priſon du Duc de *Lorraine*. Il s'en eſt peu fallu qu'il ne s'en ſoit délivré, & qu'on n'ait appris qu'il eſtoit ſur les Frontieres de *Portugal*, lors qu'on le croyoit au cœur de la *Caſtille*. Dés qu'on l'euſt paſſé en *Eſpagne*, on le confina à *Tolede*, ſans qu'il ait jamais pû obtenir de voir le Roy. Quand le malheur de la Guerre, ou celuy de la Politique, fait tomber un Souverain entre les mains d'un autre, il ſemble qu'il ne doit pas eſtre conſideré tout à fait comme Priſonnier, & qu'on ſe doit ſervir de ſa detention comme d'un moyen aſſeuré pour le changer & gagner ſon affection, en le comblant d'Honneur & de civilité. Des deux Roys de *France*, qui ont eſté Priſonniers, tout le monde ſçait que *François* I. ſortit d'*Eſpagne* avec un Eſprit tout remply de hayne & de vengeance pour le mauvais traitement qu'il y avoit receu de *Charles* V. & que *Jean* revint d'*Angleterre* ſi ſatisfait, qu'il ne ſongea qu'à vivre en bon Frere & étroit Amy avec *Edoüard*: mais l'auſterité d'*Eſpagne* ne ſouffre pas une maxime qui peut eſtre trompeuſe, & ce qu'elle tient elle le ſerre de prés, de peur qu'il ne luy échappe. Ainſi elle n'a jamais voulu laiſſer prendre l'Air de ſa Cour au Duc *Char-*

Charles, quelques instances qu'il en ait faites : elle l'a tousiours traité en simple Prisonnier d'Estat, bien qu'elle luy permist de sortir sous bonne escorte, & d'aller à l'Eglise & à la Promenade ; ce qui luy fit naistre l'envie d'acquerir une plus grande liberté. Voicy comment il en forma le dessein. On luy avoit donné un Carrosse du Roy, dont le Cocher se trouva *Lorrain*, & par consequent un de ses Sujets. Il crût que cét Homme auroit assez de tendresse pour son Prince, pour ne pas refuser de l'aider à se tirer de Prison. Il resolut de l'en faire solliciter : on ne m'a pas dit de qui il se servit pour le gagner, ny de qu'elle maniere il en vint à bout ; mais on raconte que quand il en fut asseuré, il fourra à diverses fois des Billets sous les coussins du Carrosse, à l'endroit où il estoit assis, que le mesme avoit soin de retirer, & de les faire porter par un Brodeur *Lorrain* qui s'estoit associé, à ceux qui conduisoient le principal de l'Affaire. Quand on s'en apperceut elle étoit venuë si avant, qu'il devoit mener le Prince plusieurs fois au de là d'une Mazure, qui étoit en un Lieu, où il alloit souvent se promener, & qu'un jour comme on ne s'en douteroit pas, il y auroit cinquante Cavaliers en embuscade derriere de vieilles

vieilles murailles, qui tuëroient les Gardes qui l'accompagnoient, & qui le mettroient en liberté, l'escortant sur la Frontiere de *Portugal*, où il avoit formé intelligence pour y estre receu par 500. Chevaux, qui viendroient au devant de luy.

Dessein du Duc de Lorraine découvert.

Un Billet, & peut estre le dernier que ce Prince écriuoit pour cette Negociation, la fit découvrir; car soit qu'il ne le cachast pas assez adroitement sous le coussinet, soit que ce jour là le Capitaine, qui l'avoit en garde, & qui estoit dans le Carrosse, observa mieux ce qu'il faisoit que les autres: il soupçonna quelque chose, & au sortir ayant visité l'endroit, il l'y trouva. Aussi-tost il le resserra plus étroitement, fit arrester le Cocher, & envoya le Billet à *Madrid*, ou l'on se saisit du Brodeur & du Secretaire du Duc. On donna la question au premier, mais on n'a jamais sçeu le détail de sa deposition. Le peu de connoissance qu'on a eu du fonds de cette Affaire, a fait dire aux *Espagnols* mesmes, que pour mettre le Duc plus à l'estroit, au moment qu'on sollicitoit sa liberte avec plus de chaleur, on luy faisoit accroire qu'il avoit voulu se sauver. Quoy qu'il en soit, il est certain qu'il ne luy est permis de se promener que par *Tolede*, & que ce mal-

malheureux Prince a eu ſujet de ſe plaindre, que ſi le Voiſinage des *François* luy a eſté une fumée qui l'a chaſſé de ſa Maiſon en pleurant, l'Amitié des *Eſpagnols* luy eſt un feu qui le brûle tout vivant. *Hizieron me los Franceſes*, repetoit il, au Capitaine qui le gardoit, s'il en faut croire la voix publique, *la Vezindad del humo, echandome de mi Caſa llorando, y los Eſpañoles, la Amiſtad el fuego quemandome nudo y vivo.* Tout ce qu'on a dit des cauſes de ſa Priſon, n'en a pas publié tout le myſtere. J'ay taſché d'en ſçavoir à *Madrid* le vray motif. Ceux qui en jugeoient & en parloient le plus ſainement, ſouſtenoient, que c'eſtoit plus par raiſon d'Eſtat, & conſideration de ménage, que pour avoir trahy le Party, qu'on s'eſtoit aſſeuré de ſa perſonne. En effet pour avoir pris cette Année là ſes Quartiers d'Hyver au *Liege*, il n'eſtoit pas plus coupable qu'aux autres, qu'il les y avoit cherchés à la pointe de l'Epée. Mais la conjoncture eſtant diverſe, & l'Electeur de *Cologne* qui s'eſtoit rendu Maiſtre abſolu des *Liegeois*, les deſirant proteger plus puiſſamment, il en fit un grand bruit à la *Diete* de *Ratisbone*; d'où le malheur voulut de plus, que l'Electeur ſe retira mal content de l'Empereur, pour avoir decidé à l'avan-

tage de celuy de *Mayence*, la diſpute qu'il y avoit entr'eux pour la fonction du Couronnement du Roy des *Romains*. Il ne fut pas arrivé à *Cologne*, qu'il depeſchaſt des lettres à ſa Majeſté Imperiale qui portoient, que ſi on ne luy envoyoit un prompt ſecours ſelon les Loix de l'Empire, pour délivrer ſon Pays du ravage des *Lorrains*, il auroit recours à la protection de quelque Prince Eſtranger. On met l'affaire en negotiation, & l'Empereur ſe contente d'en écrire à *Bruxelles* & à *Madrid*. Cependant l'Electeur qui eſtoit piqué au jeu, & qui ne vouloit point attendre ces longueurs, leve des Gens de Guerre, traite avec la *France*, & luy donne moyen de reprendre l'Aigle noire en ces Drapeaux, & de renouveller le tiltre de *Conſervatrice de la Liberté Germanique*. Le Cardinal *Mazarin*, qui lors de ſa retraite, avoit eſté ſi bien accueilly par cét Electeur, ne perd pas cette occaſion de luy en témoigner ſa reconnoiſſance; il luy detache des Troupes ſous le Commandement du Sieur *Faber*, qui jointes aux ſiennes, font décamper les *Lorrains*, qu'on reſolut de pourſuivre juſques dans le *Brabant*, & meſme d'y prendre revanche du dégaſt qu'ils avoient fait au Pays de *Liege*, & ayder les *François* à y faire quelque Conqueſte. Un ſi hardy procedé réveilla la jalouſie de l'Empe-

l'Empereur, qui voyoit qu'au moment qu'il avoit rétably ſon Authorité dans l'Empire, & qu'il ſortoit d'une *Diete* où il avoit fait couronner ſon Fils Roy des *Romains*, l'un des principaux Princes d'*Allemagne* cherchoit d'autre protection que la ſienne, & ſervoit d'exemple à tous ſes Voiſins pour en uſer de meſme des qu'ils ſeroient opprimez par des Troupes Stipendiaires d'*Eſpagne*. Ces conſiderations obligerent l'Empereur d'envoyer le Comte de *Furſtemberg* à l'Electeur de *Cologne*, pour ménager ſon Eſprit, & l'empeſcher de paſſer plus avant dans ſon Traité avec les *François*, en luy promettant une ſatisfaction reelle & effective pour le paſſé, & que pour l'avenir on y mettroit ſi bon ordre, qu'il n'auroit plus à craindre de ſemblables viſites. A meſme temps il en écrit à *Bruxelles* & à *Madrid* de meilleure ancre qu'il n'avoit fait, en repreſentant les dangereuſes conſequences de cette Affaire; combien elle luy eſtoit nuiſible, & la neceſſité qu'on avoit d'y apporter les remedes qu'il propoſoit, qui alloient à dédommager en Argent l'Electeur de *Cologne*, afin de l'obligér à mettre les Armes bas; à renvoyer les *François*; à s'aſſeurer de la perſonne du Duc de *Lorraine* pour l'eſtre de ſa con-

duite qui cauſoit tous ces inconveniens ; & à ſe ſervir du Duc *François* ſon Frere, pour retenir l'Armée au Service du Roy d'*Eſpagne*, qu'on gagneroit facilement, en luy donnant un Chef de la meſme Maiſon, & en graiſſant les mains aux principaux Officiers. Ces raiſons & ces expedients furent d'autant mieux goûtez par les Miniſtres d'*Eſpagne*, qu'ils eſtoient en apprehenſion de ce nouvel Orage qui ſe formoit contre eux. Les grands Services que le Duc avoit rendus à la Maiſon d'*Auſtriche*, ne luy profiterent de rien en leur Conſeil. On n'y examina que les traits de ſa Politique avare & inégale. On n'y repreſenta que ſes irreſolutions & les temps auſquels il avoit gauchy, lors qu'on eut pû remporter quelque grand avantage, s'il eut voulu agir avec ſes Troupes. On n'y conſidera que les ſommes immenſes qu'il couſtoit au Roy d'*Eſpagne*, toutes les Années, en luy tenant ſon Armée comme à l'enchere, par des ſoupleſſes, qui font qu'au commencement de la Campagne ſi on les veut avoir, & à la fin ſi on taſche les retenir, on luy doit payer preſque ce qu'il demande. On conclut enſuite auſſi bien à *Madrid* qu'à *Bruxelles*, que pour remedier ſeurement à tous ces maux, empeſcher qu'on ne tombaſt

Cauſes de la detention du Duc de Lorraine.

tombaſt une autre fois en de pareils deſ-
ordres, & prevenir ceux qui ſe prepa-
roient au *Liege*, il ne falloit pas ſeule-
ment dédommager l'Electeur de tout
le dégaſt qu'on y avoit fait, & abandon-
ner la protection du Duc de *Lorraine*,
mais de plus ſe ſaiſir de ſa perſonne &
l'envoyer en *Eſpagne*. Ainſi ce Prince ſe
vit traité en Soldat de Fortune & non
pas en Souverain, par une Maiſon dont
l'Amitié luy avoit fait perdre ſes Eſtats
& reduit à la dure neceſſité de vivre
en Vagabond à la teſte d'une Armée,
qu'il ne faiſoit ſubſiſter que par indu-
ſtrie. Il eſt vray que ſi ce que l'on rap-
porte des premiers mouvemens de ſa
Jeuneſſe n'eſt pas inventé, & que s'il ſe
plaignoit autrefois de n'eſtre pas nay
Gentil-homme, pour voir juſqu'où ſon
Eſprit & ſon Cœur le porteroient, on
juge qu'il ne s'eſt dépouillé de ſes Eſtats,
que pour montrer ce qu'il valoit ſans
eux. On ne peut nier qu'il n'ait de tres
grandes Qualitez, mais qui toutes ont
eſté noircies d'une ſi étrange Politique,
& ſi remplie de caprice & de legereté,
qu'il ſemble n'y avoir eu qu'une maxi-
me qui luy fut ſacrée & inviolable, à
ſçavoir celle de preferer l'utile à l'hon-
neſte. Sur de ſi mauvais fondemens, il
ne faut pas s'eſtonner s'il n'a baſty qu'à

L'Autheur parle des choſes, en l'eſtat qu'elles eſtoient, lors qu'il ſe trouvoit en Eſpagne en l'Année 1655.

ſa rüine ; & ſi à l'exemple de ce Matois *Louis le More*, Duc de *Milan*, apres tous ſes tours d'addreſſe, il s'eſt trouvé pris au trébuchet, d'où je ne ſçay quand il ſortira, & s'il ne mourra pas au Chaſteau de *Tolede*, comme l'autre à la Tour de *Loches* : bien qu'on croye icy que ſi ſon Armée n'eſtoit plus ſur pied, ſon elargiſſement ne ſeroit pas trop difficile à obtenir, parce que l'on aſſeure que les *Eſpagnols* n'auroient rien à craindre de ce Prince, qui aime trop ſon Argent pour l'employer à ſe vanger, & les 200. mille Livres de rente qu'on dit qu'il a dans les Eſtats du Roy d'*Eſpagne*, pour ſe les faire confiſquer. A quoy l'on ajouſte que quand il voudroit armer, il luy foudroit le ſupport de la *France*, dont il ne pourroit pas apparemment faire fonds, qu'en cedant entierement la *Lorraine*, qu'on veut garder, ou qu'on ne luy doit rendre qu'à des conditions qui ne valent gueres mieux, & qu'il n'acceptera jamais, de peur de ſe priver d'une partie de ſon Droit, ſans avancer que peu ou rien pour ſa ſatisfaction particuliere. Sur cette creance on avance, que meſmes les Miniſtres d'*Eſpagne* ſouhaiteroient le debris de ſon Armée, qui leur couſte tant, de la façon qu'elle ſubſiſte, & qu'elle eſt diſciplinée ; mais ils

ils en voudroient recueillir toutes les parties, & les incorporer dans leurs autres Troupes, de peur que leurs Ennemis n'en profitaſſent; & la crainte qu'ils en ont, fait qu'ils ne l'oſent entreprendre. Par où l'on voit qu'il n'y a point de Prince, qui ne ſe trouve embarraſſé des Auxiliaires qu'il a, quand elles le ſervent en Corps & ſous un Chef qu'elles reconnoiſſent pour leur Maiſtre abſolu; car il y a touſiours de la peine à les faire bien agir, & beaucoup de difficulté à les licentier: auſſi les Souverains les plus ſages, qui ont eſté contraints de s'en ayder, ont taſché d'abord de les ſeparer & de les meſler parmy les leurs, afin d'empêcher leur intelligence, & d'amoindrir l'Authorité de ceux qui les leur amenoient. Les *Venitiens* voulurent autrefois traiter de cette ſorte le Marquis de *Roquelaure*, & le Prince d'*Orange* au ſecours de *Bergopſom*, voulut perſuader *Mansfeld*, de ſouffrir cette ſeparation: mais ny l'un ny l'autre ne la permirent pas, & firent voir qu'elle ne ſe devoit ny preſſer ny obtenir que d'un Soldat de Fortune, qui ait ramaſſé quelques Regiments qu'il ne ſçait comment faire ſubſiſter.

CHAP. XXIII.

Discours & raisonnemens politiques sur les desseins de Cromvel, & sur l'Estat des Affaires des Royaumes de France, d'Angleterre, & d'Espagne, pendant les Années 1654. & 1655.

PEndant que nous avons esté en *Espagne*, la principale Curiosité qu'on y ait euë, a esté de deviner qu'alloit faire aux *Indes* la Flotte, que le Protecteur d'*Angleterre* y envoyoit. En arrivant à *Vittoria*, nous y fusmes accostez d'un Homme d'assez bonne mine, qui nous demanda ce qu'on en disoit aux Quartiers d'où nous venions ; auquel ayant témoigné, que l'on y croyoit que ce grand Armement s'estoit fait pour s'émparer de l'Isle *Espagnola*, il nous asseura que si les *Anglois* avoient envie de commencer par là, ils ne reüssiroient pas, qu'il connoissoit le Pays, y ayant esté quelque temps, & que cette Isle estoit l'une des plus fortes du *Nouveau Monde* & des mieux peuplees. Que depuis l'An mille cinq cens quatrevingt six, que *Francois Drack* saccagea *Saint Domingo*, qui en est la Capitale, on avoit pourveu à ce qu'on ne pût plus tomber dans un pareil malheur,

heur, par la conſtruction d'une tres-bel-
le Forteresſe à la pointe de cette Ville,
qui a une aſſiete ſi favorable, qu'elle
ſemble eſtre faite pour la domination de
la Mer du *Nort*. En ſuite à noſtre Arrivée
à *Madrid*, j'ay trouvé que ces petits Pe-
lotons tant d'*Eſpagnols* que d'Eſtrangers,
qui s'aſſemblent les matins en la premie-
re Cour du Palais, ne s'y entretenoient
que des proteſtations, que le Prote-
cteur avoit faictes à l'Ambaſſadeur d'*Eſ-
pagne*, que ce n'eſtoit point contre ſon
Roy qu'il avoit envoyé ſa Flotte aux *In-
des*. Partant on ne doutoit point que ce
ne fuſt pour aller chaſſer les *François*, de
ce qu'ils tenoient à la *Nouvelle France*, &
que c'eſtoit par là qu'il vouloit entre-
prendre la Guerre contr'eux, & rompre
le Traité de Paix, qu'il avoit ſouvent
laiſſé & repris pour les mieux amuſer.
Mais les plus clairvoyans jugeoient
bien, qu'vn ſi grand Equipement ne
pouvoit avoir pour objet une ſi petite
Conqueſte. Quand ils calculoient les
frais qu'il y avoit faits, ils trouvoient,
que toutes les Iſles & tout le Pays, que
cette Nation y poſſedoit, n'eſtoient pas
capables de luy en payer une partie. De
là ils concluoient, que c'eſtoit pour
quelque autre deſſein plus vaſte & d'u-
ne plus haute importance: & certes

ceux cy me sembloient se flatter le moins & estre les plus raisonnables ; car j'avois souvent oüy dire à d'autres qui avoient negotié avec le Protecteur, que s'ils avoient quelque Esprit de discernement, ils croyoient ne se pas tromper, en avançant qu'ils avoient remarqué, qu'il avoit une passion particuliere pour quelque grande Entreprise aux *Indes*. Apres avoir fait admirer & craindre à toute l'*Europe* ses forces par Mer en la Guerre contre les *Hollandois*, où il avoit plus regardé à sa gloire, & à sa reputation qu'à son profit, on pouvoit adjouster foy qu'il ne pensoit qu'à occuper ses Armes en quelque endroit, où il se recompensast de toutes ses depenses. Bien qu'alors il n'eût point de Voisins qu'il maltraitast plus que les *Francois*, il estoit aisé à juger que ce n'estoit pas son interest de rompre absolument avec eux: parce que leur Negoce par Mer se fait pour la meilleure partie par des Vaisseaux *Hollandois* ou *Anglois*, & qu'aussi il feroit crier ou son Marchand, ou celuy d'avec qui il venoit d'arrester la Paix ; joint que les Courses estoient un mestier auquel les *François* s'estoient depuis quelques Années rendus Maistres; que s'il leur opposoit de grosses Armées, ils les eviteroient, ne cherchant qu'à faire la petite Guerre; qu'ainsi

qu'ainſi il ſe mettroit en de grands frais pour des Gens qui le fuiroient toûjours, & qui en attendant ſes Marchands l'obligeroient à les faire eſcorter, s'il ne vouloit voir perir pour eux tout le Commerce de la Mer *Mediterranée*, & une partie de celuy de l'*Ocean*. Tellement qu'une Guerre eſtant de l'intereſt du Protecteur, & celle de Mer où il trouve un gain proportionné à cette grande puiſſance & à ce grand attirail d'Hommes, d'Armes, & de Vaiſſeaux qu'il eſt obligé d'entretenir pour ſe rendre redoutable, & qui luy ont acquis l'Empire des deux Mers, il ne s'attachera pas à la *France*, qui ayant tout chez ſoy, demeure dans l'attente que les Eſtrangers luy apportent ce dont elle ſe peut paſſer, en venant querir ce qui leur eſt tout à faict neceſſaire. Auſſi a t-on obſervé que ſes plus grandes & opulentes Villes ne ſont pas ſituées ſur le bord de la Mer, encore qu'elle en ait deux qui luy battent aux flancs, mais au milieu du Pays. Ce qui monſtre qu'elle a ſon fonds de Richeſſes en elle meſme, & que ſelon le precepte des Politiques, elle eſt *Magis Vendax quam Emax*, ayant plus à debiter qu'à achéter. Ainſi il ne faut pas s'eſtonner ſi ayant un terroir ſi abondant & ſi fertile, elle a preſque de tout temps aban-

donné ſes campagnes ſallées à ſes Voiſins, qui en les cultivant ne ſemblent y employer une partie de leur Art, que pour luy apporter comme en Tribut, la plus grande de leurs travaux, & des Threſors qu'ils en recueillent. Pour doncques faire la Guerre à la *France* avec utilité, il eſt conſtant qu'il faut que ce ſoit par terre. Mais à examiner la raiſon d'Eſtat de l'*Angleterre* d'aujourd'huy, on trouvé qu'elle n'en ſouffre pas une de cette nature: car il eſt facile à juger que ſon but n'eſt que de ſe maintenir de la façon qu'elle s'eſt établie, & de ſe rendre conſiderable à tous les Princes de l'*Europe* par une puiſſance qui convienne à ſa ſituation, qui les empéche d'oſer rien entreprendre contr'elle, & qui les oblige à approuver ce qui s'y eſt paſſé en reconnoiſſant la RepubliquePour cét effet elle s'éſt roſoluë d'eſtre toûjours fortement armée au dedans & au dehors; par l'un elle ſe met en eſtat de ſe meſler de toutes les Affaires de ſes Voiſins ſans qu'ils ſe puiſſent jngerer dans les ſiennes, s'environnant d'une prodigieuſe quantité d'invincibles Chaſteaux mobiles, qu'elle joint comme il luy plaiſt pour ſa defence, & qu'elle fait marcher de meſme pour ſes avantages, ou bon luy ſemble: & par l'autre elle eſt aſſeurée d'af-

d'affermir son nouveau Gouverne-
ment, qui ne peut estre renversé que par
le soulevement de ses Peuples, ausquels
la Milice sert de bride pour les tenir
dans les bornes de l'Obeissance, & de
Massuë pour les exterminer, des qu'ils
sont prests à remuer. Enfin elle peut se
servir de ses Courriers ailez & prés & lo-
in; n'y ayant rien qui les attache tous à
ses Ports, où il en restera toûjours assez
pour y faire une ronde & une sentinelle
si exacte, qu'elle la rende *Mediâ insupe-*
rabilis undâ: pendant qu'une partie s'en
ira chercher fortune, & attendre au pas-
sage, ou saisir à leur source les Thresors
des *Indes*. Mais il n'en est pas de mesme
de ses forces de terre; il faut qu'elles so-
yent toutes chez elle pour y entretenir
le Gouvernement qu'elles y ont estably,
qui au moindre échec qu'elles receuro-
ient, viendroit aussi tost à estre ébranslé,
parmy tant de mécontans qui le souf-
frent à peine. Tellement qu'une Guer-
re par terre ne peut estre que tres nuisi-
ble à l'*Angleterre*, en l'estat où elle est:
mais celle qu'elle entreprendroit con-
tre la *France*, luy seroit apparemment
la plus ruineuse, puis qu'aujourd-huy
c'est la Province de l'*Europe* la mieux
aguerrie, qui a ses forces tres u-
nies, & qui peut fort aysement les

rap-

rapporter & ramaſſer à l'endroit, ou il eſt neceſſaire de faire quelque effort. De ſorte que pour l'attaquer, il faut ſe reſoudre d'y envoyer un bon nombre de Troupes & des meilleures que l'on ait; car autrement, on n'y mettroit peut-eſtre pied à terre que pour eſtre taillé en pieces à meſme temps. Si donc la Republique d'*Angleterre* vouloit y reüſſir, il faudroit qu'elle ſe d'egarniſt de ſes plus vaillants Hommes & de ſes Chefs les plus affidez; ce qu'elle ne peut ſans s'expoſer au danger de voir perir la forme de ſon Gouvernement. Et il eſt inutile de dire, que pour l'aſſeurer, elle leveroit de nouvelles Troupes, dont elle remplaceroit les vieilles, qu'elle envoyroit faire la Guerre: *car* dans un Eſtat peu affermy, & qui ne ſe ſouſtient que par l'ardeur des Uſurpateurs meſmes qui l'ont compoſé, il eſt fort dangereux d'y apporter un tel changement. En cette conjoncture de la Guerre avec l'*Eſpagne*, on ne peut nier, que l'*Angleterre* n'euſt fait pancher la balance du coſté des *Eſpagnols* en agiſſant de concert avec eux; mais outre qu'elle en auroit tiré peu de profit, les meſmes inconueniens s'y feroient rencontrez. Car ou elle auroit joint ſes Troupes aux leurs, & la *France* qui a une ſi gran-

si grande Pepiniere de monde, & qui apres avoir esteint la Guerre intestine, vient de se reünir toute pour l'Estrangere, n'auroit eu besoin que de faire un plus grand effort pour se maintenir contre des Armées, qui estant à divers Maistres & de divers interests, ne reüssissent gueres quoy qu'elles entreprennent: ou elle auroit envoyé un Corps d'Armée à part, & pour la faire eschoüer & en empescher d'abord les progrez, la *France* luy auroit aussi tost opposé toutes ses forces, ne se tenant que sur la deffensive contre l'*Espagnol*, qui voulant profiter de l'occasion, n'iroit que fort lentement & fort foiblement à son secours. Et de quelque façon qu'elle en eust usé, il est certain qu'elle auroit esté obligée d'affoiblir les siennes de terre, qui sont le nœud sacré de la nouvelle Republique. Que si elle se fust contentée d'agir par Mer, & de fournir de l'Argent aux *Espagnols* pour renforcer leurs Armées de terre, on a monstré qu'au premier elle n'y auroit aucun avantage, & qu'il luy faut une Guerre où il y ait à faire quelque Prise & quelque Conqueste, qui vaille la peine qu'elle prend, & les frais qu'elle fait pour entretenir de si puissantes Flottes. Quant au second on sçait que l'E-

l'Epargne d'*Angleterre* eſt aſſez épuiſée, & que meſme elle doit de grandes ſommes à ſes Troupes de terre & de Mer ; & que pour ne pas ſurcharger ſes Peuples, pour d'autres qu'elle eſt obligée de faire, l'Or du *Perou* ne l'incommoderoit pas, bien loin d'en pouvoir ou vouloir donner à ceux qui le tirent.

Pendant qu'on en eſtoit ſur ces raiſonnemens, il arriva un avis à *Madrid*, qui leva toute ſorte de doute ; car apres qu'on y euſt long-temps amuſé le monde de la venuë de la Flotte & des Richeſſes dont elle eſtoit chargée, & qu'on euſt ſçeu que tout ce qui eſtoit dans le principal *Galion* qui avoit échoüé, s'eſtoit preſque ſauvé, il s'épandit un bruit qu'elle avoit eſté rencontrée des *Anglois*, qui n'avoient point marchandé à l'attaquer : mais que s'eſtant vigoureuſement defenduë, elle leur avoit coulé deux ou trois Vaiſſeaux à fond, & s'eſtoit ſauvée à la *Havaña*, Capitale de l'Iſle de *Cuba*. Je ne ſçay point ſi cette particularité eſt veritable, mais je ſuis bien certain qu'on l'a écrite de *Seville* & de *Cadis*, & que des lors on commença à croire que le Protecteur vouloit avoir ſa part des Threſors des *Indes*. Ce qui achoit encore à le perſuader, eſtoit que doit les Marchands *Anglois* qui ſe trouvoient en

en plusieurs Villes & en divers Ports d'*Espagne*, travailloient à s'en retirer, & mettoient à couvert le mieux qu'ils pouvoient leurs effets, de peur d'une confiscation en cas de rupture ; mais peu de temps apres, on vit bien que leur prevoyance ne fust pas inutile, car l'Admiral *Black*, qui avoit passé tout le Printemps & une partie de l'Esté en la Mer *Mediterranée*, rentra dans l'*Ocean* justement en la saison, que les *Galions* devoient retourner. On dit qu'il demanda à faire Caréne, mais que comme on ne voulut le luy permettre qu'à certaines conditions, il s'en picqua & prit sur ses Bords quelques Marchands *Anglois*, & mesme le *Consul* de la Nation en s'élargissant en Mer, & s'allant mettre en sentinelle tout auprés du *Cap* de *S. Vincent*. Aussi-tost on jugea que c'estoit pour les y attendre, & les aller combattre en cas qu'ils eussent échappé à *Pen* & à *Venables*, qui estoient aux *Indes*. Cela fit qu'à *Cadis* par ordre du Conseil de *Madrid*, on équipa quelques Batteaux d'avis, pour leur commander de ne point sortir du Port où ils s'estoient retirez jusques à ce qu'on le leur mandast. Tout aussi-tost on resolut d'armer quelques Vaisseaux, tant aux dépens du Roy, qu'à ceux des Marchands inte-

intereſſez, pour obſerver les deſſeins de cét Admiral *Anglois*. Comme une bonne partie du Trafic de toute l'*Europe*, dépend de l'arrivée des *Galions*, il y a touſiours alors grand nombre de Vaiſſeaux à *Cadis*, qui les attend. De ceux cy & de quelques autres, on euſt bientoſt dreſſé une Flotte, qu'on envoya ſe poſter auprés de celle de *Black*, avec defence de ne commettre aucun acte d'hoſtilité, pourveu qu'il n'en commençaſt point le premier, & de veiller ſeulement, qu'en cas que les *Galions*, n'ayant pas eſté advertys, paruſſent, il ne s'en rendit Maiſtre. Ces deux Armées ont eſté deux ou trois Mois à ſe conſiderer ſans ſe maltraiter, ny en general ny en particulier; & pendant qu'elles ont eſté ainſi, l'une à attendre la proye, & l'autre à ſe preparer à la defendre ſi elle venoit, on a eu nouvelle que la Flotte avoit eu avis des pieges qui luy eſtoient tendus, & qu'elle ne feroit pas voile du Port où elle eſtoit entrée, qu'elle n'en euſt un ordre exprés. A même temps l'on apprit auſſi que *Pen* & *Venables* avoient attaqué *S. Domingo*, mais que cela leur avoit fort mal ſuccedé, y ayant perdu une partie de leur monde, & s'eſtant retirez en l'Iſle de la *Jamaique* qu'ils avoient conquiſe.

Ce

Ce procedé du Protecteur fit bien changer de langage à ceux qui le croyoient un des plus estroits & asseurez Alliez de l'*Espagne*, qui avoit esté la premiere à le reconnoistre. Car dés que l'*Angleterre*, par un attentat le plus horrible qui sera jamais, eust tout d'un coup abbatu la teste & la Couronne à son Roy, l'Ambassadeur eust ordre de *Madrid*, de tascher d'en profiter, & de travailler à acquerir à son Maistre l'Amitié de la nouvelle Republique, en luy donnant de sa part tous les titres & eloges de legitime Puissance, qu'elle pouvoit souhaiter. Il y avoit apparence qu'il y reüssiroit, puis qu'il avoit lieu d'esperer de faire une ligue avec elle contre la *France*, qui ne se contentant pas d'avoir recueilly la malheureuse Maison du Roy *Charles*, de ne point reconnoistre le Protecteur, & d'avoir pris quantité de Vaisseaux *Anglois*, donnoit retraite dans ses Ports à ceux qui restoient à ce miserable Prince. Ce qui augmentoit à *Madrid* l'esperance d'un Traité si avantageux, estoit qu'outre que l'*Angleterre* avoit ordonné à tous les siens d'user de Represailles sur ceux des *François*, & que quelques uns avoient desia mis pied à terre, & fait des actes d'hostilité en *Bretagne*, elle

elle avoit eu tant de bonté pour l'*Eſpagne*, que de faire prendre par ſa Flotte les Vaiſſeaux, que la *France* envoyoit pour ſecourir la Ville de *Dunkerque*, qu'elle tenoit aſſiegée. Cependant toutes ces belles demonſtrations d'Amitié n'ont de rien ſervy, & cet Uſurpateur qui commande en *Angleterre*, & qui paroiſt auſſi grand Homme de Cabinet, que de Main, a ſi bien compris les intereſts de cette Republique naiſſante, que peu à peu il y a accommodé ſes Affaires. Il la voit Maiſtreſſe de quantité d'Iſles tres-fortes & tres bien peuplées, qui ſont ſituées ſur la route des grandes *Indes*. Il ſçait qu'elles ſont comme les clefs & les portes, par où elle ſe peut ouvrir le chemin à une ſi riche Conqueſte, & par où elle peut ſurprendre au paſſage les Threſors qui en viennent, ſi elle ne veut pas ſe donner la peine de les tirer de leurs Mines, en s'en rendant abſoluë. Il eſt aſſeuré que toute cette grande eſtenduë de terre que les *Eſpagnols* y poſſedent, s'eſt conſervée à leur Empire, plûtoſt par l'apprehenſion de leur puiſſance, & parce que perſonne n'a entrepris tout de bon de la leur enlever, que par aucunes forces qu'ils y ayent eſtablies capables de l'en detourner. Connoiſſant ainſi les avantages qu'a l'*An-*

l'*Angleterre*, pour prendre ſa part du *Nouveau Monde*, & la foibleſſe de ceux qui veulent que la découverte n'en ait eſté faite que pour eux, il ne faut pas s'eſtonner s'il cherche de profiter de l'un & de l'autre; principalement en un temps, où pour maintenir ſon pouvoir, il eſt obligé d'eſtre puiſſamment armé; & d'occuper tant de Flottes à quelque Guerre utile, & qui puiſſe les faire ſubſiſter, ou empeſcher ſon Peuple de murmurer de tant de frais qu'il luy faut faire pour les entretenir. Auſſi les *Eſpagnols*, qui ont l'Eſprit de diſcernement politique autant actif, qu'il paroiſt lent dans l'occaſion, prevoyent bien que ſi des Negotiations de la *France* auprés du Protecteur, il naiſt un Traité d'Accord entr'elle & l'*Angleterre*, il leur donnera le change, & ſuivra ſon interêſt en oubliant toutes les avances qu'ils ont faites pour gagner ſon Amitié. Ils croyent en devoir d'autant moins douter, qu'ils n'ont jamais pû avoir raiſon de diverſes Priſes que les *Anglois* ont fait ſur eux, & entr'autres de celle qui les priva de tout l'Argent d'une Campagne qu'ils envoyoient en *Flandres*, ne l'y ayant pû remettre à cauſe de leur differend avec les *Gennois*. Cependant pour ne ſe pas manquer à

eux

eux-meſmes en une telle conjoncture, & pour obſerver le conſeil que *Philippe* II. donna à ſon Fils avant que de mourir, en luy recommandant *d'eſtre en Paix avec l'Angleterre, pour pouvoir faire la Guerre avec tout le Monde*, ils n'ont rien oublié de tout ce qui peut obliger *Cromvel*, de bien vivre avec eux. *Alonſo de Cardenas*, qui eſt leur Ambaſſadeur, & qui pour y avoir eſté dés le commencement des Troubles, eſt eſtimé tres habile au maniment des Affaires avec ces Eſprits inſulaires, fit joüer toutes ſortes de reſſorts pour s'accommoder avec eux, & pour traverſer le Traité de la *France*. Mais comme ſa Politique eſtoit ſoupçonnée à *Madrid*, de n'eſtre pas ſi hardie que celle du Sieur de *Bourdeaux*, Ambaſſadeur du Roy Tres-Chreſtien, on reſolut d'y faire paſſer de *Flandres* pour Extraordinaire le Marquis de *Lede*, Gouverneur de *Dunkerque*. Ces deux Hommes joignirent toute leur addreſſe, pour amener le Protecteur à quelque Accommodement, ſur les plaintes que les *Eſpagnols* faiſoient contre luy, & celles qu'il dreſſoit contre eux. Mais comme ils virent que toutes leurs propoſitions eſtoient fort peu favorablement eſcoutées, & aſſez mal receuës, le dernier reſolut de ſe

se retirer avec le regret de n'avoir rien avancé pour le Service de son Maistre, que de l'avoir un peu mieux éclaircy de la mauvaise Volonté du Protecteur. Aussi commença-t-on de publier à *Madrid*, que toutes les longueurs qu'il avoit apportées en son Traité avec la *France*, n'avoient esté qu'un artifice pour mieux endormir l'*Espagnol*, qu'il envoyoit attaquer aux *Indes*; & qu'il y avoit trois Mois que celuy qu'on faisoit tantost semblant de rompre, & tantost de renoüer, estoit conclu & signé secretement. Voilà doncques l'*Espagne* sur le point de croire que l'*Angleterre* se veut detacher d'elle: & bien que les *Castillans* passionnez n'en accusent que l'avarice & l'ambition du Protecteur, qui veut envahir leurs Thresors, les moins emportez en raisonnent autrement, & cherchent dans le passé les causes du present & de l'avenir. Ce n'est pas que ce qu'ils en disent, puisse faire juger de tout le Secret, & le sujet de la Guerre qu'ils apprehendent: les intentions des Princes sont cachées d'une nuée d'apparences, qui les dérobent à ceux mesmes qui les esclairent de plus prés. On ne connoist la plûpart du temps que les pretextes qu'ils prennent, & il en est de leurs actions comme des grands Fleuves,

ves, dont on ne decouvre pas la source, bien qu'on en voye le cours. Mais ce danger de prendre l'ombre pour le corps, n'empesche pas que ceux qui se flattent icy d'entendre les Mysteres d'Estat, n'en disent leur sentiment. Ils jugent que comme les premieres Armes que la Republique d'*Angleterre* a portées au dehors, ont esté employées pour se ressentir de l'Assassinat du premier Ambassadeur qu'elle a envoyé; ses secondes auront pour objet, de tirer raison du Meurtre du deuxiéme, qui sortit de ses Ports. Ils reconnoissent pourtant, que le point d'Honneur ne fut pas le principal motif, qui l'obligea de se broüiller avec les *Provinces Unies du Pays-Bas*, puisque pour la mort de *Dorislaer*, ils n'oublierent rien de ce qui pouvoit la satisfaire, & luy faire comprendre l'innocence de leur Estat; & ils veulent croire que le Roy d'*Espagne*, n'ayant espargné de soins pour faire punir les Assassins de celuy qui luy fut envoyé, ce ne sera pas precisement pour en venger la mort que *Cromvel* luy declarera la Guerre. Ils sçavent qu'une conjoncture particuliere & une Politique à coups fourrez, causa cette rupture entre le Protecteur & les *Estats*, & qu'à quelques interests de reputation & de

Ambassadeurs d'Angleterre tuez en Espagne & en Hollande.

de profit, il s'en mesla tant d'autres d'une intrigue mysterieuse, qu'ils porterent les *Anglois* à passer par dessus toutes les considerations d'une saine raison, qui ne vouloit pas qu'ils s'entrechoquassent avec la seule Puissance qui leur pouvoit disputer la Mer, avec laquelle ils doivent vivre dans une intelligence si mutuelle, que pour en monstrer la necessité, on s'est servy de l'Emblesme de deux Cruches qui nagent ensemble avec ces mots, *Si concutimur, frangimur.* Et ils se persuadent aisément que pendant que leur Roy a tant de fers au feu, qu'il ne sçait presque plus où prendre du Charbon pour y fournir, ny du bois pour en faire, le Protecteur veut se servir de l'occasion de l'assaillir, au *Vieux* & au *Nouveau Monde*; où croyant trouver peu de resistance, il se propose un gain asseuré, qu'il prefere à la jalousie qu'il auroit des progrez de la *France*, sans ce principe d'utilité; & à la precaution de cette maxime, qui veut, qu'il prenne garde à ce que, *Decrescat Iberus*, en sorte que *Non crescat Gallus.* Sur ces fondemens ils concluent, que dans l'interest qu'a *Cromvel*, que la Paix ne se fasse pas entre les deux Couronnes, & dans le besoin qu'il a d'une Guerre avantageuse, pour se tenir toûjours puis-

ſamment armé, il attaquera la plus foible, en ſoumettant la ſeureté de ſon Eſtat pour l'avenir, à la neceſſité preſente; & que partant il ſe reſoudra de s'accommoder avec la *France*, de partager avec elle ſes Victoires, & de luy laiſſer les Entrepriſes de terre, en s'attachant à celles de Mer, qui reviennent mieux à la diſpoſition de ſes Affaires, & au maintien de ſon Gouvernement.

Mais ſi tout ce diſcours eſt baſty ſur des conjectures, par où les Curieux de *Madrid* ſemblent vouloir deviner ce qui en ſera, & ſe forger des raiſons, qui peut-eſtre ſont bien éloignées de celles du Conſeil d'*Angleterre*; il n'en eſt pas de meſme de ce qu'ils diſent touchant le Droit, que les *Anglois* peuvent avoir de les attaquer aux *Indes*. Car ceux qui parmy eux ſont les plus raiſonnables, & les moins ſcrupuleux, avouënt librement, que dans çeluy des Gens, les Pays pour leſquels on n'a jamais fait de Traité, peuvent eſtre attaquez, par ceux qui ſont quant au reſte en Paix avec celuy qui ſe les approprie. Tellement que leur Roy ayant toûjours excepté le *Nouveau Monde*, par tous ceux qu'il a arreſtez avec les Princes les ſins, & declaré que tous les autres qui voudroient y aller pour s'y établir, ou pour

pour y trafiquer, n'eſtant pas *Eſpagnols* naturels, ſeroient traitez en Ennemis, ne peut ſe plaindre des actes d'hoſtilité, que les autres Nations y commettent, puis qu'il a choiſi luy meſme un état de Guerre perpetuelle, en ne voulant point reconnoiſtre d'Amy ny de Compagnon au delà de la *Ligne*, & notamment en l'*Amerique*.

Surquoy eſt remarquable la réponſe d'un Grand Miniſtre d'*Eſpagne*, en tournant en raillerie deux ſantés qu'on luy portoit; l'une de la Femme de ſon Maiſtre, & l'autre de ſa Maiſtreſſe. *La Femme de mon Maiſtre*, dit il, *eſt l'Amerique, & ſa Maiſtreſſe, les Indes Orientales. Pour celly-cy, il n'en eſt pas ſi fort jaloüx qu'il le prenne au point d'Honneur, ſi quelqu'un de ſes Amis la careſſe un peu trop librement*: Pour l'autre *qui eſt ſa Femme, il la veut conſerver chaſte & reſervée, & ne peut ſouffrir que perſonne luy faſſe l'Amour*. Sans doute il nommoit l'*Amerique* la Femme de ſon Maiſtre; en faiſant alluſion à la Bulle du *Pape*, qui luy en donnant la Seigneurie & la proprieté, a fait ce pretendu Mariage. Mais la plûpart du monde dit, que c'eſt un enlevement qui ne meritoit point cette benediction, puis qu'il poſſede l'*Amerique* ſans ſon conſente-

ſentement, & ſans celuy de ſes Parens, qui ſont l'*Europe*, l'*Afrique*, & l'*Aſie*.

En effet, la donation du *Pape*, eſt un titre ridicule, parmy ceux qui ne reconnoiſſent pas ſon Authorité, & une bonne partie des autres, qui la reverent & reſpectent, ne croyent pas qu'elle s'étende à des choſes de cette nature: tellement que ſi l'*Eſpagnol*, n'a point d'autre Droit, que celuy, qui luy vient de *Rome*, il eſt mal inveſty de la poſſeſſion du *Nouveau Monde*; & ceux qui la luy diſputent, ne peuvent eſtre accuſez d'injuſtice, puiſqu'une partie dit, qu'on ne luy doit point d'Obeïſſance, & l'autre qu'il n'a pû donner le bien d'autruy. Tout ce donc, qui luy en peut avoir acquis la proprieté, eſt de l'avoir découvert le premier, de l'avoir abordé çà & là, d'y avoir mené des Colonies, baſty des Villes, élevé des Forts, ſubjugué des Barbares, & donné des Noms à des Ports & à des Rivieres. Mais tout cela n'eſt pas capable de luy faire valoir cette poſſeſſion comme abſoluë, generale, & ſans exception, puis que s'en eſtant ſaiſi par la Loy des choſes *quæ ſunt nullius, & quæ fiunt primi occupantis*, il n'a en ſon propre que ce qu'il habite, qu'il cultive, & qu'il s'eſt entierement conquis. En tout le reſte, chaque Na-

tion

tion a le Droit de prendre ſa part, & s'il ne le luy veut permettre, elle peut ſe ſervir des Armes, & en chaſſer par leur moyen celuy, qui ne s'y eſt eſtably que par la force.

Lorſque *Philippe* II. ſe munit de la Bulle du *Pape*, pour envahir l'*Angleterre*, il joignit à ce titre des forces les plus conſiderables qui euſſent paru depuis long-temps ſur l'*Ocean*; c'eſt ainſi que le ſpirituel a beſoin du temporel, & que l'un ſeconde ſi bien l'autre, que ſans ce merveilleux concert, il eſt tres-difficile de s'emparer du bien d'autruy. Le Conſeil d'*Eſpagne* s'épuiſa de moyens, de ſoins & d'induſtrie; & tout le Royaume, de Finance, pour cette redoutable Flotte, ſur laquelle on avoit embarqué juſqu'à des Fers, pour en donner aux Habitans de la *Grand-Bretagne*. Cependant les forces ſpirituelles & les temporelles reüſſirent également mal; & tout ce prodigieux Armement, qui a peine avoit eſté achevé en deux Ans, ſe perdit en deux heures: les gouffres de la Mer en abyſmerent une partie; l'autre tomba entre les mains de ceux qu'elle alloit ſubjuguer; & de tout le funeſte debris de cette Armée navale, reſta-t'il preſqué quelques Vaiſſeaux pour aller porter une ſi triſte Nou-

velle a leur Roy. Par où l'on voit que le Ciel ne correſpond pas tousjours aux bons déſirs du Chef viſible de l'Egliſe. S'il n'a donné les biens des *Indiens*, qu'à cauſe que ce ſont des *Barbares*, il ſem-ble qu'on les leur devroit reſtituer, à meſure qu'ils ſe font *Chreſtiens*: mais ils auront beau ſe convertir, on ne leur rendra pas leur Pays; & les *Eſpagnols* imiteront aſſez ponctuellement en cela les Eccleſiaſtiques dans leurs acquiſi-tions, qui ſont autant de démembre-mens du Domaine des Laïques, au-quels ce qui en eſt une fois oſté ne re-tourne jamais. S'ils gardent bien ce qu'ils occupent, ils ne ſçavent pas moins bien ſe faire obeïr. Leur Empi-re eſt formidable, & qui doutera de cet-te verité, qu'il la reconnoiſſe dans les Monaſteres, où les Religieux, qui n'ont ny Charge ny Talent pour ſe faire va-loir, ſont bien plûtoſt les Eſclaves des autres, que leurs Freres en Dieu. S'ils exercent un pouvoir ſi abſolu dans l'en-ceinte de leurs murailles, ſur ceux qui ſont leurs Compagnons de Cloſture, & qui profeſſent une meſme vie, quel traitement ne feroient ils point aux au-tres qui ſont d'une condition differente, s'ils venoient à acquerir cette Authorité qu'ils ſeroient bien aiſes d'avoir, & dont quel-

quelques uns d'eux ſe ſçavent ſervir avec tant d'avantage ſur quelques Particuliers, ſous le pretexte de la Religion & de la direction de leur Conſcience, ſortant ainſi impunément des fonctions d'un Confeſſeur legitime, pour mettre le nez dans les Familles, & ſe rendre les Arbitres des intereſts & des Affaires des Maiſons.

Mais pour revenir à cette donation du *Pape*, on remarque que cette proprieté imaginaire d'un Monde, qui n'eſt pas meſme encore bien connu, & duquel on croit qu'il en reſte plus à découvrir, qu'on n'en a encore découvert, ne peut ny ne doit empeſcher les autres Peuples d'y exercer le Commerce: puis qu'il eſt à qui ſe l'y peut ouvrir, & que les *Eſpagnols* ſe l'y ſont attribués, ſans avoir traité avec les autres Nations, qu'il leur demeureroit par preciput en propre & en Souveraineté. Si donc les *Anglois* attaquent aujourd'huy les *Eſpagnols* aux *Indes*, ceux qui parmy eux ont le plus d'équité, confeſſent, qu'ils ne leur feront pas tant une nouvelle Guerre, qu'ils en continueront une vieille; puiſque de tout temps ils les y ont ou plus ou moins harcelez, & que jamais on n'a fait un accord bien formel avec eux, touchant ce Pays. J'ay oüy

examiner à quelques uns des Curieux, les avantages & desavantages qu'il en pourra revenir à l'un & à l'autre Estat. Ils tiennent pour constant, que d'abord les *Espagnols* y gagneront, en enlevant d'emblée tout le bien, que les *Anglois* possedent en leurs terres. Ils trouveront de bonnes sommes entre les mains des Marchands de cette Nation, tant à *Bilbao*, à *Cadis*, & à *Siville*, qu'en quantité d'autres Ports, qui sont sous la domination de leur Roy, qui leur aideront beaucoup, à faire les premiers frais de la Guerre.

Car il est à noter, que durant un long espace de temps, l'*Angleterre* à faict presque tout le Trafic de l'*Espagne*. Les *Hollandois* pendant leur Guerre, & les *François* depuis leur rupture, n'y ont eu du Commerce, que par son moyen. Tellement que les *Anglois* se sont établis puissamment, & ont acquis de grands effets en un Pays riche en Argent, pauvre en denrées, & qui ne pouvoit recevoir de chez ses Voisins celles, qui luy estoient necessaires, que par leurs mains. A cette confiscation des biens des Marchands *Anglois*, en tous les endroits où le Roy d'*Espagne* à du pouvoir, on ne peut pas opposer celle des biens des *Espagnols* en *Angleterre*; car comme ils ont

ont la couſtume de ne point porter les Armes au Service d'aucun Prince Eſtranger, ils ont pour maxime de ſeureté de Commerce, de ne l'exercer que dans les Pays de leur propre Roy. Ainſi ils n'en ſortent point, quelque grand que ſoit le Negoce qu'ils font, & ils ſe contentent de traiter chez eux, avec les Marchands des autres Nations, qui pour ſuppléer au defaut de correſpondance, s'y vont établir, & le font d'autant plus volontiers, que par là n'ayant pas affaire à des Gens fort intelligens en leurs Marchandiſes, ils y font de plus grands profits.

Voilà donc le Roy d'*Eſpagne* hors de crainte qu'on rende la pareille à ſes Sujets, pendant qu'il dépoüillera ceux de la Republique, qui ſe ſont établis çà & là en ſes terres. Mais ce petit & leger avantage, qui ne nuira qu'à quelques Particuliers, n'eſt pas comparable à celuy que les *Anglois* auront à courir les deux Mers d'*Eſpagne*, & à attaquer tout ce qui luy viendra de chez ſes Voiſins, dont elle peut à peine ſe paſſer. Ainſi *Gennes*, *Naples*, *Amſterdam*, & *Anvers*, qui y font de ſi grandes Affaires, n'y pourront preſque rien envoyer, qui ne ſoit expoſé de tomber entre leurs mains; & ſi par hazard ils font des

Conqueſtes en l'*Amerique*, ou s'ils en prennent la Flotte, comme ils ſemblent ne s'y point épargner, on verra la *Tamiſe* chargée des riches dépouilles de l'un & de l'autre Monde.

A toutes ces conſiderations de perte & de gain particulier, on en adjouſte une d'Eſtat, qui eſt, que par la Guerre des *Anglois*, ce vaſte & confus corps de la Monarchie d'*Eſpagne*, perdra preſque toute ſa liaiſon, & toute ſa communication avec ſes membres les plus éloignez: car ayant la Guerre avec la *France*, elle n'en a preſque de bien libre avec la *Flandre* que par Mer, qui luy ſera oſtée par une Nation qui y eſt ſi puiſſante, qu'elle s'en attribuë l'Empire. Il eſt vray que quelques uns diſent icy, qu'on ne laiſſera pas de s'en ouvrir le paſſage, le mieux que l'on pourra, de meſme qu'on le faiſoit du temps, qu'on eſtoit en Guerre avec les *Hollandois*. Mais d'autres remarquent, qu'il y a grande difference de l'un à l'autre Eſtat, puis qu'outre que l'*Angleterre* eſt d'une ſituation ſi avantageuſe, qu'elle peut ſans peine rompre la communication de l'*Eſpagne* avec la *Flandre*, la Puiſſance des *Hollandois* par Mer n'a proprement paru, que lors que la Guerre eſtoit déja vieille, & qu'on n'en avoit plus la premiere Animoſité,

mosité, au lieu qu'icy on aura affaire à une Nation, qui ne forme, & n'amasse pas ses forces pour combattre, mais pour employer celles, qu'elle a sur pied. Outre que le Roy d'*Espagne* n'étoit pas alors épuisé d'Hommes & d'Argent, comme il l'est à present, & qu'il pouvoit mettred'assez bonnesFlottes en Mer, pour y contrequarrer les *Hollandois*, qui de plus, ayant le Commerce simplement pour but dans les Navigations, taschoient plus à passer librement par toutes les Mers, que d'en oster la frequentation à leurs Ennemis. Ainsi,bien que souvent ils ayent attaquè leurs Flottes, & qu'ils en ayent pris quelques-unes, nous voyons, que pourtant ils ne se sont pas monstrez fort aspres à de telles Conquestes, parce que leurs Marchands y estoient intereſſez, & en recevoient presque autant de dommage que ceux de *Cadis* & de *Seville* mesme. On sçait qu'à mesme temps que leurs Vaisseaux de Guerre croisoient la Mer pour en oster le Commerce aux *Espagnols*, ceux de leurs Marchands faisoient en leur Faveur les allées & les venuës de *Flandres*, de *Naples*, & de *Gennes*, & servoient à porter leurs plus secrets avis & leurs meilleures munitions, au lieu qu'en cette

Guerre avec l'*Anglois*, tout ira avec une autre chaleur; & que *Cromvel* ne se souciant pas d'y menager quelque Trafic pour sa Nation, passera d'abord dans une offensive sans relasche, & ira tout droit à la Conqueste des *Indes*, en cherchant de les incommoder par tout, afin d'en avoir meilleur marché.

CHAP. XXIV.

l'Autheur rapporte les maximes principales de deux Ecrits composez en Castillan, où sont representées les necessitez de l'Espagne. & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir

J'ay representé dans le precedent Chapitre, le plus succintement qu'il m'a esté possible, ce que j'ay oüy dire à *Madrid*, des desseins de *Cromvel* & des Negociations qui se faisoient avec luy, par les Ambassadeurs des deux plus grands Roys de l'*Europe*, ou ce que j'ay pû tirer de divers raisonnemens qu'on y a produits sur ce sujet, pendant le terme de trois Mois que j'y ay esté. Avant que j'en parte, je veux remarquer qu'il sortit de dessous la presse deux Escrits, qui découvroient à plein, & avec jngenuité, les grandes jndigences de l'Estat; ce qui surprit ceux qui ne cro-

croyoient pas qu'un veritable *Eſpagnol* pût jamais avoüer, que ſes forces ſont épuiſées, & qu'il eſt tombé en foibleſſe. Le premier avoit eſté compoſé par un *Dom Philippe Antonio Aloſa*, Chevalier de l'Ordre de *Calatrava*, Conſeiller du Roy, & ſon Secretaire en la Chambre de la *Sainte Generale Inquiſition*. Il contenoit une exhortation aux Eccleſiaſtiques de ſecourir le Roy par des contributions volontaires, en une neceſſité ſi urgente qu'eſtoit celle de ſon Royaume. Apres en avoir dit les cauſes, qu'il profere dés le temps auquel *Philippe* II. engagea preſque tout ſes Revenus, pour aſſiſter la Ligue & baſtir *l'Eſcurial*, & avoir donné a entendre que ſous *Philippe* III. ſon Fils, les occaſions des dépenſes s'accrurent par les Guerres d'*Italie* & de *Flandres*, par la tranſlation de la Cour de *Valladolid* à *Madrid*, & par les frais qu'il fallut faire pour l'entretien des Princes de *Savoye*, & la reception des Ambaſſadeurs d'*Angleterre* & de *France*, & que ce qui acheva d'affoiblir l'Eſtat, & qui le jetta dans une plus grande miſere, fut le hauſſement de la Monnoye de Billon, *la Subida de la Moneda de Vellon*, dont le *Saavedra* dit, qu'il arriva plus de mal à l'*Eſpagne*, que ſi tous les Serpens, & tous les Monſtres d'*Afri-*

d'*Afrique* l'euſſent attaquée. Il fait voir que lors que ce Roy luy ſucceda, il parvint à un Eſtat ſi pauvre, que c'eſt une merveille, qu'il ait pû reſiſter á tant d'Ennemis, qui à meſme temps luy ont declaré la Guerre ; & conclud qu'apres tant d'échecs qu'il a receus, il eſt en danger de ne pouvoir plus ſe defendre, ſi l'on n'a recours à quelque moyen de luy fournir une prompte Aſſiſtance, & que de penſer à de nouveaux Impoſts, ou à augmenter les vieux, il ne peut eſtre à propos, puis qu'en ce qui eſt impoſé on trouve une impuiſſance generale en tous les Sujets de le payer.

Cela poſé, il dit qu'on ne peut plus s'addreſſer qu'aux Eccleſiaſtiques, qui ayant toûjours tenu la porte ouverte à toute ſorte d'acquiſitions, & fermée à la moindre alienation, & ne ſupportant preſque point de charges, occupent toutes les Richeſſes de l'Eſtat. Pendant qu'une plus docte Plume que la ſienne, travaille à montrer, qu'on peut les obliger & les contraindre juſtement à ſecourir le Roy d'Argent en ſes grands beſoins, il declare que ſa penſée eſt, de ne les porter qu'à une liberalité volontaire. Pour les y induire, il faict voir qu'il leur ſera utile de contribuer ; puiſque ſi ſa Majeſté eſt obligée de preſſer par toute ſorte

sorte de rigueur les Seculiers, ils abandonneront & le Pays & la culture des champs ; par où les Revenus des Ecclesiastiques cesseront, qui ne les tirent que de leurs mains, par dixmes, cens, & autres rentes constituées, tant sur les fermes qu'ils tiennent d'eux, que sur les biens qu'ils ont en leur propre.

De là il passe à dire que cette liberalité se doit particulierement à un Roy Catholique, qui n'a pour but que le bien de l'Eglise ; qui ne demande les moyens pour continuer la Guerre, qu'a-fin d'obtenir la Paix, & qui ne les requiert qu'apres les avoir procurez, puisque c'est de ceux principalement, qui par le Droit de Patronat de sa Majesté ont esté nommez & avancez aux Benefices, qu'on exige cette contribution & ce secours volontaire ; qu'ils pourront fournir sans s'incommoder, s'ils veulent seulement se priver de leurs Meubles precieux, de leurs services de Vaisselle d'Argent & de leurs grands trains, qu'ils tiennent sans doute pour faire montre de leur Puissance, qui paroistra bien mieux quand ils assisteront & donneront comme l'Aumosne à leur Roy. En estant venu jusques là, il continuë que pour la leur demander plus efficacement, sa Majesté doit choi-

choisir quelque grand Ministre, ou Homme d'Estat de sa Cour, de qui les Ecclesiastiques ayent en quelque façon obtenu les Benefices qu'ils possedent, & de qui ils puissent esperer quelque plus grand avancement, par le rapport qu'il fera au Roy & à son Conseil, de la liberalité qu'ils auront exercée, & de la promptitude avec laquelle ils l'auront faite. Il ajoûte qu'ayant receu leurs dignitez par le moyen de ce Ministre, ils n'oseront le refuser, de peur de passer pour ingrats; & que l'esperance qu'ils auront de parvenir par ses entremises, à de plus grandes, les portera à faire plus de liberalitez: & afin qu'ils n'en soient empeschez par leurs deliberations, il conseille qu'on ne s'addresse ny au Corps ny à des Communautés assemblées en Chapitre, mais qu'on les prenne en particulier & en détail, en écrivant exactement ceux, qui se feront montrez les plus prets à s'acquitter de cette charité envers leur Seigneur & Maistre, pourque cela leur serve comme d'un titre pour en recevoir aux occasions des Faveurs plus singulieres. Par cette methode, qui est proprement celle d'une Collecte pour l'Estat, il croit, que le Roy pourra en peu de temps amasser une bonne somme d'Argent pour l'entretien

tretien de ſes Troupes, qui periſſent faute de payement, & pour le reſtabliſſement de ſes Affaires, qui ſont par tout en deſordre par cette meſme neceſſité.

Le ſecond Imprimé qui parut en ce temps là, fut un Memorial dreſſé par un certain Capitaine nommé *Joſeph Puxol*, où il repreſente au Roy, comment, en ſoulageant ſon Peuple, il pourra mieux faire la Guerre, *como aſſiſtiendo todos*, ce ſont ſes paroles, *ſe pueda lograr el hazur mejor la Guerra*. Les expedients qu'il y propoſe, ſembloient eſtre d'un Homme d'Eſprit à ceux qui ne le connoiſſoient pas, mais la force du prejugé faiſoit en pluſieurs, qui ſçavoient qui il eſtoit, qu'ils mépriſoient ſes raiſons, parce qu'il n'eſtoit pas en une haute Fortune; comme ſi la bonté d'un Medicament dépendoit de la condition du Medecin, *& aliquando etiam olitor commodè non eſſet locutus*. Sans m'arreſter à ceux cy, je veux rapporter icy ce que les autres trouvoient de plus judicieux en ſon Eſcrit, auſſi bien ſervira-t'il à mieux comprendre l'Eſtat auquel je m'en vay laiſſer l'*Eſpagne*. Apres avoir fait voir en détail tous les Revenus que ſon Roy tire de ſes Royaumes de *Caſtille* & des *Indes*, qui en gros ne montent qu'à dix-huit Millions d'Or, &

que

que quand *Philippe* IV. à preſent regnant vint à la Couronne, il n'en trouva de libre & de franc que huit Millions deux cens ſoixante & quatorze mille Eſcus, qu'il fut preſque auſſi-toſt obligé d'engager aux Partiſans, pour reſiſter à la *France*, & qu'il aliena encore plus ces Années paſſées pour avoir dequoy reduire la *Catalogne*, appaiſer les troubles de *Naples* & de *Sicile*, defendre l'Eſtat de *Milan*, recouvrer *Portolongon* & *Piombin*, & quantitè de Places en *Flandres*, & ſecourir les Princes qui ont pris ſon Party en ces revolutions de *France*, il conclud, que pour remedier à une ſi grande diſette, où ſe trouvent les Affaires de ſon Roy, il faut ſe ſervir d'une épargne tres-étroitte, & d'une œconomie fort exacte. Les moyens qu'il en avance, ſont autant de remarques de la mauvaiſe diſpenſation & adminiſtration des Deniers publics.

Premierement il dit que ce qui empeſche qu'on ne puiſſe fournir à la ſubſiſtance des Armées, n'eſt pas ſeulement l'engagement qu'on a fait des principaux Revenus de l'Eſtat, à ceux qui ont preſtè au Roy en ſes beſoins; mais auſſi le Vol énorme d'un nombre infiny d'Officiers, qui ſont établis pour les recouvrer, d'où vient que ſa Majeſtè a eu ſujet

fujet de ſe plaindre en ſa propoſition *às las Cortes*, que de dix Millions que luy donnent ſes Royaumes de *Caſtille*, il n'en tire que trois & demy, les ſix autres demeurans entre les mains de plus de dix mille Threſoriers, Secretaires, Receveurs, & autres perſonnes, qui ne vivent que de la rapine qu'ils exercent ſur le Roy & ſur ſon Peuple.

En ſuitte il voudroit que parmy les *Aſſentiſtes* ou Partiſans, tant anciens que modernes, l'on diſtinguait ceux qui ont traité de bonne foy, & qui n'ont pas profité maliçieuſement de la neceſſité des Affaires, d'avec les autres qui s'en ſont prévalus par fineſſe, en achetant les Droits du Roy. A ceux là, il tient qu'il eſt juſte que l'on faſſe bonne compoſition, & qu'on les laiſſe joüir de ceux qu'ils ſe ſont également acquis; mais pour les autres, qu'on les doit traiter avec toute la rigueur poſſible, & leur faire rendre gorge, comme à des Uſuriers à brûler, & à des Voleurs à pendre. Sur le fait des recompenſes, il trouve qu'il eſt équitable de reconnoiſtre ceux qui ont fidelement ſervy, quelque diſetteux que ſoit l'Eſtat, mais il ne veut pas, que pour cela le Roy mette la main à la Bourſe, & qu'il ſoit liberal, lors qu'il a peu de quoy l'eſtre. Il luy conſeille

que

que puis que la grande Naiſſance n'eſt pas toûjours une ſource de grandes Actions, & que les Enfans n'heritent que rarement de la Valeur & de l'Eſprit de leurs Peres, il ne laiſſe pas dans les Maiſons & en ſucceſſion quatre cens & quatre vingt onze Commanderies, que poſſedent les huit Ordres militaires d'*Eſpagne*, qui valent plus d'un Million d'Or de rente, & qu'au lieu de les donner par Faveur, le plus ſouvent à des perſonnes indignes & inutiles, il les diſtribuë à ceux, qui auront conſervè ou étendu les limites de la Monarchie. Et ſi quelquefois il les laiſſe ſortir d'entre les Gens de Guerre, que ce ſoit pour un habile Miniſtre d'Eſtat, ou un adroit Ambaſſadeur, qui ſans tirer l'Epée, a defendu une Place, en a ſurpris une autre, a empeſché une levée à l'Ennemy, a oſté les vivres & les munitions à une Armée, a fait que les Voiſins s'y ſont oppoſez, a obligè un Prince de quitter ſa neutralité, a conſervé l'Allié, s'eſt aſſeuré de celuy dont on doutoit, & qui enfin par ſon Eſprit & par ſon induſtrie, a procuré de grands avantages à ſon Maiſtre & à l'Eſtat. Cependant il ſe plaint que bien loin de grafitier du ſolide de ces Ordres des perſonnes qui le meritent, on leur en refuſe meſme l'exte-

l'exterieur & l'éclatant qui ne consiste qu'en l'habit. Ainsi il allegue que Monsieur de Saint *Maurice*, Gentil-Homme *Bourguignon*, qui avoit rendu de tres bons Serviçes, a esté plusieurs Années sans le pouvoir obtenir, bien que le Marquis de *Caracene*, eût escrit en sa Faveur, & recommandè hautement la Vertu de son grand merite. Qu'ainsi il ne s'estonne pas que de son temps il n'y a en toutes les Troupes qui servent dans le *Milanois*, que huit Chevaliers, puisque cet Honneur, qui devroit estre la recompense des Gens de Guerre, ne se donne le plus souvent, qu'à des Gens de Plume, ou à ceux, qui s'appuyent plus sur la Robbe que sur l'Epée; encore qu'ils la portent toûjours, pour marque de ce qu'ils devroient estre plutoſt, que de ce qu'ils sont. Apres cette deduction d'abus au maniement des Finances de son Roy, il passe aux moyens de les accroistre, & de les mieux asseurer. Pour les augmenter il veut que l'on considere que l'*Espagne* estant habitée par des Gens tres riches, par d'autres qui sont assez accommodez, & par des pauvres, dont le nombre est le plus grand, on ne peut favoriser l'un des trois Partis en l'Imposition des contributions pour l'Estat, sans qu'on fasse

tort

tort aux deux autres, & au Souverain meſme : & qu'ainſi il faut qu'on y obſerve cette Proportion Geometrique, qui a égard aux forces & aux biens d'un chacun, & qui ne permet pas qu'il en arrive en la Republique, comme en nos Corps, où bien ſouvent toutes les mauvaiſes humeurs tombent ſur la partie la plus foible. Ayant poſé un ſi bon fondement, il attaque ceux qui poſſedent le plus, & qui payent le moins ; & montre que le Clergé d'*Eſpagne*, qui eſt ſi opulent ne fournit au Roy que quatre cens quarante ſept mille Eſcus, qui n'eſt qu'une bagatelle au prix de ce qu'il peut faire. D'où il conclud, qu'on peut prendre ſur leur fonds un tres-juſte expedient, d'une augmentation de Revenus en une ſi grande Neceſſité de l'Eſtat. A la haute & moyenne Nobleſſe, il ne juge pas que l'on puiſſe avec équité rien impoſer de plus, puiſqu'il ſe trouvera qu'aujourd'huy elle paye le tiers de ſes rentes : mais bien ſur les Laboureurs, ſur les Marchands, & ſur les Richeſſes inconnuës, & dont on pourroit tirer de plus grands ſubſides, que ceux qu'on en a, ſi l'on vouloit bien examiner les ſources de leur abondance. Quant aux Impoſitions mal aſſiſes, il dit que celle qui conſiſte en la hui-

huitiéme partie de la Chair, de l'Huile, du Vin &c. eſt la pire de toutes, puis qu'elle donne occaſion à mille fraudes, tant des Officiers que de ceux qui entreprennent de faire entrer ces denrées dans *Madrid*, & autres Villes, ſans payer les Droits. A quoy j'adjoûteray, qu'on m'a aſſeuré, qu'il y a un nombre infiny de Gens qui ne vivent que de ce métier. Juſques là que non ſeulement ces neceſſiteux de bonne Maiſon, & ces vaillans Filoux, qui veulent ſubſiſter ſans rien faire, dont les Cours & les grandes Villes ne manquent jamais, en font profeſſion, mais auſſi les Moines, & les moins accommodez des plus grands Seigneurs. Ce qui a obligé de pourvoir de Gardes, ceux qui ſont commis à la Collecte de ces Impoſts, avec cette condition, que lors qu'ils attraperont des denrées qu'on fait entrer ſans payer les Droits, elles leur appartiendront. Mais de ce qu'on a eſtably pour redoubler leur vigilance, ils ſe ſont formé une eſpece de Politique, par laquelle conſiderant l'intereſt du Roy, comme celuy qui feroit ceſſer leur gain, s'ils le pourſuivoient avec vigueur, ils ne ſont pas fort exacts à y prendre garde; tellement que voyant bien, que s'ils ne fermoient quelquefois les yeux, ceux

ceux qui se meslent de cette espece de Contrebande en abandonneroient la profession, n'y voyant que pertes & confiscations de leurs denrées; & qu'ainsi le Roy seroit bien payè de ses Droits; mais qu'eux n'y trouveroient plus de profit à faire, ils s'entendent avec les Entrepreneurs de Contrebande, & ne leur saisissent leurs Marchandises, que lors qu'ils en ont tant fait passer, qu'ils ont plus gagnè qu'ils ne perdent. Ainsi le Commerce s'entretient aux despens du Roy, & quantité de Faineans se nourrissent du Sang du pauvre Peuple, sur qui tombe tout le mal d'un si grand desordre. Parmy d'autres Imposts, qui luy semblent mal assis, & que je ne m'amuseray pas à mettre icy, puis qu'aussi bien je ne les connois pas tous, & qu'ils ne reviennent pas aux nostres, il compte le Papier marqué: disant que c'est un Revenu peu stable, se fondant sur la Chicane, à laquelle la folie & l'opiniastretè des Hommes donne l'estre. Où est à observer qu'à mesme temps qu'on blasme cet Impost en *Espagne*, où il est introduit, comme peu asseurè & peu utile au public, on en propose & on en presse l'establissement en *France*, comme d'une piece qui doit produire des Millions au Roy. Il est vray

vray, que comme en *France* on eſt peut-eſtre plus fol en Chicane qu'en *Eſpagne*, on y en pourroit tirer un plus grand fonds que non pas en un Pays, où ce fale meſtier, pour le civil au moins, n'eſt pas tant en regne: au lieu qu'en *France* il s'exerce avec tant d'avidité, tant de rapine & tant de longueur, que cette horrible Peſte, qui ſe nourrit ſi bien parmy tant de Tribunaux divers, & les Conflits de leurs Juriſdictions, peut eſtre reputée pour un des fleaux, qui s'oppoſe d'avantage au bonheur de la Nation & au repos des Familles.

Apres que cet Autheur a repreſenté tout ce qu'il trouve de peu juſte & de mal entendu en quelques Impoſitions, dont il parle, il conſeille à ſon Roy, qu'il faſſe un compte de toutes ces petites parties mal aſſiſes, qui luy ſont ruineuſes & à ſon Peuple; & qu'il en çharge avec proportion tous les biens de ſes Sujets, à qui elles ne peſeront gueres eſtant diviſées avec égalité, & auſquels il ſera tres doux de s'eſtre redimez pour peu de choſe de tant de vexations, qui ſont plus au profit de mille Coquins, qu'à celuy de l'Eſtat. Si l'on veut faire les efforts qu'il propoſe, & ſe ſervir des expedients qu'il en donne, il ne doute point que ſa Nation ne ſur-

monte tous ſes Ennemis, y ayant tant deConqueſtes qui témoignent ſa Valeur, tant de Livres, qui ſont des preuves de ſon Eſprit, & tant d'Or & d'Argent marqué à ſon Coin, qui court par tout, bien qu'elle n'en reçoive point d'Eſtranger, qui montre ſa Richeſſe.

CHAP. XXV.

Viſite de l'Autheur & de ceux de ſa Compagnie au Comte de Peñoranda. Eloge de ce Comte. Haine des Eſpagnols contre les Hollandois.

PEndant que les deux Eſcrits, ſur leſquels j'ay diſcouru dans le precedent Chapitre, fourniſſoient à nos converſations une nouveauté tout à fait extraordinaire, à cauſe du genie de la Nation, qui ne va gueres à découvrir où le Baſt la bleſſe, & dont la conſtance eſt ſi admirable, qu'elle fait toûjours bonne mine à mauvais jeu; nous receûmes des Lettres pour quelques-uns des principaux Miniſtres du Roy Catholique. Si elles nous fuſſent venuës dés le commencement de noſtre Arrivée à *Madrid*, elles nous auroient ſervy à mieux déçeler de quel air on vit en cette Cour: mais comme nous ne les eûmes qu'au Mois de Juin, & que

que pour prevenir les grandes chaleurs, nous voulions repaſſer les *Pyrenées*, avant qu'elles commençaſſent, il ne nous reſtoit gueres de temps à eſtre en un Pays, où le Soleil eſt un peu trop prodigue de ſes rayons. Cependant pour en profiter autant qu'il eſtoit poſſible, & le faire ſelon les formes, je m'addreſſay à *Dom Martin*, Secretaire du Comte de *Peñoranda*, & le priay de faire tenir à ſon Maiſtre la Lettre de Faveur que nous avions pour luy. Je ſçeus à quelle heure on pourroit le voir, afin qu'on ne le fût pas chercher au temps qu'il ne donne point d'Audience. Ces precautions ſont à ſuivre en cette Cour, pour tous ceux qui n'eſtant pas connus, ou n'ayant perſonne qui les introduiſe, veulent parler en particulier à quelqu'un des premiers Miniſtres. Car par là ils ne s'expoſent pas à eſſuyer cette ſeiche gravité, qui leur fait recevoir avec un viſage de plomb, c'eſt à dire froid & peu ouvert, tous ceux pour qui ils auroient peur de ſe méprendre en leur civilité, ne ſçachant pas qui ils ſont. Joint qu'à en parler en general, un Homme d'Eſprit ne doit jamais rendre luy meſme cette ſorte de Lettres, qui ne ſont que pour le faire connoiſtre à des perſonnes, qu'il n'a jamais veuës; car ſi on les lit

en ſa preſence, il ſouffre un moment d'incivilité faſcheuſe, & ſi on remet à en faire la lecture apres qu'il s'en ſera allé, il ne reçoit en cette premiere viſite que des careſſes tiedes, vagues & confuſes, & qui retombent plus ſur celuy qui écrit, que ſur celuy pour qui il a écrit. Nous ne fuſmes pas en ces peines; car le Comte, ayant eſté informé & par celle de *Dom Eſtevan de Gamarra*, Ambaſſadeur du Roy Catholique aupres de *Meſſieurs les Eſtats*, & par le rapport de ſon Secretaire, de ce qu'eſtoient ceux qui le viendroient ſaluër à une telle heure, nous fit un accueil tel qu'on le pouvoit ſouhaiter. Auſſi n'y a-t-il point de Seigneur en cette Cour, qui entende mieux ſon Monde que luy, qui ſoit plus accort & plus affable aux Eſtrangers. Il a l'abord heureux & accompagné de douceur, qui fait voir qu'à la ſeverité des mœurs de ſon Pays, & à cette imperieuſe gravité de la Nation, il a meſlé un certain air Eſtranger, qui en diminuë l'auſterité, & qui luy donne de l'agréement en ſa façon d'agir; tellement que ſi l'addreſſe & la galanterie du premier des *Tarquins* fit dire que *Græcum ingenium miſcuerat Italicis artibus*, on peut aſſeurer, que celle de ce grand Homme fait remarquer que

Viſite de l'Autheur & de ceux de ſa Compagnie au Comte de Peñoranda.

Eloge de Peñoranda.

Hiſpani-

Hiſpanicum ſupercilium poteſt moribus exteris & comitate exoticâ dilui. Son Eſprit & ſon jugement ont paru en ſon Ambaſſade de Plenipotentiaire à *Munſter*; & comme la Nouvelle arriva à *Madrid*, de la promotion du Cardinal *Chigi* au *Pontificat*, & du grand deſir que ce S. Pere témoignoit pour la Paix entre les deux Couronnes, on parla de l'envoyer à *Rome* pour celle d'Obedience. Mais en effet on ne le vouloit choiſir pour cet Employ, que par ce qu'ayant contracté grande Amitié & habitude avec le nouveau *Pontife*, lorſqu'il eſtoit Nonce en *Allemagne*, on eſperoit qu'il y pourroit beaucoup ſervir ſon Maiſtre pour toute ſorte de Negotiations. On publia meſme divers avantages que le Roy luy vouloit faire pour l'obliger de l'accepter; outre une bonne ſomme de Comptant, on diſoit qu'on luy aſſignoit trois mille *Ducats* par Mois; que l'on donnoit le Titre de Comte à ſon Fils; qu'on luy continuoit la Preſidence du Conſeil des *Indes*; & que la Clef d'Or, qu'il n'avoit que *Capona*, c'eſt à dire ſeulement par Honneur, luy eſtoit conferée *à Exercicio*; c'eſt à dire en uſage, & avec toutes ſes Prerogatives. Cependant on n'a encore rien fait de tout cela, & nous n'en avons oüy que le bruit.

Auſſi ceux qui ſçavent la confiance, qu'a *Dom Luis de Haro* en ſa fidelité & en ſa capacité, ne croyent pas qu'il l'éloigne du Conſeil que le plus tard qu'il pourra. Ayant ainſi eu toute ſorte de ſatisfaction en noſtre premiere viſite àun ſi honneſte Homme, qui n'oublia rien de ce qui pouvoit perſuader Monſieur de .... de l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne & de ſon merite, qu'il reconnut d'abord par cette vivacité d'Eſprit, qui eſt ſi naturelle aux perſonnes extraordinaires, qu'elles n'ont pas beſoin de parler deux fois à ceux qui les approchent pour ſçavoir ce qu'ils valent, nous cruſmes avoir fait une bonne avance pour eſtre bien reçeus de *Dom Luis de Haro*, lorſque nous le verrions. Car outre que nous avions une Lettre pour luy, nous ne doutions point qu'il ne l'entretinſt, & de la viſite que nous luy avions renduë, & de tout ce qui pourroit l'obliger à faire bon accueil aux premiers *Hollandois* de Marque, qui avoient paſſé en *Eſpagne* depuis la Paix, qu'il conſidere comme ſon Ouvrage, pour lequel il ſemble s'intereſſer à ce qu'on leur montre que cette reconciliation, apres une Guerre de prés de quatre vingt Ans, eſt tout à fait pure & ſincere, & n'a pas ſeulement deſarmé les Mains & les Bras, mais auſſi les

Cœurs

Cœurs & les Esprits. Surquoy je diray, que bien que tous les Ministres que nous avons asseurez de nos respects, nous ayent témoigné que c'estoient là mesme de plusieurs Particuliers, qui nous montroient un visage assez serain & amiable, lors qu'ils nous prenoient pour *Flamans*; mais lorsque par trop de Curiosité, ils vouloient sçavoir de quel endroit des *Pays-Bas* nous estions, & que nous leur respondions de *Hollande*, l'air leur en devenoit rude, & ils changeoient de ton & de voix, comme si avec ce mot nous leur eussions donné un coup de Massuë, qui estourdissoit toute la conversation & la familiarité commencée: tant il est vray que cette Nation a un certain principe de grandeur ou de fierté dans l'Ame, qui ne permet pas qu'elle voye jamais de bon œil, ceux qui ont esté ses Ennemis, quelque Paix qu'elle ait faite avec eux. Mais pour retourner à nostre seconde visite, & dire de qu'elle maniere nous nous y prismes, j'ajoûteray qu'avec la Lettre qui estoit pour *Dom Luis de Haro*, on nous en avoit envoyé une pour un Gentil-Homme, nommé *Alonso Verfoça*, Parent de *Dom Estevan de Gamarra*, qu'on nous marquoit estre fort

Haine des Espagnols contre les Hollandois.

bien dans l'Eſprit de ce Favory. Par là nous jugeaſmes qu'il falloit premierement voir le Sieur *Alonſo*, afin qu'il la luy remiſt, & qu'il nous y introduiſiſt à propos. On eut aſſez de peine à decouvrir où il demeuroit; mais enfin ayant appris qu'il ſe tenoit à la campagne, & qu'il n'y avoit à *Madrid* qu'un de ſes Fils, qui eſtoit Gentil-Homme de *Dom Luis de Haro*, je fus le chercher à la Maiſon de ce premier Miniſtre. Il avoit ſa Chambre en Ville, & ne venoit plus à cet Hoſtel, depuis que ſon Maiſtre eſtoit au *Buen Retiro* avec le Roy, & la civilité des Officiers, de qui je m'enquis de ſon Logis, n'alla pas juſques à me le faire enſeigner; tellement que me l'ayant à peu prés bien indiqué, il me fut aſſez difficile de le trouver, & plus encore de l'y rencontrer. Car comme il n'y faiſoit que coucher, il falloit l'y chercher bien tard, ou l'y prendre de fort bon matin. Ce fut enfin au ſortir du Lit que je l'y vis, auſſi en peine de ſçavoir le noſtre, à ce qu'il me dit, que je l'eſtois du ſien: parce qu'il avoit receu une Lettre de l'Ambaſſadeur à ſon Pere, par où il luy reïteroit la priere de nous rendre toute ſorte de bons offices en cette Cour. Je luy donnay celles qui eſtoient pour ſon Pere, &

& à *Dom Luis*, le ſuppliant de les faire tenir, & de m'informer à qu'elle heure nous pourrions voir le dernier. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il nous viſitaſt, & ſans qu'il nous rendiſt aucune reſponſe. Cela me fit croire qu'il ne conſideroit gueres les Lettres de l'Ambaſſadeur, ou qu'il n'avoit pas aſſez d'accez auprés de ſon Maiſtre, pour s'acquitter de ce qu'il luy marquoit.

CHAP. XXVI.

Difficultez à ſolliciter des Paſſeports pour ſortir d'Eſpagne. l'Autheur & ceux de ſa Compagnie obtiennent Audience de Dom Luis de Haro. Modeſtie de ce premier Miniſtre. De qu'elle ſorte en uſent ceux qui ont à faire à luy. Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Miniſtres des Princes. Ses occupations & ſon grand attachement au Service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son Eſprit comparé à celuy de ſon Predeceſſeur. Son entretien avec l'Autheur & les perſonnes de ſa Compagnie. Sa bonté exceſſive, Rapport de ſa prudençe, comparé avec celuy d'Olivarez ſon Oncle. Comparaiſon de la Faveur de l'un & de l'autre. Diſcours de Dom Luis au Roy, lors qu'il luy donna l'adminiſtration de ſes Affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Luis.

COmme nous penſions à noſtre depart, je me mis à ſonger aux moyens d'avoir un Paſſeport qui fuſt en bonne forme, eſtant tres-bien averty de l'inſolence & de l'effronterie de ceux qui ſont aux paſſages, qu'on nomme *Puertos*, tant pour la Doüanne, que pour la Garde. Ce

Ce qui fait qu'il y a beaucoup de formalitez à y obſerver, afin qu'ils ſoient d'une force à arreſter l'importunité & la ſupercherie de ces Fourbes, qui ne ſont là que comme autant de Harpies, qui n'attendent que les Paſſans, & ſur tout l'Eſtranger, pour leur faire toutes les avanies dont ils ſe peuvent aviſer.

Difficultez a obtenir des Paſſeports pour ſortir d'Eſpagne.

Je m'enquis ſoigneuſement de toute la circonſpection qu'il y falloit apporter; & comme le Comte de *Peñoranda*, avoit de luy même dit à Monſieur de ..... que pour ne pas ſortir d'*Eſpagne* ſans une de ſes plus belles raretez, il devoit emmener des Chevaux, & qu'il luy feroit avoir tous les Paſſeports dont il auroit beſoin, nous eſtions hors d'appreheñſion de les pouvoir obtenir auſſi avantageux qu'on les pouvoit ſouhaiter: ceux qui n'ont point d'appuy à la Cour pour en eſtre munis, ſont obligez de preſenter Requeſte à un certain Conſeil, dont eſt Secretaire un nommé *Carnero*. On y delibere ſur ſa Requeſte, & ſi on luy accorde le Paſſeport qu'il demande, la deliberation paſſe de ce Conſeil à celuy du Roy, d'où elle revient quelquefois approuvée, quelquefois rejettée, & ſouvent limitée, ou amplifiée, ſelon que le Requerant a reüſſi en ſes ſollicitations pour cette Expedi-

tion. Enfin, bien que par addreſſe ou par Preſents on en puiſſe quelquefois avoir de fort bons, & aſſez promptement, on m'a aſſeuré que ceux qui ne ſont pas connus, & qui n'ont pas d'Amis, trouvent que de cette bagatelle on a fait une Negociation épineuſe & laſſante. La noſtre ne le fut gueres; car ayant fait dreſſer un Memoire aſſez exact & au ſens de ceux, qui ſçavoient de qu'elle façon devoit eſtre un Paſſeport pour ſortir d'*Eſpagne* ſans accroche, je le fus porter à *Dom Martin*, Secretaire du Comte de *Peñoranda*. Il le vit, & me témoigna qu'il n'eſtoit pas beſoin de tant de particularitez, & que le noſtre devant immediatement venir du Conſeil du Roy, il ne falloit que traduire en *Caſtillan* celuy de l'*Archiduc*, & qu'on nous en expedieroit un de meſme, qui ſeroit par tout reſpecté. J'acquieſcay à ſon ſentiment, & Monſieur ..... & moy fuſmes avec luy chez *Geronimo de la Torre*, Secretaire d'*Eſtat*, auquel il preſenta le Memoire pour ledit Paſſeport, le luy recommandant de la part de ſon Maiſtre. Il promit de le porter dés le jour meſme au Conſeil d'*Eſtat*, & nous fit beaucoup de civilité, diſant avec une eſpece d'admiration & de tranſport, qui nous ſurprit, *Olan-*

deſes,

deſes, alos quales quiere tanto bien el Rey nueſtro Señor que Dios guarde. Il nous conduiſit avec ces belles paroles, & avec beaucoup d'empreſſement juſqu'au bas de ſon Degrè.

Pendant que l'Expedition de noſtre Paſſeport eſtoit ainſi ſur le tapis, Monſieur de ..... & moy fuſmes un matin voir noſtre *Señor Verçoça*, pour un peu mieux eſtudier l'humeur de la Nation, & apprendre ſi par negligence ou par faute de Credit, il avoit manqué à faire ce dont le prioit l'Ambaſſadeur. Auſſi-toſt il nous fit des excuſes de ce qu'il ne nous eſtoit pas venu viſiter, & nous dit qu'il avoit rendu la Lettre à *Dom Luis de Haro*, & qu'il avoit ordre de nous accompagner à l'Audience (c'eſt ainſi qu'on parle en cette Cour) qu'il nous donneroit le lendemain. Par là nous jugeames que ſon retardement à nous rendre reſponſe, eſtoit plûtoſt un effet du Naturel de la Nation, empreſſée & ponctuelle en ſes civilitez, auſſi bien qu'en ſes Affaires, que de ſa nonchalance, ou de ſon peu de pouvoir à executer ce dont il eſtoit requis: meſme ſe trouvant Parent du Secretaire *Geronimo de la Torre*, à qui le Memoire pour noſtre Paſſeport avoit eſté remis, il voulut nous mener chez luy, & le luy recommandeſes, alos quales quiere tanto bien el Rey

L'Authenr & ceux de ſa Compagnie obtiennent Audience de Dom Luis de Haro.

commander en noſtre preſence. Mais je fus bien ſurpris de le rencontrer tout autre en cette viſite que nous luy rendions, conduits par un de ſes Proçhes, que nous ne l'avions veu Monſieur .... & moy. Car au lieu de ce bon accueil qu'il nous avoit fait, & dont je viens de parler, il eut de la peine à quitter ſa Table & ſes Papiers, & ne nous entretint qu'à demy mot, s'amuſant à fueilleter des Eſcrits qu'il avoit entre les mains. Cette inégalité me ſçandaliſa, & le plus doux jugement que j'en pus former, la conſiderant en une Homme d'une Nation qu'on eſtime ſi peu variable en ſon humeur & en ſes actions, eſt que ce jour là il avoit l'Eſprit remply de quelque choſe de grand & de faſcheux. Cela n'empeſcha pas, que le lendemain nous ne fuſſions à l'aſſignation pour aſſeurer de nos reſpects le premier Miniſtre d'une ſi ſuperbe Cour. Il n'eſt pas de difficile accez, & on ne le trouve pas environné de cette pompe & de cét éclat, qu'affectent ceux qui tiennent le premier Rang auprés de leurs Maiſtres. On ne luy fait pas la Cour, & on ne voit dans ſon Antichambre que ceux qui ont à luy parler. On n'en rebute pas un, & chacun par ordre eſt introduit en ſon Cabinet, où il l'inſtruit de ſes Affaires, puis

Modeſtie de Dom Luis.

puis en ſort & fait place à d'autres. S'il y a quelqu'un qu'il ne faſſe pas entrer, & qui l'en ait auparavant entretenu, il luy fait ſçavoir ſa volonté par ſon Secretaire, & s'il n'a rien de nouveau à luy propoſer, il faut qu'il s'en contente. S'il ne luy a jamais parlé de ſon Affaire, ou qu'il ait à luy dire quelque choſe de plus, on le remet au lendemain, ou à une autre heure. Ainſi il y a peu de perſonnes qui ne s'en retournent en quelque façon ſatisfaites, ou qui n'ayent l'eſperance de l'eſtre quant au point de l'Audience. Au lieu qu'autre part les premiers Miniſtres ſont une eſpece de Divinité, qui ſe communique fort rarement, qu'on ne montre qu'apres mille rebuts, & qui ne ſe contentant pas de participer à l'Authorité du Souverain, veulent un degré d'adoration au deſſus du ſien. Auſſi peut-on averer que ſi le Miniſtere eſt à ceux-cy un ſujet de gloire, de vanité & de plaiſir, il ne l'eſt à *Dom Luis*, de la façon qu'il l'exerce, que d'occupation, de travail & de peine; & que parmy ceux qui ont le maniement des Affaires, il n'eſt pas ſeulement le premier en Rang, mais auſſi en attachement & en ſujetion pour le Service de ſon Roy. En effet il s'y applique tout entier; car dés le matin

De quelle ſorte en uſent ceux qui ont à faire à luy.

Sa Conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Miniſtres des Princes.

Ses occupations & ſon grand attachement au Service du Roy.

apres

apres ſes Devotions, & qu'il a fait un tour à l'Appartement du Roy, pour voir s'il n'y a rien à quoy il doive pourvoir, il s'en vient environ les ſept ou huit heures s'aſſeoir à la Table de la Chambre de ſes Expeditions, où il eſt juſques à une heure apres midy à ordonner à ſes Secretaires ſur tout ce qu'il y a à faire, & à écouter ceux qui ont à traiter avec luy, qu'on luy preſente par ordre, comme je viens de le dire, & l'apreſdiſnée il ſe renferme pendant quelques autres. Puis ſur les quatre ou les cinq, de relevée, il retourne au meſme Lieu où il eſt dans de pareilles occupations juſqu'à ſept heures du ſoir. Il y a deux jours de la Semaine, auſquels il donne Audience publique, auſſi bien que le Roy: & alors chacun y entre, & j'y ay veu de toutes ſortes de perſonnes; & meſme des Soldats eſtropiez & tout nuds, qui s'y rendoient auſſi bien que les autres, pour faire entendre leurs pretentions, ſans qu'on y apportaſt autre diſtinction, que de les faire avancer avec diſcretion & reſpect, s'ils ne l'obſervoient pas.

Audiences publiques de Dom Luis.

A tout cela je doibs ajoûter un ſoin preſque univerſel qu'il a de toute la Maiſon du Roy, dont il eſt Grand Ecuyer, & les heures qu'il faut qu'il choiſiſſe

choisisse pour les Conseils *Privé* & d'*Estat*, & les Audiences de Ceremonies ou d'Affaires pour les Ambassadeurs & Agens des Princes Estrangers. Tellement qu'il n'y a gueres de vie plus agitée & occupée que la sienne. Je ne parleray point de sa capacité, ny de son Esprit. Les *Espagnols* ne le croyent pas égal à celuy de son predecesseur, qui l'avoit vif & actif au possible : mais ils disent qu'ils n'en estoient pas pour cela plus heureux ny en Public ny en Particulier, & que la grande moderation & bonté de celuy-cy, vaut bien l'ardeur & le feu de l'autre, qui pour executer ses desseins, ne laissoit personne en repos ; tant est vray ce que soustiennent les Politiques, que les plus grandes intelligences ne sont pas les meilleures pour le Gouvernement de l'Estat, & qu'elles portent la veuë si avant, qu'elles font souvent des sauts & des bonds dans les Affaires, qui les jettent en des extremitez, où elles ont besoin de toute leur suffisance pour s'en tirer, & de tout leur bonheur pour ne se pas perdre. Au lieu que les mediocres vont pied à pied, & ne sont pas sujettes à ces transports Politiques, qui tiennent souvent tout l'interest de l'Estat en l'air, avec tout l'Esprit de celuy qui gouverne.

Son Esprit comparé à celuy de son Predecesseur.

Dés

Dés que nous fûmes arrivez au Logis de *Dom Luis*, qui alors estoit a l'Hermitage du *Buen Retiro*, nous y fûmes reçeus par *Dom Christobal* son Secretaire. C'est un petit Homme, qui a une addresse & un tour d'Esprit au delà de l'ordinaire de ceux de sa Nation ; car il est *Allemand*, & il en a si peu la mine & l'abord, qu'on le prendroit plûtost pour une personne née au pied de l'*Apenin* ou des *Pyrenées*, que sur les bords du *Danube* ou du *Rhin*. Il a la charge de toutes les Affaires Estrangeres, & sert d'Interprete à son Maistre pour ceux qui l'entretiennent en *François*. Nous luy fusmes bien tost presentez, & voicy de la façon qu'il nous receut. Il estoit assis sur un Fautueil, au bout d'une Table, le Manteau sur les épaules & l'Espée au costé. Quand nous entrasmes, il se leva, & apres que nous luy eusmes fait la reverence, il nous fit donner des Chaises ; & au mesme temps *Dom Christobal* vint se placer à genoux sur le Tapis de pied, entre la sienne & celle de Monsieur de ..... qui luy parla en *François* pour plus de facilité, bien qu'il sçeut assez d'*Espagnol* pour s'expliquer commodement. *Christobal* l'interpreta tout aussitost à *Dom Luis*, qui respondit le plus obligeamment qu'il se pouvoit. Apres les premiers Complimens, il s'enquit de nostre

Qualitez de Dom Christobal, Secretaire de Dom Luis.

Entretien de Dom Luis avec

noſtre Voyage, & de noſtre ſejour à *Madrid*; & parçe qu'il nous voyoit diſpoſez à, en partir, il nous demanda ſi nous n'irions pas à *Seville*: comme nous nous en excuſions ſur ce que la ſaiſon eſtoit avancée, il nous dit qu'à la verité le temps nous preſſoit, ſi nous voulions ſortir d'*Eſpagne* avant les grandes chaleurs; mais qu'en ne traverſant pas l'*Andalouſie*, nous laiſſions à voir le plus beau Pays du Monde. Il nous fit enſuite mille offres de Services, & ſur ce que nous luy témoignaſmes que nous deſirions de prendre noſtre chemin par l'*Arragon*, & rentrer en *France* par la *Catalogne*, s'il eſtoit poſſible, il nous promit deux Lettres de recommandation, l'une pour le Duc de *Monteleon*, Vice-Roy d'*Arragon*, & l'autre pour *Dom Juan d'Auſtriche*. Il nous demanda ſi nous voulions faire la reverence au Roy; mais comme nous eſtions ſur le point de quitter cette Cour, nous crufmes qu'il ne falloit pas luy donner la peine de nous procurer cet Honneur, puis que nous avions tant de fois veu de prés & de loin cette Majeſté. Enfin, il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit eſtre engageant, & nous rendre ſatisfaits de noſtre viſite. Auſſi eſt il d'une humeur à ne mécontenter perſonne; & jamais Favory ne fit moins

l'Autheur & les perſonnes de ſa Compagnie.

de

Bonté excessive de Dom Luis.

de mal que celuy-cy. Il souffre ses Envieux & ses Ennemis declarez auprez du Roy, comme le Duc *de Medina de las Torres*, & on le voit se produire en Public avec si peu d'éclat, qu'il n'y a rien ou peu à dire de son Train, à celuy du moindre Grand d'*Espagne*. La foule ne l'accompagne point, & l'on remarque qu'il suit mieux que son Predecesseur, l'avertissement d'un Favory de la mesme Nation, qui conseilloit aprés sa chûte à ceux de son Rang, de donner eux-mesmes un tour de bras & de main à la rouë de leur Fortune, & d'en rabattre & moderer le mouvement, quand elle les pousse trop haut, les portant à l'égal du Roy; ajoûtant que celuy qui pense avoir le plus avancé, est souvent le plus proche de sa rüine, & qu'il ne doit jamais se laisser emporter à admettre des Honneurs & une Suite, que sa disgrace luy oste avec mépris. Sur quoy j'allegueray qu'on m'a raconté, qu'un grand Homme d'Estat de cette Cour disoit, qu'un Favory doit avoir la retenuë & la prudence de cet Ange, devant lequel *S. Jean* se prosterna pour l'adorer, & refuser certaine sorte de respect qu'on luy veut deferer, par un *vide ne feceris, Conservus tuus sum*; parce que si Dieu dans cette immensité de gloire & de

Sa conduite comparée avec celle d'Olivarez son Oncle.

de Puiſſance qu'il poſſede, pour reduire tout le monde en pouſſiere, ne ſouffre point de Compagnon en l'adoration, les Roys, qui n'ont qu'un pouvoir limité, & une force qui ne fait qu'imiter l'infinie, en ſupporteront encore moins. Auſſy cette ambition ſans borne, & cette faim de Grandeur démeſurée, fit trébucher en deux Ans le Cardinal *Eſpinoſa*, l'un des plus grands Favorys de *Philippe* II. & renverſa enfin ce fameux Comte d'*Olivarez*, dont aujourd'huy *Dom Luis* poſſede la place. Outre ce que j'ay dit touchant ſon Miniſtere, les Curieux trouvent une notable difference en la Faveur de l'Oncle & celle du Neveu, tant au fondement qu'à l'exercice. Ils conſiderent que celle du premier naſquit de la conformité de ſes mœurs réelle ou étudiée à celles du Prince, & de la peine qu'il prenoit à ſeconder ſes inclinations, & à luy ſervir d'inſtrument de ſatisfaction pour des plaiſirs contraires à la Grandeur & à l'Authorité de ſa Condition; que celle du ſecond eſt venuë des obligations que luy a le Roy, & des Services qu'il luy a rendus en des rencontres, où il s'agiſſoit de ſa vie & de ſon Eſtat: que celuy là gagna la volonté & l'affection du Cœur, qui n'eſt que la fleur de l'arbre, que

Comparaiſon de la Faveur de Dom Luis avec celle d'Olivarez.

mille

mille Accidens font tomber, que celuy-cy s'eſt eſtably en ſon entendement, & eſt entré dans ſon Eſprit par connoiſſance, qui eſt la vraye racine d'une Faveur à l'épreuve du temps & du caprice. Qu'il parvint à ce haut degré preſque à meſme temps & de meſme façon, que le Duc de *Luynes* y eſtoit monté auprés de *Louys* XIII. Que l'autre y eſt arrivé par un chemin à peu prés pareil à celuy qui y mena le Cardinal de *Richelieu*. Que le Neveu eut le loiſir de profiter de toutes les fautes & de tout le malheur de l'Oncle, auſſi bien que le Cardinal de tous les manquemens de ſon Predeceſſeur. Mais quant à l'exercice de ſon pouvoir, ils remarquent, qu'il eſt bien different de celuy de ces trois Favorys; que le Duc de *Luynes* & le Comte d'*Olivarez* troublerent la Paix des Eſtats de leurs Maiſtres, l'un pour faire valoir cette Eſpée de Connétable qu'il venoit de recevoir, l'autre pour faire admirer cette grande capacité, dont il ſe piquoit pardeſſus tous les Hommes. *Richelieu* qui ſucceda au premier, bien que fort éloigné de ſes maximes, crut qu'il devoit pourſuivre la pointe de la Guerre, qu'il trouvoit commencée, pour ſe mettre en Credit, & abattre les obſtacles qui le pouvoient empeſcher d'en faire une, qui

qui eſtoit plus de l'intereſt de la *France*, & qui luy procuroit un moyen d'entrer en Lice avec cet ambitieux *Comte Duc*. Celuy-cy ne fut pas plûtoſt en Faveur & dans les Affaires, qu'il s'efforca de faire comprendre le mal qu'avoit cauſé au monde, & principalement à la Maiſon d'*Auſtriche*, l'émulation de ces deux Miniſtres. Il prevoyoit bien qu'en l'Eſtat où eſtoit la Monarchie, attaquée en ſes branches & en ſon tronc, il falloit une Paix, la moins honteuſe qu'on la pourroit conclurre, pour en prevenir un plus grand débris. On dit qu'il repreſenta avec vigueur au Roy & à ſon Conſeil toutes les erreurs de ſon Predeceſſeur; qu'il y fit concevoir que le deſir commun de tous les petits Princes de l'*Europe*, qui veulent que la *France* & l'*Eſpagne* ſe conſervent en égalité, comme des Balances où chacun trouve ſon contrepoids, eſt tres conforme à la nature & à l'intereſt des deux Royaumes, bien que ſouvent il ne le ſoit pas à l'ambition des deux Roys, & à la vanité des Miniſtres, qui les ſervent: qu'auſſi celuy là s'acquerroit le plus d'Ennemis, qui feroit le plus de progrez ſur l'autre, ſi l'*Europe* par l'artifice des deux Favorys, qui ont voulu faire battre leurs Maiſtres, pour ſignaler leur addreſſe

Diſcours de Dom Luis au Roy lors qu'il luy donna l'adminiſtration de ſes Affaires.

pen-

pendant le demeſlé, de meſme que deux Pilotes leur ſcience au plus fort de la Tempeſte, ne s'eſtoit partagée par Ligues, & ne s'eſtoit preſque toute miſe ſur les rangs en Faveur de l'une & de l'autre Couronne. Cependant que c'eſtoit un mal irremediable tant qu'on parleroit de faire la Guerre ; que les Alliances de la *France* ne la quitteroient point pour eſtre neutres, ou pour tourner leurs Eſpées contr'elle ; qu'il falloit leur faire comprendre le danger, où elles ſe jettoient ; qu'il eſtoit neçeſſaire de leur montrer une grande inclination à la Paix, & qu'on ne feroit point de difficulté de l'acheter au prix de quelques avantages qu'elles pretendent. Que l'experience de tous les Siecles avoit faict voir, que dans les Traitez ils regagnent ce qu'ils avoient perdu par la Guerre. Qu'en *Allemagne* on devoit faire crier à la Paix ceux meſmes, qui y eſtoient Partiſans de la *France* & de la *Suede* ; que pour les y obliger, il eſtoit à propos de leur témoigner qu'on ne penſoit plus qu'à les contenter, & qu'il eſtoit temps qu'ils tournaſſent toute leur jalouſie pour leur liberté contre ces deux Puiſſances Eſtrangeres, qui ſont plus preſtes de l'envahir, que ne le fut jamais l'Empereur de la mettre à la chaîne. Qu'en *Italie*, en

en *Flandres* & par tout, où il y avoit Ligue contre eux, il falloit en uſer de meſme ; & dans le Traité de la Paix Generale, donner la Carte blanche aux Ennemis les moins à craindre, pour afoiblir les plus puiſſans, en les privant de leur appuy. Ainſi le commencement de ſon Miniſtere, ſi ce qu'on m'en a dit, & que je viens de deduire, eſt vray, ne fut pas de corner la Guerre aux oreilles de ſon Maiſtre, & de ne penſer qu'à ce qui le pouvoit authoriſer, comme font les *Epicures* de la Faveur, qui ne la rapportent qu'à eux meſmes. Il ne voulut paroiſtre ny *Idolatre* en ſa Politique, en ne conſeillant rien que ce qui eſtoit avantageux au Roy ; ny *Athée*, en ne parlant que du bien du Royaume : mais en les conſiderant tous deux, il taſcha de paſſer pour ce bon Homme d'Eſtat, qui les traitant de Mary & Femme concluoit, qu'afin qu'ils fiſſent bon ménage, ils ne devoient jamais avoir d'Amy qui les ſeparaſt d'intereſt. On m'avoit inſtruit d'une partie de toutes ces particularitez, avant que nous viſſions *Dom Luis*, & j'en pourrois inſerer icy beaucoup d'autres, ſi je les pouvois tirer de mon Broüillon, où je les eſcrivis alors, & ſi les Idées ne m'en eſtoient autant effacées de la memoire, que les mots

qui me les y pouvoient rappeller, le ſont de mes Tablettes. Si je veux dire quelque choſe de ſa perſonne, il me faut ajoûter que c'eſt un Homme, qui eſt d'une mine aſſez revenante, à ce qu'on ma appris de ſon humeur & de ſon Eſprit. Il ne l'a ny trop fine, ny trop groſſiere, ny trop haute, ny trop baſſe; ſon viſage n'eſt ny trop ouvert, ny exceſſivement ſerieux. On ne voit en ſes yeux, ny rien de fort lent, ny rien de fort vif: ſa taille & ſon port n'ont rien de fort Heroïque, ny de fort commun; *ſtatura & oris non eſt pluſquam heroïci, ita nihil in eo quod nimium vulgare ſit.* Enfin on remarque qu'il n'a rien qui ſoit incommode au Prince ou à ſes Sujets, & que s'il ne charme pas celuy là par les dons du corps ou de l'Eſprit, il ne choque point ceux-cy ny par l'un ny par l'autre; & s'il s'en faut rapporter à ce que m'en dit un jour un *Eſpagnol*, *En el ſemblante miſmo eſte privado no enfada por lo atrevido, ni deſluze por lo deſanimado.*

Portrait de l'exterieur de Don Luis.

CHAP.

CHAP. XXVII.

Remarques sur le Ministere de Dom Luis de Haro. Il devoit taſcher de faire la Paix avec la France, lors qu'elle estoit en Guerre avec elle mesme. Manquement des Espagnols. Leur artifice pour cacher leur defiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de Sainte Croix. Les François ont tiré aussi peu d'avantage des Troubles de Naples, que les Espagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains.

LEs grandes revolutions, qui sont arrivées dans les Affaires de cette Monarchie, de puis que *Dom Luis* en a l'administration, me fourniſſent une matiere bien ample, de parler, de ce que l'on trouve de fort ou de foible en son Ministere; j'ajoûteray qu'on y remarque des endroits, où l'on juge qu'on ne peut rien desirer de plus, que ce qu'il a fait, & qu'on y en découvre d'autres, où l'on veut qu'il nait pas ménagé tout l'avantage qui s'y presentoit. On tient qu'à *Munſter*, ce fut un Chef-d'œuvre que d'y conclure la Paix avec les *Hollandois*, qui sembloient avoir estably pour maxime de n'en avoir jamais avec son Mai-

Remarques sur le Ministere de Dom Luis de Haro

ſtre, & qu'on en augmenta la merveille, en ne les defermant pas ſeulement par un Traité particulier, qui n'avoit pour garent que ce Sceau & ce Serment, auſquels ils proteſtoient depuis ſi long temps de ne ſe vouloir point fier, mais auſſi en y faiſant travailler la Maiſon d'*Orange*, qui ne ſemblant eſtre au Monde, que pour luy donner de grands Capitaines, ne pouvoit y mettre la main, ſans ſe porter le Poignard au ſein de ſa gloire & de ſa reputation.

Il dévoit taſcher à faire la Paix avec la France, lorſqu'elle eſtoit en Guerre avec elle meſme.

Apres ce grand coup d'Eſtat, il en pouvoit faire un autre, s'il en faut croire ceux, qui meſurent à l'aulne de leur jugement les Affaires des Princes, qui eſt, qu'aux Troubles qui ſurvinrent en *France*, il devoit taſcher de faire la Paix avec ce Royaume, qui n'euſt pas manqué de l'accepter en une telle extremite, à des conditions qui auroient eſté plus avantageuſes à l'*Eſpagne*, queles Villes qu'elle a reprises parce que la laiſſant ainſi toute émeuë au dedans, & n'ayant point au dehors d'objet qui euſt diſtrait ſa haine & ſa diviſion, elle auroit ramaſſé toute ſa colere contre elle meſme, & auroit acheté au prix de la de plupart de ſes Conqueſtes, le temps & le moyen de chaſtier la deſobeïſſance de ſes Enfans : & c'eſt icy où conſiderant les choſes par l'evenement, & la voyant autant

autant en Eſtat que jamais, de rentrer dans le cours de ſes Victoires, on trouve à redire que le Conſeil d'*Eſpagne*, ne prit pas cette occaſion de les arreſter, ſans crainte qu'elles recommençaſſent. Au lieu donc de ces Traitez avec les *Pariſiens*, avec les *Partiſans* des Princes, & avec les Princes meſmes, dont les Peuples ſe ſont enfin deſabuſez, on dit qu'il falloit negocier avec la Cour ſeulement pour les intereſts d'*Eſpagne*: & comme on croit qu'en cettte conjoncture, on en auroit eu bonne compoſition, en abandonnant les Rebelles, & le ſoin d'accroiſtre la ſedition, on ne doute point, que le Roy Catholique n'euſt pû travailler avec ſuccez au de là des *Pyrenées*, à punir les *Catalans*, & à rejoindre à ſa Couronne celle de *Portugal*; eſtant certain que la revolte de ceux là, & la ſeparation de celle cy, font le plus cuichie en toute cette Guerre, & que pour y remedier, elle devoit un peu negliger la meutriſſure de ſes autres parties, & ne penſer qu'à la cure de ces deux bleſſures, qui luy ſont ſi pres du Cœur. Le moyen luy en euſt eſté plus doux, plus ſeur, & de moindre deſpenſe que celuy, qui luy a livré *Barcelonne*. Ceux qui examinent icy les Affaires du temps, affirment

Manquement des Eſpagnols.

que les *Eſpagnols* ont plus perdu en prenant cette Ville, & en n'envoyant pas de ſecours à celle de *Bourdeaux*, que s'ils euſſent cedé quelque choſe aux *François*, pour avoir la Paix, & n'eſtre obligez ny à l'un ny à l'autre. Car on publie hautement en cette Cour, que le Siege de *Barcelonne* a couſté tant d'Hommes & tant d'Argent, qu'on eſt demeuré dans un abattement de forces, dont parmy toutes les Broüilleries de la *France*, on n'a encore pû revenir; & ne ſe-*ra*, on n'a encore pû revenir; & ne ſe-courant pas *Bourdeaux*, on a donné un expedient aux *François*, de ſortir de l'embarras où ils eſtoient, d'eſteindre la Guerre civile, & de recommencer preſque à meſme temps l'offenſive contre l'Eſtranger, avec autant de vigueur qu'auparavant. Tellement qu'au ſentiment de ces Critiques, les *Eſpagnols* n'ont ſceu, ny faire tous les progrez qu'on eſperoit d'eux en une telle rencontre, bien qu'ils ayent repris trois ou quatre des principales Places qu'ils avoient perduës, ny embraſſer l'occaſion de la Paix, à laquelle la *France* ſembloit eſtre neceſſitée, ny entretenir la diviſion, qui y eſtoit ſi bien allumée: ainſi apres tant de frais & ſi peu de gain, ils les regardent comme de mauvais Marchands, qui ont laiſſé paſſer le cours du Marché, qui

qui se trouvent en perte faute d'avoir pris le temps, & qui peut estre n'auront rapporté de la Foire qu'une denrée, qui ne leur vaudra jamais ce qu'elle leur a couſté, & ce qu'elle couſtera; c'eſt à dire que les *François* leur ſeront à preſent à charge, & que ſi le *Quevedo* voit, il les joindroit à la defunte Reyne Mere & au Duc de..... pour cette nouvelle eſpece de Stratageme, par lequel, *diſpara el Rey de Francia por bateria todo ſu linaje con achaque de mal contentos, paraque enſueldos, ſocorros y Gaſtos, los Eſpañols conſumen las conſignaciones de los exercitos.* A preſent que Monſieur le *Prince* s'eſt retiré chez eux, & qu'il n'a plus de Troupes ny de Places en *France*, ils ſemblent tomber dans ces penſées; & nonobſtant les merveilles qu'il fit à la déroute d'*Arras*, & pour leſquelles on dit que le Roy luy écrivit en ces termes, *Mi primo he intendido Todo; Todo eſtava perdido, V. A. ha conſervado Todo.* Ils ſe plaignent des groſſes penſions qu'ils luy donnent, quoy qu'ils les luy payent mal. En effet il y en a qui font cette remarque, que pendant qu'ils conſument leurs Deniers en ſon entretien, & celuy des autres qui l'ont ſuivy, la *France* profite de toutes celles qu'elle luy faiſoyt, & de tous ces

grands biens qu'il y poſſedoyt, qu'elle luy a confiſquez; par où elle peut puiſſamment remedier à la perte de quelques Regiments, dont il a groſſy leur Armée. Quant à ſa perſonne, ils en ont toute l'eſtime qu'elle merite, & ſon Nom y eſt en ſi haute veneration parmy les Grands & parmy le Peuple, qu'on le regarde comme le plus grand Capitaine que l'*Europe* ait veu depuis pluſieurs Siecles: auſſi eſt-il au deſſus de tous les Eloges, qu'on peut faire des plus eminents Courages, ſes Actions ſurpaſſant l'imagination; mais il eſt Eſtranger, & Prince du Sang de la Couronne ennemie, & par là on veut qu'il ſoit difficile, que la confiance s'eſtabliſſe entierement entre luy & les *Eſpagnols*. Cependant pour ne pas faire paroiſtre cette défiance, à laquelle ils ont peine à renoncer, ils ſe ſervent d'une ſoupleſſe, dont ſes Agents ſe ſont apperceus, qui eſt qu'à *Madrid*, on evite autant que l'on peut, de luy en donner aucuns témoignages; & ceux qu'on ne peut pas dérober à ſa connoiſſance, on les rejette ſur ſa meſintelligence avec *Fuenſaldaigne*, qui eſt celuy qui poſſede le Secret en *Flandres*: & pour le contenter, on cherche apres des expediens, qui l'amuſent plus qu'ils ne le ſatisfont. Auſſi pour leur oſter ce pre-

Artifice des Eſpagnols pour cacher leur defiance.

pretexte, il s'eſt declaré contre luy, & fait ſolliciter en Cour ſon rappel, proteſtant que tant que cet Homme ſera en cette Province, avec le pouvoir qu'il y a, il ruïnera ſes Affaires & celles du Roy. Monſieur de *Mazerolles*, qui en paſſa les offices, m'a dit, qu'il leur faiſoit toucher au doigt tous les maux, qu'avoit cauſé la conduite de ce Commandant, & que l'affection que luy porte *Dom Luis*, empéchoyt qu'on n'y pourveût. Que l'*Archiduc* s'en eſtoit expliqué en pareils termes; mais que non obſtant tout cela l'on s'opiniaſtroit à l'y entretenir; peut-eſtre par ce trait de Politique, qui enſeigne que dans les Eſtats, auſſi bien que dans les Familles, on nourriſſe la diviſion parmy ceux qui les ſervent, de peur qu'ils ne s'accordent pour les trahir, ou qu'ils ne s'éclairent pas ſi exactement, pour découvrir la viſée l'un de l'autre, n'y ayant rien de ſi induſtrieux ny de ſi penetrant, que l'animoſité & l'envie qui recherche, & ce qu'on ne veut pas ignorer, & ce qu'on ne ſe ſoucie pas d'apprendre. Cependant il faut avoüer que ces Cenſeurs d'Eſtat, qui jugent ſouvent des Conſeils & des Partis qu'on a pris, plûtoſt par ce qu'il en a reüſſi & par ce qu'ils voyent, que par les raiſons qu'on a ſuivies, & qu'ils ne connoiſſent pas, ont beau diſcourir ſe-

lon leur caprice, ſur ce grand démeſlé de Cabinet, que les Troubles de *France* ont fourny. Ils ne m'empeſcheront pas de remarquer qu'à cet égard, & à la conſideration de mille ſucces, qu'ils ont cauſé tant en *Allemagne*, où l'on élire un Roy des *Romains*, qu'en *Italie*, où l'on aſſeura les Affaires du *Milanois*, où l'on fit changer de Maiſtre à *Caſal*, où l'on reprit *Piombin* & *Portolongon*, & où l'on acheva de chaſtier la Rebellion de *Naples*, & de mettre le mords à ce Cheval échappé, les *Eſpagnols* à parler en general en ſont aſſez bien ſatisfaits, & n'ont regret qu'à ce qu'on en laiſſa trop toſt eſteindre le feu, en ne ſecourant pas *Bourdeaux*. Ils repreſentent avec indignation la negligence, avec la qu'elle le Marquis de *Sainte Croix* ſe mit en chemin pour aller commander la Flotte, qu'on avoit équipée à *S. Sebaſtien*, pour ouvrir le paſſage de la Riviere aux Aſſiegez. On le choiſit pour cet Employ, parce que s'eſtant mal acquitté d'un ſemblable, on crût qu'il s'efforceroit de reparer ſa faute, par quelque acte ſignalé en une neceſſité ſi urgente. Cependant il manqua dés ſa premiere démarche; car ayant reçeu ſes ordres à *Madrid*, où le Comte de *Fieſque* eſtoit arrivé pour le preſſer, il en ſortit en Litiere, & prit ſes

Negligence du Marquis de Sainte Croix.

ſes aiſes de meſme, que s'il en euſt eu le temps, & qu'il n'euſt pas eu une Commiſſion, qui requeroit la diligence la plus aiſlée. Il s'embarqua avec la meſme lenteur; & apres s'eſtre môntré en Mer, & avoir à peine reconnu l'Ennemy, il ſe retira à *Oçaña*, où parmy les doux rafraiſchiſſemens des Citrons & des Oranges, qui y croiſſent en abondance, il laiſſa paſſer le mauvais temps, & eſcouler celuy de faire quelque choſe pour prevenir la reduction des *Bourdelois*, l'entiere ruïne du Party en *Guyenne*, & du Traité du Prince de *Conty*. Son procedé eſtonna tous les Interreſſez; & bien qu'il y en ait qui ont ſoupçonné, qu'il avoit ordre de ne faire que la grimace de ſecourir la Place, ſoit qu'on ne voulût rien hazarder pour une Guerre, qui ne pouvoit eſtre de durée de ce coſté la, ſoit qu'il y euſt intelligence, ſelon le dire de ceux qui ſur tout debitent leurs reſueries, pour la laiſſer ranger à ſon devoir, en échange de ce qu'on permettoit le meſme pour *Barcelonne*, on n'oublia pas de l'arreſter & de le confiner en un Chaſteau, où il eſt encore, & où l'on tient qu'il eſt plûtoſt par maxime d'Eſtat, que pour l'enormité de ſon Crime.

Enfin les revolutions de *France*, ont

bien exercé icy le Miniſtere & les Eſprits, ſur l'intereſt qu'il y prenoit ou qu'il y devoit prendre. Mais celles de *Naples*, qui les devancerent de peu, & par où le Roy d'*Eſpagne* vit l'embraſement, en un coin de ſes Eſtats le plus jaloux & le plus conſiderable, n'ont pas moins produit de diſcours parmy les Curieux des Affaires, de l'une & de l'autre Couronne. Ils tombent tous d'accord, que la *France* n'en ſceut pas avoir autant d'avantage qu'elle l'euſt pû, ſi elle euſt mieux embraſſé le Party; & ceux qui m'en ont parlé, m'ont donné ſujet de marquer ſur mes Tablettes, qu'en aucune rencontre, l'*Eſpagne* n'a jugé plus ſainement n'y agy plus à point, qu'elle a fait en celle cy. Auſſi à la Nouvelle de la revolte, elle ne ſe trompa point en ſes meſures; & le Comte d'*Ognate*, qui en écrivit ſon avis, fit ſi bien comprendre le mal & le remede, qu'on l'employa pour l'appliquer. J'ay veu un Extrait de ſa Lettre, par laquelle il repreſenta que la fureur de ce Peuple ne pouvoit eſtre de durée, puis qu'il l'avoit commencée par une Guerre ouverte à la Nobleſſe, & aux plus Puiſſants. Que les mouvemens de cette ſorte, qui ont pour contraire la principale Partie de l'Eſtat, n'enfantoient que de la confuſion

Les François n'ont tiré aucun avantage des Troubles de Naples.

Le Comte d'Ognate employé pour reduire les Napolitains.

sion & du desordre, sans que jamais on en pût composer une vraye forme de Gouvernement. Qu'il falloit que le passage s'en fist en un moment, & qu'une multitude qui n'avoit ny pied ny aisles, proportionnées à un si grand vol, tombast d'elle mesme. Qu'elle estoit imprudente en ses Conseils, étourdie en ses Entrepriſes, & lasche en ses Executions. Que celle de *Naples* avoit tresmal debutté pour s'eriger en Republique, en commençant par la desolation des plus riches Maisons, qui ne peuvent pas estre si-tost détruites, qu'il ne leur reste tousjours assez de force pour travailler avec le Prince offencé, à la vengeance commune. Que celle qu'on prendroit de ce Peuple furieux, seroit d'autant plus avantageuse, qu'elle donneroit moyen de luy serrer un peu plus les resnes du Commandement, & de le lier si bien, que non obstant tant de saignées qu'on luy a faites, on luy en peut faire une si copieuse, qu'elle allast jusqu'à tirer la meilleure partie du bon sang, pourveu qu'elle fit sortir tout le mauvais. Si son Conseil fut suivy, & si l'on se servit de sa main pour l'executer, on peut dire qu'il s'en acquitta en habile Chirurgien, & qu'il fit sentir sa Lancette à tout le corps des Mutins, &

ſa Scie & ſon Raſoir à ceux, qui en avoient eſté les Arcs-boutans. Tout le monde n'a pas ignoré ſa merveilleuſe conduite en une maladie ſi dangereuſe. J'ajoûteray ſeulement, qu'on le tient icy pour le plus habile & le plus hardy Politique qu'ait l'*Eſpagne* ; & l'on ne doute point, que s'il eſtoit autant accredité dans les Affaires qu'il le ſouhaite, il n'y apportaſt un peu de vigueur, qui y manque au jugement de quelques uns. Cependant comme on apprehende ſon Eſprit, on l'eloigne autant du Secret que l'on peut ; & hors les choſes qu'il eſt obligé de luy communiquer, à cauſe des Charges qu'il poſſede, il n'y a gueres de part. Auſſi s'occupe t'il à baſtir & à employer une bonne partie des grands Threſors qu'il a amaſſez à *Naples*, à faire une Maiſon, qui ſera des plus belles & des plus vaſtes de *Madrid*.

CHAP.

CHAP. XXVIII.

Raisons qui porterent le Conseil d'Espagne à envoyer un Ambassadeur à la Reyne de Suede. Effet de cette Ambassade. Pimentel continué Ambassadeur apres l'Abdication de cecte Reyne. Examen de cette continuation. Discours sur l'Abdication de sa Majesté. Son Successeur aussi bon Politique que Grand Capitaine. Jalousie de la Reyne contre luy apres qu'il fut éleu. Sa conduite extraordinaire luy cause des inquietudes extrémes. Ses occupations serieuses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Escrivain. Dégoust des Senateurs & du Peuple contre la Reyne. Raisons & motifs de son Abdication. Elle mesprise son Sexe & ne se fait servir que par des Hommes. Son habillement. Son desir extresme de voir le Prince de Condé, changé tout d'un coup en froideur. Honneurs excessifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de Condé resolu de ne la point voir. Les Espagnols de concert avec elle contre ce Prince. Il les mespriſe aussi bien qu'elle. Raisonnemens sur l'attachement des Espagnols à cette Reyne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté pour Pimentel. Prognostique sur la fin des Heros.

Parmy

Parmy de ſi grandes Affaires & tant de belles Negociations, qui rendent illuſtre le Miniſtere de *Dom Luis*, il y en a eu une du coſté du *Nord*, dont au commencement l'on a aſſez bien compris l'intereſt. Car on ne s'eſtonnoit point que pour faciliter l'Election du Fils de l'Empereur en Roy des *Romains*, l'*Eſpagne* tint à *Stockolm* un Ambaſſadeur. On jugeoit bien que les *Suedois* s'eſtoient trop acreditez dans l'Empire, & qu'ils y avoient aſſez long-temps contrecarré la Maiſon d'*Auſtriche*, pour en voir de bon œil l'agrandiſſement ; un Homme d'Eſprit, y pouvoit découvrir leur intention, reconnoiſtre leur deſſein, & y adoucir par addreſſe ce qu'il y trouveroit de plus rude pour ſa Majeſté Imperiale, s'il n'y pouvoit rien ménager qui luy fut tout à fait favorable. *Pimentel*, qu'on choiſit pour cét Employ, y reüſſit beaucoup mieux qu'on ne l'avoit eſperé. Car il donna d'abord dans l'Eſprit de cette Reyne, pour qui la nouveauté a tousjours eu tant de charmes, que de cette foule d'Eſtrangers qui attiroit à ſa Cour, le dernier venu l'emportoit auſſi-toſt ſur tous les autres. Elle fut ſi ſatisfaite d'y voir un *Eſpagnol*, n'ayant

Raiſons qui porterent le Conſeil d'Eſpagne à envoyer un Ambaſſadeur à la Reyne de Suede.

n'ayant encore point reçeu d'Hommages de cette Nation, qu'il n'eut pas beaucoup de peine à gagner ſes bonnes graces: elle luy en fit ſi bonne part, qu'il n'euſt pas beſoin de corrompre quelqu'un de ſon Conſeil pour en ſçavoir le Secret. Auſſi ceux qui n'ignorent pas, comment les Affaires ſe paſſoient en *Suede*, ne furent point ſurpris des Lettres qu'elle écrivit à la Diete de *Ratisbone*, tant à l'Empereur, qu'aux Electeurs, & autres Princes ſur l'Election du Roy des *Romains*. Ils s'appercevoient aiſement, que les grandes Teſtes & les Conſeillers du Royaume, n'avoient rien contribué à une declaration ſi ouverte & ſi autentique, en Faveur du Roy de *Hongrie*. Ils avoient eſté autrement inſpirez ſous de Regne de ſon Pere, & du temps de ſa Minorité; & ſi l'on euſt ſuivy leurs ſentimens, il ne faut point douter, qu'ils ne fuſſent allez à appuyer plûtoſt le Party des Princes & des Villes, qui vouloient qu'avant cette Election, on obſervaſt ce dont on eſtoit convenu en la Paix de *Munſter*. Ainſi il eſt façile de comprendre qu'un Ambaſſadeur de cette Cour y ait eſté neceſſaire durant tout ce temps là; mais qu'il y ait eſté continué pendant la decadence de cette Princeſſe, & qu'à ſa ſortie du Royaume,

Effet de cette Ambaſſade.

Pimen-

Pimentel, continué Ambassadeur apres l'Abdication de la Reyne. Examen de cette continuation.

Pimentel l'ait accompagnée par tout sous ce Caractere, c'est un Mystere, dont on ne peut deviner aucune raison, qui ne semble trop froide & trop foible, pour estre la veritable. Car on ne sçait dequoy se seroient advisez les *Espagnols*, de ne rien épargner pour posseder cette Princesse, apres qu'elle est dépoüillée de ses Estats, & de vouloir estre ses Galants, apres que leurs Ennemis ont obtenu toutes ses Faveurs, pendant qu'elle estoit sur le Throsne. Eux, disje, qui ne font jamais rien, où cet intereſt, qui commande aux Rois, de mesme qu'ils commandent à leurs Peuples, ne soit tres bien observé; qui se plaignent d'avoir à entretenir tant de Princes mécontents, qui ont choisy leur Party; & qui n'abandonnent gueres le solide & le necessaire, pour le specieux & le superflu. Cependant ils ne se contentent pas de la faire escorter par un Ambassadeur, lors qu'elle n'en a plus de Droit, & qu'en ayant perdu les Privileges avec la Souveraineté, il passera plûtost pour son Chevalier d'Honneur, que pour une personne publique. Mais de plus ils prennent soin de l'envoyer complimenter & regaler de *Madrid* mesme, & il vient de partir douze des plus beaux Chevaux, qu'euſt le Roy dans son Escurie,

rie pour luy eſtre preſentez en *Flandres*. C'eſt une raillerie de dire ce que l'on publie icy, qu'elle a encore des Troupes à ſa diſpoſition, & que *Konigſmarc* accourt par ſon ordre au ſecours de l'*Archiduc*, avec une Armée de douze mille Hommes.

Son Abdication a eſté ſans doute une piece de Cabinet, dont la trame & le tiſſu a eſté plus fin qu'on ne ſe l'eſt imaginé, & toute autre que celuy qu'il a paru. Elle ne s'y eſt pas reſervée le Credit & l'Authorité qu'il faudroit, afin qu'elle fuſt demeurée Maiſtreſſe d'autre choſe que de ſes penſions. Tout le monde a crû, que par ce qu'on en avoit bien doré la pillule, elle avoit eſté avalée de plein gré, & qu'il n'y avoit point eu d'amertume. Mais voicy ce qu'un Homme intelligent & curieux m'en a appris. Si le Prince *Palatin*, qui eſt aujourd'huy Roy de *Suede*, s'eſt faict remarquer grand Capitaine, lors qu'il a eſté Generaliſſime en *Allemagne*, il vient de faire voir qu'il n'eſt pas moins bon Politique, en ſe mettant ſans bruit ſur la teſte la Couronne du Grand *Guſtave* ſon Oncle, du vivant meſme de ſa Couſine, qui en eſtoit la ſeule Heritiere. Il y eſt allé d'un biais qui eſtoit aſſez ſubtil: car apres que, partie par les mou-

Diſcours ſur l'Abdication de la Reyne.

Son Succeſſeur auſſi bon Politique que Grand Capitaine.

mouvemens Heroiques de cette Princeſſe, qui ne ſembloit amoureuſe que de ſon Eſprit, & qui avoit plus de ſoin de ſe faire paſſer pour Femme ſçavante & liberale, que pour Reyne prudente & bonne ménagere de ſon pouvoir; partie par le panchant des Conſeillers & des Eſtats du Royaume, qui ſe laſſoient d'eſtre gouvernez par une Fille, qui penſoit plus à ſe rendre la merveille de ſon Sexe, que celle de ſa dignité, il fut declaré ſon Succeſſeur, & qu'on euſt reſolu, que ſi elle vouloit ſe marier, elle ſeroit obligée de l'eſpouſer, il ne s'eſtudia qu'à faire paroiſtre, qu'il eſtoit plus propre pour eſtre Eſpoux de la Monarchie que de la Reyne. En effet il ſe montra auſſi toſt égal à la Qualité de celle là; & fut ce par Art ou par Nature, il prit ſi bien l'air de Roy qu'il luy falloit, qu'autant qu'il s'éloignoit par là, de le devenir avec celle cy, il s'approchoit de l'eſtre un jour par le ſouhait des Habitans, & par l'intereſt de l'Eſtat. Ses inclinations, & la conformité de ſon humeur & de ſes mœurs avec celles du Pays, luy donnoient un ſi grand aſcendant pour ce Throſne, que la Reyne, qui en avoit de toutes contraires, en conçeut de la jalouſie & une averſion pour ſa perſonne, qu'elle ne pouvoit pas ſi bien

Jalouſie de la Reyne

bien cacher, qu'elle n'éclataſt. Cela l'obligea à ſe retirer en une Iſle, qu'on luy avoit donnée pour ſon Appanage, & de laiſſer faire au temps & à la Reyne meſme, ce qui acheveroit de la ruiner en l'eſprit de ſes Peuples. Elle continua à en conſiderer moins qu'elle ne devoit les principales perſonnes, & les plus importantes Affaires. Cette vaſte imagination qu'elle avoit, & cette profonde ſoif d'un Sçavoir curieux, & d'une conduite extraordinaire qui la poſſedoit, la fayſoient ſauter de penſée en penſée, & d'occupation en occupation, ſans que jamais elle tombaſt pour s'y arreſter ſur le deub de ſa Charge, & ſur le ſoin de ſon Royaume & de ſes Sujets. Tantoſt elle eſtoit toute dans les Lettres, & l'attente d'un des *Cartes*, d'un *Saumaiſe*, & d'un *Boucbard* qu'elle avoit mandés, cauſoit toute ſon inquietude, dans l'impatience qu'elle avoit, de s'enfoncer avec l'un dans le Labyrinthe de ſa *Philoſophie* moderne; de battre avec l'autre l'eſtrade de l'Antiquité *Grecque & Romaine*; & d'aprofondir avec celuy-cy les Myſteres de l'une & de l'autre *Loy*. Tantoſt elle quittoit ſes Livres & ſes Sçavants, & traitoit de bagatelles ceux qu'elle venoit de lire, & de Pedants les autres, qu'elle venoit d'eſcouter. Alors on diſoit qu'elle eſtoit

apres qu'il fuſt élen.

Sa conduite extraordinaire luy cauſe des inquietudes extreſmes.

Ses occupations ſerieuſes.

dans

dans son humeur galante, & une foule de Jeunes-Gens qui l'entouroient, estoient en leurs bons jours avec elle.

Ses plaisirs.

On ne vivoit que de Douceurs, que de Bals, que de Collations, que de Balets, que de Masquarades, que de Chasse, que de Promenades, que de Courses, & que de tous ces petits amusements, qui sont les principaux ragouts de l'oisiveté des Cours. L'invention, le caprice, & tout ce qu'un enjouëment evaporé & agité peut produire, se déplioient alors avec grace; & celuy-là avoit l'Esprit le mieux tourné, qui estoit le plus capable de ces divertissemens folastres, qui menent de plaisir en plaisir, & de passe-temps en passe-temps, sans sçavoir ce qu'on y cherche, ny ce qu'on y veut rencontrer. En quelque fantaisie de vie qu'elle fût, elle prodiguoit presque tous jours aux Estrangers les Finances de l'Estat, & se gouvernoit en partie par leurs Conseils, en tout le reste de sa conduite. Cela donna occasion à un certain *Messenius*, qui estoit un Docteur ou un Historien, si je ne me trompe, qu'elle avoit avancé, de composer un Escrit, qui ne luy estoit gueres avantageux. Il y loüoit hautement le Prince *Palatin*, qui venoit d'estre declaré Heritier de la Couronne, & s'addressoit à luy, & aux

Ingratitude d'un Escrivain.

aux Senateurs du Royaume, pour remedier à tous les desordres qu'il y remarquoit. Son stile le fit connoistre, & la Reyne témoigna en cette rencontre beaucoup de moderation envers cet ingrat; & le Prince beaucoup d'addresse & de jugement pour la persuader, qu'il detestoit trop le Crime de ce lasche, pour y avoir rien contribué. Cependant on asseure, qu'il se forma peu à peu une aversion secrette en la plûpart des Senateurs & du Peuple, pour la Reyne. Les uns disoient qu'il falloit un Guerrier pour leur commander, & les autres se plaignoient de leur pauvreté, & qu'on ne voyoit plus de *Richedalers* parmy eux. Que la Paix n'estoit pas pour un Pays, où il ne croissoit que du Fer, & qu'il estoit neçessaire de l'aller troquer pour les *Ducats* de *Pologne*, ou pour les *Patagons* d'*Allemagne*. Que d'un costé ou d'autre, on ne manqueroit pas de matiere ny de sujet de rupture. Qu'on estoit à la veille de voir eschoüer le Traité de Paix, ou de continuation de Treve avec les *Sarmates*. Qu'ils avoient besoin d'un Roy d'un *Charles*, ou d'un autre *Gustave*. Que si on le trouvoit à redire en sa Fille, on l'avoit rencontré en son Neveu. Le respect qu'on portoit au plus proche Sang de ce Grand Prince, faisoit pourtant

Dégoust des Senateurs & du Peuple, contre la Reyne.

tant

tant qu'on n'en ouvroit la bouche qu'à demy, & qu'on n'en osoit parler qu'en cachette. Mais soit que les Senateurs s'en fussent en secret plus particulierement expliquez à la Reyne, & qu'elle le compriſt bien elle mesme par la conjoncture des Affaires & la disposition des Peuples, qu'il ne luy restoit plus guieres à regner; ou soit que par quelque demangeaison d'Esprit Heroïque, elle ne s'en soucia plus & qu'enfin tout cela ensemble contribuast à son Abdication, on la vit éclore avec une admiration de tout le Monde. Toute l'*Europe* s'entretient de ce changement; & comme depuis plusieurs Siecles, aucune Action n'y avoit causé tant de surprise & tant d'estonnement, chacun essayoit d'en trouver le motif par mille raisonnemens chimeriques. Cette grande Reyne eut le malheur, de n'estre pas exempte des dents de la Satyre en cette occasion. On commença d'abord à avoir mauvaise opinion de sa Sçience; on accusa sa Morale de mal reglée, & de mal épurée; son jugement & sa volonté semblerent peu fermes, & ses Ennemis disoient, qu'elle ne quittoit pas son Sceptre & sa Couronne par un principe de Vertu, pour vivre à elle mesme, & dans une solitude où elle ne fist que cul-

cultiver ſon Eſprit & élever ſa Foy; mais par un deſir de courir, de ſortir de ſon Royaume, & de montrer à la Renommée ce Prodige du *Nord*, qu'elle avoit tant profné. Ce foible motif d'une ſi grande Action, fit auſſi juger qu'elle ne venoit pas de ſon choix; & afin qu'elle deſcendiſt du Throſne avec gloire, on luy accorda, ou on luy conſeilla de couvrir du manteau de Generoſité & d'une Vertu auſtere, la neceſſité, à laquelle on la reduiſoit de remettre ſa Couronne à ſon Couſin avant ſa mort. Cette grandeur d'Ame & cet Eſprit fort, dont elle s'eſt toûjours picquée, luy fournit ſans doute en cette rencontre toutes ſes maximes. Il luy dit qu'elle devoit renonçer à la Souveraineté, avant qu'elle luy échappaſt. Qu'il falloit en ſçavoir prevenir la fin, & triompher de ſa défaite. Que ſouvent une prompte Retraite valoit mieux qu'un long Combat. Qu'un habile Eſcuyer mettoit pied à terre, quand il s'appercevoit que ſon Cheval n'açheveroit pas toute la Carriere. Qu'elle devoit imiter cet Illuſtre *Romain*, qui ſe vantoit d'avoir eſté en Charge, avant qu'il l'euſt deſiré, & d'en eſtre ſorty avant que d'autres le vouluſſent; marquants par le premier un effet de ſa bonne For-

Raiſons & motifs de ſon Abdication.

tune, & donnant par le ſecond une preuve de ſa bonne conduite. L'evenement a faict voir qu'elle ſe rendit à ces raiſons, & que pour n'y paroiſtre pas forcée, elle n'oublia rien de ce qui pouvoit diſſimuler ſon dépit. *Pimentel*, qui eſtoit ſon Confident, en écrivit en ces termes en cette Cour, donnant à connoiſtre le fond de cette Affaire, & l'humeur de cette Princeſſe. Il eut ordre de la ménager, & de luy offrir toute ſorte d'Honneur & de bon accueil, aux Terres du Roy ſon Maiſtre. Il n'eut pas de peine à y reüſſir, puis qu'eſtant le Tout-puiſſant auprés d'elle, il n'y avoit rien qui vint de ſa part, qui ne luy fuſt trés agreable. S'eſtant ainſi entierement livrée à ſes Conſeils, & à ſa Prudençe, elle n'eut pas quitté le Manteau Royal, qu'elle ſortit de *Suede* en un Equipage, & dans un ajuſtement de nouvelle *Amazone.*

Elle mépriſe ſon Sexe, & ne ſe fait ſervir que par des Hommes.

Comme en ſes Actions elle ne voulut rien retenir de ſon Sexe, dont elle mépriſoit ſi fort la foibleſſe, qu'elle en fuyoit la converſation, elle n'admit en ſa Suite pour la ſervir ou pour l'accompagner que des Hommes, dédaignant d'avoir des Femmes à ſon lever & à ſon coucher.

Son habillement.

Ses habits eſtoient à demy d'Homme, & à demy de Femme. Une longue Hongreline ou Robbe volan-

volante, qui ne differoit gueres des Juſt-au-corps que l'on porte aujourd'huy, qui luy alloit juſques à my-jambe ; une Juppe qui luy battoit juſques aux talons ; un Mouchoir au tour de ſon col en forme de Cravatte ; une Perruque noire, bien qu'elle ait des cheveux blonds, & un Chapeau chargé de Plumes, ont eſté ſon ornement ordinaire, ou plûtoſt ſon déguiſement pendant qu'elle a eſté en chemin. Il eſt vray qu'eſtant arrivée à *Anvers* & à *Bruxelles*, où elle s'arreſta, elle ne changea pas de mode ; & que ceux qui l'ont décrite, l'ont repreſentée en un habillement fort ſemblable à celuy-cy. Par caprice ou par haine, elle a tousjours évité autant qu'elle a pû les viſites des Femmes ; & comme une autre *Taleſtris* pour un *Alexandre*, elle teſmoigna d'abord un grand zele, & un empreſſement tout extraordinaire de voir Monſieur le Prince de *Condé*. Elle diſoit hautement qu'elle avoit regret, qu'il ne ſe puſt trouver à *Bruxelles* une Maiſon aſſez grande pour les loger tous deux ; & que c'eſtoit ſon Heros, & le ſeul Homme pour qui elle avoit de l'admiration. Il eſtoit alors au Siege d'*Arras*. Elle luy écrivit qu'elle paſſionnoit d'y aller, & qu'apres luy elle ne faiſoit point de difficulté

Son deſir extreſme devoir Monſieur le Prince de Condé.

de porter l'Escharpe rouge. Ce Prince ayant augmenté sa gloire dans le triste succès de cette Entreprise, luy redoubla l'envie qu'elle avoit de l'entretenir, & de l'asseurer de la part qu'elle prenoit en la reputation qu'il s'y estoit acquise par une Retraite, qui avoit égalé la defaite des *Espagnols* à la Victoire de leurs Ennemis. Apres de si belles avances & de si obligeantes recherches, pour une entreveuë qu'elle souhaittoit avec ardeur, on auroit peine à croire, qu'au point qu'elle se devoit faire, dont eut du refroidissement, & qu'apres tant de marques d'impatience, elle en eust donné de si visibles de son indifference, en n'en facilitant pas les moyens. Cependant un des Agens de ce Prince m'a raconté, que par une bizarerie tout à fait rare & surprenante, elle s'amusa à pointiller sur la façon, dont elle devoit le recevoir, lors qu'il estoit prest de luy venir rendre visite. *L'Archiduc* ayant pris le devant à la déroute d'*Arras*, fut la saluer à *Anvers*. Elle luy y fit une reception avec des deferences & des Honneurs, qui allerent à l'excez. Car elle ne se contenta pas de l'attendre au pied de son Degré, mais traversa une grande Cour, & fut au devant de luy jusques à la porte de son Logis. Monsieur le *Prince*, qui

Changé tout d'un coup en froideur.

Honneurs excessifs qu'elle rend à l'Archiduc.

qui par sa Valeur doit estre mis au dessus de tout ce qu'il y a de Grand sur la terre, & qui par sa Naissance ne peut le ceder qu'aux Testes couronnées, voulut sçavoir de qu'elle maniere elle agiroit en son endroit. Ceux qu'il y employa, n'en eurent jamais de response qui le peut satisfaire; & craignant qu'elle ne taschast de mettre quelque distinction entre luy & l'*Archiduc*, il se resolut de ne la point voir. Mais parce qu'il estoit en chemin, & qu'on le sollicitoit de ne pas rompre ouvertement avec elle, il accepta l'expedient de s'y trouver *Incognito*. Il envoya tous ceux de sa Suite luy faire la reverence, comme s'il eust retourné sur ses pas; & pour la voir sans qu'elle le decouvrit, il fut d'avis d'entrer en sa Chambre, lors qu'elle seroit pleine de son monde, & de n'y paroistre que comme l'un de ceux qui luy rendoient les respects de sa part. Elle ne le reconnut pas d'abord; mais enfin s'en estant apperceuë, lors qu'il la quitta elle voulut l'accompagner: mais il luy dit qu'il luy falloit Tout ou Rien. Ainsi sans attendre qu'elle le luy respondist, il s'en alla de mesme qu'il estoit venu; & si l'on a remarqué qu'un grand *Theologien*[1], qu'elle avoit mandé de loin, n'en dit à son retour ny bien ny mal, tant il trouva que l'un

Le Prince de Condé resolu de ne la point voir.

& l'autre eſtoit partagé & douteux en ſon Eſprit, il eſt certain que celuy qu'elle tenoit pour le Heros du Siecle, perdit en cette entreveuë la cruauté qu'il pouvoit avoir, qu'elle en eſtoit l'Heroïne. Cependant ce Naturel irreſolu, dont elle a donné tant de preuves en diverſes rencontres, ne fut pas la principale cauſe de ſon inegalité envers ſon Alteſſe de *Condé*. Ce fut une piece que luy joüerent les *Eſpagnols*, ourdie par les mains de *Pimentel*, à l'inſtigation du Comte de *Fuenſaldagne*, qui eſt tres-mal avec luy. Car encore que le Roy ait ordonné tres-expreſſement, qu'on conſidere par tout Monſieur le *Prince*, comme l'*Archiduc*, & qu'on luy rende les meſme Honneurs, ce n'eſt pas la premiere fois qu'on à plus promis à *Madrid*, qu'on n'a tenu à *Bruxelles*. Auſſi ne douta-t'on point que cette Princeſſe, qui eſt tout à fait intereſſée pour les *Eſpagnols*, & qui ne ſe gouverne que par leurs Conſeils, ne fit rien en cette occaſion, qu'elle n'euſt auparavant concerté avec eux. Il eſt vray que Monſieur le *Prince* témoigna tant de mépris pour leur vanité, & tant d'indifference pour cette Reyne, qu'ils eurent honte eux meſme de ſon procedé & du leur. Cela les obligea à penſer de les bien remettre enſem-

Les Eſpagnols de concert avec elle, pour en uſer de la ſorte envers Monſieur le Prince.

Il les mépriſe auſſi bien qu'elle.

enſemble, & de chercher un Lieu neutre, où ils ſe puſſent rencontrer. Ils firent qu'ils ſe trouverent au Mail, & qu'on y lia une partie, où l'on les rengea tous deux d'un coſté. Mais cela n'avança rien pour leur reconciliation, & ils ſe ſeparerent avec la meſme froideur qu'ils s'eſtoient entreveus la premiere fois.

Tout ce que je viens de remarquer, touchant l'humeur & la conduite de cette Princeſſe, n'eſt qu'un recueil de ce qu'on m'en a raconté, en parlant du deſſein que peut avoir cette Cour en toutes les careſſes qu'elle luy fait. Mais la Curioſité publique en eſt ſi mal éclaircie, qu'on peut aſſeurer qu'il n'y a rien de ſi conſtant, que l'incertitude en laquelle elle en eſt. Les uns diſent, que n'y ayant point de puiſſance dans le *Nord*, qui ſoit plus fatale, & qui ait plus nuit à la Maiſon d'*Auſtriche*, que celle du Royaume qu'elle vient d'abandonner, le Miniſtre a pour but de s'acquerir ſes affections, afin que dans la rage qu'elle a contre ſa Nation, elle luy en découvre tous les Secrets. Et ils adjouſtent à cette reſeurie, que le Roy qui luy a ſuccedé, n'eſtant pas pour demeurer long-temps en Paix avec l'Empereur, les Conſeils de cette Princeſſe, & les

Raiſonnemens politiques ſur le grand attachement des Eſpagnols, à la perſonne & aux intereſts de cette Princeſſe apres ſon Abdication.

Creatures qui luy reſtent en *Suede*, ſerviront comme d'un Antidote tres propre, contre toutes les intelligences qu'il pourra avoir en *Allemagne*, pour s'y oppoſer à l'Election du Roy des *Romains*, & pour y former un Party capable de l'y rappeller, avec un pouvoir tout autre que celuy qu'il avoit devant *Prague*, lors qu'il mõntra, que s'il n'avoit pas les Mains ſi fortes & les Bras ſi longs que le grand *Guſtave* ſon Oncle, il n'avoit pas l'appetit moins bon, & la bouche moins échauffée du deſir de la Victoire. Les autres qui ne ſont pas moins ridicules que les premiers, s'imaginent que c'eſt par un principe de Bonté & de Generoſité, que le Roy tient un Ambaſſadeur auprés de cette Reyne, pour la conſoler de ſa dignité éclipſée, en luy continuant cette marque d'Honneur & de Puiſſance; & afin qu'elle n'en reſſente pas toute la douleur, qu'elle en pourroit concevoir avec le temps, qu'il la fera enfin Vice Reyne de *Naples*, ou de quelque autre Royaume, ou, ſi elle ne commande pas ſur une ſi grande eſtenduë de Terres, ny avec une Authorité ſi abſoluë qu'elle faiſoit de deſſus ſon Throſne, elle aura la ſatisfaction de joüir d'un plus beau Climat. Il y en a, qui confeſſant qu'ils ne peuvent com-

pren-

prendre à quel uſage ce Miniſtre reçherche avec tant d'exactitude les bonnes graces de cette Reyne, ont recours au zele de la Religion, & veulent qu'il ne s'y propoſe point d'autre fin ny d'autre gloire, que celle de faire ſucceder à l'Abdication de ſa Couronne, l'Abjuration de ſa Foy, & de la mener juſques à *Rome* pour y triompher d'un ſi grand Ouvrage. Mais quels que ſoient les motifs, que peuvent avoir les *Eſpagnols* pour une Negotiation, qui paroiſt aſſez inutile à la plûpart des Eſprits, il eſt certain, que s'ils ont de la complaiſance pour cette Princeſſe, elle n'en manque pas pour eux. Car outre ce que j'en ay déja repreſenté, j'ay veu des avis qui portoient, qu'à ſon Arrivée à *Anvers*, elle loüa avec tant d'excez la beauté de cette Ville, qu'elle ne heſitaſt nullement à la preferer au Royaume dont elle venoit de ſe defaire, & de dire qu'elle aimeroit mieux eſtre Marquiſe d'*Anvers*, que Reyne de *Suede*. Il eſt vray, qu'à *Stokolm* meſme dans ſes entretiens familiers, elle témoignoit qu'elle ne faiſoit pas grand cas de ſon Pays ny de ſon Peuple, ſoit par artifice, prevoyant que n'ayant pas long-temps à commander à l'un, elle ſortiroit bien toſt de l'autre, ou bien par averſion,

Sa commplaiſance pour eux.

dont elle fuſt effectivement imbeuë contre celuy-cy par la frequentation des Eſtrangers, & contre celuy-là par les recits qu'ils luy faiſoient de la benignité de l'Air, qu'ils reſpiroient aux Lieux où ils eſtoient nez. On ſçait de plus, qu'apres le deſir qu'elle avoit fait paroiſtre de ſe porter pour Mediatrice de la Paix entre les deux Couronnes, dont elle avoit entretenu Monſieur *Chanut*, lors qu'il fut la voir, l'aſſeurant que les *Eſpagnols* la ſouhaittoient, & qu'ils la choiſiroient pour l'Arbitre de leurs interefts; ſi la *France* en vouloit uſer de meſme, elle s'emporta ſur ce qu'on diſoit, qu'il avoit découvert leur converſation, & qu'à *Paris* on refuſoit d'accepter ſon entremiſe; & luy en écrivit en des Termes bien éloignez des premiers & plus avantageux à l'*Eſpagne*, que ce qu'on en divulgoit. On pourroit auſſi compter parmy les deferences, qu'elle a pour tout ce qui luy vient de la part de ce Roy, ſa façon de vivre avec *Antonio Pimentel*, ſi on croyoit qu'elle conſideraſt autant ſon Miniſtere que ſa perſonne, en le traitant ainſi. Elle a une bonté exceſſive pour tout ce qu'il veut, & elle l'a engagée juſques à forcer ſes inclinations pour ſe conformer aux ſiennes. On ſçait qu'elle eſt Sçavante, qu'elle

Sa bonté pour Pimentel.

qu'elle aime les Livres & les Doctes ; & cependant elle s'occupe à des bagatelles, & à des entretiens communs pour s'accommoder à son genie. Tellement que si elle reçoit en sa presence quelque visite de personnes de Lettres, elle évite que l'on ne tombe sur des matieres, qui puissent decouvrir son foible, l'ennuyer, le reduire au silence, & contraindre cette humeur galante, dont on dit qu'il possede un parfaict talent : enfin, si tout ce que l'on publie de cette Reyne est veritable, il faut avoüer qu'elle n'a employé tant d'Années à la contemplation des belles Choses, que pour en estre plus extraordinaire en toutes ses Actions, & en toute sa conduite ; aussi l'a t'elle diversifiée de tant de couleurs, & renduë susceptible de tant de formes, qu'on peut justement apprehender de sa fin, ce qu'un *Espagnol* a remarqué de la plûpart des Heros, que *Borraron como el Dragon, con la infelicidad de sus fines, la gloria de sus hazañas.* De la maniere qu'en parlent ces médisans de Cour, qui ne sçavent pas quel Miracle veut faire leur Roy de cette nouvelle Convertie, on peut juger que si elle vient icy, & si elle s'y gouverne de la maniere que l'on dit qu'elle vit, ces Esprits raffinez, dont la Satyre fait toute l'occu-

Prognostique d'un Espagnol sur la fin des Heros.

pation, & qui ont composé un gros Volume de *las Bizarrias de la Princessa de* .... ne manqueront pas de faire un *Calepin* de celles de ....

CHAP.

CHAP. XXIX.

Des Ambassadeurs, Residens, & Agens de Princes Estrangers qui se trouvoient à Madrid, lorsque l'Autheur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interest de leurs Maistres. Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce Comte. Sa Generosité. Ses occupations. Faschеux estat où son mal l'avoit reduit. Son train. Ses appointemens. Le Sieur de Mazeroles, Agent du mesme Prince. Ses belles Qualitez. Sa maladie. Son train defrayé par le Roy. Qui estoit le Sieur de Trincàrs. Le Sieur de Saint Agolin premier Envoyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extravagance de ses Medecins. Son Tombeau. Ambassadeur du grand Duc de Florence. Les interests de ce Prince l'obligent d'en entretenir un pres du Roy Catholique. Ambassadeur de Venise. Ses belles Qualitez. Son entretien avec l'Autheur, & ceux de sa Compagnie sur des matieres de Curiosité & d'Estat. Utilité des visites que l'on rend aux Ambassadeurs.

Apres avoir rapporté dans les precedens Chapitres, tout ce que la Critique d'*Espagne* m'a

m'a appris de Catholique ou de Paradoxe en ces matieres d'Eſtat, qui font ſes plus ordinaires diſcours, parce qu'elles ſont de la plus nouvelle date, & avoir remarqué quels ſont les ſentimens qu'elle a de ceux qui les maniment, & de ceux qui en ſont ou qui en ont eſté l'objet principal ou acceſſoire ; il eſt temps que je diſe un mot de quelques Miniſtres de Princes Eſtrangers, que nous avons eu l'Honneur de connoiſtre en cette Cour. Le premier que nous y viſmes, fut le Comte de *Fieſque*, Agent de Monſieur le *Prince* de *Condé*. Il nous fit tres bon accueil ; & comme il a eſté un des plus beaux Eſprits, & des plus galans de la Cour de *France*, c'eſt dommage qu'il ayt embraſſé un Party & accepté un Employ, où il a ſi fort alteré ſon temperamment, & tellement changé d'humeur, qu'à peine eſt-il reconnoiſſable à ceux meſmes, qui l'ont pratiqué le plus familierement. Il eſt tombé dans une maladie, qui par intervalle le fait pâlir, luy déregle le Poux, & le met en eſtat de ne pouvoir ſouffrir ny Compagnie ny entretien. Il tient aſſez bonne Table pour le Pays où il eſt. Quand nous allions manger avec luy, ce nous eſtoit une affliction de voir, que ſouvent il ſe levoit au

Le Comte de Fieſque, Agent du Prince de Condé.

Maladie de ce Comte.

au melieu du repas, pour ſe jetter ſur un Lict. Quand ces accez luy viennent, il pert ſa couleur en un moment, & l'on diroit qu'il va tomber en défaillance. On croit que ce n'eſt qu'un effet de la melancolie & du chagrin, que luy ont cauſé tant de Broüilleries où il s'eſt trouvé, & qui l'ont éloigné de ſes Proches, de ſon bien, & de ſon train de vie, doux & facile, auquel il eſtoit accouſtume. Cependant il s'eſt attaché à Monſieur le *Prince* par pure inclination & Generoſité; car on dit qu'il n'avoit aucun ſujet de mécontentement, ny de la Cour ny du premier Miniſtre: meſme il avoit plus d'intereſt à ſuivre le Duc d'*Orleans* & *Mademoiſelle*, qu'aucun autre, ayant ſa Femme auprés de cette Princeſſe: mais il crût qu'il falloit combler la meſure, & ne point reculer puiſqu'il avoit choiſi Maiſtre. Apres l'avoir bien ſervy à *Bourdeaux* & en quantité d'autres rencontres, il fut envoyé icy pour apporter plus de poids aux Affaires de ce Prince, que *Saint Agolin* y faiſoit, en qualité de Gentil-Homme de ſa Maiſon. D'abord il taſcha de s'y divertir par toutes les recreations que peut donner ce Lieu. Et outre celles qu'il en pouvoit tirer, il en prit une qui eſtoit toute de ſon fonds, par quantité

Sa Generoſité.

Ses occupations.

de

de beaux Vers qu'il y compoſa. Il eut la bonté de nous reciter quelques Sonnets qu'il avoit faits à la loüange de Monſieur le *Prince*, & preſque une Scene d'une piece qu'il avoit commencée, à l'imitation de la *Medée* de *Seneque*. Mais ny ſes Amours ny ſa Poëſie, n'ont pas eſté d'aſſez puiſſans charmes contre le chagrin & la mélancolie qui l'ont mis au pitoyable eſtat, auquel nous l'avons laiſſé : puiſqu'il ne joüyt que d'une ſanté entrecoupée de mille alterations ſi ſubites & ſi frequentes, que les Medecins, ſes Amis, & luy meſme, n'y comprenent plus rien. Auſſi s'eſt-il retiré de tous les divertiſſemens, & s'eſt rendu tout à fait à la Devotion. Et au lieu qu'il devroit chercher le monde & la Compagnie, afin d'occuper ſon Eſprit ſur des objets, qui l'empeſchaſſent de penſer à ſon mal & à ſes Affaires, il a fait ſa ſolitude de la *Caſa del campo*, où il va ſouvent ſeul, ou avec quelqu'un de ſes intimes, qu'il y laſſe à force de ſe promener & de ne rien dire. Le Roy luy fournit un Carroſſe à quatre Chevaux, qui n'eſt ny trop bon ny trop mauvais ; mais le Cocher & l'*Eſtafier* qui le ſuit, ſont tres-mal couverts pour eſtre à un ſi grand Monarque. Outre cet Equipage d'emprunt, mais qu'il a tou-

Faſcheux eſtat où ſon mal l'avoit reduit.

Son train.

à toutes les heures qu'il veut, il a son train, qui consiste en quelques Estafiers, un Escuyer, un Secretaire, un Page, & quelques autres Officiers. Pour son entretien & celuy de tout son monde, le Roy luy donne dix-huit cens Escus par Mois, & paye l'Hostel où il loge. Il est habillé à l'*Espagnole*, & est si bien entré dans les interests de cette Cour, que soit pour servir à la These qu'il soustient, soit que veritablement il s'en soit coiffé, il en parle en passionné, & ne trouve rien de comparable à la façon de laquelle on y vit. Ce n'est pas qu'il n'ait quelque raison de s'en plaindre, mais il faut croire que c'est par Prudence qu'il en use ainsi. A present il ne se mesle que de fort peu de Chose, tant à cause de son indisposition, que par ce qu'il y a quelque temps que Monsieur le *Prince* y a envoyé un de ses Conseillers & Gentils-Hommes de sa Chambre, qui semble avoir le Secret & les principales Affaires en main. Il se nomme *Mazeroles* & est un aussi honneste Homme, qu'il s'en voye. Il a du Sçavoir autant que l'on en puisse souhaitter en une personne, qui entreprend de traiter les Affaires du temps. Il connoist parfaitement bien la Cour & la Nation. Il est d'un Esprit masle, & toutefois adroit

Ses appointemens.

Monsieur de Mazeroles, Agent du mesme Prince.

Ses belles Qualitez.

adroit & ſouple. Il a le jugement net & ſolide ; & aux Affaires qu'il negotie, il ne faut pas craindre qu'il prenne jamais l'ombre pour le corps, ny le tranchant pour la poignée. Sa converſation eſt agreable, & remplie de tant de lumieres, qu'on ne le quitte jamais qu'avec ſatisfaction, & ſans eſtre inſtruit de beaucoup de Choſes qui ſont remarquables en elles-meſmes, ou par leurs circonſtances. Enfin, il eſt d'une Vertu qu'on pourroît dire tout à fait bien ſoûtenuë, & par l'Art & par la Nature, s'il n'eſtoit travaillé d'un *Aſthme*, qui ne luy laiſſe gueres de repos. En une courſe qu'il fit pour ſon Maiſtre, il gagna cette incommodité, qui luy eſt telle, qu'il y a pluſieurs Années qu'il ne dort la nuit que ſur une Chaiſe, n'oſant ſe mettre au Lict de peur d'y eſtre eſtouffé par ſa fluction & par ſa courte haleine.

Sa maladie.

Son Train défrayé par le Roy.

Le Roy d'*Eſpagne* luy preſte auſſi un de ſes Carroſſes, tiré par autant de Chevaux que celuy qui ſert au Comte de *Fieſque*. Dans cet Hoſtel, qu'on nomme celuy du Prince de *Condé*, il y a encore quelques Refugiez de ceux qui ont ſuivy ſon Party, & qui n'ont pas eſté compris dans l'*Amniſtie*. Le plus apparent de tous eſt Monſieur de *Trincars*, Conſeiller au Parlement de *Bourdeaux*.

Qualitez de Monſieur de Trincars

deaux. C'eſt une perſonne d'Eſprit & d'Honneur, qui avoit tres bien eſté avec Monſieur d'*Eſpernon*, mais qui s'eſtant laiſſé emporter au courant de l'eau, s'eſtoit tout à fait abandonné à Monſieur le *Prince*, lors qu'il vint prendre poſſeſſion du Gouvernement de *Guyenne*; & comme la faction y eſtoit au declin, Monſieur le Prince de *Conty* l'envoya en *Angleterre*, pour y ſolliciter du Secours. Pendant qu'il y eſtoit, les *Bourdelois* r'entrerent en l'Obeïſſance du Roy; qui fit qu'il ſe vit expoſé à un rude traitement, qu'on luy auroit fait reſſentir en ſes biens, s'il ne les eut mis à couvert par le Dot de ſa Femme. Pour y mettre ſa perſonne, il s'eſt retiré en cette Ville, d'où Monſieur le *Prince* le mande pour eſtre Intendant de ſon Armée; mais il ne peut obtenir de ces Miniſtres cinq cens Piſtoles, qu'il luy a donné à prendre ſur ſes penſions: auſſi ne les pourſuit il plus, & il n'inſiſte que ſur ſon Paſſeport, ſçachant bien qu'on ne voudra pas le luy expedier ſans luy fournir cette ſomme, de peur que ſe rendant aupres de ſon Maiſtre ſans les avoir touchées, ce ne luy fut un nouveau ſujet de plainte d'autant plus juſte, que ce Conſeiller, qu'il appelle à une Charge où il luy eſt neceſſaire, ne leur

refugié à Madrid.

deman-

demande pas une gratification, ou *Ayuda de costa*, comme l'on dit icy, mais le payement de cet Argent, qu'il luy ordonne de lever sur ce qui luy est deub. Mais à ce que j'en ay veu, lorsqu'on en parloit à *Dom Christobal*, l'Expedition du Passeport ne fait pas le nœud de l'Affaire, mais les cinq cens Pistoles, sans les qu'elles on ne pretend pas qu'il parte. Il y a de plus en ce mesme Hostel un Secretaire de *Marçin*, qui sollicite les pensions de son Maistre, qui montent à douze mille Escus par An, en vertu de la Charge de General, dont on là pourveu aux Armées du Roy, outre les appointemens que luy donne Monsieur le *Prince* sur les Deniers, qu'il tire d'icy. Tout ce monde & quelques autres qui sont en ce Logis, vivent sur les dix-huit cens Escus, qu'on assigne par Mois au Comte de *Fiesque*; il est vray que par la mort de *Saint Agolin*, qui avoit esté le premier Envoyé par Monsieur le *Prince*, & qui vient d'estre enterré, la dépense sera un peu soulagée. C'estoit un Gentilhomme d'*Auvergne* qui a pâty fort long-temps, & qu'on a tué par des remedes chauds. On m'a asseuré que les Medecins qui le traitoient, estoient de plaisans Docteurs; car apres luy avoir appliqué, six Mois durant, toute sorte de

Le Sieur de S. Agolin premier Envoyé par Monsieur le Prince à Madrid.

Sa maladie & l'extravagance de ses Medecins.

de froids, ils luy dirent, que puiſqu'on voyoit qu'ils ne profitoient de rien, il falloit eſſayer les chauds: ainſi ils le mirent au Tombeau, où il eſt plus heureux que s'il euſt continué de vivre, ſi ruiné de ſanté comme il eſtoit. J'ay veu la Biere où il eſtoit expoſé; l'on m'y fit remarquer une pompe du Païs, qui porte, que les Gens de Condition la font couvrir d'un Velours cramoiſy, ou d'un Satin rouge, qui eſt cloüé deſſus en façon d'eſtuit qui l'environne, & y eſt taillé à la forme des aiz ou du plomp, dont eſt le Cercueil: on l'eniolive de plus, d'un galon d'Or & d'Argent, qui eſt attaché tout au long des couſtures, au moins ſi l'on ne l'en veut tout parſemer.

Son Tombeau.

Le ſecond Agent ou Ambaſſadeur des Princes Eſtrangers que nous y viſmes, fut celuy du *Grand Duc de Florence*. Il eſt Homme d'Egliſe, & ne manque pas d'Eſprit. Il a l'abord agreable, & l'entretien doux & facile. Son Frere, que nous avions connu à la Cour de ce Prince, & où il eſt l'un des Principaux, nous avoit donné une Lettre pour luy. Nous la luy fuſmes rendre peu apres noſtre Arrivée à *Madrid*. Il nous receut fort bien, & nous fit mille offres de Services. Mais ce fut alors, que nous nous

Ambaſſadeur de Grand Duc de Florence.

apper-

apperceûmes, que l'eſtude de la Langue *Eſpagnole*, & l'affinité qu'elle a avec *l'Italienne*, nous donnoit grand peine à parler celle-cy, ſans y meſler des mots de celle-là. Meſme il ſe trouve des *Italiens*, qui ne ſe peuvent empeſcher de les confondre, & à qui il eſt difficile de s'enonçer purement en la leur, dés qu'ils ſçavent un peu de *Caſtillan*. Comme il n'y a point de Prince en *Italie*, qui ſoit plus bridé par les *Eſpagnols*, que le *Grand Duc*, il tient tousjours un Ambaſſadeur en cette Cour, afin d'eſtre averty de tout ce qui s'y paſſe, à quoy ſans doute il a beaucoup d'intereſt. Car outre ce que le Roy occupe en l'Iſle d'*Elbe*, il poſſede dans la *Toſcane* tous les Ports, ou au moins les meilleurs, qui eſtoient à la Republique de *Sienne*; meſme il luy doit Hommage & Secours de ſix mille Hommes en de certaines occaſions. Tellement qu'il eſt obligé de prendre grande part aux Affaires de cette Couronne, & particulierement en celles qu'elle a en *Italie*. Monſieur *Encontri*, qui l'y ſert à preſent, & qui eſt celuy, dont je fais mention, eſt fort intelligent de tout ce qui le touche; & il a l'Eſprit trop penetrant & trop adroit, pour n'eſtre pas bien inſtruit de tout ce qui ſe pratique icy. Auſſi y découvrit

Les intereſts de ce Prince l'obligent d'entretenir un prés du Roy Catholique.

couvrit il le Traité, que les *Gennois* voulsoient faire avec le Roy, pour l'acquisition de *Pontremoli*; dés qu'il en eut éventé la Mine, & qu'il eut ordre du *Grand Duc* d'agir le plus puissamment qu'il pourroit, afin qu'on l'accommodast d'une Place, qui est si fort à sa bienseance, il contrecarra si bien les *Gennois* en leur marché, qu'il l'empescha, & le conclud pour son Maistre. En reconnoissance de ce qu'on lui avoit donné la preference, ce Prince envoya peu de temps apres à son Ambassadeur un Cheval d'Or massif, qui avoit esté autresfois fait pour estre presenté à *Henry* IV. ou à *Louis* XIII. & auquel l'on ne fit qu'oster la Statuë du mesme Métail de l'un de ces deux Roys de *France*, pour y mettre celle de *Philippe* IV. à present regnant icy, afin qu'il l'offrit à *Dom Luis de Haro*, qui en l'acceptant temoigna, qu'il ne le prenoit que pour estre une piece du Cabinet de son Roy, où l'on dit qu'il a effectivement esté posé. Nous avons rendu diverses visites à cet Ambassadeur, qui nous est aussi venu voir deux ou trois fois; comme il est Ecclesiastique, il ne va qu'en Habit-long, & n'a point pris celuy de ce Pays.

Le Troisiesme Ministre Estranger que

Ambassadeur de Venise.

que nous y frequentasmes, fut le Sieur *Quirini*, Ambassadeur de la Republique de *Venise*. C'est une personne d'un grand port, d'une prestance magnifique, & d'une mine qui respond tout à fait à la Majesté de cet auguste *Senat*. Mais il en soustient encore mieux la dignité, par une connoissance acquise de tout ce que doit sçavoir un habile Homme, accompagnée de ce bon sens, qui modere si bien le brillant de la memoire par le solide du jugement, que la promptitude de l'une ne détruit jamais la justesse de l'autre. Un Gentilhomme *Piemontois*, nommé *Ramusio*, qui avoit esté depesché par le Duc de *Savoye* à la Duchesse de *Mantouë* sa Tante, nous fit connoistre le Secretaire de l'Ambassade, qui servit à nous introduire auprés de cet excellent personnage. Il nous receut parfaitement bien, & témoigna à Monsieur de .... que la memoire de feu son Grand-Pere estoit chere à la *Seigneurie*, pour avoir esté le premier Ambassadeur que *Messieurs les Estats* luy envoyerent, & que les Peres qui gouvernoient alors, remarquerent tant de rares Qualitez en ce Grand Homme, qu'ils en parlerent à leurs Enfans, comme de l'une des plus grandes Testes, qu'ils eussent oüye dans leur Assem-

Ses belles Qualitez.

Son entretien avec l'Autheur & ceux de sa Compagnie, sur des matieres de Curiosité & d'Estat.

Assemblée. Qu'ainsi son Nom estoit si illustre parmy eux, qu'on ne faisoit jamais mention des *Provinces Unies*, qu'il ne leur revinst en l'Esprit. Apres il nous raconta tout ce qu'il avoit veu de particulier en plusieurs Villes de *Hollande*, où il avoit esté, lorsque par Curiosité il fit un Voyage à *Munster*, du temps qu'on y traitoit la Paix Generale. Il ne pouvoit sur tout assez se satisfaire, quand il nous exageroit la beauté de la *Haye*, & nous estions estonnez, qu'il eust si bien retenu les Noms de tous les endroits les plus agreables, & qu'il en sçeust tout ce qu'une personne qui y auroit fait long sejour, en auroit pû apprendre. Il est vray que ce n'estoit rien que de l'entendre raisonner sur ces objets müets ; il connoissoit toutes les principales Familles du Pays ; il sçavoit qu'elles estoient celles qui y estoient les plus accreditées, leurs interests, leurs inclinations, & quels ressorts elles faisoient jouër, pour se maintenir dans le Gouvernement. Il nous parla des Presents, que... &... avoient eus de cette Cour, & de la façon qu'on les gagna, afin qu'ils fissent conclurre la Paix avec la *Hollande*. Il nous entretint en suite des Troubles d'*Angleterre*, & de la Guerre que les *Estats* venoient de finir avec

le Protecteur ; & il nous fit remarquer que la Seigneurie de *Veniſe*, qui avoit eſté la premiere à envoyer des Ambaſſadeurs à *Henry* IV. lorſqu'il n'eſtoit pas encore aſſis ſur ſon Throſne, & que la Ligue le luy diſputoit avec tant de faveur & de forces, & qui n'avoit point marchandé à reconnoiſtre *Meſſieurs les Eſtats* du temps qu'ils s'eſtoient ſouſtraits de l'Obeïſſance d'*Eſpagne*, n'en avoit encore point envoyé en *Portugal* traiter avec celuy qui y regne, ny en *Angleterre* complimenter la Republique & le Protecteur. La Raiſon qu'il nous en donna eſtoit, que ce ſage *Senat* ne vouloit rien faire dont il ſe pût dédire ; & bien que ceux cy ſemblaſſent tout à coup s'eſtre mieux eſtablis que ces autres, il ne croyoit pas pourtant qu'ils fuſſeut pour ſubſiſter long-temps, & qu'il vouloit attendre qu'ils euſſent une puiſſance mieux affermie, & moins tumultuaire & ſoudaine, que celle qu'ils s'eſtoient acquiſe. Et que partant il deſiroit la voir un peu vieillir, de peur qu'il n'euſt le regret d'avoir eſté avec les autres Teſtes Couronnées chercher des *Potirons*, qui n'eſtant nays qu'en une nuit, peuvent ſe fondre dés le lendemain. Ce n'eſt pas qu'il eut une grande imagination du pouvoir du Roy d'*Eſpa-*

d'*Eſpagne*, pour le recouvrement du *Portugal*, ny des forces ou de l'induſtrie de çeluy de la *Grand Bretagne*, pour remonter ſur ſon Throſne; mais il ne jugeoit pas hors d'apparence, que par les revolutions du dedans, l'un & l'autre retournaſſent à ce qu'ils avoient perdu, & qu'il ne ſe fiſt une eſpece de flux & reflux politique en leur Faveur, où la meſme cauſe ramenaſt ce qu'elle avoit enlevé. Auſſi en ce temps là parloit-on de deux grandes conſpirations découvertes en ce Royaume, & qui ont eſté aſſez connuës pour n'en rien dire icy, encore qu'elles ayent entré en nos converſations. De pareilles viſites & connoiſſances ſont l'Ame des Voyages: car dans un moment on joüyt d'une partie de l'acquis de ces Grands-Hommes, pour le Pays où l'on eſt. Et comme ils y obſervent tout avec ſoin, & qu'ils en ont le moyen, le diſcours qu'ils en font vaut mieux que des Années de ſejour. Ils ſe communiquent d'ordinaire mieux aux Eſtrangers qu'à aucuns autres; & ceux qui y ſont de la part des Republiques, le font plus ouvertement & plus librement à ceux, qui ſont nays en des Eſtats ſemblables aux leurs, de meſme que les autres qui y viennent des Monarchies, aux autres qui ſont Sujets d'un Souverain.

Utilité des viſites que l'on rend aux Ambaſſadeurs.

Suite du precedent CHAPITRE.

Le Comte Lambert Ambaſſadeur de l'Empereur. Sa taille & ſa mine. Il eſt comparé avec ſon Predeceſſeur. Un Agent du Roy de Dannemark. Un Envoyé du Landgrave d'Armſtat, & ce qu'il negocioit pour ſon Maiſtre. Le Nonce du Pape. Difficulté ſur la reception de ſon Succeſſeur. Depart de la Ducheſſe de Mantouë pour s'en retourner dans le Milanez. Sa Naiſſance. Ses Conſeils donnez aux Eſpagnols, pendant ſa Regence de Portugal, meſpriſez.

le Comte Lambert, Ambaſſadeur de l'Empereur

CEs trois Ambaſſadeurs dont j'ay parlé, ſont les ſeuls que nous ayons connus icy. Il y en a bien un de la part de l'Empereur, qui ſe nomme le Comte *Lambert*, qui a ſuccedé à çeluy de *Grane*, mais nous ne l'avons pas veu chez luy. Quand nous fuſmes à *Anvers*, il y eſtoit avec toute ſa Famille, dont la Mere eſt Fille du Comte de *Walſtlein*, Grand-Chambellan de Majeſte Imperiale. Il y avoit receu le *Collier* de la *Toiſon d'Or* des mains du Roy meſme, & en partit avec cet Honneur auſſi content que nous le fuſmes, de

de ce que par là il nous cedoit quelques Chambres en l'Hoſtellerie, où n'en ayant point trouvé, nous avions preſque eſté contraints de camper la nuit qui preceda ſon départ. C'eſt un Homme d'aſſez bonne taille, d'un viſage maigre, & qui n'a pas la mine fort relevée; on dit qu'il s'accommode bien mieux aux Gens de cette Cour, que le Comte de *Grane*, qui eſtoit un Eſprit hardy, & qui s'y faiſoit plus redouter qu'aimer, car il diſoit hautement la verité au Roy, & ſe meſloit d'un peu plus que de ſa Charge: auſſi ſe mocquoit-il de l'ordre que l'on avoit donné, que perſonne n'allaſt par la Ville en Carroſſe à ſix Chevaux, ou à ſix Mules, que le Roy ou ſon Grand-Eſcuyer. Il ne ſe croyoit pas obligé à l'obſerver, & marchoit touſiours de meſme qu'il eſtoit accouſtumé. Il s'emporta un jour, à ce que l'on publie, contre ceux qui l'en vouloient reprendre de la part de ſa Majeſté, au lieu que celuy-cy s'y range tout à faict, & ne va qu'à quatre comme les autres Ambaſſadeurs.

Sa taille & ſa mine.

Il eſt comparé avec ſon Predeceſſeur.

Le Roy de *Dennemark* y a auſſi un Agent, mais que nous n'avons pas viſité: auſſi ne paroiſt il pas beaucoup, & un jour le Peuple le traita de *Luterano*, & le Roy meſme n'en parla pas en des termes

Un Agent du Roy de Dannemark.

mes plus favorables, sur quelque démeslé qu'il avoit eu, à cause de la Religion. Je croy que hors quelques petits interests d'Estat, que son Maistre peut avoir en cette Cour, sa Residence n'est que pour faciliter le Commerce que ses Sujets & Alliez font en ce Pays. Il estoit prest d'en partir, & n'attendoit qu'un Passeport de *France* pour se retirer, sans estre arresté sur la Frontiere.

Un Envoyé du Landgrave d'Armstadt, & ce qu'il negocioit pour son Maistre.

Un Envoyé du *Landgrave d'Armstadt*, estoit aussi sur son depart, avec plus de satisfaction, à ce que j'en connus par le discours, de ce qu'il n'avoit plus à s'ennuyer en des sollicitations inutiles, que de ce qu'il y eut advancé quelque Chose de reel pour les interests de son Maistre. Il y estoit venu demander les pensions que les *Espagnols* sont obligez de luy payer, suivant les Traitez qu'ils avoient faits avec luy en *Allemagne*, & dont ils luy devoient de grands Arrerages ; mais il n'en remporta que quelques Papiers pour des assignations, que l'on donnoit assez mal asseurées, à ce que j'en ay oüy dire, & on ajoustoit qu'il n'avoit rien touché de consitãt, que quelque *Ayuda de costa*, qui signifie, un peu d'Argẽt pour faire son Voyage.

Le Nonce du Pape.

Nous vismes aussi le Nonce du *Pape*, qui estoit sur le point de s'en retourner, & il y avoit long-temps qu'il s'y disposoit ;

soit ; mais parçe que celuy qui luy devoit succeder, & qui se nommoit le Sieur de *Massimi*, si je ne me trompe, avoit esté arresté de la part du Roy à son debarquement au Royaume de *Valence*, avec defence de passer plus avant, il avoit esté contraint de le differer jusques à ce que ce démelé fust accommodé. La raison en estoit, que *Innocent* X. avoit expedié celuy qui devoit venir en sa plaçe, sans en avoir premierement donné avis en cette Cour, & sçavoir s'il y seroit avoüé ; & comme en *France* pour un mesme sujet, on avoit saisy en *Provence* le Nonce, qu'on y envoyoit, sans l'avoir auparavant fait agréer à sa Majesté, on creut qu'en *Espagne* on en pouvoit user de mesme : outre que celuy-cy estoit chargé de quelques instructions touchant le *Portugal*, & les interests de cette Cour, qui n'estoient pas assez Catholiques au jugement d'un Roy, qui en possedant ce titre preferablement à tout autre, le veut avoir à sa maniere, & à son point. Pareilles difficultez ou autres, qui s'y pouvoit rencontrer sur sa reception, estant enfin levées, apres qu'il eut passé quelque temps au Royaume de *Valence*, comme Particulier, il luy fut permis de se rendre en cette Ville & y exercer sa Nonciature. Il y arriva la veille

Difficulté sur la reception de son Successeur.

de la Feſte d'el *Corpus*, ou peu devant, & il là vit d'un Balcon tout grillé, n'oſant encore paroiſtre par ce qu'il n'avoit pas eſté reçeu ; & celuy qui eſtoit à attendre, avec regret ſans doute qu'il le relevaſt d'une Charge ſi lucrative, en fit la derniere fonction ce jour là, en accompagnant ſa Majeſté en cette Ceremonie.

Départ de la Ducheſſe de Mantouë, pour s'en retourner dans le Milanez.

Je mets auſſi dans ce Chapitre, où je parle des Ambaſſadeurs & Miniſtres des Princes Eſtrangers, ce que je veux dire de *Marguerite de Savoye*, Ducheſſe de *Mantouë*, qui ſe preparoit à quitter cette Cour, pour s'en aller paſſer le reſte de ſes jours dans le *Milanez*, où le Roy luy avoit aſſigné quelque Apanage ou Terres pour ſon entretien. Elle eſt Fille

Sa Naiſſance.

d'une *Infante d'Eſpagne* & de *Charles Emanuel*, Duc de *Savoye* ; elle fut mariée à *Ferdinand*, dernier Duc de *Mantouë* de cette Branche, & n'en euſt qu'une Fille, qui eſpouſa dés le vivant du Pere le Duc de *Rethel*, Fils de celuy de *Nevers*, pour luy aſſeurer la ſucceſſion de ſes Eſtats, comme au plus proche Heritier : mais comme l'*Eſpagne* ſe reſolut de la luy diſputer, cette Femme, qui avoit toutes les inclinations *Eſpagnoles*, ſe rangea du coſté de la Maiſon d'*Auſtriche*, contre celle de ſa propre Fille.

Fille. Tout le monde a ſceu les mouvemens, que cauſa cette diſpuite en *Italie*; & il ſuffit que je marque icy, que cette Princeſſe s'eſtant retirée en cette Cour, pour laquelle elle s'eſtoit declarée ſi ouvertement, y fut aſſez bien receuë, & que pour occuper ſon Eſprit & ſon grand zele, on la fit *Vice-Reyne* de *Portugal*, ou à la verité elle ſe ménagea ſagement. Mais l'inſolence & l'avarice des Miniſtres, qu'on luy aſſocioyt pour agir ſous elle, appuyez de la Faveur & de l'approbation du *Comte Duc*, qui eſtoit lors Favory, eſtoit telle, qu'elle ne pût empeſcher qu'ils ne deſeſperaſſent le Peuple, qu'ils ne mécontentaſſent les Grands, qu'ils ne choquaſſent les Eccleſiaſtiques, & qu'ils ne donnaſſent matiere aux uns & aux autres de prendre les Armes pour le reſtabliſſement de leur liberté. Elle écrivit diverſes fois ſes ſentimens au Roy & au premier Miniſtre, leur repreſentant tous les excez qu'on commettoit, & le danger auquel on eſtoit expoſé d'une revolte generale; mais le Favory faiſoit, qu'on n'avoit pas grand eſgard à ſes avis, en diſant tousjours que c'eſtoit une Femme, & en traitant tout ce qu'elle manda de bagatelles, & ajouſtant plus de creance aux Lettres des Miniſtres, qu'il y avoit en-

Ses Conſeils, donnez aux Eſpagnols pendant ſa Regence de Portugal, mépriſez.

voyez avec le Secret, qu'aux ſiennes. Auſſi quand les Affaires eurent changé de face à *Lisbonne*, & qu'apres ce peu d'Exil qu'on luy fit ſouffrir, ne permettant pas qu'elle retournaſt à la Cour au ſortir d'un Royaume perdu, elle pût parler au Roy, elle aida à rüiner en ſon Eſprit le Duc d'*Olivarez*. Depuis elle a eſté entretenuë à *Madrid* par ſa Majeſté, qui luy donne maintenant la permiſſion de ſe retirer auprés de ſon Pays natal, afin d'y reporter ſes Os, car elle eſt fort vieille. Il y en a neantmoins qui croyent, qu'on l'envoye en *Italie*, afin que par ſon moyen on eſſaye de détacher le Duc de *Savoye*, ſon Neveu, de l'Alliance de *France*, à preſent qu'il eſt majeur, & qu'on conſerve celuy de *Mantouë*, ſon Petit-Fils, dans les intereſts d'*Eſpagne*, où il eſt entré depuis la Priſe de *Caſal*, & dont on apprehende qu'il ne s'éloigne, à cauſe des grands attachemens qu'il a en *France*, tant par ſa Naiſſance que par les biens qu'il y poſſede.

CHAP.

CHAP. XXX.

Qualitez d'un Gentil-Homme, avec lequel l'Autheur avoit fait Amitié à Florence. Danger où ce Gentil-Homme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre Troupe de Voyageurs. Accueil qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Civilitez reciproques. L'Autheur & les personnes de sa Compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur depart. Leur passage à Alcala & autres Lieux de leur route. Maniere de ferrer les Chevaux en Espagne.

PEndant que nous avons esté à *Madrid*, nous y avons eu pour fidele Compagnon de Voyage, Monsieur..... qui à joint à un grand desir de sçavoir les belles Choses, un Esprit si commode pour les apprendre, qu'il s'en est acquis une connoissance, capable de le faire remarquer dans le Gouvernement de l'Estat, dés qu'il y aura la place que son propre merite, & les Services de feu Monsieur son Pere

Qualitez d'un Gentil-Homme avec lequel l'Autheur avoit fait Amitié à Florence.

ſemblent luy avoir donnée. Je ne diray rien de ſes autres Vertus, qui me ſont trop bien imprimées dans la memoire, pour croire que le ſouvenir m'en puiſſe eſchapper. J'eus l'avantage de le connoiſtre à *Florence*, ou Monſieur de .... renouvella l'Amitié, qu'ils avoient contractée dés leur bas-âge, en portant les Armes ſous le jeune *Prince Guillaume* d'*Orange*, lors qu'en ſe joüant il exerçoit la Charge de Capitaine ſur toute cette jeune Nobleſſe, dont il avoit une Compagnie, qui à l'égal de ſon Prince, avoit plus de Cœur que de force pour le meſtier. Comme les Voyageurs & les Amis ſe communiquent leurs deſſeins, ayant appris que le noſtre eſtoit, en quittant l'*Italie* & les *Alpes*, de traverſer les *Pyrenées*, & d'aller voir les *Eſpagnols* chez eux, plûtoſt que l'*Eſpagne*, pour ſçavoir de quel air vivoient ces derniers Maiſtres de la liberté de *Hollande*, Ennemis jurez de la Republique pendant un ſi long-temps, & à preſent ſes Confederez & Alliez, il luy prit envie de s'y joindre auſſi en perſonne, pour decouvrir de qu'elle façon ils ſe ménageoient en leur Pays, & n'ayant pas encore veu *Rome* ny *Naples*, il ſe reſolut de parcourir ces Villes le plus viſte qu'il pourroit, & de s'embarquer en ſuite à *Gennes*, pour

pour nous couper chemin, & arriver auſſi-toſt que nous à *Madrid*; car nous le devions faire par terre & paſſer par la *France*. Il executa tout ce qu'il s'eſtoit propoſé, & il prit par bonheur un Vaiſſeau *Eſpagnol*, quoy que ſon Marchand de *Gennes*, qui eſtoit natif de *Hambourg*, luy conſeillaſt de ſe mettre ſur un Navire *Hambourgois*, qui eſtoit preſt de faire voile en *Eſpagne*; car s'il euſt accepté ce Party, il eſtoit perdu, ce Vaiſſeau ayant eſté attaqué par les *Turcs* & brûlé apres un rude Combat. Ce n'eſt pas qu'il ne courut grand' riſque en ce-luy qu'il avoit choiſy, car il fut coſtoyé prés d'un jour & d'une nuit par des *Pyrates*, qui les approcherent de ſi prés, qu'ils ſe virent preſque Bord à Bord ſur le point de combattre; mais ils furent ſi heureux, que par leur bonne conduite ou par leur addreſſe, ils les empeſcherent d'en venir aux Mains: ainſi parmy la frayeur & les allarmes, ils aborderent à *Majorque*, où ils eurent moyen de reſpirer, & de ne plus apprehender les Fers ou la mort.

Danger où ce Gentilhomme ſe vit expoſé allant en Eſpagne.

Il y avoit en leur Vaiſſeau des *Eſpagnols*, qui ayant connoiſſance en ces Iſles là, y furent regalez; & comme Monſieur ..... s'eſtoit bien mis dans leur Eſprit, ils voulurent qu'il fuſt de la

Bon traitement qu'on luy fit à Majorque.

la partie : il nous a raconté qu'on les y traita assez bien, & que le Peuple & la Noblesse y est assez magnifique, & les Femmes assez belles & civiles. Ayant debarqué au Royaume de *Valence*, il prit le chemin de *Madrid* dans l'esperance de nous y rencontrer ou de nous y voir arriver ; mais il fut bien estonné, quand il nous y manqua, & qu'il ne nous y vit point paroistre de long-temps. Il y avoit esté quelques Mois, lors que desesperant de nostre Arrivée, il avoit formé le dessein d'en partir : comme il y pensoit le moins, n'attendant pas au milieu du Prin-temps des personnes à *Madrid*, qui y devoient sejourner pendant tout l'Hyver, il vit passer devant son Logis quatre Cavalliers, qu'il reconnut aussi-tost à leurs habits & à leurs Chevaux pour des *Tramontains*.

Rencontre de deux Bandes de Voyageurs.

Sa Curiosité le fit avancer jusques au Lieu, où ils alloient mettre pied à terre ; il fut bien surpris de trouver que c'estoit ceux, qu'il y avoit si impatiemment desirez. Pour moy je confesse que je le méconnus d'abord en l'Equipage où il estoit, car il avoit chargé la Gonille, la Roupille, le Jupon, l'Escarpin, & le Bas tiré & clair, avec les Chausses faites en foureaux de Pistolets, qui le déguisoient si fort, qu'il me sembloit tout autre

autre que celuy, que nous avions veu à *Florence*; les Bigottes, & les longues Mouſtaches retrouſſées, qu'il s'eſtoit laiſſé venir, m'empeſchoient encore d'avantage de me remettre ſon viſage; auſſi n'avois-je jamais veû le Roy d'*Eſpagne*, auquel il reſſemble un peu, & dont il a l'air en cet habit de la Nation, plus que le ſien propre, quand il eſt veſtu de meſme. Apres les témoignages de joye mutuelle, nous l'entretinſmes du retardement de noſtre Voyage, & il nous raconta le ſuccez du ſien; & ayant demeuré prés de trois Mois à *Madrid*, ſans qu'il y euſt jour que nous ne nous viſſions, nous reſolûmes enſemble de nous en retourner en *France* par l'*Arragon*.

Leur reſolution de partir d'Eſpagne.

Mais avant que nous nous miſſions en chemin, il arriva à *Madrid* une Bande d'illuſtres Eſtrangers, & que nous fuſmes tres aiſes d'y voir. Ce furent les Fils de Monſieur le .... Gouverneur de .... avec deux Gentils-Hommes, qui pour le corps & pour l'Eſprit poſſedent des Qualitez qui font remarquer, que ſi le Ciel par une heureuſe Naiſſance leur a donné de grands avantages, le ſoin qu'on a pris à les bien élever, & la docilité qu'ils y ont apportée, n'ont pas moins contribué à cette bonté de mœurs, & à cette

Arrivée à Madrid d'un autre Trompe de Voyageurs.

ſage

ſage conduite, qui ſurpaſſe leur âge. Ils y vinrent avec quantité de Lettres de *Fuenſaldagne*, de *Dom Eſtevan de Gamarra*, & de pluſieurs autres Miniſtres du Roy d'*Eſpagne* en *Flandres*. Elles eſtoient pour les Principaux de cette Cour, & ils en furent fort bien reçeus; mais par ce qu'ils ne parloient pas la Langue, ils prirent pour les accompagner un Docteur *Bourguignon*, nommé *Rognar*, qui fait icy les Affaires de beaucoup d'Officiers, qui ſervent aux Armées du Roy, & de quantité d'autres perſonnes de ſa Nation, qui ont quelques interefts à ménager en cette Cour. Il portoit la parole, & leur rediſoit ce que ces Meſſieurs, qu'ils alloient viſiter, reſpondoient à leur civilités. Ils furent careſſés de tous, & principalement de *Dom Luis*, des Comtes d'*Ognate*, & de *Peñoranda*. Ils s'habillerent peu de temps apres à l'*Eſpagnole*, bien qu'il ne vouluſſent ſejourner à *Madrid*, que juſqu'à la *Saint Jean*, pour aſſiſter à la Feſte des Taureaux, & que ſelon le deſſein qu'ils avoient d'aller en *Portugal*, ils n'y deuſſent eſtre que deux Mois. Ils commencerent meſme à ſe pourvoir bien-toſt de Chevaux, & à ſolliciter l'Expedition de leur Paſſeport pour faire le grand tour d'*Eſpagne*, non obſtant les chaleurs exceſſi-

Accueil qu'on leur fait à la Cour.

Leur deſſein de faire le tour d'Eſpagne.

ceſſives de cette Region ; car de *Lisbonne*, ils vouloient entrer par les *Algarves*, dans l'*Andalouſie*, voir *Cadis*, *S. Lugar*, *Seville*, *Cordouë*, *Grenade*, & paſſant par le Royaume de *Murcie*, ſe rendre en celuy de *Valence*, pour traverſer la *Catalogne* au commencement de l'Automne, y conſiderer les deux Armées, & en parcourant le *Languedoc* & la *Provence*, s'approcher des *Alpes*, pour deſcendre en *Italie*, y eſtre tout l'Hyver, & apres cela ſe retirer chez eux par l'*Allemagne*. Ils avoient avec eux un Gentil-Homme de *Bearn*, nommé Monſieur ..... qui eſtoit tout à fait aviſé, circonſpect, & propre à conduire des perſonnes de cette Qualité. Une ſi belle occaſion de roder par l'*Eſpagne* en ſi bonne Compagnie, fit qu'un Gentilhomme de *Normandie*, nommé Monſieur de ..... Fils d'une Sœur de Monſieur de .... ſe miſt de la partie pour un Voyage ſi curieux, & ſi peu facile aux *François*, en ce temps de Guerre entre les deux Nations. Monſieur le ..... le recommanda à Monſieur ..... & le ſupplia d'en prendre autant de ſoin, que de Meſſieurs les ..... qui de leur coſté eſtoient tres aiſes de l'obliger en la perſonne de ſon Neveu ; auſſi luy promirent-ils, que par tout ils le rendroient

Civilitez reciproques.

par-

participant des avantages qu'ils se procureroient pour eux. Il y fut d'abord incommodé d'une fluxion sur la joüe, & comme il estoit tres-mal logé chez un certain Barbier *Brabançon*, je fis mon possible pour luy faire trouver de meilleures Chambres. Je fus averty que chez une *Flamande*, qui tient *Camera locante*, ou Chambre à loüer, il y en auroit bien tost de vuide; je la disposay à le loger le moins mal qu'elle pourroit. Aussi-tost qu'il fut guery, je le menay chez Monsieur le Comte de *Fiesque*, pour qui il avoit une Lettre, & duquel il estoit un peu Allié. Il le reçeut fort bien.

L'Autheur & les personnes de sa Compagnie se disposent à partir pour s'en retourner.

Nostre Passeport nous ayant esté apporté par le Sieur *Verçoça*, nous nous mismes en estat d'abandonner *Madrid*. Il nous avoit esté donné en la mesme forme, que celuy que nous avions de l'*Archiduc*, qui estoit fort ample & illimité pour le temps, & pour le nombre des personnes. Ayant donc fait nos Adieux, & outre le Bidets que nous avions amenés de *France*, nous estant pourveus de quelques Chevaux d'*Espagne*, nous prismes un Garçon, que nous obligeasmes à conduire un superbe *Andalous*, que Monsieur ..... avoit acheté trois cens *Piastres*. Ce Cheval estoit hargneux, parce

parce qu'on l'avoit tousjours tenu éloigné des autres, & attaché dans une Escurée separée ; mais enfin l'ayant accoustumé à souffrir Compagnie, il n'est plus si farouche. Nous sortismes de *Madrid* en cet Equipage, le 17. de Juin, prenant le chemin d'*Arragon*. Nous fismes six lieuës avant disner, au travers d'un Pays assez sec, & qui continuë de l'estre jusqu'à la Riviere de *les Heñares*, où est située la Ville d'*Alcala*, que les Latins nomment *Complutum*. Elle est fameuse pour son Academie, qu'on dit avoir esté fondée sur le modele de celle de *Paris* ; aussi me dit-on qu'elle estoit divisée de mesme en plusieurs Colleges, & que chacun est pourveu de quantité de Professeurs, qu'on nomme *Catheâraticos*. La *Theologie* & la *Philosophie* y fleurissent plus qu'en aucune autre d'*Espagne*, dont la principale, & qui égale celle-cy, est *Salamanca*, au Royaume de *Leon*, où reste, la Ville est assez longue, mais fort peu large. Elle a une grande Ruë qui la traverse d'un bout à l'autre, où d'ordinaire les Escoliers se logent.

Leur departart.

Leur passage à Alcala & autres Lieux de leur route.

On m'a asseuré, que le Cardinal *Mazarin* y fut envoyé aux Estudes, par le Cardinal *Colonna*, lors qu'il estoit Legat en *Espagne*. La petite Riviere de *los Heñares*, qui

qui paſſe auprés, fertiliſe toute cette campagne, & la rend plus agreable que n'eſt le reſte des environs, qui n'ont ny arbre ny verdure, faute d'eau; quittant icy le chemin de la Poſte, & prenant le plus court pour l'*Arragon*, nous fuſmes coucher à *Marchamalo*, qui n'en eſt qu'à quatre lieuës; ce n'eſt qu'un grand Village, qui n'a rien de remarquable.

Le dixhuitieſme nous fuſmes diſner à *Ita*, qui n'eſt qu'une eſpece de Bourg, ſitué au ſommet d'une petite Montagne, couverte d'une autre plus grande. Le ſoir nous, ecartant un peu du grand chemin, nous fuſmes coucher à *Cadarcra*, qui eſt une petite Ville aſſez jolie, ſituée dans un fonds. On y voulut vendre à Monſieur..... un aſſez beau Cheval, mais qui eſtoit encaſtelé, c'eſt à dire, qui avoit l'Ongle du pied ſerrée par le haut; ce qui vient de la façon de ferrer en *Eſpagne*, où on donne aux Chevaux des Fers ſouvent trop eſtroits, parce qu'ils ne les battent qu'à froid, à cauſe de la cherté du Charbon, qui fait qu'ils n'ont gueres de Forges: outre qu'ils les relevent par le talon, & leur font des pointes rabattuës par les coſtés, qui les defendant des pierres, leur preſſent le pied, & empeſchent la Four-

Maniere de ferrer les Chevaux en Eſpagne.

Fourchette de ſe dilater. On peut avec le temps les guerir de cette incommodité, en leur faiſant bien ouvrir le talon, & en les ferrant à l'*Italienne*, comme ils nomment, ou à la *Françoiſe*, ſelon noſtre uſage. J'en troquay un à *Madrid* pour une Monſtre, qui avoit cette Tare, & que l'en ayant remis, je vendis apres cinquante Piſtoles pour quatorze, qu'il me pouvoit avoir couſté. Celuy dont on ſe voulut defaire à Monſieur... l'avoit aux deux pieds de devant, & cet accident & le prix qu'on en demandoit, furent cauſe qu'il n'en conclut le marché.

Le dixneufiéme nous partiſmes d'aſſez bon matin de ce Lieu, & fuſmes diſner à *Seguença*, qui eſt une aſſez jolie Ville, & logeaſmes au Fauxbourg, où nous fuſmes regalez de meilleur Vin, qu'on n'en boit d'ordinaire en *Caſtille*, où il reſſemble par tout à de l'Eau-de-vie, tant il eſt ardent plûtoſt que fort; car il ne porte du tout point l'eau, & dés que l'on y en meſle, c'eſt une tres deſagreable Boiſſon. Nous y eſtant donc rafraiſchis (car nous y euſmes une Chambre fort fraiſche & beaucoup de Neige) nous allaſmes coucher à *Fuente Caliente*, c'eſt à dire, faire penitence de ce peu de plaiſir que nous avions eu à midy. Car ſi ce Nom veut dire Fontaine chaude, je

puis

puis asseurer que nous y trouvasmes en effet, qu'il en portoit le veritable; tant nous y souffrismes de chaleur, & tant nous y fusmes mal accommodez de toutes Choses. Aussi l'Hoste estoit une personne toute barbare, farouche, & digne du Lieu qu'il habitoit, qui est assez sauvage.

CHAP. XXXI.

Passage de l'Autheur à Arcos. Il y est arresté avec sa Compagnie par les Fermiers de la Doüanne. Copie de son Passeport. Avanie des Doüaniers. Ils depeschent à Madrid pour la justifier. L'Autheur y retourne en Poste, pour faire ses plaintes au Roy. Les Postes d'Espagne bien montées, & peu courues. Diverses particularitez des Postes. Arrivée de l'Autheur à Madrid.

Passage de l'Autheur à Arcos

LE vingtiéme, au travers d'un assez mauvais Pays & de quantité de Montagnes fort chaudes, nous descendismes à *Arcos*, qui est le dernier Lieu de la *Nouvelle Castille*, & où par consequent il y a *Puerto*, c'est à dire, Doüanne. C'estoit un Dimanche, ou jour de Feste, & à nostre passage tout le monde estoit à la Messe. Nous traversasmes le Bourg au petit Pas, sans

sans que jamais on nous demandast rien. Nous avions passé une certaine Porte, qui au de là du Village ferme l'avenüe, qui en cet endroit est bornée par le Ruisseau & par la Montage ; & nous estions déja à plus de cent Pas de toutes les Barrires, lors que nous vismes venir apres nous quelques Hommes courants & crivouloient, & m'ayant abordé ils me dirent, qu'il y avoit là *Puerto*, ou Doüanne. Je leur representay que nous n'estions pas Marchands, & que nous ne devions rien, ayant bon Passeport du Roy, & que si l'on avoit quelque Chose à exiger de nous, on estoit obligé de se tenir au passage, & avertir les personnes qu'il y avoit *Puerto*, & que nous n'avions point avec nous de Voiturin, ou *Moço de Mula*, pour en estre informez. Ils nous prierent que quelqu'un de nous rebroussast chemin, pour faire voir nostre Passeport, ce qui fut cause que je retournay sur mes Pas pour le leur montrer ; en quoy je fis mal, car on m'a appris de depuis, que nous devions passer outre, puisque nous estions hors des Portes, & nous rendre dans l'*Arragon*, pour eviter la chicane & l'impudence de ces Harpies. Quand je leur montray mon Passeport, ils respondirent

Il y est arresté avec sa Compagnie par les Fermiers de la Doüanne.

dirent qu'il falloit qu'ils tinſſent Conſeil, pour ſçavoir s'il eſtoit bon, & que je fiſſe revenir les autres. Quand ils y furent de retour, ils ſouſtinrent que nous pouvions aller à la *Poſada*, & que *toda la nueſtra Ropa eſtava deſcaminada*, c'eſt à dire, que tout noſtre fait eſtoit confiſqué: auſſi toſt je jugeay qu'ils vouloient nous faire peur, & nous rançonner. Je leur repliquay qu'ils leuſſent noſtre Paſſeport, qui eſtoit en ces termes.

EL REY.

Copie de ſon Paſſeport.

Por quanto por parte de . . . . . y . . . . . de . . . . . y . . . . . Gentiles Hombres Olandeſes ſe me ha rapreſentado, ſe hallan en eſta Corte, aviendo venidos à ella à Negocios que les importavan, ſuplicanme, que porque deſſean bolverſe a ſu Tierra, fuſſe ſervido de mandarles dar Paſſapuerto, loqual hé tenido aſſi por bien. Por tanto mando à todos mis Virreyes, Capitanes Generales, Governadores, Corregidores, Alcaldes, y demas Juezes y Juſticias de mis Reynos y Señorias de qualquier Grado y Calidad que ſean, por donde los contenidos, con quatro Criados, ocho Cavallos, y ſus Armas, y Bagaxe bizieren ſu Viaxe, no les pongan en el embarço, eſtorbo ni impedimiento alguno, antes les

les den y hagan dar todo el Favor y Ayuda que para hazerlo libremente huvieren menester, que tal es mi voluntad. Dada en el Buen Retiro à onze de Junio, de mil y seicientos y cinquentà y cinco Años.

Yo el Rey.

Geronimo de la Torre.

Ce Passeport me sembloit assez clair, pour empescher que ces Maltotiers ne nous arrestassent pas. Cependant l'ardeur du gain, qui leur avoit reussi en quantité d'autres occasions contre toute raison & Justice, les fit opinaistrer en celle cy, croyant que ce seroit de mesme. Je m'informay d'eux ce qui les obligeoit à ne pas deferer au Passeport de sa Majesté; & ils n'en pouvoient donner aucune bonne solution : tantost ils disoient qu'on ne l'avoit pas faict voir à temps, & tantost qu'il n'estoit pas en Papier marqué. Par où je jugois bien qu'ils ne tasçhoient que de nous amuser, & nous mener à une composition de 50. ou 60. Pistoles pour nous tirer de leurs mains. Comme ils remarquerent que nous nous obstinions tousjours, & que je demandois Acte au Notaire, de ce que *Francisco Salazar*, *Alcalde* du Lieu, n'avoit pas voulu nous

Avanies des Doüanniers.

laiſſer paſſer, & ſe conformer au Paſſe-port & au Commandement du Roy, ils commencerent par complot à s'emporter, croyant par là nous intimider. L'*Alcalde* envoya prendre nos Valiſes, & les fit porter chez le Doüanier, où on les ouvrit en faiſant Inventaire de tout, meſme de l'Or & de l'Argent que nous avions tant dans nos Valiſes, que ſur nous; apres ils dreſſerent un Procez Verbal de tout ce qui eſtoit arrivé, & nous examinerent pour y inſerer nos Reſponſes. Ils tâcherent de le faire avec ſupercherie; mais je fus ſi attentif à tout ce qu'ils eſcrivirent, que je n'y laiſſay rien couler, que ce que j'avoit dit, proteſtant qu'autrement je ne le ſignerois pas. Ils en uſerent avec ces formalitez, pour voir s'ils ne nous ébranleroient point par ce pretexte de Juſtice: mais conſiderans, que nous ne nous eſtonnions pas pour leur bruit & pour leurs Eſcritures, il y eut un Preſtre qui eſtoit avec eux, & un autre Homme qui faiſoit la Charge d'Ecrivain, qui me dirent en particulier, qu'il falloit donner une cinquantaine de Piſtoles, & qu'on nous permettroit de pourſuivre noſtre Voyage. Mais je me moquay d'eux, & leur fis entendre, que pour une trentaine de *Patagons*, je les leur donnerois com-

comme pour leur Vin, encore que leur insolence ne le meritaſt point. Elle fut telle, & de la part de l'*Alcalde Salazar*, qui portoit l'habit de *Cavallero de Santiago*, mais qui eſtoit un franc Coquin, & de çelle du Doüannier, *Nicolas Lopes de Cordoſa*, qui eſtoit un *Portugais*, c'eſt à dire, un *Juif*, & dont il avoit fort la mine, qu'ils paſſerent à une impudence ouverte, & à une rage de deſeſperé, voyant que le deſſein de nous rançonner ne leur pouvoit pas ſucceder. S'appercevant donc, que noſtre reſolution alloit à ce que je priſſe la Poſte, pour retourner à *Madrid*, me plaindre de leur impertinence, & en demander Juſtice, ils ſe preparerent à y envoyer quelqu'un, qui porta au Receveur General des Doüannes leur juſtification, & ainſi deſpeſcherent un Homme à pied. Tout le reſte de la journée s'acheva en cette belle maniere de diſpute contre ces Faquins, qui enfin ſouffrirent que je partiſſe ſur les 8. heures du ſoir, leurs Gens ayant gagné le devant. Monſieur de ..... eſcrivit une Lettre au Comte de *Peñoranda*, par laquelle il luy repreſentoit l'impudence de cette Canaille. Je me mis à Cheval dans *Arcos* meſme, où il y a une Poſte, & l'on nous y ſala aſſez la premiere ; car pour deux Chevaux,

Ils dépeſchent à Madrid pour la juſtifier.

L'Autheur y retourne en Poſte pour faire ſes plaintes au Roy.

on nous fit payer trente Reaux de *Plate*, qui ſont plus de cent Sols de noſtre Monnoye. Il n'y a Pays au monde, où elles ſoient mieux montées qu'en *Eſpagne*, & où l'on coure moins; car hors ceux qui portent les Lettres, & quelques Couriers extraordinaires, qu'on envoye en Cour de divers endroits, & ſur tout de *S. Sebaſtien* & de *Catalogne*, on ne ſe ſert gueres de cette voye pour aller en quelque part que ce ſoit, celle des Mules de loüage eſtant la plus eſtimée. Auſſi faut il avoüer, que c'eſt la plus commode, & je l'experimentay en cette rencontre: car bien qu'ils ayent de fort bons Chevaux, ils ſont ſi mal harnachez, qu'on eſt roüé par les miſerables Selles qui ſont deſſus, fort eſtoites de ſiege, hautes d'Arçons, & par tout également dures. Tellement qu'on eſt ſur une eſpece de Chevalet, quand on eſt s'y eſt mis de la ſorte. A la troiſiéme Poſte, les Chevaux n'avoient pour tout Harnois, qu'une Baſtiere avec des Eſtriers de bois, attachés au bout d'une corde, dont on ſe ſervoit en forme de Chapelets. Je fis difficulté de monter en cét Equipage; mais le Maiſtre me dit, que cela ne me ſurpriſt pas, qu'il n'avoit point de Selles, mais que je trouverois, que ſur la Barde ou Baſtiere on

Les Poſtes d'Eſpagne bien montées & peu couruës.

Diverſes Particularitez des Poſtes.

on eſtoit plus à l'ayſe, & que j'eſtois bien different des autres Couriers, qui la preferoient à toute autre. Je me laiſſay fléchir; & au commencement de ma courſe je me vis aſſez embarraſſé, à cauſe que les Eſtriers n'avoient aucun arreſt, & que la Baſtiere me tenoit ſi large à Cheval, qu'à peine pouvois-je ſerrer les genoux. Mais enfin m'y eſtant ajuſté le mieux que je pus, je m'en ſentis moins incommodé que de leurs Selles, & commençay à demander une Baſtiere à l'autre Poſte, où n'en ayant point rencontré, il me fallut ſervir d'une Selle encore bien eſtroite, & qui me fit bien regretter la Baſtiere, ſur laquelle j'avois tant apprehendé de monter. Dés la troiſiéme Poſte, on me prit pour Courier de *Catalogne*, qui portoit quelque bonne Nouvelle au Roy; & j'ayday d'autant plus aiſément à leur erreur, que je reconnu, qu'on m'y traitoit en Courier du Roy, & qu'on ne m'y demandoit que quatre Reaux par Cheval, qui font une piece de trente Sols de noſtre Monnoye. Il n'y a gueres de Maiſtre de Poſte, qui en nourriſſe plus de deux ou trois, n'eſtant pas obligé à d'avantage. On luy donne de penſion 3. ou 400. Eſcus. Il y en a meſme qui en ont 500. & ce n'eſt que pour

en entretenir deux avec & un Postil-lon.

Le Comte d'*Ognate* est General des Postes, & il en tire un grand profit. J'eus par tout d'excellens Chevaux, & qui al-loient à pleine carriere ; ce qu'il y a d'importun est, que les Postillons ar-restent souvent pour leur donner temps de respirer, qu'ils nomment *Rezelar*, & que quand ils en font changer, ils ne font pas diligents à monter le monde, sur tout quand on cour la nuit, com-je faisois. La Poste prend un autre che-min que celuy que nous avions tenu, en allant à *Arcos*. Elle passe en une Plaine fort fertile, qui est arrosée par la Ri-viere de *los Heñares*. On fait souvent quatre, cinq, & six lieuës sur les mesmes Chevaux, par ce qu'il n'y a pas de Mai-stres de Postes justement establis au bout de chaque deux lieuës, qui en font en *Espagne*. J'arrivay à *Guadalaxa-ra* sur les six ou sept heures du matin, assez las d'un Exercice, auquel je n'estois gueres accoustumé. Le Maistre de la Poste se trouva le plus honneste Hom-me, que j'eusse encore rencontré en tou-te ma course. Aussi me fit-il grand plai-sir, en me donnant de fort bon Vin, & d'excellents Biscuits pour déjeusner. Ce qui me fit revenir un peu le Cœur, dont j'avois

j'avois bon beſoin, n'ayant rien mangé depuis *Arcos*, où encore je n'avois fait que Collation. Ce petit rafraiſchiſſement, m'aida à fournir à la courſe de *Guadalaxara* à *Alcala*, qui eſt de cinq lieuës, mais fort bonnes. Le Soleil commençant à ſe lever, m'incommoda beaucoup par ſa chaleur, & plus encore à la derniere Poſte d'*Alcala* à *Madrid*, qui eſt de ſix autres. Le Maiſtre s'y montra plus ruſé que les precedents, car il me demanda mon Bulletin pour faire connoiſtre que j'eſtois Courrier du Roy : mais prevoyant bien où il tendoit, je luy dis que je n'y eſtois pas obligé, & qu'il me ſuffiſoit de ſçavoir pourquoy je courois, & qu'allant en Cour, il n'avoit point à s'informer ſi j'en avois un. Il s'opiniaſtra là deſſus & reſpondit, qu'il ne me donneroit point de Chevaux, que je ne les payaſſe comme perſonne qui ne couroit point pour les Affaires du Roy ; à quoy je luy repliquay que je le contenteroys à l'ordinaire, & qu'à *Madrid*, s'il luy falloit plus, on le jugeroit au Bureau de la Poſte, où j'irois deſcendre. Il s'y accorda, & luy ayant faict toucher vingt-quatre Reaux pour ſix lieuës, qu'il y a de là à *Madrid*, il me mit à Cheval, & comme en y montant, je luy dis que *à Torrica y à Guadalaxara*

tenian bizarros Cavallos, il y repartit, *eſtos los ſon tambien.* Et pour me le montrer, il commença à les pouſſer à toute bride, & les mena de cet air plus de deux lieuës ; & apres me demanda, ſi les ſiens ne valoient pas les autres, & les luy ayant priſé, comme ils le meritoient ſans doute pour plus d'*Alarde*, ſuivant leur dire, & de *Parade*, il continua à les faire partir avec la meſme vigueur, juſques à ce qu'approchant de *Madrid*, nous rancontraſmes un Courrier, qui allant d'où je venois, monta les miens, & je pris les ſiens, qui n'eſtoient pas ſi bons. Au Bureau de la Poſte, où il faut mettre pied à terre, le Poſtillon de *Madrid*, à que l'autre avoit remis ſes intereſts, me perſecuta encore pour les ſix Reaux que je devois, comme n'eſtant pas Courrier du Roy, & je les luy donnay, par ce qu'on m'aſſeura, que c'eſtoit dans l'ordre, & qu'il eſtoit juſte.

Arrivée de l'Auteur à Madrid.

CHAP.

CHAP. XXXII.

Sollicitations de l'Autheur pour avoir raiſon des Doüanniers d'Arcos. Effet de ſes pourſuittes. Prerogatives de la Charge de Preſident de Caſtille. Maniere dont s'expedient les Affaires au Conſeil du Roy. Copie d'un Paſſeport autentique, & d'une Lettre de Cachet de ſa Majeſté Catholique au Vice-Roy d'Arragon. Dom Luis écrit à Dom Juan d'Auſtriche en Faveur de l'Autheur, & de ceux de ſa Compagnie. Sa Lettre. L'Autheur va remercier Dom Luis, & prend congé de luy. Il rend les meſmes civilitez au Comte de Peñoranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Eſcrivain. L'Alcalde d'Arcos refuſe de ſe rendre Priſonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les bardes ſaiſies.

APres m'eſtre delaſſé au Logis d'un nommé *Philippe*, qui avoit eſté noſtre Hoſte pendant que nous avions eſté à *Madrid*, & y avoir diſné avec Monſieur de *Mogerou*, qui y eſtoit venu loger depuis noſtre depart, je fus contraint de laiſſer encore paſſer la chaleur du

inidy, avant que je puſſe agir, & rien entreprendre pour avoir raiſon de ces inſolens d'*Arcos*. On dort apres le repas en *Eſpagne*, auſſi bien qu'en *Italie*; tellement qu'il me fallut attendre juſques à quatre ou cinq heures de relevée, avant que je puſſe voir le Comte de *Peñoranda*, qui eſtoit celuy, par lequel je voulois commencer. Je le manquay ce jour là, parce qu'il eſtoit ſorty de bonne heure pour quelque Conſeil, où il devoit ſe trouver. Son Secretaire ne ſe rencontra pas non plus au Logis. En attendant les neuf heures du ſoir, je voulus aller prendre Conſeil ſur mon Affaire des Sieurs *Vangalle* & *Cocquel*; mais comme j'eſtois en la *Calle Mayor*, un *Flamand* tres honneſte Homme, qui a eſté Capitaine ſous le General *Borry*, dont il fait icy les Affaires, & que je connois par le Nom de *Dom Pedro*, m'entrevit & m'aborda avec eſtonnement, de ce que j'eſtois à *Madrid*, lors qu'il m'en croyoit bien loin. Il entend fort bien cette Cour & toutes ſortes d'intrigues, & parle *çerrado Caſtellano*, c'eſt à dire, tres bon *Caſtillan*. Je luy racontay l'Accident qui nous eſtoit arrivé, & je fus bien aiſe d'avoir ſon avis. Comme il eſt fort officieux, il me dreſſa un *Memorial*, pour eſtre preſenté par le Comte de *Peñoran-*

Sollicitations de l'Autheur pour avoir raiſon des Doüaniers d'Arcos.

ñoranda au Conseil du Roy, ne doutant point qu'il ne m'y fist trouver bonne Justice; mais que je ne devois pas m'impatienter des longueurs qu'on y apporteroit, estant certain, qu'aux moindres Affaires, on observe autant de formalité, que s'il s'agissoit de quelques autres de plus grande importance. En suite il m'entretint de l'insolence des Doüanniers en general dans toute l'*Espagne*, & me dit qu'on leur souffroit trop, & qu'elle passoit à l'excez, me rapportant divers mauvais traits qu'ils luy avoient joüé, lors qu'il faisoit Voyage. Surquoy il me fit remarquer, que l'indulgence qu'on avoit pour cette Canaille, venoit de ce que le principal Revenu du Roy, estant en cette sorte de Droits, on permettoit qu'ils volassent un peu, afin qu'ils les fissent mieux valoir. En effet la Taille réelle sur les Fonds, ne produit presque rien en toute l'*Espagne*, à cause que la terre y est mal cultivée; & si l'on chargeoit les Laboureurs d'Imposts, elle le seroit encore moins, & on tomberoit par là dans une disette plus grande de toutes sortes de denrées. Il me dit de plus, que quand le Roy afferme ses Doüannes, il les engage si absolument qu'il ne peut rien faire passer, pas mesme pour sa personne, qui ne paye les

Droits. Tellement que s'il exempte quelqu'un, ceux qui les tiennent, le luy deduisent sur le prix de la Ferme. Ce qui leur donne occasion de le tromper en beaucoup de façons, ajoustant que lors que le General *Borry* partit de *Madrid*, le Roy commanda qu'on le laissast aller librement, & sans qu'il fut obligé à aucun Droit. Surquoy ces Voleurs, pour frauder sa Majesté, firent un Inventaire de tout ce qui devoit, comme s'il l'eût porté parmy ses hardes, encore qu'il n'y eust rien : ce qu'ils supposoient pour diminuer d'autant la Ferme, en se faisant passer en ligne de compte tout ce qu'ils avoient écrit à tort & à travers. Ils se servent de mille autres friponneries, qui seroient trop longues à produire, n'y ayant rien à l'épreuve de l'avidité des Fermiers, qui regardent les hardes, sur lesquelles ils ont quelque Taxe à lever, comme leur Domaine, & n'en respirent que la confiscation. S'ils ne la peuvent faire ordonner de pleine Justiçe, ils usent souvent de suppositions & de fourberies pour en venir plus aisément à bout. Comme ils sont aux Droits des Princes sous lesquels ils vivent, ils exercent leur rapine avec Souveraineté; de sorte qu'on leur entend dire à tout moment, qu'ils sont

ſont les Hommes du Roy, & un miſerable Garde Barriere, Viſiteur de Doüanne, ou autre Rejeton de Maltote, aura bien ſouvent l'impudence de menacer un honneſte Homme de le battre, ou de briſer ſa Valiſe, s'il ne luy en donne pas aſſez toſt la clef pour l'ouvrir. En *France*, on éprouve auſſi les effets de la ſoif enragée de ces Inſectes, qui abuſent tres-ſouvent du pouvoir qui leur eſt confié; j'en puis parler comme ſçavant, ma memoire étant encore recente de la peine qu'ils prirent à *Dieppe*, d'envoyer juſques dans la Vaiſſeau duquel j'eſtois debarqué, une Cohorte de Gardes prendre ma Valiſe pour la viſiter, comme ils firent, juſques à tout ce qu'il y avoit de plus uſé, & me taxerent à deux Eſcus pour un morceau de Drap d'*Angleterre*, qui me reſtoit d'un habit, que je m'eſtois fait faire à *Londres*, où j'avois eſté traité beaucoup plus doucement. Enfin ſi leur envie déreglée de piller, n'eſt arreſtée par les Princes ou par leurs Miniſtres, lors qu'on leur donne les Fermes, on peut dire que les Paſſans ſont expoſez à d'eſtranges avanies, que c'eſt là le plus grand fleau des Voyageurs, & que ce Brigandage eſt d'autant plus à redouter, qu'il eſt preſque toûjours impuny. En *Eſpagne*, ils

ſont

ſont la plus part *Portuguais*, c'eſt à dire, *Juifs* : auſſi quand ils ont bien volé, & qu'ils ſe ſont bien gorgez d'Or & d'Argent, on taſche de les prendre au trebuchet de l'*Inquiſition*, en découvrant qu'ils ne ſe diſent de cette Nation, que pour eſtre ſoufferts, bien qu'effectivement ils ſoient de celle de ces Blaſphemateurs du Nom de JESUS CHRIST. Alors on leur fait rendre gorge, & on les fait perir à petit feu, afin qu'ils payent tous les torts, & toutes les injures qu'ils ont faites au Roy, & à ſes Sujets. M'eſtant rendu ſur les 9. heures du ſoir au Logis du Comte de *Peñoranda*, je rencontray qu'il n'y eſtoit pas encore revenu ; mais *Dom Martin* ſon Secretaire y eſtant, je le vis, l'inſtruiſis de mon Affaire, le priay d'en parler à ſon Maiſtre, & de luy donner le *Memorial*, que j'en avois fait dreſſer. Il me le promit, & y ajouſta, qu'il ne croyoit pas, que je le puſſe voir que le lendemain entre ſept & huict du matin. Je ne manquay point de m'y rendre environ ce temps là, & trouvay ce bon Seigneur tout à fait affligé de ce qui nous eſtoit arrivé ; & apres m'avoir offert un Carroſſe, de l'Argent & tout ce qui dependoit de luy, il me dit, que j'euſſe un peu de patience, & qu'il avoit bien du regret

regret, que Monſieur ..... & ..... fuſſent en un ſi mauvais Lieu, & que l'inſolence de ces Coquins, qu'il nommoit *Picaros*, les y eut arreſté; mais qu'on les puniroit ſi exemplairement, que nous en aurions de la ſatisfaction. Auſſitoſt il commanda à *Dom Martin* d'aller chez *Ger. de la Torre*, le prier de ſa part, qu'il rapportaſt le premier de tous mon *Memorial*, qu'il luy envoyoit. Apres l'avoir ſupplié de me faire expedier le plûtoſt qu'il ſe pourroit, je ne voulus point perdre le temps, & prenant *Dom Martin* dans un Carroſſe de loüage que j'avois, je le menay chez *Geronimo de la Torre*, où je deſiroys auſſi de porter mes plaintes. Il en fut fort ſurpris, & dit incontinent, *es meneſter echar eſtos Picaros à la Galera*, c'eſt à dire, qu'il falloit envoyer ces Coquins aux Galeres: il prit le *Memorial*, & promit que ce ſeroit la premiere Affaire qu'il propoſeroit au Conſeil, qu'on y pourvoyroit de la bonne ſorte, & que j'en fuſſe aſſeuré. L'ayant laiſſé en ſi bonne diſpoſition, je m'en allay auſſi-toſt *al Buen Retiro*, pour parler à *Dom Luis*; mais il eſtoit ſi occupé, que je ne pûs voir que *Dom Chriſtobal* ſon Secretaire, qui luy fit ſur le champ ſçavoir, ce qui nous eſtoit arrivé. Il me

vint

vint rendre reſponſe de la part de ſon Maiſtre, & me proteſta qu'il en avoit un tres ſenſible déplaiſir, mais qu'il s'en alloit au Conſeil, où il en parleroit luy meſme. Ayant ainſi aſſez bien eſtably la Juſtice de ma Cauſe, je retournay à mon Logis me repoſer; car j'eſtois encore ſi fatigué de ma courſe, qu'à peine pouvois-je me ſouſtenir, tant les Hanchet & les Cuiſſes me faiſoient mal. Selon la Couſtume du Pays, ne pouvant voir perſonne que ſur le ſoir, je fus viſiter l'apreſdiſnée quelques-uns de mes Amis, & entr'autres le Comte de *Fieſque*, & Monſieur de *Mazerolles*, qui connoiſſans tous deux la lenteur de cette Cour, me diſoient, que j'en avois pour quelques Semaines, avant que je fuſſe expedié. Cela m'affligea beaucoup, conſiderant que j'avois abandonné Meſſieurs de .... de .... & ... dans un tres-miſerable Lieu, ne doutant point qu'ils ne s'y ennuyaſſent eſtrangement, bien qu'ils fuſſent tous trois de bonne humeur, & capables de ſe divertir. Ils pouvoient aller à la Promenade, les Harpies ne prenant garde qu'à ce qu'on n'enlevaſt rien des hardes, & conſervant aux perſonnes toute ſorte de liberté. Monſieur de *Mazerolles* me dit, que ſon Fils paſſant en *France* avec un tres-

tres-bon Passeport, ne laissa pas d'estre saisy sur les Frontieres d'*Arragon*, & mis Prisonnier dans un Chasteau, dont il ne sortit qu'apres qu'il luy eust envoyé un Homme exprés, & qu'il eust sollicité assez long-temps, qu'on le fist relascher, & qu'on punist celuy qui l'avoit detenu. Cela fut cause, que sur le soir m'estaut rendu chez le Comte de *Peñoranda*, pour apprendre ce qu'on avoit resolu sur mon Affaire, j'insistay sur ce qu'on asseurast nos personnes, afin qu'il nous en arrivast pas autant en ce Royaume. J'y sceu que le Roy avoit aussy-tost ordonné, qu'on feroit expedier une Commission par le Conseil de *Castille*, pour un *Alguasil* de la Cour, & un Escrivain qui s'en viendroient avec moy à *Arcos*, pour amener Prisonnier *Francisco Salazar*, & le remettre dans les Prisons publiques, afin qu'il fust pourveu au chastiment, qui luy estoit deu pour la Rebellion qu'il avoit commise, n'ayant pas voulu obeyr à ses Ordres : que l'on me munisroit d'un Passeport plus ample, & accompagné d'une ClauseComminatoire, pour tous ceux qui nous apporteroient le moindre empéschement en nostre Voyage ; & qu'afin qu'en *Arragon* l'on ne nous fist aucune insulte, on nous

Effet de ses sollicitations.

pour-

pourvoiroit d'un autre, donné par le Conſeil & ſous le Sceau de ce Royaume là, levant ainſi d'eux-meſmes les embarras & oppoſitions, dont on m'avoit averty, & pour leſquelles j'eſtois reſolu de faire quelques pourſuittes. Des que j'appris le reſultat de mon Affaire, pour ne perdre point de temps, & ſeconder les diligences dont ils avoient uſé, & qui ſurprirent ceux qui connoiſſoient la maniere d'expedier en cette Cour, je fus chez le Preſident de *Caſtille*, pour preſſer la Commiſſion pour l'*Alguazil*, & l'Eſcrivain. Je trouvay qu'il les avoit mandez, & qu'on la leur avoit deſia dreſſée. Il n'y a point d'Officier de Juſtice en toute l'*Eſpagne*, qui ſoit plus conſiderable que celuy-cy; bien qu'il n'ait aucun degré de *Grandat*, il peut ſe couvrir en preſence du Roy, & il y en a meſme qui m'ont dit, qu'il ne depend que luy de s'y aſſeoir. Ce-pendant cette Charge eſt le plus ſouvent donnée à des Docteurs, ou à des ſimples Legiſtes, dont la Naiſſance n'eſt pas des plus illuſtres. Outre les Honneurs & Prerogatives qu'elle traiſne apres ſoy, elle a cecy de particulier, que celuy qui la poſſede agit en Souverain, en ce qu'il ne rend viſite à perſonne.

Prerogative de la Charge de Preſident de Caſtille.

Me

Me voyant ainſi expedié pour ce qui eſtoit de la Juſtice, j'allay auſſi-toſt ſolliciter ce qui eſtoit de la Faveur, qu'on me vouloit faire. Je ſçeus chez *D. Luys* que pour mon Paſſeport, il falloit m'adreſſer à *Fernando de Contreras*, Secretaire *del Deſpacho univerſal*. Il ſuit tousjours la Cour, & il eſtoit lors au *Buen Retiro*, où je le rencontray dans ſon Bureau. C'eſt un Homme de grande taille, qui a la veuë extremement courte, ce qui fait qu'il paroiſt (comme tous ceux qui ont ce défaut) d'un abord un peu orgueilleux & rude. Il eſtoit occupé à ſigner & écrire, & me dit que *de la Conſulta, avia ſubido al Rey, el mio Negocio*, qu'apres diſner je pourrois retourner, & que je trouverois le tout preſt. Je ne ſçavois ce qu'il vouloit dire par ſon *ſubir de la Conſulta al Rey*; mais m'eſtant enquis, je compris que toutes les Affaires ſe reſolvent au Conſeil, & qu'apres on en envoye la reſolution au Roy, qui ſouvent ne s'y trouve pas, & on nomme cela *ſubir al Rey*, eſtre portée au Roy: de meſme que quand elle en revient, ils diſent, *que la Conſulta ha baxado*, que la Conſulte eſt deſcenduë. L'appreſdiſnée je vis enfin, *que avia baxado la Conſulta*, & que mon Paſſeport avoit eſté ſigné par ſa Majeſté;

Maniere dont s'expedient les Affaires au Conſeil du Roy.

& par

& parce que ceux, qui ont veu de cette
ſorte d'Expeditions, m'aſſeurerent qu'il
eſtoit le plus autentique & le plus ample
qu'on puiſſe obtenir, je le tranſcriray
icy. Il eſtoit en Papier marqué, parce
qu'il éſtoit donné par le Conſeil; etant
au reſte une raillerie, la difficulté qu'on
nous fit à *Arcos* ſur le premier, de ce
qu'il n'eſtoit pas en Papier marqué,
puis qu'on me dit icy, que ceux qui
viennent immediatement de ſa Majeſté,
comme faiſoit celuy-là, ne s'expedient
jamais qu'avec cette Formalité, & qu'ils
ſont d'une Faveur particuliere, paſſant
comme des Lettres de Cachet; celuy-
cy doncques, qu'on trouva ſi magnifi-
que, eſtoit en ces termes.

EL REY.

Copie d'un Paſſeport autentique du Roy.

My Capitan General de la Provincia de Guipuſcoa, Alcalde de la Ciudad de Fuentaravia, y mis Corregidores de la dicha Provincia, Señoria de Biſcaya y quatro Villas de la coſta de la Mar, Alcalde ordinario y Deputado General de Vitoria y qualeſquieres mis Juezes, y Juſticias de todas las Ciudades, Villas y Lugares que ay en eſtos mis Reinos y Señorias de Caſtilla, y en los de Arragon, Valencia y Navarra, Alcaldes de ſocas, y coſas veda-

das,

das, Desmeros, Advaneros, Cortasqueros, Guardas, y otras personas, que estan en la guarda de los Puertos de Mar, y passos de Tierra de las partes referidas, y a cadauno y qualquier de vos, à quien esta mi Cedula la fuere mostrada y lo en ella contenido toca en qualquier manera. Sabed que aviendo venido en esta Corte ..... y de Señor ..... Gentiles Hombres Olandeses, y dadoles Cedula mia despachada por el mi Consejo de Estado, paraque los dexassen passear libremente con 4. Criados 8. Cavallos, y sus Armas y Vagaies por los Puertos que quisiessen de Mar y de Tierra, d'estos mis Reynos, para voluer à su Pays he entendido les han hecho molestia y detenido los Advaneros del Puerto de Arcos; siendo mi entencion y voluntad se les hiziesse todo agasajo y buen tratamiento y assi os mando, que luego que esta mi Cedula os sea mostrada, los dexeis y consenteis passar con sus Criados, Ropa, Dinero, Armas Cavallos, cosas de olor y lo de mas que llebassen por qualquier dessos Puertos libremente, sin consentir, ny dar lugar, à que se abren ni escudriñen las Caxas, Maletas y Vaules en que fueren, ni pedirles derechos, ni otra cosa alguna, haziendoles todo buen tratamiento y agasajo con apercivimiento que los que no lo hizieren assi, seran castigados con todo rigor, y en

caso

caso que se les ayan llevado algunos dere-chos y dexado prendas por ellos se les bol-vian y restituyan sin dilacion ninguna pues assi combiene à mi Servicio y à la sa-tisfaction que se les deve dar del embaraço que en esto se les ha causado ; todo ello no embargante qualquier proibicion o veda-miento que aya en contrario ; que para en quanto a esso tocca y por esta vez dispenso quedando en su fuerça , y vigor esta mi Ce-dula para en lo de mas adelante y valga esta miCedula , aunque no vaya Señalada de los de mi Consejo de Hazienda y conta-duria mayor della fecha. en Madrid à 24. de Junio de mil y seicientos cinquenta y cinco Años.

Yo el Rey.

Por mandado del Rey nuestro Señor.

Antonio Carnero.

Ce Passeport , estant en Papier marqué, n'avoit point d'autre Sceau que la marque ordinai-re , qui est au haut de chaque fueille ; & celle sur lequel il est couché porte les Armes du Roy , avec ces pa-les à costé *para Despachos de officio* , & plus bas *Sello quarto, Año de mil y seicien-tos y cinquenta cinco.* En me le remettant on

on me dit, qu'il me faudroit un peu attendre pour la Depeſche d'*Arragon*; & on m'en apprit le ſujet, qui eſtoit, que le Roy ayant commandé au Conſeil de ce Royaume là, de m'expedier un Paſſeport ſous leur Sceau, il s'en eſtoit excuſé, ſur ce que ce n'eſtoit pas la Couſtume, mais que s'il plaiſoit à ſa Majeſté, une Lettre de Cachet au Vice-roy, que leur Protonotaire ſouſcriroit, feroit le meſme effet. On en apporta la reſponſe à ſa Majeſté, comme il avoit lavé les mains pour ſe mettre à Table; & ce grand Prince eut la bonté de la ſigner ſur le champ, afin que je puſſe m'en retourner avec plus de diligence. Je ne pus pourtant l'avoir que le lendemain apres la tenuë du Conſeil d'*Arragon*. *Dom Chriſtobal* qui en avoit la Copie, me fit la Faveur de me la donner; elle eſtoit au Duc de *Monteleon*, & en ces termes.

Illuſtriſſime Duque de Monteleon primo mi Lugartenente y Capitan General, Franciſco y Cornelio .....Gentiles-Hombres Olandeſes paſſan à Francia por eſſe Reyno, con 4. Criados, 8. Cavallos en que van unos y otros ſus Armas, Vagajes, y Dinero para ſu gaſto y algunas coſas de olor, y porque holgaré mucho, que en eſto y en

Copie d'une Lettre de Cachet de ſa Majeſté Catholique au Vicerоy d'Arragon.

y en qualesquieres otras cosas que llevaren se les dé el passo libremente, y en caso que devan derechos sea con la maïor commodidad que se pudiere, os encargo que llamais al Arrendador General y se los signifiqueis de mi parte, facilitando la materia quanto sea possible paraque se devieren derechos sea lo meno que vuiere lugar, enque quedaré servido, y tambien advertireys à los Ministros que convenga, por donde passaren que les assistan en quanto se les offreciere porque de no hazerlo me daré por desservido, y mandaré castigarles. Dado en el buen Retiro à 25. de Junio 1665.

Yo el Rey.

D. Mig. de Lanusa, Protonotario.

Il fallut qu'on me munist de cette Lettre, parce que les passages d'*Aragon* sont encore plus fascheux que ceux de *Castille*, à cause que la moitié des Droits qu'on y leve, appartient au Royaume, & que c'est un Pays ou le Peuple est tres-insolent; & sur tout ceux qui servent à deux Maistres, au Roy & au Royaume, & qui se prevalent de la liberté de l'un, si le pouvoir de l'autre les lie. Aussi-tost que nous vismes *Dom Luis*, il eut la generosité de nous offrir des Lettres de sa part

Dom Luis écrivit à D. Iuan d'An-

part, à ceux qui y ont le Commandement, afin que par là il prevint les deplaisirs que nous y pourrions recevoir. Il nous en donna une pour le mesme Viceroy, mais dont je n'ay pas la Copie: il est vray qu'elle estoit au mesme sens que celle, qu'il avoit escritte en nostre Faveur à *Dom Iuan* d'*Austriche*, qui commande en *Catalogne*, sur ce que nous desirions de voir *Barcelonne*, & cette Province qui est si disputée par les deux Couronnes. Elle estoit en ces termes.

stricte, en Faveur de l'Autheur & de cette Compagnie.

Serenissimo Señor.

Francisco y Corzelio de ..... y el Señor de ..... Gentiles-Hombres Olandeses, despues de aver visto esta Corte, buelven à su Patria, y desseando yo que hallen buena acogida y passaje en todos los Dominios de su Majestad no he podido excusar, el supplicar à V. A. como hago se sirva de honrarlos, y mandarles dar toda Assistencia y Favor en todo lo que se pudiere ofrecer, assi mientras se detuvieren ahi, como para continuar su Viaje, que para mi serà de muy particular estimacion, guarde Dios la Serenissima Persona de V. A. con las felicidades que desseo. de Madrid à 14. Iunio 1655.

Dom Liis Mendez de Haro

L'Autheur va remarcier Dom Luis, & prend congé de luy.

Ayant receu la Lettre de Cachet, signée par le Protonotaire du Conseil d'*Arragon*, pour partir le jour mesme, qui estoit le 25. du Mois, il ne me restoit qu'à remercier ceux, à qui je m'estois addressé pour avoir raison de ces insolens d'*Arcos*. Je fus aussi tost chez *Dom Luis*, où tous les *Espannols* & les Estrangers que j'y trouvay, furent surpris d'apprendre, que j'avois esté expedié en cinq jours sur une Affaire, pour laquelle ils m'avoient donné trois Semaines ou un Mois à exercer ma patience. *Dom Christobal* m'y reitera de nouveau que son Maistre avoit esté extrémement en colere, de ce que ces Coquins d'*Arcos* en avoient usé de la sorte, & qu'il l'avoit chargé que je ne m'y en retournasse point, sans qu'il me parlast; surquoy il entra dãs la Chambre des Audiences, & un moment apres me vint querir. Je fis mon Compliment le mieux qu'il me fut possible à cet obligeant Favory, & luy rendis graçes de toutes les bontez qu'il avoit eües pour nous; il y ajousta encore celle de m'offrir tout ce qui estoit en son pouvoir, en m'asseurant que sa Majesté & luy estoient fort faschez de l'impertinençe de ceux d'*Arcos*, & qu'on les feroit si bien chastier, que nous

nous aurions sujet d'en estre contents. Je respondis à la civilité de ce premier Ministre d'un si grand Roy, avec toutes sortes de respects, & m'estant retiré de mesme, je m'en allay au Logis du Comte de *Peñoranda*, ou ne l'ayant pas trouvé, & apprenant de son Secretaire, que je ne le pourois voir que sur les neuf ou dix heures du soir, je fus obligé de remettre mon depart au lendemain. Comme il est un des plus afferez de cette Cour, il choisit cette heure pour l'Expedition des Affaires du Conseil des *Indes*, dont il est President. Quand j'y arrivay, il estoit en sa Chambre à signer diverses Depesches; & bien qu'il fust à demy deshabillé, ayant quitté la Roupille, il me fit entrer, me confirma tout ce que m'avoit dit *Dom Luis*, & apres m'avoir fait offre de Chevaux, d'Argent, & de tout ce dont je pourrois avoir affaire, il me pria de m'asseoir pendant qu'il écriroit une Lettre à Monsieur de..... Ayant beaucoup de monde à expedier, il se mit à signer quelques Papiers qu'on luy presentoit, & dit à son Secretaire au sens qu'il vouloit, qu'on luy escrivist. Cependant il laissa un de ses Parens auprés de moy pour m'entretenir, & un moment apres, il me remit luy mesme sa Lettre; &

Il rend les mesme civilitez au Comte de Peñoranda.

comme je luy faisoys mes remerçiemẽts & prenois congé de luy, il m'embrassa deux fois, & m'asseura, que je luy ferois tort, si me pouvant servir en quelque Chose de plus, je ne l'employois pas. Je vous avouë que la façon d'agir de cét Homme me surprit, & qu'elle est plus souple que ne le porte le Naturel de la Nation, qui sans doute se feroit autant aimer, qu'elle l'est peu de la plûpart des Estrangers, si elle avoit beaucoup de *Dom Luis de Haro*, & de Comtes de *Peñoranda*. La Lettre, qu'il addressoit a Monsieur de ..... estoit en ces termes.

Illustrissimo Señor.

Copie d'une Lettre de Peñoranda.

Recivi la Carta que vuestra Señoria me escrivio, sentiendo mucho la descomodidad, que les han hecho padecer, y que essos Picaros ayan usado tan mal con unas Personas de tanta condicion y obligaciones; mas espero que ellos esperimentaran el demas servicio que han hecho en ello à su Majestad con las demostrationes que merece su poca atencion, y si de mi parte pudiere contribuir en algo à la satisfacion y Servicio de vuestra Señoria lo haré en toda voluntad, guarde Dios à vuestra Señoria como desseo. Madrid à 25. de Junio 1655.

Il

Il y avoit ajoufté ces mots de fa main avant que de la figner.

He ſentido infinito el diſguſto y incomodidad de veuſtra Señoria, eſpero el que ſe le bà ocaſionado lo pagara.

Conde de Peñoranda.

Il part de Madrid avec ſon Alguazil & ſon Eſcrivain.

Comme l'*Alguazil* & l'Eſcrivain que je devois mener avec moy, ne vouloient pas marcher de nuit ny aller en Poſte, j'eſtois contraint d'attendre au lendemain 26. de Juin à me remettre en chemin, & me reſoudre à retourner en Mule, qui eſt la monture ordinaire de ce Pays. Je puis averer par experience, que de la façon qu'on s'en fert elle eſt incommode ; car outre que pour aller viſte, ils vont toûjours le trot, on ne ſçauroit dire combien la mauvaiſe bouche de ces Beſtes laſſe & peſe à la main, & quel tourment c'eſt en une deſcente de ſouffrir leur peu de Jambe & leur pareſſe. Enfin, m'eſtant ſi bien monté avec une ſi venerable Compagnie, je n'eſpargnay rien de ce qui pouvoit me rendre bien-toſt à *Arcos*. Nous y arrivaſmes le 29. Juin, & je trouvay Meſſieurs de..... & de..... déja avertis du ſuccez de mon Voyage : car ils ve-

noient de recevoir une Lettre, que je leur avoit écritte de *Madrid*, qui ne me devança de gueres. Je portay d'abord l'*Alguazil* & l'Escrivain à executer leur Commission. L'*Alcalde* fut fort estonné, & se prevalant de ce qu'il estoit Chevalier de *S. Jacques*, il refusa d'obeir, parce qu'il n'y avoit point de Mandement du Conseil des *Ordres*. L'*Alguazil* commun, mais un du premier Ordre de la Barre, l'estant de *Corte*, luy fit diverses sommations de le suivre Prisonnier à *Madrid*: mais il n'y voulut jamais consentir, dont il prit Acte, nous disant, qu'il ne le pouvoit contraindre, parce que cette Place estant au Duc de *Medina Celi*, il n'y avoit point de *Corregidor* par dessus luy qui luy pût presster main forte; mais qu'il se ruînoit, & qu'il ne doutoit point qu'on ne le renvoyast avec un *Alcalde de Corte* & d'autres *Alguazils*, pour le mener pieds & mains liez en Prison à *Madrid*. Nous avons appris de depuis, qu'afin d'éviter sa perte asseurée (car la Justice ne pardonne point en *Espagne*,) il y estoit allé pour s'excuser & obtenir son pardon; mais qu'il y a esté pris & puny comme il le meritoit, pour sa Rebellion & ses actes de Voleur Public. Les autres Officiers de

L'Alcalde d'Arcos refuse de se rendre Prisonnier.

de la Doüanne, voyant l'insolence de leur Protecteur sur le point d'estre rudement chastiée, estoient aussi souples & civils, qu'ils avoient esté arrogans & insupportables. Ils nous rendirent toutes nos hardes sans rien pretendre, & ceux qui auparavant vouloient nostre dépoüille, & qui nous avoient tant menacé de payer tous les frais & toutes les Escritures qu'ils faisoient, ne souhaittoient rien tant que de nous voir éloignez avec la proye, que nous avions garentie de tomber en leurs filets. Nous avions aussi tant d'impatience de n'estre plus parmy ces Canailles, que nous nous contentasmes, afin de pouvoir partir promptement, de les recommander à cette autre sorte de Harpies, qui ne laschent gueres ce qu'une fois elles serrent, & de leur abandonner tous les despens & dommages que nous pouvions demander, pour les animer encore d'avantage à nostre vengeance.

Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes saisies.

CHAP. XXXIII.

L'Autheur & ceux de ſa Compagnie partent d'Arcos. Erizza, Texa, & Calataud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'écrire. Laſtanoſa auſſi Autheur moderne. Son Cabinet. L'Autheur arrive à Saragoſſe. Diſcription de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raiſons pour leſquelles les Eſpagnols luy ont donné cét Employ.

L'Autheur & ceux de ſa Compagnie partent d'Arcos.

Entrent dans l'Arragon.

Erizza.

Texa.

Calataud.

DEs que nous nous viſmes hors de l'embarras, que nous avoient cauſé les Doüanniers, noſtre principal ſoin fut de monter à Cheval pour marcher vers l'*Arragon*. Cette Province a d'aſſez beaux endroits; & en ſortant des Montagnes, au milieu deſquelles *Arcos* eſt enfermé, nous touvaſmes des Vallées aſſez agreables: & ſur le ſoir du 29. Juin nous entraſmes à *Erizza*, premiere Ville du Royaume de ce coſte là. Elle eſt petite, mais aſſez forte pour le Pays. Le lendemain nous allaſmes diſner à *Texa*, qui n'a rien de remarquable, & coucher à *Calataud*, qui eſt une des principales Villes de tout l'*Arragon*: auſſi

aussi est elle située au bout d'une Vallée fort fertile. Je n'y ay rien veu de considerable, si l'on ne compte pour quelque Chose que j'y ay appris, que c'étoit le Lieu de la Naissance & de la demeure de *Lorenzo Gracian Infanzon*. C'est un Escrivain de ce temps, fort renommé parmy les *Espagnols*. Il a mis au jour divers petits Traitez de Politique & de Morale; & entre ses Ouvrages, il y en a un qu'il intitule le *Criticon*, dont il n'y a que deux parties imprimées, où suivant les âges des Hommes, il fait une espece de Satyre de tout le monde assez ingenieuse, à l'imitation de *Barclay* en son *Euphormion*. En cette piece son stile est bien different de celuy de ses petits Traitez, où il est si concis, si rompu & si estrangement coupé, qu'il semble qu'il ait pris l'obscurité à tasche: aussi le Lecteur a besoin d'en deviner le sens, & souvent quand il l'a compris, il trouve qu'il s'est estudié à faire une Enigme d'une Chose fort commune. *Seneque* & *Tacite*, n'ont rien entendu en cette façon d'écrire au prix de luy; & si l'on dit du premier, que son stile est du sable sans chaux, & que celuy du second est si mysterieux, qu'il contient plus qu'il n'exprime, on peut asseurer que celuy de *Gracian* a si peu de liaison en ses Pe-

Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne.

Sa maniere d'écrire.

riodes, & tant de restriction en ses paroles, que sa pensée y est comme un Diamant mal taillé & mal enchassé, dont le feu & le brillant ne paroist qu'à demy, & fait tort de plus de la moitié de la valeur, à un si bel Ouvrage.

Lastañosa, Autheur moderne.

Il y a un autre Sçavant en ce mesme Royaume, qui affecte comme luy d'encherir sur l'ancien *Laconisme*, & qui se nomme *Dom Vincencio Juan de Lastanosa*. C'est par son moyen que la plûpart des Ouvrages de *Gracian* ont esté donnez au Publicq; aussi y a-il grande Amitié entr'eux, & l'on voit un Livre publié par *Lastanosa*, qui n'est qu'un Recueil des Sentences & Aphorismes Politiques & Moraux, qui se trouvent dans les Ouvrages de *Gracian*. Ce *Lastanosa* passa pour un des plus Curieux de toute l'*Espagne*. Il se tient à *Huesca*, seconde Ville de l'*Arragon*, où l'on dit qu'il a dressé un Cabinet, qui est un agreable Theatre de l'Antiquité *Grecque* & *Romaine*. On y voit quantité de Statuës, de Pierres anciennes, de Vases, d'Urnes, de Lames, de Camayeux, & un ramas de Monnoyes du vieux temps, de Medailles & d'Anneaux. Aussi s'est-il si fort estudié sur toutes ces Antiquailles, qu'il en a tiré un Livre des anciennes Monnoyes d'*Espagne*, qui passe

Son Cabinet.

passe pour exquis sur ce sujet, & rare en ses remarques.

Le premier de Juillet ayant disné à *Ofrano*, nous fusmes coucher à *Almunia*, qui est un Bourg tres-bien situé dans une agreable Plaine, & dont les avenuës sont belles de quelque costé qu'on les regarde. Nous n'avions de là à *Saragosse* que neuf lieuës; & nostre dessein estoit d'aller le lendemain disner à la *Muela*, & d'y arriver avant la grande chaleur. Mais par malheur nous manquasmes le chemin, & nous nous trouvasmes sur une grande Bruyere, qui n'a ny eau, ny arbre, ny Maison, & qui s'estend jusques à *Saragosse*, sans qu'on ait moyen de s'y rafraischir ny de se soustraire aux rayons du Soleil, cinq ou six lieuës durant. Ce jour là ne fut pas extrémement chaud, ce qui nous sauva d'une grande souffrance: ce n'est pas qu'il n'y eust quelqu'un de la Compagnie, qui se chagrinast avec excez d'avoir à faire cette longue traite sans debrider, & qui s'en plaignit autant, que s'il eut eu à traverser les Sables de la *Libye*. Mais où il n'y a point de remede on a beau s'inquieter; il faut prendre patience, & avant qu'elle fust à bout, nous rencontrasmes a une demie lieuë de la Ville, un Ruisseau, où chacun mit

pied à terre pour en boire ; & comme à la bonne faim rien n'eſt trop dur, la grande ſoif qu'on avoit, fit que cette eau, qui n'eſt pas la meilleure du monde, fut avalée avec delices. Nous arrivaſmes enfin à *Saragoſſe*, qui eſt la Capitale de l'*Arragon*, ſituee en une Plaine d'aſſez longue eſtenduë. Elle eſt ſeparée en deux par l'*Ebre*, mais la plus grande partie eſt du coſté que nous l'abordions.

L'Autheur arrive à Saragoſſe.

Deſcription de cette Ville.

Avant que d'arriver à la Porte, on voit un vieux Chaſteau, ceint de quelques méchans foſſez, qu'on nomme *Alia-feria*. On nous dit que c'avoit eſté le Palais des anciens Roys, & qu'à preſent c'eſtoit celuy de l'*Inquiſition*. A l'entrée de la Ville nous rencontraſmes quelques Gardes du Doüannier, qui voyant que nous ne portions rien, ne nous arreſterent pas long-temps, ſur tout quand ils ſceurent que les Valets venoient apres nous, & qu'ils avoient les hardes. Nous les priaſmes qu'ils les avertiſſent, que nous allions à la Place *de la Virgen del Pilar*, & qu'ils apprendroient noſtre Logis chez *Remondon*. C'eſtoit l'un des Marchands, pour qui nous avions des Lettres de Credit, où nous fuſmes mettre pied à terre. Nous le trouvaſmes à Table, & il nous fit boire

boire frais & d'assez bon Vin, qui nous rendit un peu de la vigueur, que la longue traite & la grande chaleur nous avoient ostée. Apres ce refraischissement, il nous conduisit à la meilleure *Posada* de la Ville, où nous eusmes une fort belle Chambre & assez fraische; & pour empescher qu'à la Doüanne on ne se fayfist de nos Valises, ou elles devoient de necessité estre portées, je fus parler à l'*Arrendador* General, & luy montray nos Passeports : cela l'obligea d'en user civilement, & dés que l'on les amena à son Bureau, il nous les renvoya. Nous demeurasmes tout ce jour là à nous delasser du surcroist de fatigue, que nous avions eüe pour avoir manqué la disnée *à la Muela*. Quelques-uns de nous se mirent au Lict pour reprendre leurs Esprits ; les autres se contenterent de se dépoüiller, & de changer de linge pour se rafraischir. Le Sieur de..... qui arriva le dernier, estoit le plus alteré de tous, bien qu'il n'en fust pas le plus abbatu ; aussi demeura-t'il debout, mais il but au commencement tant d'eau & apres tant de Vin, pour en corriger la crudité, qu'enfin il s'en sentit incommodé. Il est vray, qu'outre qu'il travailla tout à coup à estaindre sa soif, il se tint long-

temps

temps deboutonné, & preſque tout nud dans le Logis ; meſmes comme nous eſtions ſur le bord de l'*Ebre*, qui paſſoit derriere l'Hoſtellerie où nous eſtions, & que de ce beau Quay nous humions un petit Vent frais, qui ſoufflоit le long de cette Riviere, il nous y vint trouver ſans Pourpoint & en Pantouffles. Le lendemain il fut ſaiſi d'une Fievre, qui luy deura cinq ou ſix jours : ce qui fut cauſe que nous en reſtaſmes dix en cette Ville. Le lendemain de noſtre Arrivée, nous fuſmes voir le Duc de *Monteleon*, Viceroy de ce Royaume. C'eſt un des principaux Seigneurs de *Naples*, qui dans les dernieres revolutions de cette Ville, devint ſuſpect aux *Eſpagnols*, bien qu'aux premieres, il les euſt utilement ſervys. Pour ſe guerir de la jalouſie qu'il leur donnoit, ils luy ont ordonné de venir en *Eſpagne*; & pour couvrir mieux leur defiance, ils l'ont pourveu de la Viceroyauté d'*Arragon*. C'eſt un Employ fort honorable, mais fort peu lucratif, car il n'a gueres du Roy & moins encore du Royaume : auſſi n'y a-t'il aucun eſclat en ſa Maiſon. Comme nous luy euſmes rendu la Lettre du Roy & celle de *Dom Luis*, il les leut en noſtre preſence, & nous fit offre de tout ce qui dependoit de luy. Il ne

Le Duc de Monteleon, Viceroy d'Arragon. Raiſons pour leſquelles les Eſpagnols luy ont donné cét Employ.

ne nous parut pas d'un Esprit fort sublime; soit que les afflictions, qu'il a de se voir ainsi traité par les *Espagnols*, le luy ayent miné, soit qu'il en cache une partie, de peur que cela ne luy nuisit de le montrer tout entier. Outre le Viceroy, dont la Commission ne dure que trois Ans, il y a un Gouverneur de la Ville, ou plûtost du Pays, puis qu'on dit que son pouvoir s'estend principalement sur tout le Territoire. Sa Charge est d'autant plus considerable, qu'il ne la quitte qu'avec la vie.

CHAP.

CHAP. XXXIV.

Grande Authorité du Chef de la Justice du Royaume d'Arragon, appellé el Justicia. Remarques sur les Droits & Privileges de ce Royaume. Estrange Serment des Arragonois à leur Roy. La Loy qui ordonnoit ce Serment, abolie par Dom Pedro el Puñal. Beau Privilege des Arragonois qui subsiste encore. Deux Juges accusez en vertu de ce Privilege. Le Roy les protege. Ils sont exilez & leurs biens confisquez. Grand bruit dans le Royaume pour la conservation de ses Privilges.. Pourquoy les Juges de ce Royaume tremblent quand ils jugent Le Procez fait au Juge dans l'Arragon pour un Arrest injuste, n'empesche pas l'Executico du mesme Arrest.

Grande Authorité du Chef de la justice du Royaume d'Arragon appellé el Justicia.

QUoy que la Viceroyauté & le Gouvernement de *Saragosse*, soient les deux plus grandes Charges du Royaume, il n'y en a point neantmoins qui égale en Authorité celle du Chef de la Justice, qu'ils nomment *el Justicia*, pour montrer que c'est luy qui la doit faire en tout & par dessus tous : tellement qu'il juge du Roy, du Royaume, des Sujets, de la Loy & des Privileges. Mais pour mieux enten-

entendre cecy, & ce que j'obſerveray Plus bas touchant une grande conteſtation, que nous avons trouvée icy entre les Puiſſances ſouveraines, il eſt neceſſaire que je marque, ce que l'on m'a appris à l'egard des Droits de ce Royaume.

Remarques ſur les Droits & Privileges de ce Royaume.

Apres l'entrée des *Maures* en *Eſpagne*, par le tort que fit le Roy *Dom Rodrigue* au Comte *Dom Julian*, en la perſonne de ſa Fille qu'il viola, nommée *la Cava*, l'*Arragon* fut la premiere Province qui ſe retira du joug de ces Jnfideles; & qui voyant la memoire & la race de ſes anciens Roys tout à fait eſteinte, ſe reconquit à ſoy-meſme & par ſoy-meſme, ſans reconnoiſtre aucun Souverain en terre. Mais pour n'eſtre pas un corps ſans teſte, & vivre plus en repos & avec plus de fermeté en leur nouvelle liberté, les *Arragonois* de ce temps là, delibererent de ſe choiſir un Maiſtre. Ils jetterent les yeux ſur un Gentil-homme particulier, appellé *Garcia Ximenes*. Il eſt vray, qu'ils le firent plûtoſt leur Prince ou Preſident de leur Gouvernement que leur Souverain; & qu'à l'imitation des *Spartes*, ils lierent ſi fort ſon pouvoir, que celuy de *Theopompus* ne le fut pas davantage par le Conſeil des *Ephores*, que celuy de ce Roy par les Loix qu'ils luy impoſerent, à qui ils donne-

rent;

rent le Nom de *Fueros*, & fans l'obſervation deſquelles il n'avoit point d'Authorité ſur eux. Et comme il eſt facile de violer les Loix les plus fondamentales d'un Eſtat, quand il s'agit de regner, s'il n'y a quelqu'un, qui au peril de ſa teſte ſoit obligé de veiller à leur conſervation, ils eſtablirent *el Juſticia*, ou Magiſtrat Souverain, dont je viens de parler; & afin qu'il ne craigniſt rien en faiſant ſa Charge avec vigueur, ils ordonnerent qu'il ne pourroit eſtre condamné ny en ſa perſonne, ny en ſes biens, pour quelque cas que ce fuſt, qu'en l'Aſſemblée Generale des Eſtats, c'eſt à dire du Royaume & du Roy, qu'on nomme *las Cortes*. Apres avoir ainſi bridé celuy qu'ils vouloient choiſir pour leur Roy, ils firent une Loy, qu'ils intitulerent *de la Vajon*, qui portoit, qu'auſſi-toſt que le Roy ne maintiendroit pas leurs Privileges, ils pourroient faire l'Elexion d'un autre, encore qu'il fuſt *Payen*; & qu'en cas qu'il fiſt aucun tort à quelque Sujet ou Vaſſal, ou qu'il fuſt Infracteur de quelques Droits, il eſtoit permis aux Nobles & aux plus conſiderables du Royaume, de s'aſſembler, pour defendre & empeſcher qu'on ne luy payaſt aucune penſion, juſques à ce que celuy, auquel il auroit fait quelque Injuſtice, fuſt de dommagé

magé, & le Privilege reſtably en ſa force. Ils erigerent en Conſervateur de cette Ordonnance & de pluſieurs autres, *el Iuſticia*, comme je viens de le dire ; & afin qu'il euſt plus d'Authorité, ils voulurent, qu'eſtant élevé ſur un ſiege, & ayant le Chapeau ſur la teſte, le Roy à decouvert & à genoux devant luy, juraſt leurs Privileges entre ſes mains ; apres quoy ils l'accepteroient pour leur Souverain : mais d'une eſtrange façon ; au lieu de luy promettre Fidelité, ils luy diſoient, *Nous qui valons autant que vous, vous faiſons noſtre Roy & Seigneur, à condition, que vous garderez nos Privileges & Franchiſes ; autrement non.* Les termes *Eſpagnols* ſont ceux cy, *Nos que valemos tanto como vos, os hazemos nueſtro Rey y Señor, contal que guardeis nueſtros Fueros y Libertades, ſi no, no.* Cette vile façon de reconnoiſtre une Majeſté, deplut tellement au Roy *Dom Pedro* ſurnommé *el Puñal*, que par prieres, par brigues, & en offrant d'autres Privileges au lieu de celuy-cy, il la fit abolir à une Tenuë des Eſtats ; & dés qu'il eut le Parchemin où eſtoit écrite cette Loy, il tira ſon Poignard, & en ſe coupant la main volontairement, il dit, qu'une Loy qui portoit, que les Vaſſeaux pourroient élire leur Roy, devoit

Eſtrange Serment des Arragonois à leur Roy.

La Loy qui ordonnoit ce Serment, aboly par le Roy Dom Pedro el Puñal.

voit s'effacer avec le Sang du Roy, *Ley de poder eligir Rey los Vaſſallos, Sangre de Rey avia de Coſtar*, ſont les paroles, qu'on aſſeure qu'il prononça ; de depuis il fut nommé *el Rey Dom Pedro el Pual.* On voit ſa Statuë dans la Sale de la Deputation à *Saragoſſe*, où il tient le Poignard en une main, & le Privilege en l'autre ; & où eſt marqué le coup qu'il s'en donna en celle-cy. Outre tous ces Droits, que j'ay repreſenté, & dont la plûpart a eſté mal obſervée par les derniers Roys, ils en confirmerent un qui eſt encore aujourd'huy en ſa force, qui eſt comme ſous la Loy de *Manifeſtation*. Elle ordonne que chaque Sujet, qui ſe ſentira lezé en ſa perſonne ou en ſes biens, par quelque Juriſdiction que ce ſoit, s'en pourra plaindre devant *el Juſticia*, qui ſera obligée apres une exacte recherche, de faire punir çeluy qui a mal jugé. Cette Ville eſt à preſent toute en murmure, pource que l'on ne veut pas ſe tenir à cette Ordonnançe. Il y a deux Chefs de Juſtice, qui ont eſté accuſez pour un Arreſt, qu'ils ont donné contre quelqu'un qui ſe croit grevé : & ſuivant les Formes, il a conſigné cinq Cens Eſcus, & s'en eſt plaint au *Tribunal del Juſticia.* Le Roy, le Viceroy, le Gouverneur, & quelques autres,

Beau Privilegie des Arragonois qui ſubſiſte encore.

Deux Juges accuſez en vertu de ce Privilege.

autres, qui taſchent d'augmenter l'Authorité du Prince, & de diminuer celle du Royaume, ont pris ces Juges en leur protection. La partie lezée, voyant qu'elle ne peut avoir raiſon du tort, qu'elle pretend luy avoir eſté fait & à la Loy, a eu recours *à las Cortes*, ou Eſtats du Royaume, qui non obſtant que les Inquiſiteurs favoriſaſſent les accuſez, luy ont donné des Commiſſaires, qu'on nomme icy *Iudicantes*. Ce ſont neuf perſonnes, qu'on tire des quatre Corps de l'*Arragon*, c'eſt à dire des Grands-Nobles, qu'on traite de *Señores*, des Eccleſiaſtiques, de la petite Nobleſſe, à qui on donne le titre de *Hidalgos* ou *Cavalleros*, & des Communautez, qu'on appelle *Univerſidades*. Du premier Corps, on en prend trois, & de chacun des autres deux. On choiſit les moins lettrez pour juger de ces Gens de Robbe, ſoit afin qu'ils le faſſent avec moins de Faveur, ou que la raiſon qu'on en allegue ſoit veritable, qui eſt, que la Loy doit eſtre ſi claire, que le Payſan meſme, & l'Homme le plus ignorant puiſſe diſcerner de ſon Equité, & voir ſi on l'a ſuivié. Ces neuf Commiſſaires ou Deputez condamnerent les Juges, comme n'ayant pas fait Juſtice, & ordonnerent qu'ils ſeroient exilez,

Le Roy les protege.

Ils ſont exilez, & leurs biens confiſquez.

lez, & que leurs biens seroient confisquez. Cette Sentence fit grand bruit. Le Viceroy & le Gouverneur par Ordre de la Cour, firent tout ce qu'ils purent pour en surseoir l'Execution ; le Roy mesme en écrivit au *Justicia*. Le Peuple s'est réveillé à la Nouvelle de cette Affaire, & l'on n'entend parler icy que de Pasquins & de menaces si l'on n'execute l'Arrest. Les Payssans viennent en foule des champs à la Ville, & ne s'entretiennent que du tort que l'on veut faire à leurs Privileges. De peur qu'en poussant les Affaires à l'extremité, on ne mist tout en combustion en un temps, où la Guerre de la *Catalogne*, rend encore les *Arragonois* plus fiers & plus hardis, le Viceroy & les autres Fauteurs des Juges, sans parler d'avantage & si à contre temps de la volonté du Roy, ont souffert qu'on de portast ces iniques de leurs Charges, les exilast de la Ville, & qu'on ait confisqué leurs biens : que s'il en estoit par tout de mesme, on ne verroit pas tant de Sentençes données selon la Faveur, la passion, & l'interest des Juges plûtost, que selon la Loy & l'Equité, qui ne peut estre connuë qu'en ce seul endroit de l'*Europe*, où on dit qu'ils tremblent quand ils doivent prononcer un Arrest, craignant que ce ne soit sou-

Grand bruit dans le Royaume, pour la conservation de ses Privileges.

Pourquoy les Juges de ce Royaume tremblent quand ils jugent.

fouvent le leur, ou çeluy de leur mort ou de leur rüine, s'ils y commettent la moindre Injuſtice, ou la moindre erreur. Cependant la Juſtice ne laiſſe pas d'y eſtre Souveraine ; car encore qu'on puniſſe çeluy qui a failly, la Sentençe qu'il a decretée, quoy qu'injuſtice, demeure en ſon entier : tellement que celuy qui accuſe ſon Juge, n'a que le plaiſir de ſe vanger en faiſant plus pour le Public que pour ſoy meſme ; car par là il aſſeure le Droit de tout le Peuple, en pourſuivant celuy qui luy a fait tort, & reveille l'attention des autres à bien exerçer leur Charges. S'il a accuſé ſon Juge mal à propos, il ne perd que les cinq cens Eſcus, qu'il a conſignez ; & ſi l'on trouve qu'il ait eu raiſon de ſe plaindre, on ne luy rend gueres plus que ſa conſignation, qui ſe prend en ce cas ſur les biens du delinquant. L'Exil de ces deux Juges, diſſipa l'apprehenſion des Troubles en laquelle on eſtoit à *Saragoſſe*, le Peuple eſtant bien perſuadé par l'Execution de leur Arreſt, qu'on ne vouloit point pour cette fois donner atteinte à ſon Privilege.

Le Procez fait au Iuge pour un Arreſt injuſte, n'empeſche pas l'Execution de meſme Arreſt.

CHAP.

CHAP. XXXV.

Differente maniere de trancher la teſte par devant & par derriere à Saragoſſe. Particularitez de cette Ville. De l'humeur des Arragonois. Leurs Pays n'a jamais manqué de Grands-Hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aſpira à la Monarchie univerſelle. D'un Arragonois, qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La Guerre de cette Province a eſté avantageuſe à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Saragoſſe pour la Priſe d'Arras.

Si nous fuſſions reſtez plus long-temps à *Saragoſſe*, nous euſſions veu une Ceremonie qu'on y obſerve, en decolant les Meurtriers & les Aſſaſſins; car on y tranche la teſte par devant à ceux qui ont tué leur Homme par devant, mais aux autres qui l'ont pris par derriere, on la coupe de meſme: qui eſt une Couſtume qui n'a pour but que de faire connoiſtre ſi le Criminel a procedé en Traiſtre, ou en Vaillant-Homme. Car il n'y a point de doute, que le coup du Bourreau qui vient par derriere, eſt moins cruel que celuy qui vient par devant, & qu'on le devroit

Differente maniere de trancher la teſte par devant & par derriere à Saragoſſe.

roit plûtoſt donner à celuy, qui a tué le plus genereuſement. Pendant noſtre ſejour à *Saragoſſe*, nous avons reçeus mille civilitez de *Dom Pedro Miranda*. Il eſt natif d'*Oleron* en *Bearn*, & eſt un des plus riches Banquiers de cette Ville. Il avoit ordre de nous fournir de l'Argent; & bien que nous n'en euſſions pas beſoin, il nous rendit toute ſorte de Services & de bons offices, nous envoyant tous les jours ſon Carroſſe, & venant ſouvent luy-meſme nous tenir Compagnie, & nous conduire en tous les endroits les plus remarquables de cette Ville. Il nous mena en un Convent où il y a un Saint, ou une Sainte fort eſtimée pour les Miracles, mais je n'y vis rien de merveilleux qu'une Lampe, qui brûle tous les jours, & où il y a de la meſme Huile qu'aux autres, ſans que pourtant elle jette jamais de fumée qui noirciſſe: en effet le Lieu où elle eſt & l'Argent dont elle eſt enchaſſée, n'en ſont point teints, & l'on me fit mettre la main au deſſus de ſa flamme, que je retiray de meſme que je l'y avois portée, ſans noirceur ny humidité puanté; ce qui me fait croire, que l'on ſe ſert de quelque autre Coton que du commun, & qu'on y mêle quelque ingredient qui l'en empeſche: & ç'eſt ce qui me ſemble plus

Particularitez de cette Ville.

apparent, que ce qu'en dit la Populace, qui rapporte cette petite Particularité à la vertu des Reliques du Saint ou de la Sainte. Ils ont de plus en cette Ville une Image, pour laquelle ils ont une grande de veneration. Elle eſt en l'Egliſe de la Vierge *del Pilar*. Les Baſtimens ſont icy aſſez grands & hauts, & ont egalement quelque choſe de plus beau que ceux de *Madrid*. Il y a une Ruë large, longue, & fort belle, où l'on fait le Cours, de meſme qu'à la *Calle Mayor* de *Madrid*. Il eſt vray que ſon propre Lieu eſt ſur le bord de l'*Ebre*, ainſi qu'à *Madrid* le *Prado*; mais en celuy-cy on voit plus de Carroſſes, & attelés de plus belles Mules que ſur le Quay : ce n'eſt pas qu'il n'y ait aſſez de Gens de Condition, mais où il n'y a point de Cour, il n'y a d'ordinaire pas grande pompe. La Maiſon qui eſt la plus remarquable, eſt celle du Duc de *Villa Hermoſa*, qui ſe tire de celle des vieux Roys d'*Arragon*: auſſi pretend-il à la Couronne, & croit que ceux qui en joyſſent, luy font tort.

De l'humeur des Arragonnois.

A parler en general de l'humeur des *Arragonnois*, ils ont ſans doute autant d'orgueil que les *Caſtillans*, & s'eſtiment plus qu'eux, & que toutes les Nations d'*Eſpagne*: auſſi peut on aſſeurer, qu'il n'y en a gueres, dont ils n'égalent

lent l'Esprit, & qu'ils ne le surpassent souvent, tantost en bien, tantost en mal. Leur terroir est fort peu fertile, & hors quelques Vallées & quelques endroits, où l'on conduit de l'eau de l'*Ebre* par des Canaux, pour en oster la secheresse, le reste n'est que Sable, Bruyere où Rochers; tellement qu'à peine y croist-il du Bled pour les nourrir. Si ce Pays n'est pas abondant en denrées, il n'a jamais manqué de Grands-Hommes, & depuis leur Premier Roy jusques à *Ferdinand*, ils n'en comptent pas un, qui par son Esprit ou par sa Valeur, ne se soit rendu considerable à ses Voisins. Le dernier sur tout, a esté un Prodige en l'Art de regner. Sa grande ambition s'accordant mal avec les bornes de son petit Royaume, luy fit entreprendre de les changer, & de les porter si avant, que des pieds des *Pyrenées*, il les estendit jusques au détroit de *Gibraltar*. Ces succez & quelques autres, l'engagerent à dresser le plan d'une Monarchie Universelle, dont on accuse ses Successeurs de garder le Secret & la Tablature, qu'il en donna des lors à son Petit-Fils, qui devoit estre Heritier de tant de Provinces, & unir en sa personne tant de Puissances, qui seules avoient esté formidables à leurs Limitrophes; outre les Ri-

Leur Pays n'a jamais manqué de Grands-Hommes.

Qualitez de Ferdinand leur Roy.

Il aspira à la Monarchie universelle.

cheſſes d'un *Nouveau Monde*, qu'il luy laiſſa en partage pour en faciliter l'Entrepriſe, & l'aider à eſtablir un Empire ſi vaſte, qu'il n'y en euſt jamais eu d'eſgal. Je ſçay qu'il eſt des Curieux qui jugent, que c'eſt l'accuſer d'une Chimere que de croire, qu'il a eu cette penſée; mais ce fameux *Arragonnois*, qui vient de nous faire un Tableau racourcy de ſa Politique, en parle en ce ſens, *Parecieronle à Ferdinando Eſtrechos ſus Hereditarios Reynos de Arragon para ſus dilatados deſſeos y aſſi anhelo ſiempre à la grandeza y anchura de Caſtilla y de ally à la Monarquia de toda Eſpaña y aun à la univerſal de entrambos Mundos*, c'eſt à dire, que les vaſtes deſſeins de *Ferdinand*, ſe trouverent trop reſſerrez dans ſes Royaumes Hereditaires d'*Arragon*, pour qu'il n'aſpiraſt incontinent à l'eſtenduë de la *Caſtille*, en ſuite à la Monarchie de toute l'*Eſpagne*, & enfin à l'Univerſelle des deux Mondes. Ce n'eſt pas qu'il fut grand Capitaine, & que cette envie luy vint d'un excez de Courage; auſſi viſcut-il en un temps, où l'Eſprit & l'addreſſe y contribuoient plus que les Bras & la Vaillance. Il eut à balancer la Politique d'un *Louys* XI. l'Induſtrie d'un *Alexandre* VI. la Fineſſe d'un *Louys le More*, la Vigilance d'un *Hen-*

Henry VIII. & la Prudence d'un *Maximilian* I. Il mit toute leur dissimulation & toute leur sagesse en un si bon creuset, qu'il en separa le solide d'avec la fumée, qu'il en considera le fort & le foible, & en sceut tirer un establissement pour luy & ses Successeurs: qui faisoit dire à juste titre à *Philippe* II. lors qu'il voyoit son Portrait, à celuy-cy nous devons Tout, *A este lo devemos Todo.* La plûpart des Escrivains *Espagnols* se perdent, dés qu'ils commençent à parler de la Grandeur de la Maison de leurs Roys; & il y en a qui en sont presque venus à l'impieté, *Casa*, dit un Autheur moderne, *que la escogio Dios en la Ley de Gracia, assi como la de Abraham en la Escrita, para llamarse Dios de Austria, Dios de Rodolpho, de Philippe y de Ferdinando.*

Mais pour revenir à ce Peuple, parmy lequel nasquit ce Prince si adroit, & que les Politiques joignent à *Tibere* & à *Louys* XI. pour une troisiesme Idole de leur raison d'Estat, j'adjousteray qu'il n'est gueres Hospitalier ny Amateur de l'Estranger. Son humeur altiere n'est pas temperée de tant de bonté que celle des *Castillans*; aussi est-ce de cette Province, qu'il s'épand jusques dans la *Castille* quelques Voleurs, qu'on nomme

Vandoleros, & qui rendent bien ſouvent les grands-chemins peu ſeurs : ce qui vient peut-eſtre de ce, qu'ayant la Guerre en ſon Voiſinage, ſes Habitans s'adonnent plus aux Armes que ceux des autres parties de l'*Eſpagne* : meſme la Nobleſſe ſe picque d'une Brauovre effective, & qui paſſe juſques à proteſter inceſſamment, qu'elle ne reſpire rien, que de dégaigner l'Eſpée pour le Service de ſon Roy. Ce n'eſt pas qu'elle n'y rapporte la Rodemontade naturelle à la Nation, car on m'a raconté qu'un jeune Gentil-Homme, s'eſtant monté le mieux qu'il avoit pû, pour aller en *Catalogne* faire une Campagne, s'amuſa avant que de partir, à ſe promener plus d'un Mois dans *Saragoſſe*, tantoſt ſur un Cheval & tantoſt ſur un autre ; & quand il rencontroit quelqu'un, qui loüoit ſes Chevaux, ſon addreſſe, ou ſes Armes, il luy demandoit ſi avec un tel Secours, & un Bras comme le ſien, il ne croyoit pas qu'il y avoit moyen d'arracher les Dents aux François, *Con eſtas Armas y eſto Braço no ſe ſacaran las Muelas à los Gavachos*. Dés qu'il fut en *Catalogne*, il trouva occaſion de faire paroiſtre ſon Cœur ; mais il y fut aſſez malheureux pour y recevoir d'abord un coup au Bras, & un autre à la Jambe, qui

Un Arragonnois qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne.

qui l'ont eſtropié : à preſent on le nomme l'Arracheur de Dents, *El Sacador de Muelas.* Cependant ſi cette Guerre a cauſé quelque incommodité à ce Royaume, elle l'a rendu plus pecunieux : car le paſſage des Troupes & l'amas des munitions, ont fait rouler l'Argent du Roy dans ſes principales Villes ; & comme il a des Privileges particuliers, & qu'il ne ſe meſnage pas ſuivant les Commandements de la Cour, mais à ſa mode, nonobſtant la Guerre avec la *France*, il a toûjours maintenu le Commerce libre au delà des Montagnes, & les Marchands d'*Oleron*, de *Thouloufe*, & des autres endroits du *Bearn* & du *Languedoc*, vont & viennent ſans ſcrupule à *Saragoſſe* & en tous ces Quartiers-cy, & meſme la plûpart des Banquiers de cette Ville, ſont de ces Pays là. Il eſt vray, qu'il faut qu'ils prennent bien garde à ne rien dire & à ne rien faire, qui authoriſe le moindre pretexte de mettre la main ſur eux, car puiſque on ſçait qu'il ſont accommodez, il eſt certain que la Juſtice les regarde comme une bonne Curée, & dont elle ne ſeroit pas faſchée de ſe graiſſer les doigts. *Pedro Miranda*, eſt un des plus apparens & des mieux appuyez, parce qu'il a eſpouſé une Femme du Pays

tres-bien apparentée. C'eſt un des plus Curieux de *Saragoſſe*, & chaque Ordinaire on luy envoye les Gazettes de *Paris*, & d'autres avis écrits à la main, mais il ne les communique qu'à ſes Amis particuliers. Il nous a raconté, que lors du Siege d'*Arras*, il vint un ordre de *Madrid* au Magiſtrat de cette Ville, de faire des preparatifs pour une grande réjoüyſſance, ſur la Priſe d'une Place de cette importance. Comme on ne doutoit point; qu'on n'appriſt au premier jour qu'elle avoit capitulé, on fit travailler à des Eſchaffaux pour une Feſte de Taureaux. A peine la moitié en eſtoit dreſſée, que par une Lettre particuliere, *Miranda* fut inſtruit qu'*Arras* avoit eſté ſecouru: n'oſant publier une ſi mauvaiſe Nouvelle, il voyoit avec admiration continuer cét Ouvrage, ne pouvant s'imaginer que le Viceroy & les Principaux de la Ville ne la ſçeuſſent auſſi bien que luy, & qu'on s'eſtoit preparé à chanter le Triomphe avant la Victoire. A quelques jours de là, & comme tout eſtoit preſt pour la Feſte, le Viceroy en eut de *Madrid*, que le Siege n'avoit pas reuſſy; auſſi-toſt il mande le Gouverneur & le Magiſtrat de la Ville, & leur fait voir ce qu'on leur en écrivoit. Ils en furent fort ſurpris, & pour s'en

Preparatifs ridicules de ceux de Saragoſſe, pour la Priſe d'Arras.

s'en mieux éclaircir, ils çiterent sur le champ *Miranda*, qui leur confessa, qu'outre qu'un de ses Correspondans de *Paris* le luy avoit marqué, il y avoit plus de huict jours, il venoit de recevoir avec les Gazettes un Imprimé, qui en confirmoit les Particularitez. Un de ces Messieurs se mit en colere contre luy, & voulut presque le maltraiter, de ce que sçachant ce mauvais succez, il ne les en avoit pas avertis, afin qu'ils ne fissent pas une dépense inutile, & qu'ils ne fussent pas mocquez du Peuple; le menassant, qu'il luy feroit payer les quatre ou cinq mille Livres, qu'il en coustoit à la Ville. Le Viceroy, qui est plus moderé, appaisa cet Homme, & fit retirer *Miranda*, sans que jamais on luy en ait parlé. Cependant les Habitans virent abbatre les Eschaffaux, qu'on avoit faits pour la Feste, avec plus de tristesse d'estre privé de ce divertissement, que de ce que l'on n'avoit pas reconquis *Arras*.

CHAP. XXXVI.

L'Autheur part de Saragosse. Plaisant Equipage d'un Voyageur Espagnol, qui conte à l'Autheur & aux personnes de sa Compagnie, trois Galantieres du Duc d'Ossone, Viceroy de Naples. Applications que font les Espagnols des differentes pointes, & traits d'Esprit à quelques-uns de leurs Roys. Liberalité de Philippes II. *Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Autheur rapporte ce qui estoit arrivé au Cardinal de Rets, en passant par cette Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le Siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'este mieux traité en traversant leur Pays.*

L'Autheur part de Saragosse.

APres que nous eusmes sejourné la huitaine à *Saragosse*, & que nous fusmes resolus de rentrer en *France* par la *Navarre*, plûtost que par la *Catalogne*, où l'on disoit que l'on ne pouvoit voyager ny seurement, ny commodement, nous fusmes prendre congé du Duc de *Monteleon*, qui nous donna une Lettre pour le Comte de *S. Estevan*, Viceroy de ce Royaume. Le 10. Juillet, jour de no-

noſtre depart, nous fuſmes coucher à *Halagon*, qui n'eſt qu'un chetif Village. Un Commis de *Miranda*, nommé *Bertrand*, qui eſtoit de *S. Jean Pied de Port*, nous ſervit de Guide en ce Voyage, car ſon Maiſtre ayant à envoyer un homme à *Bayonne* pour quelques Affaires, eut la bonté de le faire partir à meſme temps que nous, afin qu'il nous conduiſiſt par tout ce Pays-là, dont il connoiſt parfaitement les routes, parce qu'il y fait toutes les Années deux ou trois courvées Le 21. de Juillet, nous euſmes en noſtre Compagnie un *Eſpagnol*, qui eſtoit perſonne d'Eſprit & de bonne chere à la mode du Pays. Il voyageoit en un plaiſant Equipage. Il avoit ſelon la Couſtume de ces quartiers à l'endroit du Pomeau de la Selle de ſa Mule, la Valiſe ou Porte-manteau, ſur lequel il s'appuyoit. Aux deux Arçons & ſur ſes Cuiſſes, pendoit ſon Biſſac de mangeaille; & ſur le Poitrail de ſon Cheval, eſtoient attachez en guiſe de Cuſtodes deux fourreaux de cuir, où au lieu d'Armes, il avoit des Bouteilles de Vin, qui ſe rafraichiſſoient par la Glace, qu'il y mettoit toutes les fois qu'il les rempliſſoit: c'eſt pour cette raiſon, qu'on appelle ces Eſtuits de cuir-bouilly, *Refreadores*. A chaque lieuë ou environ, il en tiroit

Plaiſant Equipage d'un Voyageur Eſpagnol.

une, & nous invitoit fort civilement à gouster de sa boisson; nous en excusant il prenoit *Bertrand* pour Compagnon de sa desbauche, qui y estoit mieux accoustumé que nous. Dans l'entretien, il nous fit mille contés assez jolis, mais il ne me ressouvient que de trois Galanteries du Duc d'*Ossone*, dont il nous parla, en nous representant l'humeur de cet enjoüé Viceroy de *Naples*, qui a esté si fameux pour la gentilesse de son Esprit, & pour la bizarerie de sa conduite. Il nous dit qu'un jour, pour se vanger d'une Veufve qui luy avoit esté un peu cruelle, & qu'il sçavoit pourtant ne l'estre pas à tout le monde, il fit épier auprés de son Hostel un certain Moine, qu'il soupçonnoit estre fort bien avec elle, & qu'on l'asseuroit estre toute la consolation de son Veufvage. Comme il sceut qu'il y estoit entré, il vint avec ses Gardes, fit investir la Maison, & faire Commandement qu'on luy en ouvrist la Porte; disant, qu'il importoit au Service du Roy qu'elle fust visitée. Il pressa si fort les Valets de la Dame, que sans l'en avertir ils la luy ouvrirent, comme elle estoit avec le Galant & qu'il estoit déja bien tard. Il s'amusa le reste de la nuit à l'en railler, & sur les huict heures du Matin, il fit pren-

Qui conte à l'Auteur & à ceux de sa Compagnie trois Galanteries du Duc d'Ossone.

prendre en croupe le Reverend Pere à un Cavalier, & donna ordre qu'un Trompette marchaſt devant, & qu'il s'arreſtaſt à chaque Carrefour, où apres avoir ſonné de ſa Trompette, il le montreroit & crieroit, *qui a beſoin d'un Moine Conſolateur des veufves à Minuit, s'addreſſe à ce Cavalier, il l'en accommodera*, & qu'en ſuitte on allaſt de Convent en Convent demander, qui avoit perdu un Religieux, & qu'ayant trouvé le ſien, on le rendiſt a l'*Abbé*, le priant que quand il s'iroit coucher, il priſt la clef de la Cellule, de peur qu'il ne s'égaraſt une autre fois. Le ſecond trait de ſes Galanteries qu'il nous raconta, fut, qu'ayant vis à vis de ſon Logis un Marchand fort riche & fort avare, qu'il voyoit tousjours de ſon Cabinet, qui regardoit ſur la Mer, aller à ſes Commoditez, qui avoient leur déchargе ſur le meſme Lieu, avec des Coquilles de Moules ou d'Huiſtres à la main: il envoya prendre chez luy àCredit trois ou quatre pieces de la plus belle Batiſte, dont ſaBoutique fuſt pourveuë. Des qu'il les eut, il les fit donner à la Vecereyne, & la pria de les luy faire couper en petits morceaux, quarrés & larges de quatre doigts, & de les luy renvoyer apres en ſa Chambre. Quand ont les y eut apportés,

portés, il appella son Maistre d'Hostel, & luy commanda de les ramasser tous dans ses plus beaux Bassins d'Argent, en guise de magnifique Regale, de les faire porter par ses Pages chez ce Marchand, de les y conduire, & de luy témoigner, qu'en reconnoissance de tant de bons Services qu'il avoit rendus à son Excellence, elle le regaloit de ce Present; & qu'apres ce Compliment, il les mist sur la Table, en se retirant incontinent, & que s'il luy offroit quelque gratification, il la prist. Il ne manqua point de s'acquitter dignement de sa Commission, & le Marchand surpris de cet Honneur, voulant paroistre liberal, luy coula aussi-tost quelques Pistoles en la main, qu'il reçeut avec moins de refus qu'un Medecin, disant, qu'on viendroit querir les Plats, quand il les auroit vuidez. Le Marchand, qui l'avoit accompagné, remonte tout glorieux d'avoir esté ainsi traité par le Viceroy, & fort empressé de voir ce qu'il luy avoit envoyé; mais il fut bien confus de ne trouver en tant de Plats, que des morceaux de Linge, & quand il pensoit à l'Argent qu'il avoit donné au Maistre d'Hostel, à peine pouvoit-il s'empescher de s'en mettre au desespoir. Comme il estoit en sa cuisante affli-

ction,

ction, les Pages arriverent pour reprendre les Baſſins, qu'il rendit ſans ſe vouloir apperçevoir du tour que l'on venoit de luy joüer, de peur de le faire éclatter, & d'eſtre hautement mocqué, apres avoir eſté ſi vilainement trompé. Le Viceroy de ſon coſté, attendant la fin du Jeu, ne fit ſemblant de rien, commandant à ſon Maiſtre d'Hoſtel d'en uſer de meſme. A quelque temps de là, cet avaricieux Marchand, qui ne vouloit pas perdre le prix de ſes Toiles, en fut chercher l'Argent. On luy dit qu'on les luy avoit renvoyées; ſurquoy il s'en va't à ſon Excellence, & ſe plaint de ſon monde, qui ayant pris de la Marchandiſe chez luy pour ſon Service, le vouloit frauder du payement. Le Duc, en riant luy reſpondit, que c'avoit eſté pour le ſien, & qu'on la luy avoit remiſe, ſans luy demander la façon de tant de petits Mouchoirs, qui valoient mieux que les Coquilles de Moules ou d'Huiſtres. Alors il fut hué de tous ceux qui connoiſſoient le perſonnage, & il ſe retira ſi honteux, que le Viceroy ne le vit plus au Lieu, d'où il luy avoit donné occaſion de luy faire ce trait. La troiſiéme Galanterie qu'il nous en rapporta, fut, qu'y ayant à *Naples* trois Courtiſanes ſi ſuperbes, qu'à peine

plioient

plioient elles les genoux pour faire la Reverence, quand elles le rencontroient : ce Viceroy s'avisa un jour de les faire inviter à une Collation. Elles ne manquerent pas d'y venir le mieux ajustées qu'elles purent ; & bien qu'elles le fussent en diverses manieres, & qu'elles eussent chacune une beauté differente, elles ne laisserent pas d'y apporter une égale fierté, & firent les Reynes avec ce Viceroy, qui les reçeut fort civilement. Et comme il remarqua, qu'elles n'en devenoient point plus souples, il les obligea à se deshabiller, sous pretexte qu'il faisoyt trop chaud, & qu'elles estoient trop gesnées en leurs habits. Il fit ensuite jetter par la Chambre quantité de Dragées, & sur tout des *Muscadins*, qui sont de la grosseur des Pois, & les leur faisant amasser sans permettre qu'elles quittassent leurs *Zoccoli* ou *Patins*, elles faisoient à chaque moment des glissades, propres à leur estendre les Nerfs ; & afin qu'il les y aidast d'avantage, il prit une Arbaleste, dont à chaque fois qu'elles se baissoient, il en tiroit un coup, tantost à l'une tantost à l'autre, & quand il leur eut bien farpenter sa Chambre à force de glisser, de se baisser, de tomber, & de se relever, il les quitta, leur disant, qu'apres un

un tel Manege, il ne les trouvoit pas si robuſtes qu'on luy avoit fait croire. Le Pere de cet *Eſpagnol*, avoit eſté au Duc d'*Oſſone*, & il en ſçavoit mille autres contes de cette ſorte que j'ay oubliés; il eſt vray que ce n'eſtoient la plûpart que des tours d'*Eſpiegle*, qui ne meritoient pas d'eſtre retenus, non plus que ceux cy, que je n'ay rapportés, que pour mieux marquer le genie de la Nation, qui ſe frappe de ces petits traits & de ces gaillardiſes d'Eſprit, & qui oppoſe les ſubtilitez de ce Duc, à toutes celles qu'on leur peut dire du feu Mareſchal de *Baſſompierre*. Outre ces Galanteries, que l'on nomme *Doñoſas*, c'eſt à dire facetieuſes, comme ſont celles du *Zapata de Halenquer*, & autres ſemblables ſaillies d'Eſprits railleurs, elle en à qu'elle appelle Heroïques; & elle met en ce rang toutes les Pointes d'un Grand-Capitaine, toutes les Profondeurs de *Ferdinand*, tous les Apophtegmes de *Charles* V. & toutes les Reſponſes aiguës de *Philippe* II. Elle attribuë à *Charles* V. celles de la Valeur, à *Philippe* II. celles de la Prudence, à *Philippe* III. celles de Pieté, & à *Philippe* IV. celles de l'Amour; mais elle n'en a point, qu'elle eſtime d'avantage, que celles de *Philippe* II. qu'elle tient pour le Prince du gouſt

Applications que font les Eſpagnols de differentés pointes & traits d'Eſprit à quelques uns de leurs Roys.

gouſt le plus delicat & le plus relevé, qu'elle ait eu. Outre quantité de preuves qu'elle en a, elle recite avec admiration un trait de ſon Eſprit & de ſa liberalité, de ce qu'un jour un *Portuguais*, ayant porté en ſa Cour un Diamant de grand Prix, qui paſſa auſſitoſt parmy ſes Courtiſans pour la plus riche Merveille, que l'*Orient* eut jamais produite, il ne s'en émeut pas, & le regarda avec peu d'eſtime. Le *Portuguais*, s'en eſtant apperçeu, luy dit: Sire, ſoixante & dix mille Eſcus, que j'ay abregé en ce digne Enfant du Soleil, ne ſont pas à mépriſer, *Señor (dixo) ſeten-ta mil Ducados, que abrevié en eſte digno Nieto del Sol no ſon de aſquear*, le Roy, à qui ſa hardieſſe pleut, luy demanda, à quoy il avoit penſé en l'achetant ſi cherement, *En que penſavadeis quando diſteis tanto*, Sire, reſpondit le ruſé Joaillier, j'ay creu qu'il y avoit un *Philippe* I I. au Monde. Cette ſubtilité ou cette flatterie luy agrea de telle ſorte, que le *Gracian*, qui a mis ce trait en ſon Heros, ajouſte, que le Roy luy fit ſur le champ payer ſon Diamant, & recompenſer la pointe d'Eſprit, *Oſtendando*, dit-il, *la Superioridad de ſu guſto en el Precio, y en el Premio.* Mais la gaillardiſe de cét *Eſpagnol*, qui ſe joignit à nous, &

& qui s'en alloit en *Biſcaye*, m'a fait oublier par ſes contes, la ſuite de noſtre Voyage que je décris: il eſt vray, que comme je marque tout ce que nous y avons veu & appris, ce que je viens de dire, peut paſſer à la montre avec tant d'autres bagatelles que j'y ay repreſentées. Il ne me fournira plus de ſujet de digreſſion: car apres la diſnée, que nous fiſmes le Onzieſme *à Cortes*, qui eſt le premier Village de la *Navarre*, & la couchée de ce meſme jour, il prit le chemin de *Logroño*, & nous le quitaſmes à *Tudela*, qui eſt une aſſez jolie Ville; mais qui ſe trouvant ſur les Confins de l'*Arragon*, de la *Caſtille*, & de la *Biſcaye*, eſt le nid de quantité de Malfaiteurs & de Bandits, qui ont abandonné leur Patrie, pour éviter la punition qui eſtoit deuë à leurs Crimes. A ce qu'on nous en aſſeura, c'eſt une vraye retraite de Voleurs; mais j'y vis des perſonnes d'aſſez bonne mine, pour me faire croire, que parmy ces Canailles, il y a des Gens-de-bien: auſſi en quelques endroits il y a d'aſſez beaux Baſtimens, d'où l'on peut juger qu'il y a de la Nobleſſe, ou des Hommes de meilleure condition, que celle de ſimples Refugiez, qui les habitent. Quoy qu'il en ſoit, comme nous eſtions preſts d'en

Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits.

partir,

partir, il y eut quelques Gardes, qui avoient deſſein de nous faire payer au paſſage ; mais comme ils virent que je me mocquois d'eux, & que nous avions de bons Paſſeports, ils n'oſerent l'entreprendre. Cependant on nous racon-

L'Autheur rapporte ce qui eſtoit arrivé au Cardinal de Rets en paſſant par cette Ville.

ta, que le Cardinal de *Rets*, apres s'eſtre ſauvé de *France*, paſſant de *S. Sebaſtien* au Royaume de *Valence*, où il vouloit s'embarquer pour l'*Italie*, fut ſaiſy & gardé fort étroitement en cette Ville. Il y arriva en Litiere avec aſſez petit train ; l'*Alcalde* qui ſe promenoit alors ſur le Pont, envoya demander qui il eſtoit, mais ne voulant pas eſtre connu, il refuſa de dire ſon Nom & ſes Qualitez : auſſi-toſt il luy envoya des Gardes, & le fit arreſter dans l'Hoſtellerie, où il eſtoit allé deſcendre. Ce Procedé le ſurprit, & il ne ſçavoit que juger d'un tel traitement en un Pays, où il croyoit avoir mis en ſeureté cette liberté, qu'il venoit de recouvrer. Pour ne la pas perdre en meſme temps qu'il commençoit de la gouſter, il depeſche un Homme à *Pampelune*, écrit au Viceroy ce qui luy eſtoit arrivé, & le ſupplie de punir l'inſolence de ce Juge, & de le delivrer de ſes mains : l'*Alcalde* de ſon coſté, envoye au Viceroy, & au Conſeil de *Navarre* un Procez Verbal, de ce qu'il avoit

avoit fait ſuivant le deu de ſa Charge, croyant éviter par là le blaſme, que l'on pourroit luy donner, d'avoir plûtoſt agy par Curioſité & par caprice, qu'avec jugement & raiſon. Mais tout ce qu'avança ſon Eſcrit, fut, qu'il retarda d'un jour l'élargiſſement du Cardinal, & que ce Viceroy ayant eſté obligé d'en aſſembler le *Conſeil*, y fit reſoudre auſſi le chaſtiment de ce temeraire, qui fut abſolument depoſé de ſa Charge, & chaſſé pour quelque temps de la Ville, où ce Prelat ayant eſté connu, receut en ſuite mille civilitez: & quand il en partit, il fut accompagné de tous les Principaux avec beaucoup d'Honneur & de Reſpect. Pendant cet intervalle, on eut avis que les *François* avoient forcé les Lignes, & chaſſé les *Eſpagnols* de devant *Arras*; mais il ſouſtint ſi fortement que cela ne pouvoit eſtre, qu'il laiſſa par tout une impreſſion du contraire, qui dure encore parmy le Peuple. *Pedro Miranda* ou un de ſes Hommes, qui ſe trouva alors à *Tudela*, luy fit voir, ce que l'on luy en écrivoit de *Paris*; mais il perſiſta tousjours à dire, qu'il eſtoit impoſſible, & combatit par toutes les raiſons qu'il peuſt, la Nouvelle qu'il en auoit. Il eſtoit aiſé à voir qu'il vouloit careſſer la Nation par cette flatterie, & qu'il ne

Ce Cardinal perſuada ingenieuſement aux Eſpa-

gnols, que le Siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur Pays.

se soucioit pas que le temps la détruisit, pourveu qu'on luy en fit meilleur visage par tout ou il passeroit, reconnoissant par là, qu'il estoit entierement entré dans leurs interests: aussi l'artifice & le soin qu'il apporta, à decrediter ce facheux malheur en un Pays, ou l'on fait tout ce que l'on peut, pour cacher ce qui n'est pas à l'auantage de l'Estat, le fit mieux recevoir par tout où il se trouva; car ce bon Office qu'il rendoit au Roy, en semant ainsi un bruit contraire à celuy qui couroit, s'estendit jusques à *Madrid*, où chacun écrivit à l'envy, que le Cardinal les avoit desabusez, de ce que l'on publioit de la defaite de l'Armée de *Flandres* devant *Arras*. Cela obligea le Ministre d'ordonner de nouveau, qu'on luy fit bon accueil par tout où il se rencontreroit, & de commander au Duc de *Montalte*, Viceroy de *Valence*, de ne rien oublier, de ce qu'il pourroit contribuer, à ce qu'il sortist d'*Espagne* fort content de la Reception & de l'Honneur, qu'on luy auroit fait.

CHAP.

CHAP. XXXVII.

Arrivée de l'Autheur à Pampelune. Description de cette Ville. Il visite le Viceroy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merveilleux. L'Autheur & ceux de sa Compagnie, vont remercier le Viceroy du bon accueil qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes pour avoir des Gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination, que conservent les Navarrois de retourner sous la Domination de leur Prince legitime, les garantit de Subsides. L'Autheur passe la Plaine de Roncevaux. Il raille agreablement sur les Traditions des bonnes Gens du Pays. Montagne de Roncevaux la plus haute des Pyrenées.

Le douziesme de Juillet, apres avoir disné à *Caborosso* & traversé *Olise*, où les anciens Roys de *Navarre* tenoient leur Cour, & où il reste quelque chose de leur Palais, mais qui est à present un miserable Lieu ruiné par les Guerres, qu'il y a eu entre les vrays Heritiers de cette Couronne, & ceux qui l'on envahie, nous fusmes coucher à *Tessalia*, qui est un

assez

assez bon Bourg, à cause du terroir, qui y est meilleur qu'aux autres endroits que nous avions passez. Le lendemain nous arrivasmes à *Pampelune*, qui est la Capitale de tout le Royaume. Elle est située au bout d'une assez grande Plaine, mais qui ne semble pas fort fertile. Elle est presque au pied des *Pyrenées*, avec une telle distance toutefois, qu'elle n'est commandée d'aucune hauteur. Sa Citadelle qui est si fameuse, regarde la Plaine, & est entourée d'un costé d'un assez grand Marais. La Ville n'a pas de Fortifications fort considerables; elle est sur une espece de pante, qui y fait trouver des montées & des descentes, mais qui sont presque imperceptibles: il y a une fort grande Place, où l'on celebre la Feste des Taureaux. Le Peuple y est grossier, & addonné au Commerce, qu'il fait en *France* aussi librement, que s'il n'y avoit point de Guerre entre les deux Couronnes. Nous y fusmes sur la fin de la Foire, & nous y rencontrasmes encore quantité de Marchands *François*, qui estoient venus pour leurs payemens. Il n'y a que la sortie de l'Argent qui leur donne peine; mais s'ils ne peuvent avoir permission pour le transporter, ou qu'il leur fasche de l'acheter trop cherement, ils trouvent des Paysans sur les Lieux, qui

Arrivée de l'Autheur à Pampelune.

Description de cette Ville.

qui s'obligent de le leur rendre à un ou deux pour Cent à *S. Jean Pied de Port*, ou au premier Village de la *Basse Navarre*. Ces personnes sont affidées & conniies. Pour éviter la rencontre des Gardes des passages, ils marchent la nuit, ou prennent des routes peu frequentées au travers des Rochers & des Montagnes, où il ne va que des Bergers. Nous demeurasmes trois jours en cette Ville, tant à cause de l'indisposition de Monsieur ..... qui n'estoit gueres bien remis de la Fiévre, qu'il avoit euë à *Saragosse*, que parce que nous avions un Cheval qui jettoit la Gourme, & qu'à peine on pouvoit faire avancer plus loin, sans luy donner quelque repos. Cependant nous fusmes voir le Comte de *S. Estevan*, Viceroy & Capitaine General de ce Royaume, & luy rendre la Lettre que nous avions pour luy; c'est un petit Homme fort civil & tres curieux de toutes les belles Choses. Il nous reçeut fort bien, & commanda au Capitaine de ses Gardes, qu'il nous fist voir l'apresdisnée la Citadelle. Comme il estoit prest de sortir, & qu'il alloit au Conseil, nous l'entretinsmes fort peu en cette premiere visite. A deux heures apres midy, ce Capitaine nous vint prendre avec un Carrosse de son Mai-

Il visite le Viceroy.

stre, & nous conduisit à la Citadelle.

Description de la Citadelle.

Elle est située en un Lieu, d'ou on découvre la Plaine, ainsi que je l'ay déja dit; & du costé de la Ville, elle a une belle Place, où il n'y a que quelques Allées d'arbres pour la Promenade: c'est une Forteresse à cinq Bastions, que *Philippe* II. fit construire avec soin, comme un bon Rempart contre les *François*. Ils sont tous revestus de pierre, & les Fossés sont fort beaux, & en partie remplis d'eau. Elle n'a point de Dehors: aussi n'en a-t'elle pas affaire à cause du Marais, qui est du costé dont on la pourroit le plus facilement attaquer, si elle estoit assiegée. Ils disent, qu'elle est toute sur le Roc; & quoy que ce soit la plus importante de tout le Royaume, & la seule qui puisse empescher les *François* d'aller jusques à *Madrid*, s'ils avoient passé les *Pyrenées*, elle n'est pas des mieux entretenuës. Les Fortifications ont besoin de reparations en beaucoup d'endroits, & la Garnison en est assez chetive; car il y a peu de Soldats, & pour suppléer à ce de faut, ils contraignent les Payſans de s'y rendre aux premiers ordres, qu'on leur en donne. Afin que nous ne la trouvassions pas si dépourveuë de monde, on y en avoit fait entrer bon nombre, qu'on mesla parmy la Milice effective

effective qu'on y entretient ; mais il nous fut aisé de les reconnoistre, par ce qu'outre qu'ils n'avoient point la mine de Traisneurs-d'Espée, la plûpart n'en portoient point, & faisoient la Parade avec un simple Mousquet, ou quelque vieille Picque, qu'ils tenoient si mal, qu'ils montroient qu'ils estoient plus accoûtumez à manier le Hoyau, que les Armes. Le corps de la Place est assez bien entendu ; car au milieu des Maisons pour la Garnison, on voit un grand espace rond, où l'on se peut mettre en Bataille, & par cinq grandes Ruës s'en aller tout droit aux cinq Bastions, qui la composent. On nous fit voir les Magazins, qui ne sont pas trop bien fournis de munitions de bouche, ny de çelles de Guerre; & une fort belle Tour, qui a esté faite pour y tenir de la Poudre, en est tout à fait dégarnie, & on l'a fait servir de Prison pour les plus Criminels. On nous y montra un fort beau Moulin à bras, & qu'on peut aussi faire tourner par des Chevaux. C'est la plus grande Machine en son espece, qui s'est jamais presentée à mes yeux. Elle a quatre ou cinq Meules & autant de Tremies, & on nous asseura, qu'à chacune on pouvoit à méme temps moudre 24. charges de Bled par jour ; cela me paroissoit impossible, & je ne sçay

Moulin à bras merveilleux.

ce que j'en dois croire. Je leur dis, qu'un
ſi grand corps où il y avoit tant de Che-
villes, pouvoit à peine travailler à la du-
rée, ſans qu'il ſe démontaſt & ſe rendiſt
inutile; & qu'à moins que le Maiſtre qui
l'avoit fait, vécuſt autant que ſubſiſte-
roit le Moulin, il ſeroit fort difficile de
le racommoder aux occaſions quand on
s'en ſerviroit, & qu'il y manqueroit
quelque Choſe, veu qu'il me ſembloit
eſtre de la particuliere invention de
l'Ouvrier, qui l'avoit conſtruit, & qu'il
s'en trouveroit gueres un autre, qui en
entendiſt la Fabrique & tous les reſſorts,
& qui puſt les rajuſter quand ils ſeroient
rompus; mais ils me reſpondirent,
qu'ils avoient ſucceſſivement conſervé
un Homme, qui en cognoiſſoit bien la
conſtruction, & qu'afin qu'ils n'en
euſſent faute, il avoit tousjours ſous luy
un Apprentif, qu'il formoit à la ſçavoir
entretenir. Elle a deux ou trois bons
Puits, où l'on dit qu'il y a des Sources
d'eau-vive. Nous rencontraſmes peu
de Sentinelles ſur le Rempart, auſſi
bien que de Canon, & nous n'y viſmes
qu'une aſſez belle Coleuvrine, qui por-
toit les Armes de *France* & le Nom de
François I. Il y a un Gouverneur parti-
culier, & qui y eſt mis immediatement
par le Roy. Il en eſtoit abſent, & nous y
fuſmes

fusmes reçeus par son Lieutenant, qui nous fit toutes sortes de caresses; mesme apres que nous eusmes fait le tour de la Place, il nous conduisit à son Logis, & nous y donna la Collation de bonne grace, & de meilleur Cœur qu'il ne nous fit bonne chere. Sa franchise nous pleut beaucoup, & nous nous apperceûmes qu'en nous éloignant peu à peu de la sechereſſe de *Castille*, & de l'austerité d'*Arragon*, qui n'a rien d'ouvert ny pour soy ny pour l'Estranger, nous nous approchions d'un Pays plus lié, & où il y a plus de communication entre ceux qui l'habitent, aussi bien que pour ceux qui n'y font que quelque sejour.

N'ayant plus rien à voir au Chasteau, pour n'abuser pas de la bonté du Commandant, & ne pas lasser la civilité du Capitaine des Gardes du Viceroy, nous prismes congé de l'un, en luy témoignant que nous estions tres satisfaits de la cordialité, avec la qu'elle il nous avoit accueilly en sa Place, & nous remontasmes en Carrosse avec l'autre, qui nous reconduisit en nostre Logis, où nous mismes pied à terre, afin qu'il allast rejoindre son Maistre; & le remerciasmes de la peine qu'il avoit prise. Le lendemain nous fusmes complimenter le Viceroy mesme, & le trouvant de

L'Autheur & ceux de sa Compagnie vont remercier le Viceroy du bon accueil qu'il leur avoit fait.

Leur entretien avec luy.

loisir, nous eusmes le moyen de l'entretenir plus familierement que la premiere fois, que nous l'avions veu. Comme c'est un Homme intelligent, & qui est du Conseil d'*Estat* & de *Guerre* de sa Majesté, il nous mit aussi-tost sur le Gouvernement des *Pays-Bas*, & nous fit connoistre, qu'il sçavoit assez bien comment les Affaires s'y passoient. Il est curieux de bons Livres, & en parlant de la netteté des Impressions de *Hollande*, il nous dit, que parmy les *Republiques* que les *Elzevirs* ont imprimées, il avoit remarqué tant de fautes en celle d'*Espagne* aux Matieres, & tant d'erreurs aux Noms des principales Familles qu'on y a d'écrites, que n'ayant pû souffrir l'ignorance grossiere de son Autheur, il l'avoit toute corrigée de sa main; & que si ce Libraire avoit dessein de la reimprimer, tant pour l'Honneur de son Edition, que pour celuy de sa Nation, il seroit aisé de la luy envoyer avec ses corrections. Cela nous obligea de luy offrir de nous en faire instruire, & de luy en écrire. Il nous dit en suite, que le Comte de *Peñoranda* estoit son proche Parent, & nous luy témoignasmes l'estime, que nous faisions d'un si excellent personnage, & de l'un des plus habiles Ministres qu'eust l'*Espa-*

l'*Eſpagne*, & auquel nous avions principalement eſté recommandez. Sur cela nous priſmes congé de luy, en le remerciant de la bonne reception qu'il nous avoit faite : & bien que nous euſſions un Paſſeport du Roy, auſſi avantageux que celuy que j'ay inſeré dans l'un des precedens Capitres, il nous en fallut un autre de ſa main. Son Secretaire qui eſtoit *Brabançon*, & qui enſeigne le *Latin* & le *Fraiçois* à ſes Enfans, nous l'apporta ſur le ſoir, & nous demanda de la part de ſon Maiſtre l'addreſſe pour nous faire tenir de ſes Lettres, que nous luy donnaſmes, & je pretends des que je ſeray à *Paris*, de lier commerce avec un ſi galant Homme, & qui a fait tant d'avances, afin qu'il euſt quelque communication avec nous. Le quinziéme au matin, comme nous nous preparions pour monter à Cheval, & aller coucher au dernier Village de la *Haute Navarre*, ſujette au Roy d'*Eſpagne*, le Valet du Capitaine des Gardes du Viceroy vint s'informer, ſi l'on n'avoit point trouvé en noſtre Appartement les Gans de ſon Maiſtre, qui croyoit les y avoir laiſſez le jour precedent. Nous fiſmes auſſi-toſt fouiller par tout, & luy diſmes qu'il y montaſt avec le Valet-de-Chambre de Monſieur

Baſſeſſe du Capitaine de ſes Gardes pour avoir des Gans.

de.... Apres avoir bien cherché ce qu'il n'y avoit pas perdu, il s'en alla; & par sa mine & par son geste il nous fit bien comprendre, que ce n'estoit pas pour ceux-là qu'il estoit venu, mais pour voir si nous ne luy en envoyerions pas quelques paires des Perfumez, que nous avions dans nos Valises, & qui estoient sur nos Passeports: mais comme il n'y a point de plus grands Sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, nous le laissasmes partir sans luy faire connoistre que nous nous doutions de son dessein; & à la verité, son Maistre avoit tort d'exiger de nous cette petite liberalité, car il pouvoit bien juger, que nous n'emportions des Gans, que comme des Raretez à demy promises & données, puisque ceux qui ont esté au Pays où elles se font, ne s'en souciant pas pour eux, n'en prennent que pour leurs Amis, & qu'estant en chemin, ils les payeroient plus volontiers deux fois autant qu'elles valent, que la moindre partie de ce qu'ils ont destiné pour des Presens, quand ils feront de retour chez eux. Cependant il ne fit pas toutes ces reflexions, & s'imaginant que nous n'avions pas esté assez subtils pour comprendre son artifice, il renvoya son Valet, nous demander par un mauvais

Com-

Compliment, *de los neuſtros Guantes de Ambar*. Ce procedé nous ſurprit, & comme nos Valiſes ſe chargeoient, & que nous eſtions preſts de nous mettre à Cheval, nous luy fiſmes voir que tout eſtoit empaqueté & ſerré, & qu'il faudroit trop de temps à les r'ouvrir, & à rompre les enveloppes des Parfums, qui eſtoient bien liez, couſus & embalez, de peur qu'il ne ſe gaſtaſſent; mais que s'il vouloit, nous eſcririons à noſtre Marchand de *Madrid* de luy en envoyer autant de paires qu'il deſireroit: ainſi nous nous deſiſmes de luy le plus adroitement que nous puſmes, ſans croire avoir peché contre la bienſeance, puiſque celuy qui pourſuit trop hardiment & ſans conſideration, a tousjours plus de la moitié de la honte du refus. Apres nous eſtre ainſi tirez de *Pampelune*, nous priſmues le grand-chemin des *Pyrenées*, par où l'on va't en *France*. On n'eſt pas fort loin de la Ville, qu'on commence à monter, & avant que nous fuſſions au premier Village que l'on rencontre, nous trouvaſmes quelques Soldats de la Garniſon du Chaſteau, qui nous demanderent l'Aumoſne. Ce qui m'eſtonna, car quoy que le Roy d'*Eſpagne* ait bien beſoin d'Argent, ſi eſt-ce qu'il ne touche point aux quarante mil-

le Escus de rente, qu'on dit que vaut le Royaume de *Navarre*; & l'on m'a asseuré, que tout ce que l'on y leve, quand mesme il excede la somme, dont je viens de parler, demeure dans le Pays pour payer le Viceroy, qui en a dix mille d'Appointemens, bien que celuy d'*Aragon*, n'en ait que six, pour les gages du President & des six Conseillers, & pour l'entretien des Places & des Garnisons. Aussi ceux qui connoissent bien ce Royaume, disent, que le Roy d'*Espagne* n'en reçoit autre avantage, que celuy de la seureté, & de l'estenduë de la Frontiere jusques aux *Pyrenées*, qui est la vraye & naturelle Barriere, que Dieu a mise entre la *France* & l'*Espagne*. Ce n'est pas, que si les Impostes y estoient comme en *Castille*, il n'en pût tirer quelque Chose de plus; mais les Privileges que les *Navarrois* se font gardez, & la raison de ce que s'ils se rebelloient, ils pourroient retourner sous la Domination de leur legitime Prince, & pour lequel ils reservent encore quelque inclination, est cause qu'on n'oze entreprendre de les charger de Subsides: tellement que les Deniers les plus clairs, qu'on destine pour les frais qu'il faut faire, se prennent sur la Doüanne, qu'on afferme vingt-quatre mille Escus. Cependant

Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre.

L'inclination que conservent les Navarrois de retourner sous la Domination de leur Prince legitime, les garantit de Subsides.

pendant l'avarice & la mauvaise foy de ceux qui manient cét Argent, qui se leve en *Navarre* pour la maintenuë de ses Garnisons, qui y devroient estre les mieux payées de toute l'*Espagne*, fait que ces pauvres Soldats sont reduits à la Gueuserie, & que le Service du Roy est si hautement negligé, qu'il y a apparence, que si l'on y envoyoit une Armée, elle y feroit d'abord de grands Progrez. Il est vray, qu'hors l'incommodité qu'on donneroit par là au Roy d'*Espagne*, il n'y a pas tant d'avantage à attendre de ce costé cy, qu'on y doive detascher les moindres Troupes, tandis qu'on pourra plus utilement les employer en *Flandres*, en *Catalogne*, ou dans le *Milanez*.

Avant que d'arriver au *Burguette*, nous fusmes repaistre plûtost, que disner à un certain méchant Village, où nous trouvasmes un Commandant, ou Garde du passage, qui estoit assez Honneite-Homme. Il vint examiner nos Passeports avec civilité, & nous entretint du temps qu'il avoit servy en *Flandres*, sous le Marquis *Spinola*. Apres avoir traversé des Bois, des Vallées, & des Montagnes, & rencontré quelquefois d'assez bon, & quelquefois d'assez mauvais chemin, nous arrivasmes enfin sur le

L'Autheur passe la Plaine de Roncevaux.

soir à la Plaine de *Roncevaux*, qui est fameuse pour cette grande Bataille, que *Charlemagne* y livra, & y perdit contre les *Sarrazins*. Messieurs de..... & de..... qui avoient pris le devant, gagnerent encore de jour le Village, qui se nomme *Burguette*. Ils y purent à peine trouver Logis, & il fallut qu'ils s'addressassent au Juge du Lieu, qui les fit recevoir en celuy où nous passasmes la nuit. Le lendemain sixiéme de Juillet, sans estre beaucoup incommodez de la chaleur en une si grande Plaine, enfoncée dans les *Pyrenées*, nous la traversasmes, en nous faisant montrer par des Marchands d'*Oleron*, qui font souvent ce chemin, l'endroit où s'estoit donné le Combat. En l'un ils nous disoient, icy *Roland* fut assommé, nonobstant la roideur de sa Lance. Ils nous montroient une Croix, & continuoient, là fut tué le brave *Renaut*; & si nous eussions esté curieux, de tout ce que leur a appris la Tradition fausse ou veritable, je crois qu'ils nous auroient designez tous les Lieux, où perirent les douze *Piars* de *France*, & que peut estre enfin, ils nous y auroient fait remarquer de leur Sang, car celuy des Heros ne s'efface jamais, & on dit, qu'il y a une Place, qui en est encore teinte. Pour nous, qui

Il raille agreablement sur les traditions du Pays.

qui n'avons jamais eu une Curiosité si creuse, que celle qui s'amuse au Marbre, aux Pierres, à la Terre, aux Tombeaux, & à tous ces objets muets, nous observasmes tout cela qu'en chemin faisant, & ne nous destournasmes pas seulement d'un Pas, pour aller visiter si l'Air y estoit autre, où l'on veut, que ces Grands-Hommes ayent rendu ou vomy ces Ames prodigieuse, qui animoient ces Corps, qu'on range parmy les Geans de l'Antiquité. Nous ne vismes non plus *Nostre-Dame* de *Roncevaux*, où il y a quelqu'un de ces Illustres ensevely, & qui a esté bastie à son sujet, ou à celuy de la Bataille; & où la Sainte qui y preside, fait des Miracles en vertu de cette memorable Journée, ou de ces grands Os, qui y reposent. Poussés par l'envie d'estre bien-tost au delà des *Pyrenées*, nous nous hastasmes de passer tous ces Pays de *Romans* ou d'*Histoire*. Estans au bout de la Plaine, nous nous trouvasmes au pied d'une Montagne, à qui elle donne le Nom, car on la nomme la *Montagne* de *Roncevaux*. On nous dit, que c'estoit la plus haute des *Pyrenées*; cependant elle n'avoit point de Neige sur son sommet, bien que presque toutes les autres, que nous avions à main droite, en eussent la testé blanchie:

Montagne de Roncevaux, la plus haute des Pyrenées.

mais

mais on nous asseura, que cela n'empeschoit pas qu'elle n'approchast de plus prés le Ciel, que toutes celles qui en portoient la livrée, & que celle cy perdoit la fienne de bonne heure & au commencement de l'Esté, à cause du Voisinage de la Mer, qui par l'acrimonie de ses vapeurs l'aide à se fondre & à disparoistre plûtost que celles des autres, qui en sont plus éloignées.

CHAP. XXXVIII.

Conclusion de cét Ouvrage, par une comparaison admirable de l'Espagne avec la France, & de l'humeur des Espagnols avec celle des François.

LOrsque nous fusmes au sommet de la Montagne de *Roncevaux*, *Egregia contemplatione pavimus Animum*. Nous nous arrestames à considerer d'un costé l'*Espagne*, que nous venions de quitter, & de l'autre la *France*, où nous allions entrer. Celle là nous paroissoit une campagne brûlée, & où les Montagnes pelées, & qui ne font voir qu'un Rocher nud, ne cachoient que fort peu d'endroits, où il y eust quelque verd & quelque marque d'abondance. Celle-cy au contraire, representoit à nos yeux comme un Jardin, où la Nature n'avoit disposé ses Hau-

Hauteurs, ſes Enfonçeures, ſes Tertres, ſes Plaines & ſes Vallées, que pour montrer une plus grande diverſité en ce beau Theatre d'une fertilité preſque generale, qu'elle y a ſemée ſi ſuffiſamment, que ces Pays meſmes que nous voyions, & qui ne ſont pas les meilleurs de la *France*, nous ſembloient quelque Choſe de ſurprenant & de fort agreable, dés que nous les comparions avec ceux que nous venions d'abandonnér. Enfin ſans me ſervir d'Hyperbole ny d'exageration, & croyant dire les Choſes comme elles ſont, je puis averer, que faiſant agir mon Eſprit ſur deux objets ſi divers, je trouvois qu'en l'un le jour du Jugement n'auroit gueres à brûler, & qu'en l'autre les flammes, qui feront les Funerailles du Monde, feront les dernieres eſteintes, par ce qu'il ſemble qu'en celuy-là il eſt déja tombé du Feu du Ciel, qui l'a à demy cuit, & qu'en celuy-cy il n'envoye qu'une chaleur bien faiſante, & qui n'échauffe que pour vivifier. Peut-eſtre que cét *Italien* n'avoit pas tort, qui ſe faſchant contre ſes Docteurs, qui eſtoient en peine du Lieu où ils plaçeroient le *Purgatoire*, diſoit, qu'ils eſtoient bien embarraſſez pour des Gens d'Eſprit, & que s'ils euſſent ſceu la Carte, ils auroient

roient mis celuy de l'*Europe* en *Fſpagne*, & celuy du *Levant* en *Lybie*. S'il avoit raiſon ou s'il extravaguoit, je m'en rapporte aux Maiſtres de la Foy qu'il profeſſoit ; & il me ſuffit d'ajouſter, que ce que je viens de dire de la diverſité de ces deux aſpects, n'empeſche pas, que je n'eſtime l'*Eſpagne*, & que je n'admire la Sageſſe, la Temperance, la Prudence, & tant de Vertus Morales & Politiques, qui brillent en la plûpart des Hommes qu'elle produit. Ce n'eſt donc ny par un Eſprit de meſpris pour l'une, ny par une trop grande Idée que j'aye de l'autre, que je remarque la difference, que mon œil y a obſervée. Je ſçay que les meilleures terres ne ſont pas tousjours celles qui rendent le plus, & qui portent les plus Grands-Hommes. Le plus habile de tous les *Grecs* naſquit parmy les Rochers d'*Itaque*, & il y a en *Provence* un endroit, qu'on nomme la *Crau*, tout couvert de cailloux, que les Proprietaires ne voudroient pas avoir changé pour un autre tout remply de Fleurs & de Fruits ; parce qu'en ce champ de la ſterilité meſme, il croiſt une herbe ſi fine & de ſi grande force, qu'un brin en vaut mieux que de poignées entieres de celles des Prez les plus gras : ce la veut dire que les terroirs les plus

plus maigres produiſent ſouvent les plantes du plus haut gouſt, & que ſi l'*Eſpagne* eſt ſeche & aride, elle ne laiſſe pas d'eſtre vigoureuſe & robuſte. En effet on ſçait, que les *Eſpagnols* ſont d'ordinaire plus forts & plus capables des longues fatigues, que ceux qui ſont nais en des Pays delicats. Et l'on remarque qu'entre eux meſmes, les plus vaillans & les plus fiers ſont nourris aux endroits les plus élevez, & aux Provinces les plus ſablonneuſes, au lieu que celles qui ſont plus abondantes, ſont habitées de perſonnes, qui ont l'Ame moins guerriere, & l'imagination moins enflée, la fertilité eſtant ordinairement Compagne de l'humilité. Auſſi les *Romains* ne ſe trouverent jamais plus embarraſſez, qu'à vaincre cette Nation. Son Courage indomptable, la difficulté des paſſages, la diſette des proviſions, l'excez de la chaleur qui regne preſque par toute cette Peninſule, leur couſterent plus de ſix vingts Ans de travail pour la conquerir; & il n'en faudroit gueres moins eſſuyer, à qui l'entreprendroit en ce temps, ſi elle avoit autant d'Hommes qu'en celuy là.

Mais avant que de lever la main de deſſus mon Papier, & pour rendre Juſtice à l'*Eſpagne* premier que je la perde tout à

fait

fait de veuë, il faut que je repreſente, que cette ſterilité & cette diſette, dont on l'accuſe, ne vient pas tant de ſa faute, s'il m'eſt permis de le dire ainſi, que de celle de ſes Habitans. S'ils avoient un peu plus d'induſtrie, & ſi au lieu de ſe repaiſtre de fumée auprés de leurs miſerables Foyers, ils cultivoient un peu mieux la terre, & ne mépriſoient pas de s'addonner aux Arts Mechaniques, elle leur ſeroit une Mere liberale, de tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien de la vie, tant pour le veſtement, que pour la nourriture: en effet, ils peuvent recueillir chez eux aſſez de Bled, de Vin, d'Huile & de toutes ſortes de Fruits, pour ſe paſſer de ceux de leurs Voiſins, quand les Années ſont bonnes; & s'ils entendoient l'Agriculture, ou qu'ils vouluſſent s'y appliquer, ils pourroient vivre dans une ſi grande abondance, que non ſeulement les Provinces les plus fertiles, ſuppléeroient à la ſterilité de quelques-unes qui le ſont moins, mais encore envoyroient elles de leurs biens aux Pays Eſtrangers, ſans s'appauvrir ny ſans s'épuiſer. Les Matieres les plus excellentes de toutes les Eſtoffes, les Laines de *Segouie*, les Soyes de *Grenade*, les Cordovans de *Ciudad Rodrigo*, les Lins & les Chanvres de l'*Anda-*

l'*Andalousie*, le Fer & le Cuivre de la *Biscaye*, & quantité d'autres riches dépoüilles de son Bestail, de son terroir, & de ses Mines, deuroient remplir les Villes d'Artisans, & des meilleures Fabriques de l'*Europe*. Cependant on y en travaille si peu, que comme je l'ay desia faict voir ailleurs, on les en tire toutes cruës; & apres les avoir converties en une autre espece, & les avoir disposées à l'usage des Hommes, on luy en reporte une partie, par le moyen de laquelle on retire souvent avec double interest tout l'Argent qu'on en a donné, & on garde l'autre à pur & à simple gain.

Enfin me voicy au deça des *Pyrenées*; & si du sommet de cette haute Montagne, qui separe la *France* d'avec l'*Espagne*, contemplant ces deux Grands Royaumes, je me suis emporté à comparer leurs Climats, & à rassembler comme en un Lieu, tout ce que j'ay remarqué en décrivant mon Voyage, il faut que je finisse en faisant un rapport des Mœurs, & de la Politique de ces deux Nations voisines, & qu'on veut estre si opposées l'une à l'autre, que les mouvemens qui font monter le Feu, & ceux qui font descendre la terre, ne le font pas d'avantage. Pour en dire d'abord

bord mon ſentiment, il eſt certain, que pendant que j'ay eſté à *Madrid*, j'ay taſché de connoiſtre ſi cette averſion, qu'on allegue leur eſtre reciproque & naturelle, eſtoit ſi forte au fonds, & dans la realité qu'on le croit, & qu'elle le paroiſt. Mais j'ay trouvé que cette Contrarieté, qu'on met en leurs humeurs & en leur conduite publique & particuliere, eſt plûtoſt une diverſité de genie & de temperament, qu'une vraye Contrarieté, qui rende plus incompatible le *François* avec l'*Eſpagnol*, qu'avec l'*Italien*, l'*Alleman*, l'*Anglois*, ou quelque autre Nation que ce ſoit. Chacune a ſon propre Caractere & ſon Sçeau ſpecifique, tant au Corps qu'en l'Eſprit, qui eſt (pour ainſi parler) ſon principe d'Individuation, qui la diſtingue l'une de l'autre. Si outre cette diverſité commune & generale, qui eſt eſſentiele au Pays où l'on naiſt, il y en a quelqu'une de plus expreſſe & de plus formelle d'un Peuple à l'autre, elle vient de quelques Accidens d'une certaine conjoncture, ou de quelques autres circonſtances, qui font le meſme effet pour la haine & le mépris ſur des Communautez entieres, que ſur des Particuliers, qui ſans cela ne ſont pas plus oppoſez que deux Rivieres, qui ont leur

leur Cours different, & qui ſuivent leur Lit avec une inclination égale, bien que ce ne ſoit pas tousjours avec la meſme vehemence, & qu'il y en ait de plus rapides & de moins impetueuſes. Cela poſé, je dis, que hors cette competence de Puiſſance, & cét Eſtat de Rivales, auquel ces deux Nations ſe trouvent depuis ſi long-temps, & qui a eſté échauffé par tant de Guerres & par tant de Diſputes, qui ne ſont pas encore finies, on ne remarqueroit pas plus d'oppoſition entr'elles, que chacune d'elles en a avec les autres: auſſi quand ces conſiderations ont eſté levées, & que ce ſujet d'averſion d'Eſtat à Eſtat, & d'animoſité publique a ceſſé, elles n'ont pas moins bien veſcu l'une avec l'autre, qu'aucune des deux le fait avec le reſte des Eſtrangers. Outre ce que j'en ay moy-meſme veu en tant de *François*, qui peuplent *Madrid* & *Saragoſſe*, & qui n'épouſans pas les intereſts de leur Patrie, s'accommodent fort bien avec les *Eſpagnols*, les *Catalans* & les *Portuguais* fourniſſent une preuve convainquante de cette verité. Il n'y a perſonne qui ne ſçache, qu'en ſe ſouſtrayant de la Domination du Roy Catholique, & abiurant avec l'Obeyſſance qu'ils luy devoient, tous les myſteres de la Monar-

chié

chie *Eſpagnole*, ceux-cy ſont entrez en confidence avec la *France*, & en une telle correſpondance, que non obſtant la diverſité d'humeur, ceux des deux Nations ont eſté auſſi bien veus & auſſi bien reçeus à *Paris* & à *Lisbone*, qu'ils le peuvent eſtre à *Stokolm* ou à *Warſovie*, où je croy qu'on ne s'imaginera pas, qu'on ait quelque Antipathie pour aucune des deux. Ceux-là ont fait un quart de converſion de plus, & ſe ſont jettez entre les bras des *Francois*, ſans que la difference de Mœurs & d'inclinations, qui eſt entr'eux, ait empeſché qu'ils ne ſe ſoient auſſi bien accordez que les *Flamans* avec les *Eſpagnols*, ou les *Napolitains* avec les meſmes. C'eſt donques depuis cette émulation de gloire, qui commença avec l'agrandiſſement de l'Empire d'*Eſpagne* ſous *Ferdinand*, qui s'accreut ſous *Charles* V. & qui s'eſt continuée ſous ſes Succeſſeurs, que ces deux Peuples n'ont pû ſe ſouffrir, ny en Public, ny en Particulier; & qu'ils ont ajouſté à la diverſité de leur temperament & de leur Naturel, un, Eſprit de haine, d'envie, & de mépris, qui les rend inſuportables l'une à l'autre. Ainſi l'un n'eſt pas ſeulement reſſerré & ſpeculatif, mais il ne peut ſupposer l'humeur gaye & ſociable de l'autre;

tre ; l'un n'eſt pas ſeulement lent & tardif, mais il ne peut tolerer la Promptitude & l'Activité de l'autre ; l'un ne vaPas ſeulement à Pas comptés, mais il ne veut nullement approuver laDemarche rompuë & deliberée de l'autre ; l'un ne fait pas ſeulement la Reverence, en ſe relevant ſur le Derriere, mais il ne peut voir qu'en riant, que l'autre ſe panche ſur le Devant, pour la faire. Enfin l'un n'a rien de conforme à ſon genie & à ſes Couſtumes, qui ne déplaiſe à l'autre, & qu'il ne condamne par ce principe de jalouſie & d'ambition, dont je viens de parler. Ces differentes Proprietez du Naturel de ces deux Nations, aidées de cette Eſtude de Grandeur, & de ce deſir de Preéminence, qui les travaille depuis ſi long-temps, & qui a couſté tant de Sang à la *Chreſtienté*, ſont la ſource de la diverſité de leur Politique, tant en ſon eſſence, qu'en ſes maximes. Ce n'eſt pas que l'une n'emprunte quelquefois la Nature & les Qualitez de l'autre, & qu'elle ne copie ſouvent quelques-uns de ſes traits les plus ſubtils ; mais comme elle n'y apporte jamais la meſme main ny le meſme pinceau, & qu'il eſt difficile de veſtir ſi bien l'habit d'autruy, qu'on ne reconnoiſſe qu'il n'a

pas

pas esté fait pour nous, il y a tousjours quelque Chose en l'action & aux moyens qu'elle observe, qui montre que les Principes ne sont pas les mesmes, non plus que les Agens. Qui aura leu cette fameuse Disputе des *Venitiens* avec *Paul* V. & qui y aura observé qu'elle part y prirent sur la fin, & de qu'elle facon s'y ménagerent ces deux grandes Puissances pour leur intereſt & pour leur reputation, y trouvera une preuve manifeste de cette verité. Il est donc constant, qu'en leur Politique elles marchent souvent sur les brisées l'une de l'autre, mais il l'est encore d'avantage, qu'elles ne vont jamais à Pas égal, quelque chemin qu'elles fassent. On represente celle d'*Espagne* dans un Char & sur un Throsne d'Escailles de Tortuë, tiré par des *Remores*, qui au travers des longs espaces du Temps, perd souvent celuy de l'occasion. On luy donne toute la patience, & beaucoup d'attention dans le Jeu, où elle sçait si bien mesler les Cartes, qu'elle rompt souvent le bonheur, & embarrasse presque tousjours l'addresse des plus fins Joüeurs. Si on la met à un Exercice plus violent, elle ne tombe jamais pour aller trop viste; elle attend sa Balle au bond, & si elle luy fait faux, elle se console de

ne l'avoir pas mal jugée, & de n'avoir pas manqué son coup par precipitation, en voulant la prendre de volée. Aussi par la profondeur de ses pensées, elle embrasse toute l'estenduë de l'objet qu'elle se propose. Elle en voit toutes les parties, tous les Muscles & toutes les Jointures; & si elle ne s'en rend pas Maistresse, ce n'est pas qu'elle se trompe au choix de l'endroit, par où elle s'y doit prendre: mais parce qu'elle s'attache trop à en estudier le moment & l'heure, qui passe souvent, ou qui luy est en levée, pendant qu'elle l'attend & qu'elle delibere.

Il faut avoüer, que ce malheur ne luy arrive gueres dans le Cabinet, & aux Affaires qui n'ont pour but que la Negotiation. On sçait qu'il n'y a point de partie en l'Art de regner, qui luy soit plus avantageuse, où son Esprit arresté & fixé à toutes les circonstances reüssisse mieux, & où il ait moyen de faire paroistre plus adroitement la delicatesse de ses ressorts, en prenant toutes les mesures pour cette operation lente & circonspecte, qui l'asseure du succez de tout ce qu'elle peut alors manier avec loisir, & sans estre pressée. Au lieu qu'à la Campagne & aux Affaires de la Guerre, où elle n'a pas ce mesme espace

ny cette même liberté, de soumettre à une longue & meure consultation un objet, qui d'ordinaire n'en souffre point, où il faut anticiper sur le temps & sur l'occasion, & où souvent on donne plus au hazard & à la Fortune, qu'à la prudence & au raisonnement, elle n'a pas ce mesme avantage, & se trouve quelquefois si courte au compte qu'elle avoit fait, qu'elle voit perir ses plus hauts desseins pour ne les avoir pas commencez assez tost, & pour avoir esté prevenuë au terme qu'elle destinoit à leur accouchement, s'il m'est permis de le dire ainsi. Je ne m'amuseray pas à rapporter des Exemples de cette verité, puis qu'outre le Siege de *Mastricht*, où elle laissa ecouler le temps de le faire lever faute de l'entreprendre dés qu'il y fut mis devant, & où elle voulut joindre tant de force & tant de Conseil, qu'elle n'employa puis apres ny l'un ny l'autre, que pour y recevoir un Affront avec plus d'esclat, les Guerres d'aujourd'huy nous en fourniſſent quelques preuves que tout le monde sçait, & qu'il seroit inutile d'inserer icy.

Mais j'ajoûteray, que cette lenteur & cette trop grande circonspection, avec la quelle les *Espagnols* bronchent quelquefois, pour vouloir asseoir leurs pieds trop seu-

ſeurement, eſt ſuivie & comme recompenſée d'une qualité bien conſiderable, ſçavoir d'une conſtance extraordinaire dans le malheur, quand elle leur a eſté ruineuſe, & d'une perſeverance ſans relaſche avec une vigueur infatigable à pourſuivre leurs avantages, quand elle leur a reüſſi : auſſi ſi l'on conſidere les rudes épreuves, auſquelles ils ont eſté expoſez par le ſoulevement de tant de Peuples, par la defection d'une de leurs plus riches Provinces, & par la ſeparation d'un Royaume ; ſi on regarde les grandes ſecouſſes qu'ils ont receuës par Mer & par Terre, des Armées de tant de Princes liguez contre eux, & ſi on examine les pertes des Batailles qu'ils ont ſouffertes, on trouvera qu'il y a dequoy s'eſtonner qu'ils ſoient encore debout, & qu'il n'appartient qu'à leur Grandeur de ſupporter tant de maux ſans y ſuccomber, & qu'à un Eſtomach fait comme le leur, de digerer de ſi faſcheux morceaux ſans perdre l'appetit : que s'il leur en reſte encore, comme il n'en faut pas douter, à quoy le peut-on attribuer qu'à cette chaleur lente & naturelle, qui agit ſans precipitation, & qui ſouffre ſans alteration ce qu'elle ne peut diſſiper ny reſoudre, pour le donner à guerir au temps, & à une ſaiſon plus favorable;

c'eſt à dire, qu'à cette Politique conſtante & ſi bien concertée, qu'elle ne paroiſt jamais entrepriſe ny faillie de Cœur, bien qu'elle la ſoit ſouvent de force & d'expediens, & que dans l'ordre de l'Action, elle ne voye point de merite qu'en la patience & qu'en l'Exercice de quelques Vertus, qu'elle pratique dans le Cabinet & à la Campagne, pour abatuë qu'elle ſoit. Auſſi n'eſt t'elle gueres accouſtumée de ſe retirer ſur ſa perte, pour malheureux que luy ſoit le Jeu, & elle abandonne rarement la Partie & l'eſperance de ſe raquitter, & d'avoir ſa revanche, quelque épuiſée qu'elle ſoit. Que ſi dans le Siecle ou nous vivons, elle a cedé aux *Provinces-Unies* leur liberté, & ſi elle a renoncé au Droit qu'elle avoit de la leur diſputer, ce n'a eſté qu'aprés un Guerre de quatre-vingts Ans; & par cette neceſſité abſoluë, qui oblige à choiſir de deux maux le moindre, ſans qu'on puiſſe inferer qu'elle ait eu mal de Cœur, & qu'elle s'accouſtume à rendre ce qu'elle a une fois avalé. Peut-eſtre auſſi un jour, ſi elle eſt dégagée de tant de liens qui la preſſent, & ſi elle a le moyen de ſe ſervir à ſon aiſe de tout le raiſonnement de ſa prudence, elle fera voir qu'elle n'a remis la Partie, qu'à cauſe de la

la quantité de Joüeurs quelle avoit sur les bras,& qu'elle peut la reprendre avec cette protestation, qu'il n'y a point de prescription pour les Roys, qui sont tousjours Mineurs; que l'Acte & le Jurement contraire à celuy de leur Sacre, ne les lie point; qu'il peut tomber en leur Ame, aussi bien qu'en celle de l'Homme-de-bien des *Casuistes*, une certaine crainte, qui les dispense de tenir ce qu'ils ont promis.

Si l'on considere d'un autre costé (& c'est pour revenir à ce que j'ay avancé de leur vigueur égale en la prosperité) combien les *Espagnols* sçavent user à propos des Faveurs de la Fortune, & faire valoir leurs avantages, quand le Ciel a secondé cette circonspection & cette longue prevoyance, avec laquelle ils agissent; on reconnoistra aisément, qu'il n'y a point de Politique semblable à la leur, qui soit plus active & plus vigilante apres un bon succez, qui poursuive mieux le gain d'une Bataille, qui s'asseure mieux d'une Place apres l'avoir conquise, qui soumette mieux un Peuple apres l'avoir vaincu, ou l'avoir ramené à son devoir s'il s'en estoit escarté, qui accommode mieux à ses Interests, ceux des Princes qui sont de son Party, & qui, en un mot, travaille plus verte-

ment apres la Victoire, à en recueillir tous les fruits qu'elle peut produire, & à en tirer toutes les bonnes suites qu'elle peut donner. Au lieu qu'il y en a, qui s'émoussent dans la prosperité, dont l'ardeur se rallentist apres le Combat, & qui aiment mieux jouyr de leur bonheur, que de s'en servir, & perdre la gloire & le profit de leurs belles Actions, que de ne s'arrester pas pour se reposer, & pour reprendre haleine au bout de la Carriere. Cette Politique n'appartient qu'à ceux qui ont les Bras meilleurs que la teste, & qui n'estiment pas tant le prix que la course, ny le Triomphe & la Couronne, que la Bataille & la Victoire, c'est à dire, qui preferent les moyens à la fin, & les bonnes œuvres à la felicité où elles menent.

A ces deux avantages de celle d'*Esta-gne*, dont je viens de parler, & qui coulent de cette grande prudence qui l'accompagne, on pourroit en adjouster un troisiesme, qui a une mesme source, qui est, que quand elle a quelque haut dessein en main, elle en sçait si bien dérober la connoissance au monde, & le meurir si en secret, qu'il ne paroist que pour surprendre & pour estonner tout à la fois. Elle travaille fort à couvert, & dresse ses Batteries avec un soin extresme

me de ne rien éventer de son intention; & de peur qu'on ne la devine à son port & à sa contenance, elle fait semblant de fermer les yeux & de dormir, lors qu'elle est la mieux éveillée, qu'elle est le plus en sentinelle, & qu'elle est sur le point de tirer son plus grand coup. Elle est mesme bien aise qu'en ces occurrences, bien qu'elle soit d'ailleurs si jalouse de sa reputation, on décrie ses forces, on l'accuse de foiblesse, & que sur ce faux prejugé, on se tienne si mal sur ses gardes, qu'elle puisse prendre au dépourveu & porter par terre celuy, qui la croyoit en estat de ne se pouvoir remüer, ny se defendre. A l'ombre de ce Secret & à la Faveur de cet artifice, elle a quelquefois remporté de tres grands avantages; & sans parler de ce qu'il luy a autrefois valu la Conqueste de toute la *Sicille*, on n'ignore pas que de nos jours elle l'a mis tres à propos en pratique, & que lors qu'on s'y attendoit le moins, elle s'est faite sentir devant *Tarragone* & devant *Lerida*, avec une plus forte Armée qu'on ne croyoit qu'elle en eust. En fin elle a toûjours esté merveilleusement cachée, & s'est si bien servie de cette dissimulation d'Estat, qui aide tant à regner, & qui seconde si bien les apparences & la feinte, qu'elle

a d'ordinaire redreſſé par là ſes Affaires, quand elle n'a pû les reſtablir hautement. Mais lors que ces petites maximes, qui entrent en ſa conduite dans la Paix & dans la Guerre, ne peuvent luy eſtre utiles en celle-cy, elle a recours aux Traitez & aux Conferences, où elle les employe ſi adroitement, qu'elle en tire d'une façon ou d'autre le fruit qu'elle pouvoit en attendre. Surquoy je diray, que ce qui la rend ſuperieure en fait de Negotiations, eſt cette grande froideur, avec laquelle elle laſſe & abat le feu des autres Nations, & les mene par tant de deſtours, qu'en fin ennuyées de ne rien conclure & de tant conferer, elles ſe laiſſent aller à une partie de ce qu'elle veut, & achetent encore ſouvent d'un quart ou d'une moitié de l'autre qu'ils luy diſputent, le repos qu'elle ſemble ne leur vouloir pas accorder, lors qu'elle connoiſt leur foible, qui eſt de ſouhaitter avec patience, ce qu'ils ont une fois commencé d'eſperer.

Ainſi elle vient ſouvent à bout par une eſpece d'opiniaſtreté judiceuſe, de la plus forte reſiſtance, qu'on puiſſe faire aux avantages qu'elle cherche, & arrache par ſoupleſſe, ce qu'elle n'auroit pû obtenir à Jeu découvert & de droit fil.

Mais

Mais pour ne m'arreſter pas plus long-temps à la conſideration d'une Politique, qui a des plis & des recoins tous particuliers, j'adjouſteray ſeulement, que touchant les maximes qu'elle obſerve, on trouve qu'il y auroit quelque Choſe à corriger en ſon *Catholiciſme*, c'eſt à dire, en cet excez de zele vray ou apparent, qu'elle fait paroiſtre dans çeluy de la Religion. On ſçait que ſouvent c'eſt un feu, qui ne l'échauffe que pour luy nuire, & qu'elle pourroit en eſtre conſumée, ſans le perſuader à ceux qu'elle veut par là attacher à ſes intereſts. On ſçait, que les *Papes* ne luy en font pas de plus grandes graçes, & qu'ils ſoupçonnent tousjours ſa paſſion pour l'Egliſe d'une infirmité humaine, qui ne pouſſe vers le Ciel, que pour s'avancer ſur la Terre. On ſçait, qu'elle ne s'acquiert des Amis qu'à demy, & dont elle ne gagne qu'une partie de la volonté, par les meſmes moyens qu'elle ſe fait de veritables Ennemis, & qui luy donnent toute la haine & toute leur averſion. En effet, le deſſein conſtant qu'elle a fait, & auquel elle ſemble s'eſtre devoüée comme par Serment, de ne point ſouffrir de *Proteſtans* en ſes Eſtats, & de les perſecuter juſques dans les leurs meſmes, eſt une piece de ſon

Cabinet, qui a eſté trop bien examinée par les *Catholiques* pour n'en ſçavoir pas le juſte prix & la valeur, & qui l'a aſſez eſté par ceux contre qui elle butte, afin qu'ils ayent compris, que ſur de ſi beaux principes elle s'eſt engagée à leur deſtruction & à leur rüine, pour ſatisfaire à ſon ambition & à ce haut point dont on l'accuſe, de vouloir ramaſſer en un corps tant de differents Eſtats, & donner un Chef à la *Chreſtienté*. Cependant de la façon que l'*Europe* eſt aujourd'huy compoſée, & que le *Chriſtianiſme* y eſt eſtably, c'eſt une penſée qu'elle ne doit plus avoir. Il faut qu'elle conſidere, que les deux Partis auſquels il eſt diviſé, ſont à peu prés égaux, & que s'ils venoient à ſe choquer avec toute la maſſe de leurs forces, la Victoire flotteroit long-temps incertaine, de quel coſté elle ſe rangeroit, & que peut-eſtre elle ne prendroit pas le ſien, encore qu'il fuſt ſuivy de toutes les *Legions Romaines*. Il eſt neceſſaire qu'elle regarde ſa raiſon d'Eſtat, traveſtie de ſon *Catholiciſme*, comme un tres mauvais Maſque, qui a cent fois trahy le Secret, & qui a eſté par tout reconnu, quelque déguiſé qu'il fut. Il faut enfin qu'elle examine le peu d'avantage qu'il y a à ſuivre des maximes, qui irritent toute une

une Cabale, & qui ne gagnent l'autre qu'à demy, & qui donnent moyen à ſes Ennemis de luy en accroiſtre le nombre. Cela veut dire, qu'il faut qu'elle ſe reſtreigne dans les limites de l'intereſt temporel, ſans y meſler celuy de la Religion, qui n'eſt pas deſcenduë du Ciel pour détruire la ſocieté, & qu'elle ne doit point, en un mot, tant faire de ſignes de Croix contre les *Proteſtans*. Mais les laiſſant vivre, en vivant avec eux, leur faire connoiſtre qu'elle s'eſt defaite du vœu qui la lioit (s'il y en a quelqu'un) de travailler à leur deſtruction, & à celle de leur Egliſe par tout où elle ſe rencontreroit. En changeant ainſi de conduite, elle en tirera deux grands avantages; car elle en ſera plus conſiderée à *Rome*, en ſe montrant moins attachée aux intereſts de ſa Cour, & plus redoutable à la *France*, en luy ſouſtrayant une partie de l'inclination des *Religionnaires*, qu'elle croit poſſeder toute entiere, & preferablement à tous les autres Princes *Catholiques*, depuis que par un ſaine raviſement de prudence, elle s'eſt reſoluë de ne leurs plus donner des marques d'une averſion ouverte, & de ne plus traiter de perſecution, de Feu & de Fer, une Matiere qui ne doit eſtre que l'objet de la Priere,

de la Perſuaſion, & de la Parole. Aprés avoir tiré quelques traits de la nature & des proprietez de la Politique des *Eſpagnols*, il me reſteroit à ébaucher le plan de celle des *François*, qui en fiſt voir une partie de l'étenduë & de la force, afin qu'en comparant ces deux Ennemies, on puſt juger laquelle eſt pour l'emporter ſur ſa Rivale: mais celle-cy eſt ſi vague, & d'une forme ſi paſſagere, que les momens & les heures qui roulent toûjours, ne ſont pas dans un plus grand flux qu'eſt ſa conduite; & celle-là luy eſt un ſi puiſſant correctif, & ſi propre à l'arreſter, que s'il eſt difficile de repreſenter l'une lors qu'elle va le plus viſte, à cauſe de la rapidité de ſa courſe, qui ſuit le mouvement des Cieux, il ne l'eſt pas moins de determiner, laquelle des deux eſt la plus forte en vertu de ce continuel conflit, où elles vivent depuis ſi long-temps, ſans qu'aucune ait encore ſuccombé. On diroit qu'elles ſe ſont partagées toute l'addreſſe de l'Eſcrime, & que l'une va mieux à la Parade, & a le Poignet plus delié, mais que l'autre a la Botte plus preſte, & allonge mieux ſon coup; ainſi Dieu pour maintenir en un point preſque égal la valeur de ces deux Nations, a oppoſé à la vivacité & au grand

Eſprit

Esprit de l'une, la prudence & la fermeté de l'autre, afin que ce qui manque à celle-cy de promptitude, soit recompensé par son attention à tout ce qu'elle fait, & que ce que l'autre n'a pas de circonspection & de lenteur, soit supplée par sa diligence incroyable en tout ce qu'elle entreprend. Par là leurs Triomphes sont à peu prés paralleles, & leurs bons & leurs mauvais succez sont si fort meslez, qu'elles ne se doivent gueres de retour l'une à l'autre, si l'on en oste ce qui s'est passé de nos jours, & dont on ne sçait encore qu'elle sera l'issuë.

Il faut neantmoins avoüer, que quand la promptitude du *Francois*, n'est pas destituée de son Esprit ny de son jugement, & que ce feu qui l'accompagne, ne vient pas à l'ébloyr ny à le priver de lumiere, il produit d'autres effets que la retenuë & l'attention de l'*Espagnol*, pour clairvoyante qu'elle soit.

Il n'y a rien de prodigieux & d'heroïque dont elle ne soit capable. Elle force les Affaires à changer de face, & oblige la Fortune & la Victoire à se ranger de son Party, lors qu'elles sont sur le point de le quitter. Elle anticipe sur l'arrivée des malheurs par sa prevoyance, & sur l'application des remedes par son acti-

activité. Elle porte enfin en meſme temps l'œil, la main, & le Cœur ſur tout ce qui luy peut aider ou nuire ; de l'un elle voit tout ce qu'elle doit embraſſer ou éviter, de l'autre elle ſaiſit tout ce qui luy eſt avantageux, & repouſſe tout ce qui luy ſeroit funeſte ; avec le dernier elle ſouſtient tout le faix du travail, & arrive ſouvent où ſes forces ne pouvoient atteindre ; & avec tous les trois enſemble, elle coupe d'un coſté le chemin au mal & luy fait prendre l'écart, & de l'autre elle s'ouvre le paſſage au bien, & va au devant de luy. Au lieu que la profonde intelligence de l'*Eſpagnol*, laiſſe ſouvent geler en fleur par le froid de ſon irreſolution & de ſa longue deliberation, le fruict de ſes plus belles Entrepriſes, pour n'eſtre pas auſſi prompt à les executer, qu'il eſt ſubtil à en rechercher les expedients. Je pourrois apporter quelques Exemples de cette verité, tirés de noſtre temps, & qui ſeroient aſſez concluans pour le ſujet que je traite, ſi ce n'eſtoit que je deſire finir. Ainſi je me contenteray d'ajoûter, que je ſçay bien que la viteſſe des *François* fait ſouvent avorter leurs deſſeins : que quelquesfois leur diligence n'eſt pas celle des Sages, & qu'elle court avec ſi peu de diſcours & de reflection, qu'el-

qu'elle ne prend garde à rien ; & qu'ainſi, n'ayant que les pieds & les mains, elle va inopinement donner dans la confuſion, & ſe precipite dans le malheur avec cette ſurpriſe, qui fait ſouvent qu'elle eſt ſi peu Maiſtreſſe d'elle meſme, qu'elle dement ſon grand Courage, & recule avec frayeur. Mais c'eſt une ancienne plainte, & un vieux reproche contre leur conduite, dont il ſemble qu'ils ſe ſont dans ce Siecle hautement juſtifiez par tant de belles Actions & de hardies Entrepriſes, où ils ont montré une diligence pour l'Execution, qui n'a gueres eſté abandonnée de Conſeil & d'intelligence, ny faillie de Cœur & de jugement. C'eſtoit donc au temps paſſé que l'uſage & l'experience n'avoient pas encore épuré leur feu, ny chaſtié cét excez de chaleur, avec laquelle ils commençoient bien & finiſſoient ſi mal, qu'on pouvoit les accuſer de n'agir qu'avec furie, & de n'avoir que cet emportement aveugle, qui apres ſa premiere faillie ſe tourne en peur : ils n'en ſont pas en ces termes, & ne font gueres une retraite de Lievre apres une attaque de Lyon. C'eſt à dire, que ſi leurs vaſtes deſſeins ne ſont pas tousjours ſuiviz de bon ſuccez, ils s'en demeſlent tres ſouvent avec reputation,

&

& ſans perdre tout à fait contenance ; enfin la plus grande viteſſe, quand elle eſt accompagnée de lumiere & de jugement, eſt auſſi ſouvent Mere de la bonne Fortune, qu'elle en eſt la Maraſtre. *Alexandre* conquit tout en ne laiſſant rien pour le lendemain, & *Ceſar* ne mettoit qu'un moment entre la deliberation & l'Execution ; parce qu'il craignoit ou que la grandeur du projet ne l'épouvantaſt, ou que l'occaſion n'en paſſaſt s'il s'amuſoit à l'examiner. Mais comme la celerité de ces deux Heros a preſque toûjours eſté heureuſe, à cauſe de leur prodigieuſe capacité en tout ce qu'ils entreprenoient, & que la lenteur & la circonſpection de *Fabius Maximus*, & du grand *Conſalve* a reſtably des Eſtats & conquis des Royaumes, par ce qu'elle n'eſtoit ny languiſſante ny molle, on peut dire, que chacune de ces deux Nations, ſelon que la qualité qui la predomine, eſt temperée de raiſon & eſclairée d'intelligence, a l'Eſtomac propre aux grands morceaux & aux longs-traits de la Fortune ; bien que ſouvent l'une a des maux de Cœur, qui luy cauſent des vomiſſemens, & que l'autre ſouffre des douleurs de teſte qui l'obligent à ſe repoſer : *Auguſte* avoit taſté le Poux à l'une & à l'autre, lors qu'il

qu'il prononça ſon *Feſtina lenté*, & on peut aſſeurer, que de la promptitude des *François*, & de la lenteur des *Eſpagnols*, il ſe peut faire un admirable Compoſé pour la Conqueſte du Monde, & pour le Gouvernement des Eſtats.

FIN.

TA

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER.

I. *Depart de l'Autheur. Son dessein & sa maniere d'escrire. Description de S. Jean de Luz, & de la Riviere de Bidasso. Misere du Pays des Basques, & de la Langue qu'on y parle.* Page 1

II. *Passage de l'Autheur à Irum. Description de S. Sebastien, de son Port, & de sa Rade. Cause de l'Exil du Marquis de S. Croix, General de l'Armée Navale d'Espagne en l'An 1652. Qualitez, Charges, & Inclinations du Baron de Batteville.* 7

III. *Incommodité des Voyageurs en Espagne. Misere des Hostelleries, & leur Saleté agreablement descrite. Mauvais giste de l'Autheur, & de sa Compagnie. Passage du Mont S. Adrien. Situation de Vittoria.* 12

IV. *Arrivée de l'Autheur à Burgos. Description de cette Ville. Civilité d'un Mar-*

Marchand. Difficulté de l'Autheur à s'exprimer en Espagnol. Titres qui se donnent aux Personnes en cette Langue. Chasteau de Lerma. 18

V. *Arrivée de l'Autheur à Madrid. Pourquoy les François sont appellez Gavachos. De la Maison du Roy. De ses Hallebardiers, ou Gardes du Corps. Prisons superbes. Les Espagnols mauvais Comédiens.* 25

VI. *De l'humeur des Espagnols. Qu'ils sont moins fiers, que leur mine le monstre. En qu'elle estime sont les Comtes de Castriglio, Peñoranda & d'Ognate. Avantages des Grands. Insolence des Artisans. Occupations du Roy, & la maniere, dont il passe la vie. Austerité Espagnole. Suite des Occupations du Roy. De qu'elle façon on presente les Requestes & Memoires à sa Majesté, & de qu'elle sorte elle y respond.* 34

VII. *Dom Luis de Haro, heritier des biens & de la Faveur de son Oncle. Estats des Deux Castilles. Demandes du Roy à ces Estats. Grandes despenses qu'il fait, au dedans de son Royaume. Confiscation à son profit sur des Religieux. Despense excessive pour un Pont. Raillerie sur ce Pont. Inclinations du Prince d'Espagne. Sa maladie & sa mort, imputée à la negligence de Dom*

Pedro

Pedro d'Arragon.
VIII. *Disgrace du Comte d'Olivarez. Ses addresses, & ses artifices. La Reyne le destruit dans l'Esprit du Roy, & le fait chasser de sa Cour. Sa mort. Pourquoy Dom Luis se contente du Rang de Favory. Traits d'Esprit du Duc de Villa Medina. Son Amour indiscrete. Effets de cette Amour. Sa mort.* 48
IX. *Les Espagnols ne despensent que pour leurs Maistresses. Profusion de l'Admiral de Castille. Effronterie des Courtisanes. Les Femmes d'Honneur ont peu de liberté. Bon mot d'une Fille-de-joye. Historiette lascive d'une autre Courtisane. Maniere, dont ces Vertueuses vont au Cours. Effets de la jalousie excessive des Espagnols. Traitement cruel des Maris à leurs Femmes en Andalousie. Du Cours, & de la façon que les Gens de Qualité y paroissent. Plaisante consumption, qui se fait chaque soir, dans les Grands-Logis.* 53
X. *Des Grands d'Espagne. Petits Avantages de leur Grandeur. Il y a trois sortes de Grands. Maniere dont leurs Femmes sont receuës chez la Reyne. Du Droit de Mayorazgo. Que c'est un moyen aux Gentils-hommes pour se mocquer de leurs Creanciers. Des Ordres de Chevalerie. Des divers Conseils du Roy.*

Roy. Du Tribunal de l'Inquisition & de ſon abſolu Pouvoir. Les Traitans en Eſpagne entreprennent les levées des Gens de Guerre. Intelligence des Cavaliers avec leurs Capitaines, pour voler les Chevaux du Roy. 60

XI. *Qu'il eſt difficile aux Eſpagnols, de conſerver des Troupes en Catalogne. La Guerre leur eſt tres-ſenſible dans cette Province. La decouverte des Indes, & l'expulſion des Maures, ruineuſes à l'Eſpagne. Philippe II. deſtruiſit l'Authorité des Nobles. Coup de Politique raffinée de ce Roy, pour achever d'abatre leur Puiſſance. Emplois éloignez, & maniemens des Finances recherchez, par les Gens de Qualité. Richeſſes craintives. Threſors hardis. Taxe d'aiſez à Madrid, levée avec rigueur. Le Comte de Peñoranda Puiſſant en biens. Cherté du Vin aux Indes. Pourquoy il eſt defendu d'y planter des Vignes. Deperiſſement du Commerce des Indes. Raiſon de ce deperiſſement. Moyen dont les Marchands ſe ſervent, pour fruſtrer le Roy de ſes Droits, ſur l'Or & l'Argent, qui en vient.* 67

XII. *De la Politique & de l'humeur Eſpagnole. Du Sequeſtre des biens des Gennois, fait par les Eſpagnols en l'Année 1654. Maniere, dont ce differend fut*

fut accommodé. Les Eſpagnols ne ſe fient qu'aux Naturels de leurs Pays. Nombre prodigieux de François dans Madrid. Neceſſité d'eſtre veſtu de Noir, pour parler au Roy. De l'Habillement Eſpagnol. Particularitez de la Taille & de l'Ajuſtement des Perſonnes. Raiſon pour laquelle les Eſpagnols ſe boutonnent à rebours. 83

XIII. *De la Feſte du Cours du Mois de May. Train des Gens de Qualité, lors qu'ils s'y promenent. Pourquoy les Cochers ne s'aſſient plus ſur le devant du Carroſſe. Pourquoy tous les Carroſſes ſont attelez de Mules. Le grand uſage des Mules, dommageable à l'Eſpagne. Deſtail des Galanteries de cette Feſte du Cours. Maniere, dont les Courtiſanes & leurs Amants y paroiſſent, & pluſieurs Particularitez curieuſes de cette Rejoüyſſance Publique. Couſtume ſurprenante, pratiquée dans le Cours, de tirer les rideaux des Carroſſes, & de ſe cacher quand le Roy paſſe.* 94

XIV. *Deſcription de la Maiſon Royale d'Aranjuez, des Jardins, Statuës, Fontaines, & autres Embelliſſemens de ce Lieu. Aſnes d'une Grandeur exceſſive, & d'un Prix conſiderable.* 100

XV. *Maniere, dont la Reyne eſt ſervie à Table par ſes Dames, & par ſes Meni-*

ños. Qui ſont ces Meniños. Les Femmes, fardées avec exces. Particularitez de la Cour & Suite de la Reyne, & de l'Ajuſtement des Dames. Sa Majeſté ſort avec peu d'eſclat. Petit nombre des Archers, Gardes & Hallebardiers du Roy. Ceremonie de la Herradura, ou Marque des Taureaux. 109

XVI. Deſcription de l'Eſcurial, & des Peintures, Statuës, Tombeaux des Roys, & autres Curioſitez de ce Lieu. 116

XVII. Deſcription de la Feſte, ou Courſe des Taureaux avec toutes les particularitez de cette Réjouyſſance publique. Plaiſante entrée dans la Place, d'un Champion, auſſi redicule que ſa Monture. En quoy conſiſte l'ordinaire de cette Feſte. Hardieſſe du Bouffon de Dom Luis de Haro. Bravoure d'un Payſan, monté ſur un Aſne. Que ce divertiſſement eſt ſanguinaire. 125

XVIII. Proceſſion de la Feſte-Dieu. Marche du Roy, de ſes Conſeils, & autres perſonnes en cette Ceremonie. Des Geans & Geantes de carton. Du Serpent appellé la Taraſca. Terreur panique cauſée par les Geans de carton, creus Diables par de, Muletiers. De la repreſentation des Autos ou Comedies ſpirituelles. 136

XIX. L'Hoſte de l'Autheur, fraudant les

les Fermiers du Roy, est surpris par les Alguazils. La Justice fort à craindre en Espagne. Le Procez de la fraude accommodé. Vol & assassinat en la Maison d'un Assentiste ou Maltotier. Punition legere de ce Crime. Esclaves en Andalousie. Traitement cruel des Espagnols aux Indiens. Grand profit que tire le Roy de Portugal du Commerce des Negres. Particularitez du Trafic des Indes & de l'Andalousie, Biscaye, & autres Provinces. l'Espagne manque d'Artisans. Grand nombre d'Ouvriers Estrangers pour suppléer à ce defaut des Naturels. 144

XX. Droit du Roy sur les Maisons de Madrid. Subtilité de l'Air de cette Ville. Bonté de ses eaux. Reglement de Police. Lumiere defenduë dans les Ruës pendant la nuict. Les Grands Seigneurs se font servir à genoux. Dom Luis de Haro se fait rendre cét Honneur par Christobal, & par Dom Fernando de Contregas. Le Roy monte seul ses Chevaux. Bastards des Roys n'entrent jamais dans Madrid. Raison de cette Coustume. Les Espagnols tres jaloux dans les matieres d'Honneur, & dans leurs Amours. 155

XXI. Jalousies & transports amoureux de deux Courtisanes, contre Messieurs

seurs de Fiesque & de Mogerou. Caprices, ajustemens, & bizareries des Filles de joye. Des Cantoñeras ou Putains de Carrefour. 161

XXII. *Entreprise du Duc de Lorraine pour se sauver de Tolede. Son dessein descouvert. Raisonnemens & discours politiques sur sa detention, & sur l'humeur, & la conduite de ce Prince.* 165

XXIII. *Discours & Raisonnemens politiques sur les desseins de Cromvel, & sur l'Estat des Affaires des Royaumes de France, d'Angleterre, & d'Espagne, pendant les Années* 1654. & 1655. 176

XXIV. *L'Autheur rapporte les maximes principales de deux Escrits composez en Castillan, où sont representées les necessitez de l'Espagne, & les abus qui s'y commettent avec les moyens d'y pourvoir.* 204

XXV. *Visite de l'Autheur & de ceux de sa Compagnie au Comte de Peñoranda. Eloge de ce Comte. Haine des Espagnols contre les Hollandois.* 218

XXVI. *Difficultez à solliciter des Passeports pour sortir d'Espagne. L'Autheur & ceux de sa Compagnie obtiennent Audience de Dom Luis de Haro. Modestie de ce premier Ministre. De qu'elle sorte en usent ceux qui ont à faire à luy.*

Sa conduite comparée avec l'ambition ordinaire des Miniſtres des Princes. Ses occupations & ſon grand attachement au Service du Roy. Audiences publiques qu'il donne. Son Eſprit comparé à celuy de ſon Predeceſſeur. Son entretien avec l'Autheur & les perſonnes de ſa Compagnie. Sa bonté exceſſive. Rapport de ſa prudençe, comparé avec celuy d'Olivarez ſon Oncle. Comparaiſon de la Faveur de l'un & de l'autre. Diſcours de Dom Luis au Roy, lors qu'il luy donna l'adminiſtration de ſes Affaires. Portrait de l'exterieur de Dom Luis. 226

XXVII. *Remarques ſur le Miniſtere de Dom Luis de Haro. Il devoit taſcher de faire la Paix avec la France, lors qu'elle eſtoit en Guerre avec elle meſme. Manquement des Eſpagnols. Leur artifice pour cacher leur defiance du Prince de Condé. Negligence du Marquis de Sainte Croix. Les François ont tiré auſſi peu d'avantage des Troubles de Naples, que les Eſpagnols de ceux de France. Le Comte d'Ognate employè pour reduire les Napolitains.* 243

XXVIII. *Raiſons qui porterent le Conſeil d'Eſpagne à envoyer un Ambaſſadeur à la Reyne de Suede. Effect de cette Ambaſſade. Pimentel continué Ambaſſadeur apres l'Abdication de cette Reyne.*

Exa-

Examen de cette continuation. Discours sur l'Abdication de sa Majesté. Son Successeur aussi bon Politique que Grand Capitaine. Jalousie de la Reyne contre luy apres qu'il fut esleu. Sa conduite extraordinaire luy cause des inquietudes extrémes. Ses occupations serieuses. Ses plaisirs. Ingratitude d'un Escrivain. Desgoust des Senateurs & du Peuple contre la Reyne. Raisons & motifs de son Abdication. Elle mesprise son Sexe & ne se fait servir que par des Hommes. Son habillement. Son desir extréme de voir le Prince de Condé, changé tout d'un coup en froideur. Honneurs excessifs qu'elle rend à l'Archiduc. Le Prince de Condé resolu de ne la point voir. Les Espagnols de concert avec elle contre ce Prince. Il les mespriſe aussi bien qu'elle. Raisonnemens sur l'attachement des Espagnols à cette Reyne. Sa complaisance pour eux. Sa bonté pour Pimentel. Prognostique sur la fin des Heros. 255

XXIX. *Des Ambassadeurs, Residens, & Agens des Princes Estrangers qui se trouvoient à Madrid, lorsque l'Autheur y estoit, & de ce qu'ils y negocioient pour les interests de leurs Maistres. Le Comte de Fiesque Agent du Prince de Condé. Maladie de ce Comte. Sa Generosité. Ses occupations. Fas-*

cheux eſtat où ſon mal l'avoit reduit. Son train. Ses appointemens. Le Sieur de Mazeroles, Agent du meſme Prince. Ses belles Qualitez. Sa maladie. Son train defrayé par le Roy. Qui eſtoit le Sieur de Trincars. Le Sieur de Saint Agolin premier Envoyé de ce Prince. Sa maladie, & l'extravagance de ſes Medecins. Son Tombeau. Ambaſſadeur du grand Duc de Florence. Les intereſts de ce Prince l'obligent d'en entretenir un prés du Roy Catholique. Ambaſſadeur de Veniſe. Ses belles Qualitez. Son entretien avec l'Autheur, & ceux de ſa Compagnie, ſur des matieres de Curioſité & d'Eſtat. Utilité des viſites que l'on rend aux Ambaſſadeurs. 277

Suite du precedent CHAPITRE.

Le Comte Lambert Ambaſſadeur de l'Empereur. Sa taille & ſa mine. Il eſt comparé avec ſon Predeceſſeur. Un Agent du Roy de Dannemark. Un Envoyé du Landgrave d'Armſtadt, & ce qu'il negocioit pour ſon Maiſtre. Le Nonce du Pape. Difficulté ſur la reception de ſon Succeſſeur. Depart de la Ducheſſe de Mantoüe pour s'en retourner dans le Milanez. Sa Naiſſance, & ſes Conſeils donnez aux Eſpagnols, pendant ſa Regence de Portugal, meſpriſez. 292

XXX. *Qualitez d'un Gentil-Homme, avec lequel l'Autheur avoit fait Amitié à Florence. Danger où ce Gentil-Homme se vit exposé allant en Espagne. Bon traitement qu'on luy fit à Majorque. Rencontre de deux Bandes de Voyageurs. Leur resolution de partir d'Espagne. Arrivée à Madrid d'une autre Troupe de Voyageurs. Accueil qu'on leur fait à la Cour. Leur dessein de faire le tour d'Espagne. Civilitez reciproques. L'Autheur & les personnes de sa Compagnie se disposent à partir pour s'en retourner. Leur depart. Leur passage à Alcala & autres Lieux de leur route. Maniere de ferrer les Chevaux en Espagne.* 299

XXXI. *Passage de l'Autheur à Arcos. Il y est arresté avec sa Compagnie par les Fermiers de la Doüanne. Copie de son Passeport. Avanie des Doüanniers. Ils depeschent à Madrid pour la justifier. L'Autheur y retourne en Poste, pour faire ses plaintes au Roy. Les Postes d'Espagne bien montées, & peu couruës. Diverses particularitez des Postes. Arrivée de l'Autheur à Madrid.* 310

XXXII. *Sollicitations de l'Autheur, pour avoir raison des Doüanniers d'Arcos. Effect de ses poursuittes. Prerogatives*

TABLE
de la Charge de Preſident de Caſtille. Maniere dont s'expedient les Affaires au Conſeil du Roy. Copie d'un Paſſeport autentique, & d'une Lettre de Cachet de ſa Majeſté Catholique au Vice-Roy d'Arragon. Dom Luis eſcrit à Dom Juan d'Auſtriche en Faveur de l'Autheur, & de ceux de ſa Compagnie. Sa Lettre. L'Autheur va remercier Dom Luis, & prend congé de luy. Il rend les meſmes civilitez au Comte de Peñoranda. Copie d'une Lettre de ce Comte. Il part de Madrid avec un Alguazil & un Eſcrivain. L'Alcalde d'Arcos refuſe de ſe rendre Priſonnier. Les autres Doüanniers rendent toutes les hardes ſaiſies. 321

XXXIII. L'Autheur & ceux de ſa Compagnie partent d'Arcos. Erizza, Texa, & Calataud, Villes d'Arragon. Lorenzo Gracian Infanzon, Autheur moderne. Sa maniere d'eſcrire. Laſtanoſa auſſi Autheur moderne. Son Cabinet. L'Autheur arrive à Saragoſſe. Deſcription de cette Ville. Le Duc de Monteleon Viceroy d'Arragon. Raiſons pour leſquelles les Eſpagnols luy ont donné cet Employ. 344

XXXIV. Grande Autorité du Chef de la Juſtice du Royaume d'Arragon, appellé el Juſticia. Remarques ſur les Droits & Privileges de ce Royaume. Eſtran-

Estrange Serment des Arragonois à leur Roy. La Loy qui ordonnoit ce Serment, abolie par Dom Pedro el Puñal. Beau Privilege des Arragonois, qui subsiste encore. Deux Juges accusez en vertu de ce Privilege. Le Roy les portege. Ils sont exilez & leurs biens confisquez. Grand bruit dans le Royaume pour la conservation de ses Privileges. Pourquoy les Juges de ce Royaume tremblent, quand ils jugent. Le Procez fait au Juge dans l'Arragon pour un Arrest injuste, n'empesche pas l'Execution du mesme Arrest. 352

XXXV. *Differente maniere de trancher la teste par devant & par derriere à Saragosse. Particularitez de cette Ville. De l'humeur des Arragonois. Leur Pays n'a jamais manqué de Grands-Hommes. Qualitez de Ferdinand. Il aspira à la Monarchie universelle. D'un Arragonois, qui vouloit arracher les dents aux François en Catalogne. La Guerre de cette Province a esté avantageuse à l'Arragon. Preparatifs ridicules de ceux de Saragosse pour la Prise d'Arras.* 360

XXXVI. *L'Autheur part de Saragosse. Plaisant Equipage d'un Voyageur Espagnol, qui conte à l'Autheur & aux personnes de sa Compagnie, trois*

Galanteries du Duc d'Ossone, Viceroy de Naples. Applications que font les Espagnols des differentes pointes, & traits d'Esprit à quelques-uns de leurs Roys. Liberalité de Philippe II. Tudela Ville de Navarre, habitée par des Voleurs & par des Bandits. L'Autheur rapporte, ce qui estoit arrivé au Cardinal de Rets, en passant par cette Ville. Ce Cardinal persuada ingenieusement aux Espagnols, que le Siege d'Arras n'estoit pas levé, afin d'estre mieux traité en traversant leur Pays. 370

XXXVII. *Arrivée de l'Autheur à Pampelune. Description de cette Ville. Il visite le Viceroy de Navarre. Description de la Citadelle. Moulin à bras merveilleux. L'Autheur & ceux de sa Compagnie, vont remercier le Viceroy du bon accueil, qu'il leur avoit fait. Leur entretien avec luy. Bassesse du Capitaine de ses Gardes, pour avoir des Gans. Le Roy d'Espagne ne tire aucun profit du Royaume de Navarre. L'inclination, que conservent les Navarrois, de retourner sous la Domination de leur Prince legitime, les garantit de Subsides. L'Autheur passe la Plaine de Roncevaux. Il raille agreablement sur les Traditions des bonnes Gens du Pays. Montagne de Roncevaux, la plus haute*

haute des Pyrenées. 383
XXXVIII. *Conclusion de cet Ouvrage, par une comparaison admirable de l'Espagne avec la France, & de l'humeur des Espagnols avec celle des François.* 398

FIN.

A

SON ALTESSE

ROYALE,

MADEMOISELLE.

Mademoiſelle,

Ce Livre que j'offre à *Voſtre Alteſſe Royale*, m'eſtant tombé entre les mains, comme un Enfant trouvé ſans le Nom du Pere, dont la reputation puſt répondre de ſa ſuffiſance; je jugeay qu'il eſtoit à propos avant que de le produire, de faire tirer ſon Horoſcope, pour ſçavoir principalement s'il pouvoit aſpirer à l'Honneur d'entrer dans le Cabinet d'une Princeſſe, dont l'approbation ne promet pas moins à un Ouvrage que l'Immortalité. Ceux qui ont dreſſé ſa figure m'ont aſſeuré que je ne devois pas heſiter à le faire paroiſtre, que les Dames ne le rebuteroient pas, que les Gens de Lettres le ſouffriroient volontiers, & que les Miniſtres des Princes, & ceux qui ont part au Gouvernement des Eſtats, luy feroient tout le bon accueil imaginable. Ils m'ont dit

dit meſme que pluſieurs qui n'ont jamais eſté en *Eſpagne*, ſeroient bien aiſes d'y aller par ſon moyen, que l'eſtime des Honneſtes Gens ſeroit ſon partage, qu'il pourroit acquerir l'Amitié des plus grands Potentats de l'*Europe*, & qu'enfin le Voyage que ſon Autheur a fait au delà des *Pyrenées*, ſeroit cauſe qu'il feroit le tour du Monde, & qu'il y ſeroit connu de toutes les Nations. Comme ces témoignages ſont eſtrangers, je penſe qu'ils ne ſçauroient paſſer pour une vanité affectée, ny pour l'effect de la bonne opinion qu'un Autheur pourroit avoir de ſon Ouvrage, & qu'ainſi je ne dois point craindre de les marquer à *V. A. R.* non plus que d'en informer le Publicq. Je ne puis neantmoins eſtre perſuadé de tant de Choſes ſi avantageuſes que par voſtre glorieux ſuffrage, & pour en eſtre tout à fait convaincu, il faut que *V. A. R.* confirme par ſon jugement infaillible, ce que ces Aſtrologues de bon ſuccez, ont jugé par leurs predictions incertaines. Mais elles m'ont toutes fois ſemblé ſi favorables à ce Livre, que j'ay crû que ſa lecture ne vous déplairoit pas, & que j'en ay conceu aſſez de hardieſſe pour ozer vous le preſenter. Je ſerois infiniment heureux, ſi ma conjecture eſtoit ſuivie de la ſatisfaction de *V. A. R.*

& si le souhait que je fais d'avoir occa-
sion de pouvoir contribuer à son diver-
tissement par l'impression de quelqu'au-
tre Ouvrage, pouvoit estre une nouvelle
marque du profond respect, avec lequel
je desire estre toute ma vie.

MADEMOISELLE,

De Vostre Altesse Royale,

Le tres-humble, tres-obeissant
& tres-fidele serviteur,
C. DE SERCY.

AVER-

AVERTISSEMENT
Au
LECTEUR.

QUoy que ce Livre ne porte pas le nom de ſon Autheur, on n'a pas eu deſſein de luy deſrober le moindre rayon de la gloire, qu'un ſi bel Ouvrage luy peut donner: Mais comme il eſt inconnu au Libraire, & que ſa Relation ne luy eſt tombée entre les mains, que par un effect du hazard, on n'a pu ſatisfaire la Curioſité publique ſur ce ſujet. Cette confeſſion ingenuë doit perſuader que celuy qui a reveu le Manuſcrit, n'eſt pas alteré de reputation eſtrangere, ny d'humeur à mettre l'habit d'un autre, pour ſe parer de ce qui n'eſt pas à luy. Auſſi veut-il bien qu'on ſçache, que ſa ſuffiſance ne va pas juſques à compoſer des Livres, & que quand il en auroit le talent, il n'en auroit pas la demangeaiſon. Il a diviſé celuy-cy par Chapitres, & recueilly au commencement de chacun les Matieres principales, à la priere du Libraire qui l'a deſiré, pour la facilité de ceux qui prendront le plaiſir de le lire; & il n'y a rien fait d'avantage que corriger les fautes de plus de quarante Copiſtes, par la main deſquels il avoit paſſé. Ainſi comme il n'aſpire qu'à la gloire où un Correcteur d'Imprimerie pour-

pourroit honnestement pretendre ; il n'ajouste pas que pour rectifier ce qu'ils avoient corrompu, il en a osté quelques expressions grossieres & changé des endroits dont la construction estoit vicieuse, & qui sans doute n'estoient pas de l'Autheur. Il n'a pourtant pas peu en rendre l'impression si correcte qu'on le pourroit desirer, parce que la Presse rouloit lors qu'on s'appliqua tout de bon à cette correction & à le diviser en Chapitres. Si on l'eust donné au Publicq avec moins d'empressement, on y auroit moins laissé de fautes. Elles ne peuvent estre attribuées à l'Autheur ; car la precipitation avec laquelle il a escrit en voyageant, & le peu de soin qu'il a apparemment pris de repasser sur son Ouvrage, apres l'avoir composé, sont cause de ce qu'il y peut avoir de moins chastié & de moins poly. S'il eust reveu son Manuscrit luy-mesme, il auroit sans doute restably au naturel les endroits où il a esté defiguré & mis à leur perfection ceux qu'il avoit negligé, ou qu'il n'avoit fait qu'esbaucher : puis qu'on remarque dans tout le reste de sa composition, une narrative incomparable, un tour aisé, une maniere insinuante, une grace singuliere, des pensées agreables, & une proprieté merveilleuse de ses expressions pour les Matieres qu'il traite. Ces remarques sont bien plutost

plutoſt pour rendre quelque ſorte de Juſtice à ce glorieux Incognu, que pour faire valoir ſa Relation. Elle ſe ſoûtiendra d'elle-meſme, ſans qu'elle ait beſoin d'Eloges, puiſque les Ouvrages doivent tirer de leur bonté propre, leur loüange la plus effective.

FIN.

LE
LIBRAIRE
Au
LECTEUR.

*Comme j'estois sur le point, Amy Lecteur, de mettre au jour ma Relation d'*Espagne, *il m'en est tombé en main une seconde de* Madrid, *& qui est proprement un Abbregé de la preçedente. Elle est escrite par un Illustre Voyageur en forme de Lettre à une Personne curieuse & d'Esprit ; & qui y fait des remarques assés ingenuës avec une raillerie naifve & instruante sur les Mœurs des Habitans de çette Ville & sur le genie de la Nation: partant j'ay jugé qu'il n'estoit pas hors d'œuvre de l'adjouster icy, & j'espere qu'elle ne vous donnera pas moins de contentement & de satisfaction que tout le reste de l'Ouvrage.*

RELATION
DE
MADRID.

Monsieur,

C'est bien la raison, puisque je vous ay donné part de mon passage de *Genes* à *Barcelone*, & des dangers que j'ay courus en Mer, que je me satisfasse du contentement de vous dire ce que j'ay reconnu en passant de la vie commune de *Madrid*, que l'on tient pour l'abbregé de toute l'*Espagne*, & dont tout ce qui est de plus poly & de meilleur ne vaut pas le plus rude ny le plus mauvais d'*Allemagne*. Mais comme chacun peut connoistre de cette matiere & en dire son opinion, je vous prie que cette Lettre soit commune à tous les Amis, & que l'addresse que je vous en fais ne leur donne point de sujet de douter de mon souvenir: & que s'ils en doivent rendre quelque jugement ce ne soit pas en me condamnant de n'avoir rien avec eux que de commun, ny avec vous que de particulier.

Je

Je vous diray donc, peur commencer, par les choſes generalles, que la terre n'eſt icy que de ſable & de pierre à fu, & que ſi elle produit quelque choſe, c'eſt pluſtoſt pour faire honte à la pareſſe des Habitans, que pour montrer ſa fertilité.

Les eaux y ſont plus plaines de ſable que le piſſat d'un Graveleux, & comme elles ſont extremement delicates & ſubtilles, auſſi ſont elles de facile corruption ; c'eſt ce qui ſert d'excuſe aux *Allemands* pour n'y boire que du Vin, quoy qu'a la verité il y ſoit ſi mauvais, que je ne penſe pas avoir bû encore une ſeule goutte de Vin d'*Eſpagne* à *Madrid*. Les Taverniers en font une tierce nature en y mélant une ſi grande quantité d'eau, que celuy qui a fait les Viſions de l'Enfer, ne leur y marque point d'autre quartier qu'à ceux que l'on nomme icy *Aquadores*. Ce qui me dégouſte le plus, eſt, que pour mettre un verre de Vin dans le ventre, il le faut tirer d'un autre, je veux dire, que l'on n'a point icy d'autres Tonneaux que des peaux de Bouc qu'ils appellent *Pellejos*, & qui ſont tellement poiſſées, qu'à chaque goutte que je bois, il me ſemble avaler le *Saint Creſpin* d'un Cordonnier.

Porteurs d'eau.

Pour les eaux de Riviere, je n'ay ſçeu enco-

encore bien voir de qu'elle qualité elles ſont. Et le Fleuve de *Mançanarés*, ne ſe trouve que dans les Chanſons des Poëtes. Il eſt vray que l'Empereur *Charles* V. y a fait bâtir un Pont fort grand & fort beau, que l'on appelle *La Puente Sego-viana*. Et l'ayant un jour fait voir à un Ambaſſadeur pour ſçavoir ce qu'il luy enſembloit ? Il luy reſpondit, *Menos Puento o mas aqua*. Mais je croy que ce bon Prince ſe contentant d'avoir baſty le Pont, à laiſſé le ſoin à ſes Succeſſeurs d'y faire la Riviere, & a fait comme l'on dit en noſtre Païs, l'ance devant le ſeau ; car pour y trouver de l'eau, il y faut faire des Puits, & l'on dit communément icy que *Eſta Puente eſpera il Rio como los Judios el Meſſias*.

Fleuve qui paſſe à Madrid.

Le Pont de Segovie.

Moins de Pont ou plus d'eau.

Ce Pont attend la Riviere comme les Iuifs attendent le Meſſie.

J'avoüray pourtant de bonne foy, que j'y ay veu une fois de l'eau, mais il ne doibt pas s'en glorifier ; ce ſeroit pour s'attirer les Eloges fameux que *Saint Amand* en colere, & cuvant ſon Vin, a donné au *Tybre* dans ſa *Rome Ridicule*. Il n'eſt redevable de cette pompe de demy jour qu'à de la bourbe & à de l'eau jaune d'une ravine eſmuë, apres quoy il devient le plus ſec Ruiſſeau d'*Europe*, en ſorte que *Gongora* eſtonné du ſubit changement luy dit * *Beviote un Aſno ayer y oy te ha meado.*

* *Eſt ce que l'Aſne qui te piſſa hier t'a aujourd'huy beu.*

Quant

Quant aux deux autres Elemens, ils y ſont entierement confondus, & l'air ny eſt que feu ; de ſorte qu'à moins d'eſtre *Salamandre* ou *Pyrauſte*, il faut crever en reſpirant. Rien n'adoucit l'intemperie de l'air qu'un certain vent qu'ils appellent *Gallego*, auſſi malin que la Nation dont il prend ſon Nom, & ſi penetrant, que lors qu'il ſouffle, l'ouverture d'une feneſtre eſt capable de rendre un Homme paralitique, & bien ſouvent d'un Bordel voiſin, il porte la Verole dans une Maiſon de pieté. C'eſt pourquoy s'il arrive que l'on en rapporte quelque grain, on le peut avoir pris auſſi bien dans un lieu ſaint comme dans un prophane.

Vent d'Aval.

De ces inégalitez procedent deux Couſtumes, que je remarque aux habits & à la marche des *Eſpagnols*. Car pour s'armer contre le *Gallego*, ils vont autant habillez en Eſté qu'en Hyver; & portent en tout temps leurs habits doublez & cotonnez comme s'ils vouloient à tout moment endoſſer la Cuiraſſe. Je croy pourtant que vous vous doutés bien que ce n'eſt point pour cet uſage là qu'ils ſe fourrent ainſi de coton & de bourre, mais pour donner retraite aux *Piojos* qui s'eſtiment icy auſſi Cavaliers, & *Hidalgos* comme le reſte des *Eſpagnols*, & dans

Pous. Nobles.

dans cette vanité se plaisent aux bonnes compagnies, & tiennent les rangs les plus hauts & les plus visibles parmy la Noblesse.

L'autre Coustume est, que pour ne point exciter la chaleur naturelle avec l'estrangere, ils marchent de ce Pas de gravité que l'on appelle le Pas de la Pique, & qu'il est malaisé de discerner s'il avance ou s'il recule. Mesme en dançant ils gardent une si grande modestie, que leurs Cabriolles sont plus semblables aux reverences d'une Carmelite, ou aux traisnées d'un Gouteux, qu'aux élevements d'un Baladin de *France*.

Vous vous imaginerez peut estre, que l'on corrige icy les defauts de l'air par les Parfums de ces fameuses Pastilles d'*Espagne*? A *Madrid*, les Pastilles du jour ne sont autres que les ordures de la nuit, & les vilainies de trente mille Courtisanes de profession & de ban, & de cent mille verolez qui sont les membres principaux de cette Republique. Dedans *Londres* il y a une Place des plus belles & des mieux basties, laquelle se nomme le Jardin commun. Tout *Madrid* est un privé commun, duquel il n'y a qu'un vuideur qui est le Soleil; & s'il est vray, comme quelques Philosophes ont resvé autresfois, que les Astres

se

ſe nourriſſent des vapeurs de la terre, je ne croy pas qu'il y ait lieu au Monde où ils faſſent plus mauvaiſe chere qu'icy. J'ay part à ce banquet, & par ce moyen je me puis vanter d'eſtre aſſis à la Table des *Dieux*, & de manger deux fois une meſme Viande. C'eſt peut eſtre un effet de leur ſuperbe de croire, que leurs actions les plus ſales (& que les autres Nations taſchent de cacher) meritent d'eſtre miſes dans l'Hiſtoire, faiſant ſouvent leur ordure ſur le Papier, comme ſi c'eſtoient des Oeuvres dignes d'eſtre imprimées, & pour leur donner plus de reputation, ils les font voler comme ſi elles eſtoient portées ſur les aiſles de la Renommée, & de là les appellent Dragons volans. J'offenſerois vos chaſtes oreilles de m'expliquer davantage ſur cette matiere, & je m'apperçois de la faute que j'ay faite en ce qu'avant de vous mettre dans un diſcours de ſi mauvaiſe odeur, je n'ay pas crié, *Aquava*, *Gare l'eau.* comme ils font icy, en jettant par les feneſtres, leurs vilainies; il eſt vray que ſi vous la ſentez depuis *Madrid* juſques à *Vienne*, vous aurez un fort bon Nez. J'adjouſteray ſeulement que les *Eſpagnols* ont raiſon de porter leurs Eſpées hautes, craignant de couper à chaque Pas ces vilaines Teſtes, dont toutes les Ruës ſont pavées,

vées, & de renverser les bornes qu'ils ne font point honteux d'y planter en plain Midy & à la veuë de tout le Monde. Les Femmes en cette action comme en toutes autres, perdent la honte de leur Sexe. Les Vieilles ne s'en cachent point pour montrer qu'elles ne sont pas mortes, & qu'elles se peuvent servir de leurs pieces. Pour les jeunes elles en sont plus scrupuleuses, craignant par la forme de l'Ouvrage, de faire connoistre celle de l'outil.

Il y en a pourtant qui ne sont point avares de leurs Richesses naturelles, & prennent plaisir à découvrir leur beauté nuë à tous autres yeux qu'à ceux du Soleil, prenant pour Theatre de cette representation l'eau du Fleuve *Mançanarés*, & les courtines de la nuit, sous lesquelles elles s'exposent à la veuë de tout le monde, qui vient prendre le frais sur le bord du lit de cette Riviere Metaphysique, & où l'obscurité leur est si favorable, que leur visage qui pourroit rougir de leur nudité, est la partie de leur corps la moins reconnuë, & où le plus muet, & le moins scandaleux de tous les sens qui est l'attouchement, jouë le principal Personnage avec une liberté si grande & si seure, que souvent le *Fraile* se hurte avec la *Señora*, sans que le lendemain ils se reconnoissent dans l'Eglise.

Je

Je ſuivray l'ordre des choſes, & vous diray ce que j'ay pû reconnoiſtre de la beauté, qualité, & converſation de ce Sexe. On dit que la plus part des Femmes en donnent, & que les plus chaſtes ne ſont pas marries que l'on en demande. Lors qu'elles alloient tapées, elles paroiſſoient belles. Depuis que par ordonnance du Roy elles vont deſcouvertes, j'en ay perdu l'opinion, & je croy que la pieté du Roy a trouvé cette invention pour apporter quelque moderation à la lubricité de cette Ville. Il eſt vray que ſans voile ny maſque, leur viſage ne laiſſe pas d'eſtre caché, puis qu'elles ſont ſi couvertes de Fard, que la nature à peine peut paroiſtre ſous l'artifice. Les Vieilles tiennent à faveur d'eſtre appellées *Putas*; & les jeunes ne prennent pas plaiſir d'eſtre eſtimées

Pucelles. *Mocetona*, non plus que de l'eſtre en effet, ce point d'Honneur eſtant marque de leur peu de merite & de beauté: & s'il y a quelque virginité dans les Cloiſtres, elle eſt purement corporelle. En noſtre Païs, on obtient quelque choſe des Femmes ſous promeſſe de mariage; icy aux premieres recherches, on vous fait expliquer *Si para marido*, *no*, *ſi para amancebado*, *ſi*. Dedans les contracts de mariage, il y a des reſerves de cer-

A

Si pour Mary non, ſi pour Gallans oüy.

certains jours tout à la liberté des Femmes ; en un mot si elles ne sont Garces elles le paroissent. On les voit pourtant fort assiduës dans les Eglises, mais toute leur Devotion se termine à prier Dieu qu'il leur envoye de bons Galans. Les Confesseurs sont fort indulgens à leur fragilité, & les dispensent facilement de manger de la chair en Caresme pour avoir plus de force à gagner leur Vie par le Peché. Mais celles qui encherissent sur la Spiritualité, croyent que la voye du Ciel la plus courte & la plus aisée, est de gagner en jeunesse dix Mille Escus pour faire dire des Messes apres leur Mort.

Avec tout cela elles veulent estre recherchées de ce qu'elles desirent, & croyent meriter d'estre honorées comme le Medecin par necessité. Les *Espagnols* les respectent par un devoir plus haut, & qui semble une espece d'adoration ; & les plus fâcheux Marys, quoy qu'ils se connoissent Cocus à descouvert, n'oseroient s'en plaindre qu'en tierce Personne, & employent à cét effet leurs Confesseurs, qui bien souvent pour mettre d'accord les Parties, prennent sur eux tout le faix de leur mauvais ménage. Les conditions plus ordinaires de Paix sont, que les Fem-

mes donneront ſatisfaction au Mary ſans rien payer que les devoirs de reſpects & de deference. Pour les autres, s'ils y mélent un peu d'Argent, ils en feront ce qu'ils voudront & par prefe-

Chaiſe. rence. Elles vont volontiers en *Sylla*, pourveu que ce ſoit aux deſpens d'autruy ; auſſi au premier Galand qu'elles rencontrent en la Ruë, elles ne ſont pas honteuſes de le prier qu'ils la payent. Et quoy que ce ne ſoit pas leur Couſtume de porter Perſonne pour rien, elles le veulent pourtant eſtre ſans qu'il leur en couſte, & n'en font autre remerciment que de dire, *Me haze mucha merced pero mas mereſco.* Ce que l'on nomme Chapin, ſont des Theatres ambulatoires, qui ſont ſi hauts qu'elles ne ſe déchauſſent jamais qu'en quittant la moitié de leur Perſonne, & comme ils ſont enrichis de lames d'Or & d'Argent, & que leurs teſtes ſont toutes chargées de Plaſtre, elles font la Statuë de *Nabuchodonoſor* renverſée. Au reſte, les Bordels ne ſont pas des lieux publics ; chacun le trouve chez ſoy, n'y euſt il que la Mere ou ſa Fille. Et comme c'eſt un Droit de Nobleſſe de pouvoir tenir dans ſa Maiſon un Four, & un Bordel, les *Eſpagnols* qui s'eſtiment tous Gentils-Hommes n'ont garde de perdre ce Privilege.

Pour continuer l'ordre des choſes, paſſons de ces vilains lieux en d'autres, où la Sainteté eſt à ſi bon compte, que c'eſt aſſez pour eſtre bon Religieux, de n'eſtre pas *Alumbrado*. Quant à la ſuffiſance, il y a de deux ſortes de Docteurs, les uns n'entendent point du tout le *Latin*, & les autres le devinent, eſtant un effet tout viſible de la Providence de Dieu, que la Bible ait eſté traduite ſi groſſierement, pour ce qu'en un ſtile plus relevé, les *Eſpagnols* l'auroient pris pour l'*Alcoran*. Ils ne ſçavent jamais bien une choſe que quand ils la ſçavent toute ſeule, & ſi les Femmes eſtoient des Sciences, il n'y auroit jamais d'Adultere. *Illuminé*,

La plus part des Preſtres ſe nomment *Licentiados*, non pour avoir pris le degré de ce titre, mais pour eſtre caſſez aux gages dans l'Eſcole, comme des Soldats inutiles dans une Armée; de façon que comme en tous les autres Meſtiers, il faut pluſieurs Ouvriers pour faire une beſongne (y ayant quatre ou cinq ſortes de Tailleurs pour rendre un habit complet) ainſi je m'imagine que pour faire une bonne & entiere confeſſion, il faudroit ſe confeſſer à autant de Preſtres que l'on a comme de Pechez, leur ſuffiſance ne s'eſtendant jamais

gueres plus avant qu'à l'intelligence d'une seule chose. Ce n'est pas qu'ils ne commettent quelquesfois tous les sept Pechez mortels, mais on peut dire en ce cas que Dieu leur pardonne, puis qu'ils ne sçavent ce qu'ils font.

Apres l'Ordre Ecclesiastique, celuy de la Noblesse est le plus innocent; leur plus grand vice est l'Orgueil, car ils sont si superbes, que s'ils voyoient un Honneste Homme entre les Bras de leurs Femmes ils ne daigneroient le regarder, de peur d'estre obligez de le salüer. On dit qu'ils sont fort vindicatifs, mais pourtant leur inimitié n'est pas irreconciliable, puis que la plus part de leur Ennemis, sont les Amis de leurs Femmes. En tout cas s'ils ont une querelle à vuider, ils le font à la Royalle, c'est à dire, cent contre un s'il leur est possible. Et font si grande gloire de prendre un Homme avec avantage, que par toutes les Ruës où l'on a fait quelque Assassinat, ils erigent une Croix en forme de Trophée avec cette inscription, *A qui matarono un Hombre*, qui veut dire, icy les *Espagnols* ont tué un Homme. L'on dit pourtant que dans les Pais Estrangers, ils font quelque figure d'Homme vaillant; mais c'est que n'y sçachant pas les Chemins pour fuïr, ils sont obligez

gez de demeurer pied ferme, & croyent avoir assez fait, lors qu'ils se laissent battre en bonne posture.

De l'Art Militaire, ils en ont fait une Science purement speculative, & croyent que pour estre reputez Belliqueux cõme Gentils-Hommes, c'est assez que leurs Predecesseurs l'ayent esté, & qu'ils tiennent ces Qualitez par forme de *Majorasco*. *Dignité.*

Ceux qui ne sçavent pas qu'elle figure c'est qu'un Homme de mauvaise mine sur un beau Cheval, pour l'apprendre doivent venir à *Madrid*; & sans les grandes Croix rouges & vertes qu'ils portent sur leurs Manteaux, on auroit de la peine à discerner un Cavalier d'avec un Savetier. Pour estre Gentil-Homme, il suffit d'estre Chrestien de deux degrez, & dedans leurs Arbres de lignée, ils ne sont pas marris que l'on voye des Capuchons & des Mitres, c'est pourquoy je pense que les Cavaliers se font appeller, *Doms*, qui est une Qualité propre à ceux qui les portent.

Pour le tiers Estat. Je n'en sçache point que les *Alcabeutes*, qu'ils appellent pour cela *Terceros*; n'y ayant si petit *Picaro*, qui ne s'estime *Idalgo como el Rey*, & qui jusques aux Cochers mesme ne portent l'Espée, laquelle estant en tout autre Païs, marque de Noblesse, n'est *Messagers d'Amour.* *Moyenneurs.* *Gueux.* *Noble comme le Roy.*

icy qu'une partie de l'habillement, ou plustoſt un de leurs membres, ne croyant pas meſme qu'ils s'en depoüillent quand ils ſe mettent *in puris naturalibus*.

Je ne veux point entreprendre de porter mon jugement ſur l'adminiſtration des Affaires ; ſeulement vous diray-je en paſſant, que s'il y a dans le Monde choſe qui ſe puiſſe comparer à l'Eternité des peines d'*Enfer*, c'eſt la longueur des Miniſtres de cette Cour, qui rebutent les pauvres Pretendans d'autre

Dans peu. Monnoye que d'un certain *Luego*, qui ne ſe trouvera jamais que dedans la Valée de *Joſaphat*, & qui tient tout le monde dans la meſme ſatisfaction que *Tantalus* au milieu des eaux : de ſorte que ſolliciter une Affaire aupres de ces Meſſieurs, c'eſt eſtudier la Grammaire de l'*Enfer*, & les Rudiments de la Damnation. Ce ſeroit icy une belle Eſcole pour les *Athées* qui auroient quelques depeſches à pourſuivre aupres du Secretaire d'Eſtat *Andrea de Rocas* ; pource que ſe voyant en cette ſollicitation dans des peines ſans fin, ils ne feroient point de difficulté de les croire en l'autre Monde.

Quant à l'Oeconomique & Gouvernement domeſtique. Les Peres n'ont au-

aucun ſoin d'élever leurs Enfans, ny les Enfans d'honorer leurs Peres, pource qu'ils ne ſe connoiſſent pas l'un l'autre, & ſi les Meres en ont de conſerver la Virginité de leurs Filles, c'eſt comme une Marchandiſe que l'on reſerve pour la vendre plus cher, encore qu'à la verité celle-cy ne ſoit pas de longue garde. Les Experts aſſeurent que les Filles perdent lour Pucelage quand les dents leur viennent, & ſi davanture il s'en trouve de plus anciens, c'eſt dans les fourreaux d'Eſpées des Chevaliers de *Sant Jago*.

Parmy ces deſordres il y a de grandes Vertus. Ils ont un Zele incomparable de planter la Religion Catholique où il y a des Mines d'Or. Leur valeur eſt ſi grande en ce qui touche les Entrepriſes de Guerre, que les *Allemans* & les *Italiens* ont de la peine à les executer. Si la Juſtice ne s'exerce pas comme il faut, ce n'eſt pas faute d'Officiers, y ayant icy plus d'*Algoüazileſ*, que d'autres Citoyens; mais toute la Juſtice qu'ils font, c'eſt de vivre de l'iniquité d'autruy, leur deſſein n'eſtant point de corriger les vices, mais d'en profiter. Et ſi chaque *Algoüazil* tenoit un Larron par la main, ils ne ſeroient pas reconnoiſſables, & l'on en pourroit faire des atte-

lages d'un meſme poil. La marque honoraire de ces Officiers de Juſtice, eſt une Baguette qu'ils appellent, *Vara*, du meſme Nom que les Aulnes de Boutique, pour faire voir que la Juſtice ſe vend icy comme le Drap à fauſſe meſure.

Chaque Province à quelque choſe de rare, l'*Eſpagne* en a trois que je trouve prodigieuſes, & dont je ne voy aucune raiſon qui me les faſſe comprendre. La premiere, que toutes les Femmes n'ayant autres Cheveux que ceux qu'elles achettent, je ne voy pas de quel Païs cette Marchandiſe leur peut venir, puis que par tout ailleurs, les Femmes font gloire de nourrir leur Chevelure, & il n'y a point d'apparence que ce Trafic ſe faſſe dans l'*Eſpagne* meſme, puiſque ſi toutes en achettent, qui leur en pourroit vendre. La ſeconde, que tout le monde demandant, où trouverra t'on ceux qui donnent? Ce qui eſt de plus eſtrange, eſt, que les *Doms* meſme demandent l'Aumoſne contre la ſignification de leur Nom. Quand vous voyez un Honneſte Homme vous faire un Compliment, vous devez eſtre aſſeuré que la concluſion n'eſt qu'une Gueuſerie. Et comme en noſtre Langue, toutes les Lettres ſe terminent en (Voſtre Serviteur;

teur, tres-humble) les civilitez des *Espagnols*, n'ont autre fin que la *Caridad*. Ce qui fait destinguer les Mandians d'avec les honnestes Gueux, est, que ceux-cy demandent avec plus d'arrogance, & ne sçavent que c'est de remerciment, croyant avoir bien payé ce qu'on leur donne en prenant la peine de tendre la main & de recevoir. Et c'est pourquoy ils sont extrémement amoureux de joüer d'un instrument qu'ils appellent *Castagnetas*, & qui ressemble fort aux Cliquettes des Gueux de nostre Païs, ne trouvant point d'Harmonie plus douce que celle avec laquelle on peut demander en dançant. La troisiesme, & plus grande merveille, est, qu'en un Païs si Chrestien & si Catholique comme l'on dit, je ne voy que deux sortes de Festes qui se gardent; l'une s'appelle la *Comedie*, n'y ayant Gagne-Petit si necessiteux qui ne quitte toute sorte d'Ouvrage pour la voir. L'autre est la fameuse Feste de *Los Torros*, où ils accourent avec plus d'avidité que les *Juifs* à l'*Agneau Paschal*. Quant aux Feites de *Pasque* & de *Noël*, elles se chooment par courtoisie & à discretion, estant permis de tenir les Boutiques ouvertes, & de travailler comme au jour le plus ferial de l'Année, ce qui est un reste du peu de

La Feste des Tambourins.

respect que leurs Predeceſſeurs ont porté aux Myſteres de noſtre Religion. Il eſt vray qu'en cette matiere ils ont raffiné plus que toutes les Nations de la Terre. Car ils ont banny toutes ſortes de Devotions inutiles, ayant reduit les Saints de *Paradis* à ce point, que s'ils veulent avoir un Chaſuble ou une Lampe dans leur Egliſe, il faut qu'ils l'achetent avec un miracle. On voit quantité de Perſonnes qui font des Queſtes, *Para las ben-ditas Almas del Purgatorio.* Et l'Hiſtoire porte qu'apres avoir raſſé quelques *Reaux*, ils en vont boire frais ſur la Neige, & font paſſer cela pour Eau-beniſte aux Treſpaſſez.

Pour les bien-heureuſes Ames du Purgatoire.

Les beaux Eſprits comme le Voſtre, ſeront curieux de ſçavoir la portée de ceux d'*Eſpagne*? Et ſi vous croyez qu'une Perſonne des-intereſſée en cette cauſe, ſoit capable d'en juger, je vous dira, que la commune opinion eſt, que les *Eſpagnols* qui ont le plus d'Eſprit, n'ont point d'Ame, & que les mediocres ſe ſervent de la partie ſuperieure pour contenter la plus baſſe, & de la raiſon pour ſatisfaire à l'appetit. Ils n'ont de memoire que pour ſe reſouvenir des injures, d'entendement, que pour ſe procurer du bien, ny de volonté que pour s'en vouloir. De l'Amitié ils en font

font une Banque, & n'ayment qu'à cent pour cent. Les Choſes preſentes leur font les plus cheres, eſtimant ſimplicité d'acheter Argent comptant, l'eſperance, fuſtee du *Paradis* ſelon leur Proverbe. *Mal vale Paxaro en mano que Bueytre volando*: auſſi pour le meriter, ils croyent que c'eſt aſſez de promettre de bonnes actions. Ils traitteroient volontiers avec Dieu en prenant payant. La plus part du monde croit, que toute la Sageſſe eſt renfermée dans les teſtes de *Caſtille*. En quoy elle ſont ſemblables à ces vieilles Sepultures, où le vulgaire s'imagine des Threſors infinis, tandis qu'elles ſont fermées, & où l'on ne trouve que de la pourriture lors qu'elles ſont ouvertes. Pour Exemple d'une rare ſuffiſance, je vous diray, qu'ayant eſté chargé par un de mes Amis de la Cour de l'Empereur, de rendre un paquet où il y avoit une Montre, à un Secretaire du Roy, lors que je le luy preſentay, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de le porter à ſon oreille, pour ſçavoir ſi j'avois point dérobbé la Montre, croyant qu'elle auroit eu aſſez de Corde pour ſe mouvoir depuis *Vienne* juſqu'à *Madrid*. Et en effet n'ayant entendu aucun bruit, il me demanda où eſtoit la Montre? Ils ſont ſi ingenieux qu'ils apportent du Village à la Ville,

Un Moineau que l'on tient vaux mieux qu'un vautour en l'air.

de la Paille dans des Sacs, & du Bled dans des Nattes, n'ayant pû apprendre par l'experience depuis la creation du Monde, la methode de faire une Botte. Ils ont appris l'Architecture des Taupes, la plus part de leurs Maisons n'estant que de terre, & à guise des Taupieres à un estage seul. En celles qui sont plus richement construites, le Mulet qui porte la Brique, a autant de part à la gloire de l'Ouvrage que l'Architecte. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Materiaux fort excellents, soit de pierre, soit de bois, mais comme par tout ailleurs l'artifice perfectionne la Nature, icy elle se gaste entre les mains des Ouvriers, lesquelles leurs servent de Truelles : & les pierres dans leurs carrieres sont plus polies qu'aux Manteaux de Cheminées des Sales, ny qu'aux Arcs des Portiques ; & le bois est plus beau sous son escorce que dedans la Boutique d'un Menuisier. Ils font leurs Maisons comme leurs Pistolles, & la Matiere en vaut mieux que l'Ouvrage. Les Arts liberaux ne sont pas mieux exercez que les mechaniques. Si toutesfois il y en a qui se puissent appeller liberaux ; car en la Medecine, qu'elle liberalité y peut il avoir à vendre la Mort. En *Espagne* les Maladies plus mortelles sont le

Tamar-

Tauardille, & les Docteurs. Et ſi elle eſt dépeuplée comme on la voit, ce n'eſt pas tant pour en avoir chaſſé les *Maures* & les *Juifs* de Religion, que pour y en avoir laiſſé d'autres de profeſſion, qui ſont les Medecins & les *Genois*. La Muſique eſt ſi liberalle, qu'un Coquin de joüeur de Guitarre veut eſtre payé d'avance pour un Mois, & vous quitte au bout de la quinzaine Les Chantres y ſont tous chaſtrez, & croyent avoir raiſon de vendre à haut prix, une voix qui leur couſte ſi cher. *pre.* *Partiſans.*

Je ne diray rien de la Pharmacie, ſinon que s'il y a de la liberalité dans cet Art, c'eſt moins icy qu'ailleurs dans les parties des Apoticaires.

Je parlerois volontiers de leurs Vertus, mais c'eſt une choſe ſi difficile à apprendre, que je demande plus de temps pour y eſtudier. On dit pourtant que comme nous avons chacun un bon & mauvais Ange, auſſi leur Vertu ſe trouve tousjours accompagnée de quelque vice. Leur temperance n'eſt jamais ſans avarice; leur courtoiſie ſans tromperie; leur devotion ſans Hypocriſie; leur humilité ſans trahiſon: s'ils jeuſnent, c'eſt par avarice ou regime, & pluſtoſt pour ſatisfaire à l'ordonnance du Medecin que de l'Egliſe; s'ils pardonnent

les

les injures, c'eſt de peur d'eſtre battus en les vengeant ; s'ils font du bien, c'eſt pour en avoir, & s'ils prient Dieu, ce n'eſt pas tant pour luy demander pardon de leurs fautes, que les moyens d'en commettre de nouvelles.

Quand à leurs vices, je ne parleray point de ceux dont ils ſe confeſſent, mais bien de ceux qui ſont ſi publics, que les Confeſſeurs n'ont pas beſoin d'en eſtre inſtruits pour leur en donner l'abſolution. S'ils eſtoient obligez de ſe confeſſer d'avoir le poil noir & mauvaiſe mine, l'un leur eſtant auſſi naturel que l'autre, on les verroit ſouvent aux pieds des Preſtres.

Si je dis qu'il n'y a point de Larſin en *Eſpagne*, ce n'eſt pas ſans quelque ſorte de verité, pourveu qu'on le prenne en meſme ſens que l'on diſoit autresfois qu'il n'y avoit point d'Adultere à *Sparte*, à cauſe que toute conjonction y eſtoit legitime, & paſſoit pour Mariage. Icy tout eſt de bonne priſe, chacun declare ſon Voiſin pour Ennemy afin d'avoir Droit de le piller. Et ſi le bon Dieu avoit voulu ſauver le mauvais *Larron* comme le bon, tous les *Eſpagnols* ſeroient aſſeurez de leur Salut. Ils ne pardonnent pas meſme aux choſes ſaintes : & pour deffendre des mains des Voleurs les Chan-

Chaudeliers & les Vaſes ſacrez dans les Egliſes, il faut les traitter comme les Voleurs meſmes, & les enchaiſner, & empriſonner au pied des Autels.

Si quelqu'un diſoit qu'il n'y a ny Putain ny Larron dans ſa race, auſſi toſt on le prendroit pour un Eſtranger & l'appelleroit on *Gavache*. A un qui ſe vantoit de cet avantage, ſa Mere luy bailla ſur la jotie, & luy dit, quoy *Picaro*? eſt-ce ainſi que tu renie ton Pere & ta Mere qui t'ont mis au Monde. On ne punit pas pourtant les Larrons non plus que les Meurtriers, pour ce que ſi la Loy eſtoit generalle pour ceux cy, il faudroit pendre auſſi les Medecins; & pour les autres, le Roy n'auroit plus de Vaſſeaux, & demeureroit tout ſeul; auſſi d'en chaſtier une partie, & pardonner à l'autre, ce ſeroit faire exception de Perſonnes & faire Juſtice avec quelque ſorte d'injuſtice, là où l'impunité eſtant pour tous, elle ſemble eſtre ſans faveur.

Gueux.

De reſtitution on n'en parle point; ſoit que s'eſtimant tous deſcendus des Roys & des Princes Souverains, ils croyent qu'il leur eſt permis de faire des uſurpations, ſoit qu'ils s'imaginent ne pouvoir rien prendre qui ne ſoit deub à leur merite, ou bien

que

que toutes les denrées ſe vendant icy trois fois plus cher qu'elles ne valent, ſi des choſes neceſſaires à la Vie, ils en dérobent les trois quarts & achetent le reſte, ils penſent avoir ſuffiſamment reſtitué en achetant, ce qu'ils ont pris en dérobant.

Le Don mutuel n'a point de lieu icy, ſinon en cas de *Bubas*, & pour ce qui eſt d'emprunter meſme les moindres Uſtenciles, toutes les Maiſons ſont des Monts de pieté, d'autant que pour emprunter une Aſſiete, il faut donner un Plat en gage: auſſi diſent ils que la confiance, eſt un Droit Réel, & non Perſonnel. *Verole.*

J'ay oüy quelques Predications bien devotes, mais pas une qui donnaſt contre le Peché de la chair, pour ce qu'ils diſent, que toucher cette corde, ce ſeroit émouvoir le Peuple à ſedition, lequel ne s'eſt obligé de le croire un Peché mortel, qu'a condition que Dieu ſoit plus prompt à leur pardonner, qu'ils ne le ſont à le commettre. Lors que les Filles entendent preſcher que les *Vierges folles* de l'*Euangile* ſont damnées, elles s'imaginent que c'eſt pluſtoſt pour avoir eſté Vierges que folles; ou pour eſtre, qu'elles n'ont eſté reputées folles que pour avoir eſté Vierges. Et d'autres ayant

ayant oüy dire, que la Virginité eſt une eſpece de Martyre, elles concluënt, que comme c'eſt choſe loüable & ſainte de le recevoir quand Dieu l'envoye, auſſi eſt il permis d'en éviter l'occaſion.

Il eſt vray qu'il y a peu de Magiciens & de Sorciers, pource que le Diable apprehende de contracter avec les *Eſpagnols*, craignant d'eſtre trompé, & n'a garde de ſe fier à leur parolle, ny meſme à leur Serment, n'y ayant autre peine pour les Fauſſaires qu'une amende de 25 *Reaux*, moyennant laquelle ils ſont remis en leur Honneur, & *Cavalleros Honorados*, comme devant.

Parmy une ſi grande confuſion de vices & d'infirmitez humaines, Dieu qui ſe plaiſt à faire des choſes rares & difficiles, ne laiſſe pas de produire quelque *Saint*; & comme entre les *Apoſtres* il s'eſt trouvé un *Judas*, c'eſt bien la raiſon qu'entre tant de *Judas*, il ſe trouve quelquefois un *Apoſtre*: le bois dont Dieu fait ſes *Saints* en *Eſpagne*, c'eſt d'un Perſecuteur comme *S. Paul*, d'un Renieur de Dieu comme *S. Pierre*, d'un Uſurier comme *Saint Matthieu*; d'une Femme perduë comme la *Magdeléne*; d'un Meurtrier comme *S. Guillaume*; d'un Magicien comme *S. Cyprian*, & d'un Pendart comme le bon *Larron*. En

un

un mot il n'y en a point que de Couvertis, ny de *S. Jean Baptiſte* qui ait eſté ſanctifié dans le Ventre de ſa Mere, pour ce que tous y entrent par le Peché.

Mais comme je vous ay touché en paſſant le prix exceſſif des choſes venales, il ſemble eſtre à propos de vous en donner quelque remarque plus particuliere. L'eau y eſt ſi chere, qu'il couſte plus à rafraiſchir une Chambre, qu'il ne feroit à enyvrer quatre *Suiſſes* à *Vienne*. Le Vin s'y vend à diſcretion & toute la ſobrieté depend de la leſine. Le boire & le Potage ſeroient une meſme choſe ſans la Glace qui ſe vend icy plus que celle de *Veniſe*, ny le Criſtal-de-roche; & ſi la neige des *Alpes* ſe vendoit à ce prix, la Montagne de *Saint Godart*, ſeroit une Mine plus precieuſe que celle de *Potoſi*. Le Pain y ſeroit à bon prix, ſi les mauvaiſes choſes pouvoient eſtre à bon marché, & quoy que le Bled ſoit excellent, & que la terre le produiſe ſans travail & ſans frais, il s'empire & s'encherit entre les mains des Boulangers qui ſe font payer pour l'avoir gaſté plus que pour le prix de la farine qu'ils y employent; & comme ils le vendent à la livre, ils ne le cuiſent qu'à demy, afin qu'il peſe d'avantage. Icy, il y a deux Pechez de la chair, l'un, celuy des Fem-

mes,

mes, & l'autre, celuy des Bouchers & Pourvoyeurs; d'une livre que l'on penſe acheter, les Os emportent un quart; la fauſſeté du poids deux onces; deux autres pour le ferrage de la Mule du Valet qu'ils appellent *Siſar*; un quart pour *l'Algoüazil*, qui vous veut faire l'adreſſe; du reſte faites en bonne chere ſi vous pouvez, & n'attendez point de Volailles, ny de Gibier en un lieu, où un Oeuf couſte plus qu'un Chapon ne vaut. De la Venaiſon il n'en faut point eſperer; car toutes les Beſtes ſont icy domeſtiques. Du Poiſſon, ils n'en ſçavent pas ſeulement le Nom, & appellent le *Stoc-fiſſe* comme le Brochet.

Les Fruits ſont generallement rares par toute l'*Eſpagne*, & le peu que l'on en apporte à *Madrid* vient de ſi loin, que ſi on les cueille meurs, ils arrivent pourris: ſinon ils ont eſté cueillis eſtant encore en fleur, de ſorte, que pour avoir icy quelque choſe de bon, il faut qu'il n'ait rien valu au lieu de ſa naiſſance.

Par là vous pouvez juger que l'on ne peut faire à *Madrid* que la moitié de la bonne chere, bonne non, cher ſi.

Vous attendez que je vous die quelque choſe de la Langue *Eſpagnole*, mais

mais le peu de ſatisfaction que j'ay receu des choſes, m'ayant donné le meſme dégouſt des parolles, juſques icy je n'ay eu ny inclination, ny aſſez de temps pour m'y rendre ſçavant. Ce que j'y ay remarqué, eſt, que cette Langue n'eſt gueres propre pour joüer à la Raſle, à cauſe de la quantité d'Az qu'il y a, n'y pour faire des Fricaſſées à cauſe des *Os*; & ſi vous en oſtiez les Az, & les Os, il ne reſteroit plus que baailler & faire la grimace. Les Verbes veulent toujours le Datif, qui eſt la ſeule liberalité de la Nation. Ils n'ont point de mot pour ſignifier remerciment ou rendre graces, toute leur gratitude conſiſtant en un *Beſoos las Manos* : mais on pourroit dire avec verité qu'il n'y a pour tout point de Langue *Eſpagnolle*, car ſi les *Egyptiens*. les *Grecs*, les *Arabes*, les *Maures*, les *Juifs*, les *Romains*, les *Vandales*, *Huns*, *Gots*, *François* & *Italiens* faiſoient appeller les *Eſpagnols* en Juſtice, pour leur rendre les parolles qu'ils leur ont preſté, il ſeroit beau leur faire du mal, pource qu'ils ne trouveroient plus de mot pour s'en plaindre, ou de leur faire du bien, car encore qu'avec toutes ces Langues, ils euſſent le don de celles des *Apoſtres*, ils ne laiſſeroient pas d'eſtre muets pour cela. S'il y a quelque fond à l'origimaire, elle

elle reſſemble à la Cape d'un Gueux qui ne paroit pas parmy les rapetaſſements. Mais je ne m'aviſe pas que vous pourrés faire la meſme comparaiſon de ma Lettre pour la diverſité & le peu d'ordre. S'il y a du mal, ce n'eſt pas contre la verité, dont je ſçay que vous eſtes amateur, & pour cela je me diray.

Mr. VOSTRE, &c.

A Madrid le 19 de, &c.

FIN.

Biblioteca Valenciana

3100006668779